

LE CHEVALIER
THOMAS BROWNE

(1605-1682)

SA VIE, SA PENSÉE
& SON ART

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

OLIVIER LEROY

*Agrégé de l'Université
Docteur en Droit*

Sweet bird that shunn'st the noise of folly,
Most musical, most melancholy !
(Il Penseroso)

PARIS

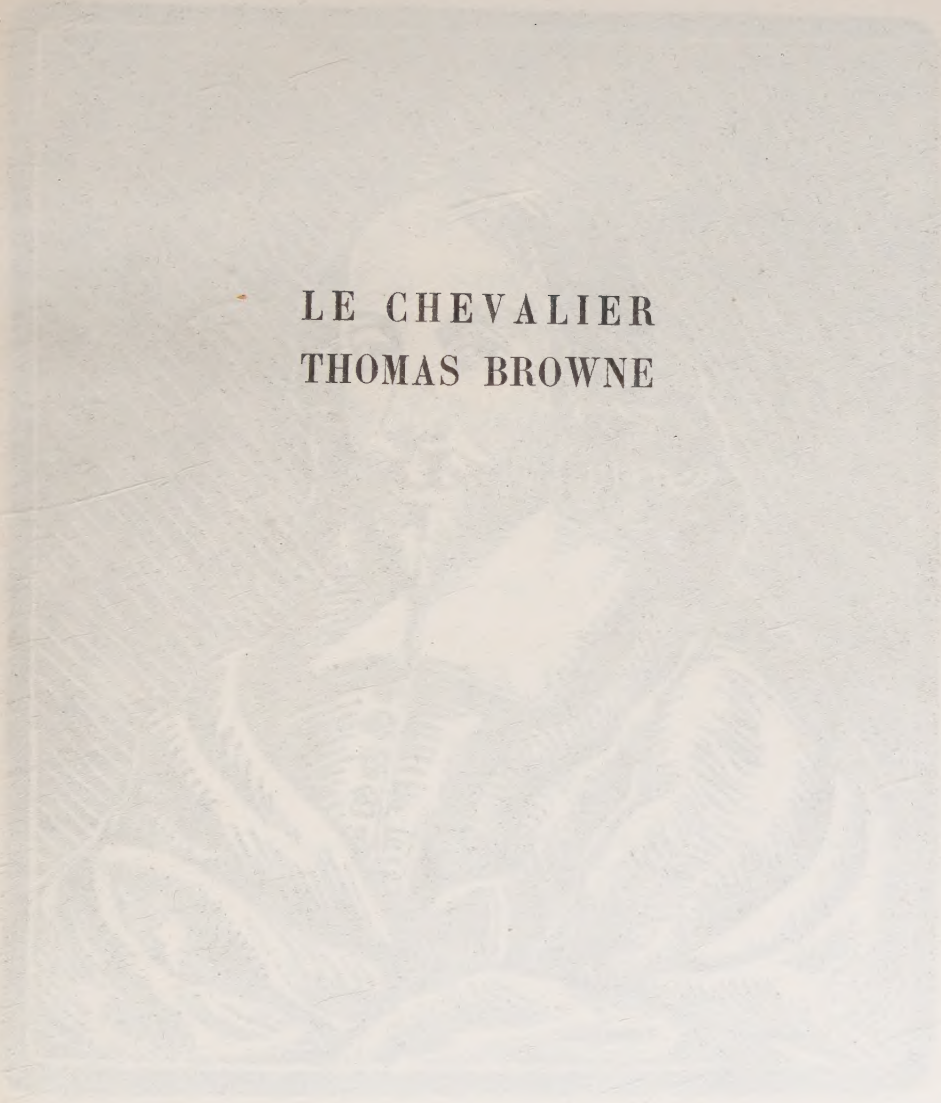
LIBRAIRIE J. GAMBER
7, RUE DANTON (VI^e)

—
1931



Digitized by the Internet Archive
in 2026

**LE CHEVALIER
THOMAS BROWNE**





Sir Thomas Browne

Interprétation, par PAUL DAGNAS, de divers portraits du temps.

LE CHEVALIER
THOMAS BROWNE

(1605-1682)

SA VIE, SA PENSÉE
& SON ART

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

OLIVIER LEROY

*Agrégé de l'Université
Docteur en Droit*

Sweet bird that shunn'st the noise of folly,
Most musical, most melancholy !
(*Il Penseroso*)

PARIS
LIBRAIRIE J. GAMBER
7, RUE DANTON (VI^e)

—
1931

ADDITIONS ET CORRECTIONS

- Page 32, ligne 6 : au lieu de *pouvait*, lire *pouvaient*.
— 64, ligne 6 : au lieu de *enfin*, lire *enfin*.
— 64, note 1 : au lieu de *page 69*, lire *page 67*,
— 94 : ajouter une note 3 ainsi conçue : « *Works*, 1, p. 332 ». La note 3 devient 4, etc. Modifications correspondantes aux renvois du texte.
— 104, ligne 15 : au lieu de *disgraciés*, lire *disgraciés*.
— 104, note 1, ligne 11 : au lieu de *full*, lire *fall* ; *till*, lire *til*.
— 104, note 1, ligne 14 : ouvrir les guillemets après *page 7*.
— 111, ligne 7 : ouvrir les guillemets après *se trouvait*.
— 116, ligne 20 : mettre une virgule après *déclaration*.
— 120, dernière ligne : mettre après *Dieu* le renvoi à la note 2.
— 126, ligne 16 : au lieu de *résonnance*, lire *résonance*.
— 132, ligne 15 : au lieu de *dûr*, lire *dur*.
— 149, ligne 2 : au lieu de *disgraciés*, lire *disgraciés*.
— 231, ligne 12 : au lieu de *d'avoir imités*, lire *avoir imités*.
— 250, ligne 25 : au lieu de *qu'on ait*, lire *qu'on n'ait*.
— 262, ligne 7 : mettre un 2 après *abroad*.
— 262, ligne 16 : mettre un 3 après *etc.*
— 303, lignes 32-33 : *cercueil disparu*, supprimer les italiques.
— 309, note 3, ligne 10 : au lieu de *velin*, lire *velin*.
— 310, dernière ligne : mettre un 5 après *donnés*.
— 320, note 3, ligne 2 : au lieu de *Lurial*, lire *Burial*.
— 326, note 2, ligne 2 : au lieu de *curious*, lire *a curious*.
— 340, ligne 27 : au lieu de *notamnt*, lire *notamment*.
— 342, note 3 de la page 341, ligne 6 : au lieu de *migh no*, lire *might not*.
— 364, note 1, ligne 7 : fermer la parenthèse après *about it*.
— 365, ligne 6 : au lieu de *apidocire*, lire *adipocire*.
— 413, colonne 2 : au lieu de *South (Robert)* : 310 note 3, lire *note 5*.
-

MEMORIAE AMICI OPTIMI
HENRICI CARTERON
IN VNIVERSITATE ARGEN-
TORACENSI PHILOSOPHIAM
NVPER EGREGIE DOCENTIS

AVANT-PROPOS

Thomas Browne, auteur d'anthologie, est connu de tous les Anglais. Il est passionnément goûté de quelques délicats, admiré de confiance par le grand nombre. Même parmi ses critiques, aucun ne semble avoir pratiqué sa personne et ses livres avec assez de persévérance pour en obtenir les confidences nécessaires.

Contrairement à la tradition anglaise qui aime à bâtir pour ses gloires des monuments vastes, solides et luxueux, nul travail volumineux et suivi n'a été écrit sur Browne. Depuis tantôt deux siècles — depuis l'étude de Samuel Johnson, laquelle n'est en somme qu'une copieuse préface — seul l'essai d'Edmund Gosse, publié dans les English Men of Letters, combine des faits biographiques, l'analyse critique de l'œuvre, une évaluation du talent et du caractère. Mais les deux cents pages brillantes et discursives de l'adroit critique n'ont rien du poids, de l'ordre et de la sérénité que réclame, pour ses commémorations, le culte des gloires nationales.

Une lacune si visible ne peut être due au hasard. Il est probable qu'il faut en chercher la cause et, jusqu'à un certain point, la justification, dans une imperfection correspondante de l'œuvre restée victime de cet oubli relatif.

Si le génie de Browne est admiré de tous les lettrés, si son art d'écrire est mis, par plusieurs écrivains, qui étaient des artistes, au rang des plus rares et parmi les exquis, sa gloire repose pourtant sur une base assez

étroite. L'œuvre a des parties splendides comme la pourpre et dures comme le diamant ; elle a aussi des étendues pleines d'ennui. Ce musicien incomparable est, à chaque instant, un penseur démodé, un érudit poussièreux : ses beautés s'entourent de broussailles désespérantes pour celui que n'excite pas l'ardeur de la chasse.

Le travail qu'on présente ici possède, à défaut d'autres mérites, celui d'être la première étude synthétique et ordonnée sur Browne, homme, penseur et écrivain. On y apporte, outre des impressions personnelles, ce que d'autres ont pensé de lui. Mais cette contribution extérieure est restée étrangère au cœur de l'œuvre. Browne a été notre maître unique. C'est en le lisant et le relisant, en nous attardant aux recoins les plus abandonnés de ses *miscellanies*, de sa correspondance, de ses carnets de notes, que nous avons cherché sur lui du nouveau.

Ce nouveau, disons-le de suite, ne pouvait être documentaire, mais seulement psychologique et même, si l'on veut, subjectif.

Browne, en effet, s'il n'avait trouvé aucun critique qui s'attachât systématiquement à décrire et à pénétrer les aspects de sa vie et de son œuvre, a excité d'une manière exceptionnellement active et fortunée le zèle des éditeurs. Peu d'écrivains anglais en eurent de plus nombreux et de plus attentifs. Le premier de tous, Simon Wilkin, imprimeur et éditeur de Norwich, passa quinze ans de sa vie à rassembler, de Browne ou à son propos, tout ce qu'il put d'inédit, et publia en 1836 une édition des œuvres complètes, chef-d'œuvre de soin et de loyauté. Il ne semblait pas qu'on pût mieux faire. Un biographe dont il faut admirer à la fois le goût, l'érudition et l'ardeur à la besogne, Mr. Geoffrey Keynes, n'a pas pensé que Wilkin eût dit le dernier mot. Bibliophile vigilant et heureux, il a découvert sur Browne

quelques pièces nouvelles — notamment le *Commonplace Book d'Elizabeth Lyttleton* — et ces trouvailles, jointes à l'extrême rareté de l'édition Wilkin, justifiaient une réédition des œuvres complètes. L'ouvrage est en cours de publication : plusieurs volumes sont parus. Pourtant, il n'a pas été la base de notre étude, car ses nouveautés seront contenues dans le dernier volume. Si pénible qu'il nous eût été de retarder l'impression et peut-être la rédaction définitive de ce travail, nous nous y serions résignés, si cela avait été indispensable. Mais ce ne l'était pas pour deux raisons. D'abord, certains documents qui viendront grossir l'édition Keynes ayant été publiés à part, nous avons pu en faire notre profit. Pour les autres, tout intéressants qu'il fussent, ils n'altéraient pas, nous le savions, les grandes lignes de la physionomie de Browne telles qu'elles se dessinaient à nos yeux. Les lettres inédites que va publier Mr. Geoffrey Keynes — et dont il a eu l'extrême obligeance de nous communiquer les épreuves — sont purement médicales et montrent en Browne un savant pondéré, rien moins que rêveur et fantaisiste dans la pratique de son art. Or ce caractère est un de ceux qui nous avaient frappé, dans notre étude de la personnalité du médecin de Norwich.

Le nouveau qu'on trouvera ici n'est donc pas matériel. Il n'est pas non plus dans quelque révélation psychologique étonnante. Il est, ce nouveau, croyons-nous, diffus dans la matière de notre livre, dans son esprit, dans le désir qui le parcourt d'épouser constamment avec le plus de fidélité et d'oubli de nous-même la pensée et les sentiments de notre objet. Le nouveau, s'il s'en trouve, est dans la tonalité du portrait et dans la pose où l'on a choisi le personnage ; non dans des traits particuliers et qui eussent échappé à tout le monde

avant nous. C'est en redoutant dans le détail une lumière trop vive, en évitant des empâtements trop drus, c'est par une certaine modération, par une banalité à qui la fierté d'être vraie enlève la peur d'être banale, que nous avons cru faire à la physionomie de Browne l'atmosphère qui lui convient.

Notre méthode de travail, nous l'avons dit, se résume dans une étude minutieuse des textes. Ce commerce général et prolongé avec la pensée la plus quotidienne de Browne a fait, pour nous, s'estomper — parfois s'effacer — bien des contrastes et des contrariétés rencontrés non sans plaisir par plusieurs critiques, qui y trouvaient un élément d'originalité et de pittoresque. On n'apercevra ici rien de pareil. Browne a été notre but ; jamais notre prétexte. C'est toujours à lui que nous avons demandé le secret de lui-même.

Nous n'avons pas, pour autant, méprisé les travaux de nos devanciers. Nous leur avons même fait large part, en réservant à leurs jugements une portion de cet ouvrage. Mais pas un n'a été notre modèle ou notre point de départ. Nous ne les avons pas davantage discutés. A l'occasion, pourtant, il a été indispensable d'indiquer des méprises ou des parti-pris trop flagrants. D'une manière générale, la dernière partie de ce livre condense simplement ce qui a été écrit de plus notable sur Browne. Il eût été superflu de louer ou de débattre ces appréciations avec plus de détail. Le commentaire tacite en a été fait à l'avance, en exposant notre propre pensée, que nous avons laissée tout uniment s'accorder ou contre-dire aux critiques antérieures.

Comme dans tous les travaux qui, par moments, mettent en jeu des ordres de savoir très divers, nous avons à reconnaître une multitude de dettes grandes et petites. Cela est fait, pour la plupart, au cours des pages qui sui-

vent. Pour les autres, il serait fastidieux d'énumérer les noms de ceux dont l'amitié ou la courtoisie nous a permis d'améliorer par des détails la qualité de cet ouvrage.

Nous désirons pourtant faire une exception en faveur de M. Emile Legouis. La chaude approbation qu'il nous donna, quand, la première fois, nous lui soumîmes notre projet ; la confiance qu'il nous témoigna que nous le mènerions à bien, nous sont restés, tout au long de ce travail, un soutien et un aiguillon. Il est juste qu'il en soit ici remercié.

O. L.

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE

CHAPITRE PREMIER

JEUNESSE ET ANNEES D'ETUDES (1605-1634)

I *Les origines, la famille.* — II. *Winchester School et Pembroke College.* — III. *Départ pour le Continent : Montpellier.* — IV. *Padoue.* — V. *Leyde.*

I

L'ascendance de Browne¹ est mal connue. Il a pourtant pris soin, lui-même, de nous renseigner sur ses origines, mais il l'a fait sans précision, pour ne pas dire avec négligence, et n'a pu — ou voulu — remonter plus haut que son grand-père, Thomas Browne. Celui-ci vivait à Upton, dans le comté de Chester, où la famille résidait depuis quatre générations². Les Browne étaient de bonne bourgeoisie ; ils avaient leur blason³, et le père de Browne (il s'appelait aussi Thomas) était apparenté à Anne Keighley, comtesse de Devonshire⁴. Ce Thomas Browne était le troisième de dix enfants, dont on ne connaît que le frère aîné, Richard. Il

1. Orthographe usuelle, mais non régulièrement adoptée, du vivant même de Browne. On trouve la forme *Brown* dans quatre éditions de *Pseudodoxia* parues de son vivant (1658, 1659, 1669, 1672). C'est aussi l'orthographe suivie dans la première édition des *Collected Works*, publiée quatre ans après sa mort (1686).

2. Cf. *Pedigree* n° 1, *drawn up in 1664, and signed by Sir Thomas Browne* (*Works*, vol. I, tableau mis à la suite de la p. cx). On relève dans ce document plusieurs erreurs : Browne appelle son grand-père : Richard, au lieu de Thomas ; il oublie de mentionner sa fille aînée ; place Mary avant Frances, et Thomas avant Edward, lequel, d'ailleurs, n'avait pas vingt mais vingt-et-un ans en 1664.

3. Leurs armoiries étaient d'argent, à deux bandes de sable accom pagnées de deux tourteaux, un en chef et un en pointe, surmontées d'un bourrelet et d'un lion

4. *Works*, I, p. cx.

était établi marchand de soieries à Londres, dans la paroisse de St. Michael-le-Quern (Cheapside) ¹. Il avait pris pour femme Anne Garraway, fille de Paul Garraway, de Lewes (Sussex) ². Elle lui donna trois filles et un fils : Thomas Browne, le dernier né. Il vint au monde dans cette même paroisse de St. Michaels Cheap — comme on disait alors — le 19 octobre 1605 ³.

De la physionomie morale du marchand de Cheapside, le seul trait qui nous soit parvenu évoque un homme de piété ardente et démonstrative : il lui arrivait, rapporte sa petite-fille Elizabeth Browne, comme au père d'Origène, d'embrasser la poitrine de son fils endormi, implorant le Saint-Esprit d'y venir faire sa demeure ⁴.

« Je me rappelle, écrivait Browne, dans les derniers mois de sa vie, quand j'étais tout petit, — encore en robe, je crois, — que ma mère m'emmenait à Lewes, chez mon grand-père Garraway. Je n'ai gardé dans l'esprit que l'image de quelques chambres de sa maison, et de l'église ⁵ ».

Ce souvenir lointain du vieillard, fleurette desséchée, retrouvée aux feuillets d'un livre très ancien, c'est tout ce qui nous reste de la petite enfance de Thomas Browne.

Anne Garraway perdit son mari de bonne heure. On ne sait au juste à quelle époque ⁶. Elle se remaria avec Sir Thomas Dutton, qui occupait un poste important dans l'administration militaire d'Irlande ⁷. Samuel Johnson veut

1. *Ibid.*, p. XVIII.

2. Cf. *Pedigree* n° 3 (*Works*, vol. I, 3^e tableau, à la suite de la p. cx) ou mieux encore, pour tous détails de cet ordre, le même arbre généalogique corrigé et complété par Charles Williams : *The Pedigree of Sir Thomas Browne, Drawn up by Simon Wilkin, 1836, with Additions and Corrections by Charles Williams, 1902*.

3. *Ibid.*

4. *Works*, I, p. cx : « His father used to open his breast when he was asleep, and kiss it in prayers over him, as 'tis said of Origen's father, that the Holy Ghost would take possession there ».

5. Lettre à son fils Edward, du 9 janv. 1682 (*Works*, I, p. 323).

6. *Works*, I, p. cx. « His father dying left him young. »

7. *Ibid.* : « His mother [...] married Sir Thomas Dutton, a worthy person, who had great places. » Cf. *ibid.*, pp. XVII, LVII, LVIII, CX.

que, « suivant le sort commun des orphelins », le jeune Thomas non seulement se soit trouvé privé désormais de toute protection, mais ait été dépouillé de sa part dans la succession de son père ¹. Ce sont des bruits assez vagues, pour ne pas dire incertains, et que l'humeur chagrine de Johnson peut être soupçonnée d'avoir accueillis trop facilement ². Il est prudent de ne pas l'imiter, en se rappelant que non seulement Browne eut les moyens de faire des études normales, mais de poursuivre sa médecine, jusqu'à l'âge de vingt-huit ans, dans trois facultés étrangères.

II

Thomas entra comme boursier à l'école de Winchester le 20 août 1616 ³. Il allait avoir onze ans. La fameuse école fondée par William of Wikeham, évêque de Winchester,

1. *Dr. Johnson's Life of Sir Thomas Browne* (*Works*, I, p. xviii).

2. Cette affirmation de sa fille, Mrs. Lyttleton les contredit : « The executors took care of his education at Winchester School and Oxford ». (*Works*, I, p. cx). — La part de Mrs Browne était — d'après la biographie anonyme de Browne précédant *The Antiquities of Norwich* (*Posthumous Works*, 1712) utilisée par Johnson — de trois mille livres. Comme elle avait droit au tiers de la fortune de son mari, celui-ci ayant laissé neuf mille livres, il restait, après le prélèvement légal de la veuve, une somme de six mille livres à partager entre Thomas Browne et les trois autres enfants. Sa part fut donc de quinze cents livres. Il est possible que les moyens pécuniaires du jeune Browne se soient trouvés encore accrus par ce qui lui échut dans la succession de son grand-père maternel, Paul Garraway, qui mourut en 1620. Notons encore que, selon Whitefoot, ami et confident de Browne, celui-ci « had spent the greatest part of his patrimony in his travels. » (*Works*, I, p. xlvj). Ce patrimoine n'était donc pas si entamé qu'on veut bien le dire par l'avidité de ses tuteurs.

3. Voici la mention portée à cette date au registre des « scholars » : « Thomas Browne de parochia Sancti Michaelis in le Cheape comitatus Midlesex, 10 annorum ad festum Sancti Michaelis præteritum admissus 20^o Augusti 1616 ». En marge, on lit cette annotation : « Recessit, sponte, medicus Dr. Norvici ». Ce « sponte » veut dire que Browne quitta de lui-même Winchester, avant le temps où, selon les statuts, son stage à l'école aurait dû prendre fin. — Je dois la copie de la mention ci-dessus et de ces éclaircissements, à la courtoisie de Mr. Herbert Chitty, archiviste de *Winchester College*.

n'était pas alors dans une période très reluisante de son histoire et il n'est pas certain que le petit Browne y mangea toujours à sa faim. En 1617, 1618 et 1620, des enquêtes révélèrent, en effet, qu'entre autres abus, l'ordinaire des élèves était si mauvais et si réduit qu'ils devaient se nourrir en partie à leurs frais¹. D'ailleurs, en tout état de cause, la vie à Winchester était des plus rudes, et c'est peut-être au régime monastique qu'on y subissait que Browne gagna cette endurance dont il se vantera plus tard². La discipline y était stricte et ne s'en cachait pas, car, bien en vue, dans la grande salle d'études, un écriteau était pendu où se lisait cet hexamètre inexorable :

« Aut discè, aut discede ; manet sors tertia, cædi³. »

Browne choisit la première voie et s'y tint sa vie durant. C'est pour cela, sans doute, qu'il ne garda pas un souvenir trop amer de cette austère maison, et qu'on le trouve inscrit, pour une somme de douze livres, sur la liste des anciens *Wikehamists* qui répondirent, vers 1679, à l'appel du *Warden Nicholas*, pour faire construire dans l'école un nouveau bâtiment⁴.

Browne quitta *Winchester School* en 1623, pour se faire admettre à *Broadgates Hall* (Oxford) comme *fellow com-*

1. *Winchester College : its History, Buildings and Customs*, By the Winchester College Archaeological Society, Winchester, 1926, p. 15-16.

2. Cf *infra*, p. 24, n. 4. — Du lever, à cinq heures du matin, au coucher, à huit heures du soir, le *Wikehamist* n'avait guère d'autre récréation que le temps donné à ses prières personnelles. Seuls les enfants au-dessous de seize ans avaient droit au petit déjeuner, qui avait lieu seulement à neuf heures et se composait de pain et de bière. Les ablutions se faisaient dans la cour sans abri, par tous les temps. Les vacances étaient d'un mois par an, à prendre en bloc ou en détail. (*Winchester College*, pp. 34 sq.) Par ailleurs, la vertu des jeunes gens était solidement protégée : le règlement prévoyait que les blanchisseuses ne pouvaient pénétrer dans l'établissement à moins d'être assez hirsutes pour faire oublier leur sexe (*nisi hirsutæ*) (*Ibid.*, p. 72).

3. *Ibid.*, p. 119.

4. *Works*, I, p. c. Cf. *Winchester College*, p. 116-117.

moner, c'est-à-dire étudiant jouissant de certains privilèges¹. *Broadgates Hall* reçut l'année suivante sa charte de collège et prit le nom de *Pembroke College* en l'honneur du comte de Pembroke, alors Chancelier de l'Université. Thomas Browne, en qualité de *Senior Fellow Commoner*, fut chargé du premier des trois discours latins prononcés à l'inauguration du nouveau collège, le 5 août 1624².

Browne eut pour *tutor*, à *Pembroke*, Thomas Lushington, théologien distingué, qui devint un des chapelains de Charles I^{er} et que nous retrouverons incidemment, d'ici quelques années, dans la vie de Browne³. Celui-ci fut reçu *Bachelor of Arts* le 30 juin 1626 et *Master of Arts* le 11 juin 1629⁴. Depuis cette époque jusqu'à son installation comme médecin à Norwich, en 1637, le peu qu'on sache de lui est d'une chronologie incertaine.

Tout enfant, Browne avait dû montrer du goût pour les sciences naturelles et, en particulier, pour la plus débonnaire d'entre toutes : la botanique. Plus tard, en effet, il fera allusion au temps où, n'ayant pas herborisé plus loin que Cheapside, il ne connaissait guère que cent variétés de plantes⁵. Ce goût le tourna vers la médecine, qu'il commença d'étudier sommairement à l'Université ; après quoi,

1. *Works*, I, p. xviii. Cf. p. 469, lettres de Thomas Browne à John Aubrey : « For Broadgate Hall, I was of it butt a year before it was made Pembroke College. »

2. Le discours latin de Browne fut imprimé dans *Balliofergus, or a Commentary upon the Foundation, Founders and Affairs of Balliol Colledge*, by Henry Savage, Oxford, 1668 p. 92. Ce document, qui n'offre qu'un intérêt de curiosité, a été traduit par Mr. Charles Williams et publié en même temps que le texte des testaments des deux Thomas Browne, père et fils (*The Will of Thomas Browne Mercer, etc.*, Norwich, 1906, p. 13-14).

3. Cf. *infra*, ch. II, § III.

4. *Works*, I, p. xviii.

5. « [...] when I did but know a hundred [plants] and had scarcely ever simplified further than Cheapside. » *Religio Medici*, II, sect. 8. C'est à Cheapside que se tenait le marché aux plantes et l'on peut se demander si l'herborisation dont parle Browne ne s'était pas faite aux éventailes des marchands.

il aurait pratiqué quelque temps dans le comté d'Oxford¹.

Il ne s'agissait pas, sans doute, d'un établissement proprement dit, mais de quelque emploi comme auxiliaire, chez un médecin en exercice, pour acquérir de l'expérience, car on le voit quitter cette occupation sans autre motif que de visiter l'Irlande, en compagnie de son beau-père, qui y faisait une inspection de travaux militaires. Ce voyage lui prit au moins plusieurs mois, si, comme le dit Mrs Lyttleton, il parcourut vraiment tout le pays². Après quoi, il partit pour le continent, où il allait poursuivre et parfaire ses études médicales. Ce devait être en 1631³.

1. *Works*, I, p. xix. — Ce que pouvait être alors son acquit professionnel, nous l'imaginons par l'état des études médicales en France, à peu près à la même époque. « Les dissertations, dit Guy Patin, sont « les fondements de la profession. » (*Lettres*, éd. de Cologne, 1642, t. II p. 22.) On étudiait la pathologie, la méthode générale de Fernel, on lisait les *Aphorismes* d'Hippocrate et les commentaires d'Hollier ; puis on allait visiter quelques malades pour s'initier au *modus agendi*. Après treize à quatorze mois de ce régime, on était prêt à suivre les cours d'une faculté, et, au bout du même temps, on était reçu docteur. La formation médicale de Browne, au moment de sa vie où nous sommes parvenus, ne devait pas avoir d'autre base que la première partie du programme qu'on vient d'esquisser. Guy Patin, lui-même, avait commencé ses études en 1622 et s'était fait recevoir docteur en 1624. (*Dictionnaire de Bayle*, Remarques critiques, t. IV, p. 3114, éd. 1720.)

2. « His father-in-law shewed him all Ireland in some visitation of the foris and castles. » (*Works*, I, p. cx).

3. « When he began his travels, or when he concluded them, there is no certain account », remarque Johnson (*Works*, I, p. xix) et Wilkin se contente de placer cette période de la vie de Browne entre 1630 et 1633. (*Ibid.*, p. LVIII). — Edmund Gosse n'admet pas volontiers que Browne ait pratiqué la médecine avant son séjour à l'étranger. Il n'avait pas alors, pense-t-il, assez d'expérience, et même, la formation théorique qu'avait pu lui donner Oxford était des plus rudimentaires (*Sir Thomas Browne*, p. 7). L'objection perd de sa force si l'on suppose que Browne ne s'établit pas à son compte, mais travailla comme aide auprès d'un médecin en titre, pour se faire la main, tout comme son fils Edward, par la suite, s'installera auprès de lui, sans autre titre que son baccalauréat en médecine. Au surplus, on admettait fort bien à cette époque qu'on pratiquât la médecine en amateur. Locke, vers 1665, était vaguement médecin à Oxford, et on l'appelait « Doctor Locke » dans son entourage quoiqu'il n'eût pas passé son doctorat. (*An Essay Concerning Human Understanding*, éd. A. C. Fraser, Oxford, 1894, vol. I, p. xxi). — Pour le voyage en Irlande, Mr. Gosse préfère le placer

III

Browne s'embarqua peut-être à Yarmouth pour La Rochelle. En effet, le commerce des vins avait établi entre ces deux ports des relations maritimes régulières, et l'on sait, d'autre part, que Browne visita La Rochelle¹. Mais cet itinéraire est tout hypothétique et l'on pourrait aussi bien imaginer que Browne, parti de Douvres, débarqua à Calais, pour gagner Montpellier en passant par Paris, comme le fera son fils Edward, dans son voyage en France. De même, on supposera, comme simplement vraisemblable, que notre étudiant s'arrangea pour arriver à Montpellier vers le mois d'octobre, date de la reprise des cours.

La Faculté de Montpellier n'était plus alors la première d'Europe, mais elle avait gardé du prestige. Les étudiants étrangers continuaient d'y venir en grand nombre, et l'on avait créé pour eux des cours spéciaux, permettant d'abrégier leur séjour. L'agitation religieuse était extérieurement calmée. La ville avait été reprise aux huguenots par Louis XIII, en 1620, et une tentative de Rohan pour la recouvrer avait échoué en 1628. Les protestants jouissaient maintenant d'une large liberté et la Faculté de Médecine avait plusieurs fois compté des réformés parmi ses membres. Les étudiants

entre 1626 et 1629, et il en donne comme raison que, vers la fin de 1626, la défense des côtes irlandaises était l'objet d'une attention particulière (*ibid.*, p. 6). Cela paraît insuffisant pour rejeter la chronologie adoptée par Johnson et suivie par un éditeur aussi méticuleusement attentif que Simon Wilkin (*Works*, I, p. LVII) ; d'autant plus que si l'on place la venue de Browne en France dans l'automne de 1630, comme Mr. Gosse, un séjour scolaire normal d'un an à Montpellier, puis d'un an encore à Padoue, ne nous amène pas à la date connue de son inscription à Leyde (décembre 1633), mais laisse entre la fin du séjour à Padoue (juillet 1632) et l'immatriculation à Leyde, une lacune de plus d'un an qu'on ne sait trop comment combler. Il est donc plausible que Thomas Browne vécut à Montpellier, puis à Padoue, de l'automne 1631 à l'automne 1633, sans qu'on puisse déterminer, comme on le verra plus tard, le temps exact de ces deux séjours.

1. Cf. une lettre de Browne à son fils Thomas, *Works*, I, p. 15 : « Attention à La Rochelle ; on s'y fait trop d'amis et l'on y boit beaucoup, comme je l'ai observé quand j'y étais ».

n'étaient pas inquiétés pour leurs croyances. Un jeune anglican ne pouvait se trouver là dépaycé.

Bien que Browne n'ait pas été inscrit sur les registres de la Faculté¹ et que le temps précis de son séjour soit incertain, l'assurance où l'on est qu'il étudia à l'école de médecine et que son séjour se place entre les dates extrêmes 1630-1633, autorise à rechercher de quels maîtres il put suivre les cours. A cette époque, l'enseignement de la médecine était donné à Montpellier par six professeurs royaux, dont le plus célèbre était Lazare Rivière, qui occupait la chaire de chirurgie. Sa *Praxis Medica* était un ouvrage classique et Browne dut apprécier le talent de ce maître, dont il vantera plus tard les œuvres comme une lecture « d'un profit singulier »². Ses autres professeurs furent le Doyen Martin Richer de Belleval, qui enseignait l'anatomie et la botanique, Jean Delort, Siméon Courtaud, George Scharpe et François Ranchin³.

On n'a pas le moindre document, pas la plus vague tradition sur ce temps de la vie de Browne. Il faut tâcher d'en évoquer la teneur générale par ce que nous savons du reste de son âge et, notamment, par les recommandations et les

1. Des recherches qu'a bien voulu faire, sur ma demande, M. le Secrétaire de la Faculté de Médecine de Montpellier, — à qui je suis heureux de renouveler ici mes sincères remerciements, — il résulte que le nom de Thomas Browne ne figure ni au registre S. 10 (actes), ni au registre S. 20 (matricules), pour la période 1625-1635, laquelle dépasse de beaucoup, dans les deux sens, les dates possibles de son séjour.

2. *Works*, I, p. 357.

3. Je dois ces détails, ainsi que ceux qui précèdent, sur la Faculté de Médecine de Montpellier, à l'obligeance de mon collègue et ami, Max Béthoux, qui les a tirés des ouvrages suivants : *Opuscules ou traités divers et curieux en médecine de M. François Ranchin*, Lyon, 1640 ; M. Dutertre, *Histoire du Calvinisme de Montpellier*, etc., 1686 ; Charles d'Aigrefeuille, *Histoire de la ville de Montpellier, depuis son origine jusqu'à notre temps*, Montpellier, 1737 ; Jean Astruc, *Mémoires pour servir à l'histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier*, Paris, 1767 ; Pasteur Corbière, *Les commencements de l'Eglise réformée de Montpellier*, Montpellier, 1859 ; A. Germain, *Les Etudiants de l'Ecole de Médecine de Montpellier au XVI^e siècle*, Paris, 1876.

remarques qu'il fera à son fils cadet, Thomas, voyageant à son tour en France, à trente ans de là¹. Ainsi peut-on, semble-t-il, sans risque, l'imaginer avide de s'instruire : non seulement dans les sciences et parmi ses maîtres, mais sur les mœurs du pays, sur son histoire, ses industries et ses curiosités. Nous le voyons courtois, prévenant avec ceux qu'il fréquente, se pliant volontiers à leurs manières et à leurs préjugés, soucieux de comprendre et de sympathiser plutôt que de critiquer². Réservé, pourtant, presque à l'excès, retenu qu'il est par ce *pudor rusticus* dont il suppliera Thomas de se défaire, s'il veut devenir familier avec le langage et les mœurs des Français³. Nous le devinons austère.

1. *Works*, I, p. 2-15. — Le procédé, toutefois, réclame du discernement et les résultats n'en sont pas si assurés que le pense Mr. A. Whyte. A Johnson, regrettant que nous manquions de détails sur le séjour de Browne en Europe, Mr. Whyte répond que cette lacune est facile à combler : nous n'avons qu'à lire les lettres de Browne à ses fils, pour savoir la façon dont il vivait lui-même (*Sir Thomas Browne*, pp. 13, 15). Il est possible. Et dans l'obscurité où nous sommes, nous n'aurons garde de négliger ce lumignon, mais sans prétendre en tirer une éblouissante clarté. De manière générale, juger de la vie que mena jadis un étudiant par les conseils qu'il donne aujourd'hui à ses fils, serait outrepasser les bornes de la naïveté et de l'optimisme. Et Browne, tout comme un autre, était capable de pratiquer le *video meliora proboque*... Ainsi, ne le voit-on pas multiplier dans ses lettres à Thomas les conseils de prudence, alors qu'il nous confie n'avoir jamais eu, au temps de sa jeunesse, le moindre souci de sa santé ? (Cf. *infra*, ch. II, § II). Reconnaissons pourtant qu'en gros, dans le cas de Browne, les conjectures suggérées par cette comparaison anticipée du présent et de l'avenir, ont une particulière sécurité, parce qu'elles trouvent contrôle et confirmation dans des confidences autobiographiques antérieures à sa maturité ; sans parler du contexte homogène de sa vie entière et du caractère qu'elle révèle. Mais elles restent des conjectures.

2. Et cela est particulièrement vrai de la France. Browne avait gardé une bonne impression des Français, qui sont, dit-il dans une lettre à son fils (nov. 1679, *Works*, I, p. 269) : « a sober, diligent and active nation. » Il écrivait à sa fille, Mrs Lyttleton, partie vivre à Guernesey : « I hope you find some company with whom you may delight to converse. The French woemen are commonly frugall and good company. » (*Works*, I, p. 321.)

3. *Ibid.*, pp. 3, 4, 6, 13, 14. De lui-même il dit : « I am naturally bashful, nor hath conversation, age or travel, been able to effront or enharden me. » (*Religio Medici*, I, sect. 40.)

fuyant la compagnie des écoliers plus friands de ribaude¹rie que d'étude qui, selon Guy Patin, abondaient à Montpellier, *urbs incontinentissima* ¹.

« Quand je voyageais de l'autre côté de la mer, écrira un jour Browne à sa fille Elizabeth, je résolu^s de faire tout ce qui était en mon pouvoir pour ne rien commettre dont j'eusse à me repentir une fois rentré dans ma patrie ² ».

Il est probable que par là Browne s'était engagé envers lui-même à éviter dans sa conduite ce que d'autres eussent regardé comme de très véniels péchés de jeunesse.

Ces délicatesses morales — lesquelles, si on l'en croit, ne témoignent pas d'une nature sans ardeur ³ — ne doivent pas nous donner le change. Browne n'a rien d'une femmellette : non seulement l'ancien écolier de Winchester méprise ses aises, mais il est rude pour son corps jusqu'à la brutalité, et la facilité avec laquelle il se plie à tous les régimes fait de lui un parfait voyageur ⁴.

On aimerait sur la vie de l'étudiant anglais quelques détails plus substantiels et moins hypothétiques ; mais il faut renoncer ici, comme il le faudra trop souvent par la suite, à toute information directe, pittoresque et certaine. On ne peut, encore, que tâtonner : explorant la vie des fils pour qu'elle nous livre de possibles analogies avec la vie présente du père. Ainsi, on ignore comment Browne avait organisé sa vie matérielle : où il logeait et prenait pension ; mais on peut supposer qu'il logeait chez un apothicaire, car c'est ce qu'il recommandera de faire plus tard à son fils Thomas ⁵,

1. Lettre CLXIX, t. II, p. 23. — Remarques analogues dans A. Germain (*op. cit.*, *supra*, p. 10, n. 3) et dans *L'Ecole de Médecine de Montpellier*, Montpellier, 1880 (p. 43), du même auteur.

2. *Works*, I, p. 301.

3. *Religio Medici*, I, sect. 41 : « I have shaken hands with delight in my warm blood and canicular days ». Cf. *infra*, p. 101, n. 2.

4. *Ibid.*, II, sect. 5 : « There is I think no man that apprehends his own miseries less than myself ». Cf. *infra*, p. 24, n. 4.

5. *Works*, I, p. 6 : « If you live with an apothicairie you may get some good by observing the drugs and practice ». Et le conseil a été suivi, car il écrit à Thomas, le mois suivant (22 avril 1661) : « You should have signified the Apothicary's name with whom you dwell », et

et Edward, précisément pendant son séjour à Montpellier, en 1664, pourra, par ce moyen, se familiariser avec la préparation des drogues¹. Or, c'était là un des avantages du système qu'appréciait Browne et il est permis de penser qu'il l'avait employé pour lui-même.

On peut admettre que Browne resta à Montpellier toute l'année scolaire et qu'il gagna Padoue pour la reprise des cours, au mois d'octobre 1632. Mais cela n'a rien de certain. On se rappelle, en effet, qu'il n'était pas inscrit comme étudiant régulier, et nous verrons son fils Edward suivre des cours de médecine à Paris, Montpellier et Padoue, sur un rythme des plus capricieux : tantôt quelques jours, tantôt quelques semaines, au plus quelques mois². Rien n'assure que Browne n'ait pas suivi la même méthode. La seule raison de lui imposer à Montpellier et à Padoue un séjour scolaire normal, c'est le désir de mettre le moins possible d'inconnu entre son arrivée en France et la date de son inscription à Leyde (décembre 1633). Cette convenance mise à part, nous pourrions aussi légitimement remplacer ces stages réguliers par de libres randonnées en France et en Italie, telles qu'en fera son fils aîné. Curieux comme il l'était, Browne ne pouvait que s'accommoder de ce régime, s'il s'accordait avec les exigences de ses études et de sa bourse.

IV

C'est donc pour la commodité de notre reconstitution chronologique, et avec une confiance limitée, que nous sup-

insiste sur le profit de cette société : « in such a place you may see the drugs and remember them all your life ». (*Ibid.*, p. 7.)

1. *Ibid.*, p. 70 : « I live at an apothecary's house where I have the convenience of the shop. »

2. A Paris, il reste de mai à septembre 1664 et s'il assiste au cours des Docteurs Maureau, Dineau, Patin et Le Bell, il semble d'après sa correspondance que ce soit assez en amateur (*Works*, I, p. 60-68). A Montpellier, il ne passe que quelques semaines (*Ibid.*, p. 70-71). A Padoue, il se contente du temps nécessaire « pour voir la pratique dans les hôpitaux » (*ibid.*, p. 91), et suit quelques séances de dissection ; cela ne dure au plus que deux mois (*ibid.*, p. 91-98).

poserons Browne transporté à Padoue dans l'automne de l'année 1632, car là encore nous n'avons pas la preuve qu'il ait été étudiant régulier : les registres de l'Université ne portent pas trace de son nom¹.

L'Université de Padoue était fameuse par son antiquité, et son école de médecine passait pour donner un enseignement anatomique et chirurgical très avancé pour l'époque. Harvey s'y était formé deux ans (1598-1600) sous la direction de Jérôme Fabrizio d'Acquapendente, élève lui-même du célèbre Gabriel Fallopio.

Si, comme nous le pensons, c'est bien dans le courant de l'année scolaire 1632-1633 que Browne étudia à Padoue, il y eut comme professeurs : pour la médecine pratique, Benedictus Salvaticus ; pour la médecine théorique, Nicolaus Trivijianus et J.-D. Sala. Joannes Veslingius occupait la chaire d'anatomie et de chirurgie, et Joannes Rhodius celle de botanique².

C'est à Padoue que s'étaient faits, avec Realdo Colombo, les premiers essais de vivisection et l'anatomie s'y enseignait depuis longtemps. Les dissections s'étaient même pratiquées, jusqu'à la fin du XVI^e siècle, dans des conditions assez macabres. On voyait alors « les écoliers en médecine déterrer tous les jours des corps dans les cimetières pour en faire

1. Renseignement fourni par M. le Bibliothécaire de l'Université de Padoue, qui a eu l'extrême amabilité de compulser pour moi les archives nécessaires. Détail curieux : on trouve un Thomas Browne, mentionné comme visiteur sur les registres du séminaire de Padoue : « Thomas Browne, Anglus, June, anno 1653 » ; mais il n'y a pas la moindre raison de croire que notre Browne ait quitté Norwich cette année-là. — Pour l'absence d'inscription, elle pourrait provenir du trouble apporté dans l'administration de l'université par la peste, qui sévit gravement à Padoue en 1631, et fit plusieurs victimes parmi les professeurs mêmes de l'école de médecine. Cette épidémie est une raison de plus pour placer en 1632 le séjour de Browne à Padoue. Il se serait sans doute arrangé, un an auparavant, pour éviter un aussi dangereux séjour.

2. Je dois ces renseignements à la parfaite obligeance de M. le Professeur Agostino Faggiotti, de l'Université de Padoue. — Sanctoro Sanctorio, l'ami de Galilée, est cité par E. Gosse parmi les maîtres de Browne (*op. cit.*, p. 14) ; mais il n'enseignait pas en 1632-1633.

des anatomies », à la grande indignation des familles qui s'efforçaient d'arracher les cadavres aux étudiants ¹. Il en résultait de véritables batailles.

On aime à croire, pour la sensibilité de Browne, que, de son temps, cette branche de l'art médical avait reçu une organisation plus régulière. Pour la botanique, nous savons que l'enseignement en était facilité par un splendide jardin des plantes, confié aux soins de Jean Vesling et qui fit, quelques années plus tard, l'admiration d'Evelyn, bon connaisseur ².

A défaut des impressions de Thomas Browne, il faut nous contenter de celles de son fils Edward qui, deux fois, visitera Padoue (1665 et 1669), et décrira à son père les choses qui l'ont frappé — à moins encore que, précisément, ces choses qu'il décrit ne soient celles qui avaient laissé le plus vif souvenir dans la mémoire de son père, dont il lui avait parlé, avant son départ pour l'Italie, et que le fils évoque à dessein dans ses lettres.

Edward, comme Evelyn, fréquentera le jardin botanique et se fera faire un herbier. Il aime fort le cœur si gracieux du *Santo* ; l'église Saint-Antoine, dont les bas-reliefs sont les plus beaux qu'il ait jamais vus ; Sainte-Justine, qu'il admire de confiance, car son architecture le déconcerte ; le palais des cardinaux, avec son hall où sont les portraits de tous les évêques de la ville ; la statue équestre de Gatamato, encore plus belle que celle de Bartholomeo de Bergamo... ³.

A ces charmes urbains, plus captivants que ceux de Montpellier — surtout du Montpellier tout mutilé que connais-

1. *Vie de saint François de Sales*, dans *Œuvres*, Paris, 1839, t. I, p. 15. — Ces scènes de sauvagerie avaient si fort ému le jeune comte de Sales, alors étudiant en droit à Padoue (1591), que, s'étant trouvé gravement malade, il demanda, s'il mourait, qu'on livrât son corps à l'école de médecine, pour éviter, ne fût-ce qu'une fois, ces violences et ces profanations.

2. Il le visita en juin 1645. (*Diary*, Globe ed., p. 126.)

3. *Works*, I, pp. 93 et 189.

sait Browne — Padoue ajoutait le sourire de sa fertile campagne qu'arrose la Brenta.

Mais, pas plus qu'à Montpellier, les étudiants en médecine n'étaient des parangons de sagesse, si l'on en croit François de Sales qui, raconte son biographe, « ne songeait qu'à retourner en Savoie, pour éviter les dangers auxquels il était exposé dans une ville aussi corrompue que Padoue ¹ ».

Nous admettons que l'étudiant d'Oxford qui, sans être de vertu aussi méticuleuse qu'un futur évêque — et un évêque canonisé — s'était pourtant donné d'assez âpres consignes ², ne s'exposa pas plus longtemps que ne le voulaient ses études aux risques de la Vénétie, et que, dès la clôture des classes, il se prépara à gagner le climat plus austère de l'université hollandaise qui sera sa dernière étape.

V

L'inscription de Browne, sur les registres de la Faculté de médecine de Leyde, porte la date du mois de décembre 1633 ³. Cette première trace authentique de son passage en Europe ne signifie pas qu'il soit arrivé exactement à cette époque aux Pays-Bas. Peut-être prit-il, pour y venir, le chemin des écoliers, d'où la date tardive de son immatriculation. Quoiqu'il en soit, c'est à Leyde que Browne va terminer ses études ; c'est là qu'il va prendre son grade de docteur en médecine.

Bien que sa fondation ne datât pas de cinquante ans (1575), la Faculté de Leyde était des plus réputées. Descartes, trois ans auparavant, avait tenu à s'y faire inscrire (juin 1630). L'enseignement y différait tout à fait de celui de Padoue, dont il formait, en même temps, le complément : chimie et

1. *Op. cit.*, p. 15.

2. *Letter to a Friend*, sect. 33 : « Be chaste in thy flaming days. » Cf. *infra*, p. 101, n. 2

3. Elle est ainsi libellée : « Braun, Thomas, Anglus Londinensis 3 déc. 1633. 259 ». (*Index to English Speaking Students who have graduated at Leyden University*, Edward Peacock, London, 1833, p. 13.)

botanique étaient ici plus en honneur que la pratique médicale. Pourtant, un minuscule hôpital (12 lits) permettait aux étudiants de ne pas renoncer à leur formation clinique. Cette année-là, les chaires de médecine étaient occupées par Otto Heurnius, Ewaldus Screvelius et Johannes Walaeus ; Adrianus Falcobergius était chargé de l'anatomie et Adolphus Vorstius enseignait la botanique¹.

Thomas Browne était logé tout près de la Faculté, dans le Sonnevelsteeg, rue qui existe encore sous le nom de Zonneveltstraat. Il y vivait chez un compatriote, un certain Richard Monk².

1. E. Gosse suppose que Browne suivit les cours de Van Helmont. Cela n'est pas impossible, mais à la condition d'admettre que l'étudiant fit un stage à Louvain, où enseignait ce fameux médecin, dont la science teintée d'ésotérisme était bien faite pour séduire l'imagination de Browne. Trente-six ans plus tard, dans une lettre à Edward, alors en voyage en Hollande, il s'inquiètera de savoir en quelle estime on tient Van Helmont dans le Brabant (*Works*, I, p. 158). Bien faible indice qu'il ait jamais assisté à ses cours.

2. Je dois ces détails à la courtoisie de M. J. E. Kroon, docteur en médecine à Leyde, auteur d'une savante thèse sur l'enseignement médical à l'université de cette ville, de 1575 à 1625. L'adresse de Thomas Browne à Leyde a été relevée par lui sur le *Volumen Inscriptionis* du Sénat de l'université. J'ai plaisir à lui renouveler mes remerciements pour ce détail inédit de la vie de Browne.

CHAPITRE II

PERIODE D'ACTIVITE LITTERAIRE (1635-1658)

I *Retour en Angleterre. Influence sur l'esprit de Browne de son séjour à l'étranger.* — II. *Halifax. Composition de Religio Medici. « Ma vie miracle de trente ans ».* — III. *Installation à Norwich. Mariage : Dorothy Mileham.* — IV. *Publication de Religio Medici et des Erreurs Vulgaires.* — V. *Hydrotaphia et The Garden of Cyrus. Joies et douleurs domestiques.*

I

En 1634 — on ignore le mois — Browne se fit recevoir docteur en médecine de l'Université de Leyde¹ et retourna dans son pays.

« On ne peut surestimer, remarque E. Gosse, l'importance de ce que le caractère de Browne doit à ce long séjour à l'étranger² ». D'après lui, c'est à ce contact avec d'autres modes de vivre et de penser que l'étudiant anglais aurait appris cette largeur d'esprit, cette indifférence aux petites conventions, cette indulgence sereine en matière religieuse, qui sont la marque de son intelligence. C'est en fréquentant des catholiques français ou italiens, en se mêlant à leurs cérémonies, qu'il se prit à sympathiser avec d'autres rites, avec d'autres croyances.

Sans doute, il ne faut pas nier que ce commerce ait assoupli le jeune insulaire, mais c'est trop d'y donner la valeur d'une cause. Admettons tout au plus que, par là, se précisa

1. *Works*, I, p. xix. Wilkin place cet événement en 1633. Il vaut mieux le reculer jusqu'en 1634, en raison de la date d'inscription, décembre 1633.

2. *Op. cit.*, p. 16-17.

chez Browne l'inclination native qui le portait en tout aux solutions pacifiques.

En 1631, Montpellier, bien que jouissant d'une trêve officielle, était encore trop près des luttes religieuses pour offrir un tableau apaisant : ses blessures matérielles mêmes, qui s'étaient à tout venant, étaient plutôt faites pour exciter le ressentiment d'un protestant anglais, que pour lui inspirer de la bienveillance à l'égard des catholiques triomphants.

Quant au spectacle de la piété italienne, tout encombrée de chapelets, de médailles et des plus déconcertantes reliques¹, avec ses défilés ensanglantés de flagellants², ne devait-il pas, naturellement, soulever le dégoût du jeune anglican ?

Si, donc, Browne, devant une procession, bien loin de ricaner comme d'autres étrangers, se sentait ému à pleurer³, s'il apprit à se découvrir, à s'agenouiller, à se signer⁴, s'il ne pouvait réprimer une prière en entendant tinter l'appel de l'angelus⁵, n'est-ce point le signe que de vivre en pays catholique n'avait que remué en lui — sans la faire naître — cette tendresse d'âme qui préférait le symbolisme romain aux formes moins expansives de son église nationale⁶ ?

1. Cf. Lettre d'Edward (*Works*, I, p. 95).

2. Une procession de ce genre, à Venise, excitera l'indignation d'Edward, pourtant bien tolérant, lui aussi, par caractère et par éducation. « The first ceremony which I saw here last night was the processions, and those who whip them selfs ; a sight more cruell then I could well imagine, and which forced from me a detestation of so barbarous a solemnity. » (*Works*, I, p. 94.)

3. « At a solemn procession I have wept abundantly, while my consorts, blind with opposition and prejudice, have fallen into an excess of scorn and laughter. » (*Religio Medici*, I, sect. 3.)

4. « [...] yet, at my devotion I love to use the civility of my knee, my hat and hand, with all those outward and sensible motions which may express or promote my invisible devotion. » (*Ibid.*)

5. *Ibid.*

6. Donne, lui aussi, dont la fantaisie « métaphysique » rappelle par tant de traits celle de Browne, ne résistait pas à la splendeur du culte catholique. Mais les deux cas ne sont pas comparables. Donne, ancien catholique, gardait la nostalgie sensuelle des liturgies romaines, qu'avi-

II

A son retour en Angleterre, Browne s'installa comme médecin (p) à Halifax, dans le Yorkshire¹. C'est là, en 1635, alors, selon son expression, que son « pouls n'avait pas encore battu trente ans² », qu'il composa, pour son plaisir, son premier ouvrage, celui qui allait, assez inopinément, lui apporter la gloire : *Religio Medici*³.

Les loisirs-qu'il avait (soit qu'il débutât dans sa profession, soit qu'il n'exerçât pas encore), lui permirent sans doute de revoir, mettre en ordre et parfaire les notes éparses qu'il avait prises au cours de ces dernières années⁴. Il

vaient encore de chauds souvenirs d'Espagne. Browne, né anglican et moins physiquement artiste, se délectait plutôt au parfum spirituel des rites catholiques.

1. C'est alors qu'Edmund Gosse place le séjour de Browne dans le comté d'Oxford. Nous avons préféré la chronologie traditionnelle (Cf. *supra*, p. 8). — Browne n'habitait pas Halifax même, mais tout près de la ville, à Old Shipden Hall. Cf. *The Antiquities of the Town of Halifax in Yorkshire, by the Rev. Thomas Wright, of Halifax...* Leedes, 1738, p. 152. Wright tire ce renseignement d'un ouvrage intitulé *Halifax and its Gibbet-Law Placed in a True Light, etc.*, par Midgley, où l'établissement de Browne à *Shibden-dale* est pour la première fois signalé (p. 88-89). Cf. Bradford Antiquary, July, 1896 : *Shibden-Dale and Sir Thomas Browne's Religio Medici*, p. 45-57. — Selon Charles Williams, il est improbable que Browne ait voulu s'installer là comme médecin. Il devait plutôt y chercher du repos après ses travaux et ses voyages (*op. cit.*, p. 12). Cette supposition paraît des plus raisonnables et explique la venue de Browne à Norwich, deux ans après. Il était prêt à quitter Halifax dès que, remis de ses fatigues, il aurait trouvé une situation de son goût. Cf. *infra*, § III.

2. *Religio Medici*, I, sect. 41 : « [...] as yet I have not seen one revolution of Saturn, nor hath my pulse beat thirty years [...] ».

3. On ne connaît aucune production littéraire antérieure. Edmund Gosse attribue à Thomas Browne quelques vers accompagnant l'édition des poèmes posthumes de Donne, parue en 1633 (*op. cit.*, p. 18-19). Mais, outre qu'à ce moment Browne était encore en Hollande, il y a lieu de croire que le « Tho. Browne » qui signa les vers en question n'est autre que le personnage qui donna l'imprimatur des sermons de Donne, publiés en 1640, comme le suggère le savant bibliographe Mr. Geoffrey Keynes, dans sa *Bibliography of the Works of Donne* (Cambridge, 1904), p. III, note 4.

4. Il est, en effet, vraisemblable que Browne avait noté de bonne heure, comme il continua de le faire toute sa vie, dans ses *commonplace*

manquait alors de livres et ce travail lui tint lieu de lectures¹.

Bien qu'il ne soit pas dans le plan de cette première partie de notre étude d'insister sur l'œuvre de Browne, *Religio Medici*, dont le caractère est si souvent autobiographique, contient une réflexion qui doit nous arrêter un instant, car elle est propre à éclairer la portion de la vie de Browne qui vient de s'écouler, et sur laquelle nous sommes trop dénués de détails concrets pour négliger les aperçus les plus indirects.

« Ma vie », écrit Browne à cette époque, « est un miracle de trente ans : la raconter serait écrire non pas une histoire, mais un poème, et le public la prendrait pour une fable² ».

Cette remarque a fait sourire Johnson. Il ne voit pas très bien, dit-il, avec un bon sens qu'on aimerait plus délié, les prodiges qu'on pourrait découvrir dans la vie de Browne. La vie d'écolier et d'étudiant est des plus monotones. Les voyages, on le concède, ménagent plus d'aventures, mais Browne n'a pas traversé des mers inconnues, et l'on peut aller vivre en France, puis en Italie, habiter Montpellier et Padoue, prendre ses grades à Leyde, sans rien de miraculeux. En fait, conclut Johnson, les miracles susdits se sont faits dans la tête de Browne, dont l'imagination était robuste et fertile, et qui portait le plus vif intérêt à sa propre personne³.

Un admirateur moderne de Browne s'étonne, avec, il sem-

books, ses impressions sur les gens, les choses et les livres. Grand liseur, observateur curieux, rêveur aussi et méditatif, mais peu loquace, Browne, plus qu'aucun autre, avait besoin de s'épancher dans des réflexions écrites, et il avait dû revenir de l'étranger ses carnets bourrés de notes. Il n'en est rien resté, sinon cet écrémage succulent, — mais, pour l'analyste, trop pauvre de faits, — qui s'appelle *Religio Medici*.

1. « It was penned in such a place, and with such disadvantage, that (! protest) from the first setting of pen unto paper, I had not the assistance of any good Book to promote my invention or relieve my memory. » (*Religio Medici*, To the Reader, *Works*, II, p. xxxii.)

2. « Now for my life, it is a miracle of thirty years, which to relate, were not a History, but a piece of Poetry, and would sound to common ears like a Fable. » (*Ibid.*, II, sect. II.)

3. *Works*, I, p. xxiv.

ble, une pointe d'irritation, de ne pas trouver chez Johnson une sympathie plus intelligente. Comment, se demande-t-il, un homme aussi religieux et aussi sensé peut-il ne pas comprendre ? C'est pourtant assez clair ! Car, enfin, trente ans d'une vie d'écolier, d'étudiant, puis de médecin, aboutissant à ce chef-d'œuvre : *Religio Medici*, que faut-il de plus comme miracle de la providence et de la grâce ¹ ?

Cet enthousiasme est émouvant, mais la réponse n'est guère pertinente. Il ne s'agit pas de savoir si *Religio Medici*, comme œuvre d'art, peut suggérer à des lecteurs de bonne volonté quelque participation surnaturelle, mais si les faits établis ou supposés de la vie de son auteur justifient l'interprétation mystérieuse qu'il en donne. Or, il paraît bien, à tout prendre, que ce soit la boutade de Johnson qui côtoie de plus près la vérité, à condition, toutefois, de l'approfondir et de la nuancer.

Il est exact que, pour tout observateur positif, la vie de Thomas Browne ne révèle aucun accroc à l'ordre naturel des choses. C'est peut-être qu'un esprit positif, même s'il est observateur, juge trop les choses par le dehors. Johnson ne se trompe pas quand il dit que « les miracles se passèrent dans l'esprit de Browne », mais son tort, c'est de faire de l'induction de celui-ci le fruit d'une imagination luxuriante mise au service d'un certain égotisme, sans la rattacher à la conception théologique très réfléchie qui en est l'origine et la justification logique. Cette conception, c'est que, dans le désordre apparent de toute vie humaine, il est, si l'on y regarde de près, un ordre caché, un plan providentiel : tel fait, d'allure banale — si on le considère à part — prend, dans l'ensemble et par rapport à une fin lointaine, la valeur d'une orientation préméditée, apparaît voulu de Dieu ; est, à dire le vrai, un miracle ².

1. Alexander Whyte, *Sir Thomas Browne*, p. 17.

2. *Religio Medici*, I, sect. 17 : à côté des lois fixes de la nature, dont les effets peuvent être prévus sans prodige : « There is another way, full of Meanders and Labyrinths, whereof the Devil and Spirits have no exact Ephemerides ; and that is a more particular and obscure me-

Vus de ce biais, les faits d'aspect le plus indifférent peuvent, au regard de l'initié, prendre figure de mesures divines : une tentation évitée ou vaincue, une lecture venue en son temps pour dissiper un doute, l'occasion d'être charitable, un accident auquel on échappe, une maladie dont on guérit, ou, au contraire, une calamité s'avérant par la suite moralement opportune, cela venait de Dieu qui, de tout temps, le ménagea, dans telle vie particulière, en vue de ses besoins propres.

Or, que tout destin soit ainsi savamment, divinement réglé, c'est l'idée très ferme, très explicite de Browne¹.

Il se peut aussi que, dans la réalité, celui-ci vise des événements assez graves en soi pour justifier avec moins de complication et de subtilité son interprétation théologique. Il dit, par exemple, avoir échappé à divers dangers² et, notamment, s'être sauvé d'un naufrage³.

En outre, l'objection de Johnson : qu'on ne court pas grand risque à voyager en France et en Italie, perd beaucoup de valeur, appliquée à Browne, quand on sait, par une confiance peu connue, à quel point le danger pouvait venir de lui-même :

« Le genre de vie que je mène, a-t-il dit, serait pour d'autres la mort : je me fais à tous les régimes, à toutes les pratiques, à tous les climats, à la faim, à la soif, au froid, à la chaleur, au besoin, à l'abondance, à la nécessité, aux dangers, aux hasards. Quand j'ai froid, je ne recherche pas la chaleur ; je ne me soigne pas quand je suis malade. Ceux qui connaissent mon genre de vie sont témoins que je n'attache aucun prix à l'existence et que je ne redoute pas la mort.⁴ »

thod of His Providence, directing the operations of individuals and single Essences : this we call *Fortune*, that serpentine and crooked line, whereby He draws those actions His Wisdom intends, in a more unknown and secret way ».

1. *Religio Medici*, I, sect. 17 et 18. Le tout serait à citer. Cf. *infra*, 2^e partie, ch. I, § IV.

2. *Ibid.*, II, sect. 17. Cf. *infra*, p. 26, n. 1.

3. *Ibid.*, sect. I : « I have been shipwrackt ».

4. *Ibid.*, éd. 1642, I, sect. 40 : The course and order of my life would be a very death to others : I use my selfe to all dyets, humours, ayres.

Cette tirade, qu'on trouve dans tous les manuscrits de *Religio Medici* et dans les deux éditions frauduleuses de 1642, a disparu de l'édition autorisée (1643). On le comprend. Ce dédain, bruyamment affirmé, des règles de l'hygiène et des ressources de la médecine, n'était plus opportun sous la plume du médecin consultant de Norwich. Aussi bien, tout cela appartenait-il au passé, à ce temps de sa vie que Browne appelle « ses jours caniculaires ¹. On y peut soupçonner, si l'on y tient, un brin de vantardise. Encore est-il que tout ici ne doit pas être imaginaire. Il s'y révèle un Browne véhément et stoïque que ne laissait pas deviner sa vie d'étudiant bien sage ; tout différent aussi du bourgeois un peu douillet que nous peindra Whitefoot ², de ce père toujours inquiet des imprudences possibles de ses fils ³.

Et voici que s'éclaire d'un jour nouveau l'énigme de ce « miracle de trente ans » dont le mot n'est plus introuvable : Browne, mûri et déjà provincial, repasse en esprit les témérités des années qu'il vient de vivre : ce voyage de nuit, sous une pluie froide, sans manteau ; cette excursion improvisée, sans guide, dans la montagne ; ce bain glacé, sur une plage dangereuse et déserte ; ces marches prolongées sous le ciel brûlant d'un mois d'août d'Italie ; ces malaises traités par le mépris ; ces nuits sans sommeil, quand le livre était délectable... Revivant, par ses notes, et le dramatisant, ce passé de risques menus, mais souvent renouvelés, il frémit au souvenir de ces mille équipées, dont pas une, en somme, ne tourna mal.

Et vraiment, s'il s'en tira si bien, n'est-ce pas que le Ciel s'est mis de la partie ? Que d'autres se libèrent avec un

hunger, thirst, cold, heat, want, plenty, necessity, dangers, hazards ; when I am cold I cure not my selfe by heate ; when sicke, not by physicke ; those that know how I live, may justly say I regard not life, nor stand in fear of death. »

1. *Religio Medici*, I, sect. 41.

2. « He kept himself always very warm, and thought it safe to do so. » (*Works*, I, p. XLII.)

3. *Works*, I, pp. 3, 6, 167, 168.

Bezo las manos à la fortune ou un sourire à leur étoile¹. Pour Browne, le cas est trop clair ; la protection est manifeste. Ne parlez point de chance. La main de Dieu était bien là... Non ! « miracle » n'est pas de trop. Et Johnson est bien près d'avoir tort.

III

Thomas Browne ne resta pas à Halifax. En 1637, cédant aux sollicitations de Thomas Lushington, son « tutor » de *Pembroke College*, devenu recteur de Burnham-Westgate (Norfolk), à qui s'étaient joints quelques autres amis : Nicholas Bacon, de Gillingham, Charles le Gros, de Crostwick et Justinian Lewyin, il vint s'établir à Norwich². C'était alors une des plus belles villes du royaume, une des mieux construites, et toute fleurie de jardins³. Il ne devait plus la quitter, à l'exception de deux courts voyages, dont on ignore la date : l'un en France, pour y accompagner ses filles⁴, l'autre en Hollande, où il rencontra le traducteur de *Religio Medici*⁵.

Quelques mois après, Browne fit homologuer son titre de docteur en médecine par la Faculté d'Oxford (10 juillet 1637)⁶. Son ami Whitefoot dit qu'il fut très couru comme médecin, en raison de son « admirable habileté »⁷.

1. *Religio Medici*, I, sect. 17 : « Nor can I relate the History of my life, the occurrences of my days, the escapes of dangers, and hits of chance, with a *Bezo las Manos* to Fortune, or a bare *Gramercy* to my good Stars. [...] Surely there are in every man's Life certain rubs, doublings, and wrenches, which pass a while under the effects of chance. but at last, well examined, prove the meer hand of God. »

2. *Works*, I, p. LX. Du premier on ne sait à peu près rien ; sur les deux autres, voir *infra*, p. 67.

3. Evelyn, *Diary*, Globe ed., p. 281, cf. *infra*, p. 78.

4. *Works*, I, p. LXXIV.

5. *Ibid.*, II, p. XII.

6. Anthony Wood. *Athenæ Oxonienses*, vol. IV, col. 56-59.

7. *Works*, I, p. LX. Cf. *ibid.*, p. XXVI. Tout dans la vie de Browne prouve qu'il méritait cette confiance des malades, et il n'y a aucune raison d'accorder la moindre importance à la satire de Gideon Harvey

Ses qualités morales, sa rare aménité, s'ajoutaient à sa valeur professionnelle pour la faire apprécier dans le milieu sympathique préparé par ses amis.

Quatre ans plus tard, Browne consolidait son établissement dans le Norfolk en épousant Dorothy Mileham, quatrième fille d'Edward Mileham, Esquire, de *Burlingham St. Peter*¹. Ce mariage l'alliait à plusieurs familles notables du comté : les Hobart, les Townsend, les Astley². Mais il n'apportait pas que des avantages sociaux. Dorothy, nous confie Whitefoot, « était si parfaitement assortie à son digne époux, par les grâces du corps et de l'esprit, qu'ils semblaient s'attirer l'un l'autre par un magnétisme naturel³. »

Un tableau découvert il y a quelques années, et aujourd'hui en la possession de Mr. Francis Wellesley⁴, ne dément pas le jugement de Whitefoot. Browne et sa femme s'y tiennent côte à côte, en leurs plus beaux habits, cossus et guindés comme un couple de drapiers flamands. Les traits de Dorothy manquent, à vrai dire, de finesse, mais non de régularité ; la physionomie est calme, candide ; les yeux s'ouvrent larges et francs sous un front trop bombé ; la bouche, un peu épaisse, est d'une ligne nette.

Il ne faudrait guère de retouches à cette esquisse pour avoir les traits de Browne, dont la ressemblance avec sa femme dut suggérer la remarque de Whitefoot sur l'affinité physique des deux époux : les proportions et l'ovale du visage ; la bouche bien dessinée, un peu charnue ; le nez vigoureux, et sans grossièreté ; les grands yeux bruns, veloutés, bien fendus ; ce regard honnête — où l'on devine plus de mystère et plus de flamme — tout cela suggère curieuse-

qui, dans son *Conclave of Physicians* (1683), nous montre un Browne laissant là ses patients pour courir après les papillons (ch. IV, p. 59-61).

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. xxvi : « [...] a lady of such symmetrical proportion to her worthy husband, both in the graces of her body and mind, that they seemed to come together by a kind of natural magnetism ».

4. Mis en frontispice à la *Bibliography of Sir Thomas Browne*, de Geoffrey Keynes.

ment une transposition virile et intellectuelle du visage de Dorothy.

Celle-ci, bien que son orthographe ait fait parfois sourire¹, avait reçu l'instruction courante des jeunes bourgeoises du temps. Chrysale l'eût trouvée à son goût. Elle écrivait couramment, comme l'attestent les post-scriptum qu'elle ne manquait pas d'ajouter, pour ses enfants, aux lettres de Browne. Elle avait de solides notions de dessin², savait faire de la boisson de sauge, des gâteaux aux oranges et excellait dans les pâtés de venaison³. La vraie compagne qu'il fallait à un médecin provincial, pieux, savant et philosophe, qui ne pouvait rêver, pour l'esprit, de meilleure société que soi-même⁴.

Dame Dorothy donna douze enfants à Browne. Quatre seulement : un fils et trois filles, survécurent à leurs parents⁵.

IV

Un an après son mariage, Browne eut la surprise de voir paraître sans son autorisation, sa *Religio Medici*, dissertation morale et philosophique, où il parlait un peu de tout et beaucoup de lui, sans ordre préconçu, au hasard d'une imagination vive, capricieuse, dans une langue qui, du premier élan, le plaçait parmi les plus grands des prosateurs anglais. Il avait laissé circuler le manuscrit de *Religio* parmi ses amis, et c'est sur quelque copie que fut imprimée l'édition subreptice⁶.

1. Cf. E. Gosse, *op. cit.*, p. 24.

2. Talent précieux chez la femme d'un entomologiste. Elle fera, pour son mari, le dessin d'une araignée « grosse et ronde, finement marquée de vert », que ses filles n'avaient osé dessiner tant elles en avaient peur. (*Works*, I, p. 284.)

3. *Ibid.*, pp. 241, 264, 265.

4. Cf. dans *Christian Morals*, III, sect. 9, son dédain pour ces « unthinking heads who [...] are in a prison to themselves, if they be not also with others ».

5. *Pedigree* dressé par Charles Williams.

6. Il n'y a pas de page de titre imprimée ; une gravure en tient

Johnson veut que la surprise n'ait pas été sans agrément, et il n'est pas loin d'insinuer qu'après tout Browne pourrait bien avoir fermé les yeux sur cette impression prétendue frauduleuse, laquelle lui servait fort à propos de ballon d'essai¹. La discussion de ce point de vue, pour être complète et efficace, réclamerait un développement et des comparaisons de textes que nous réservons pour plus tard². Remarquons simplement que le caractère de Browne, tel que le révèlent sa vie et son œuvre, tend à faire repousser sans autre enquête l'idée de subterfuge. En outre, le principal argument de Johnson, qu'« un long traité n'est pas souvent copié par simple zèle ou curiosité³ », est si nettement contredit par l'histoire littéraire de tous les temps et de tous les pays qu'on ne peut guère s'y arrêter⁴. D'ailleurs, et cela tranche la question, les manuscrits de *Religio* existent et ne sont des transcriptions d'aucune édition imprimée⁵.

lieu, représentant un homme tombant d'un rocher à pic, dans la mer, et retenu par une main sortant d'un nuage. Près de la bouche de l'homme, ces mots à *coelo salus* précisent le symbolisme de la composition, au milieu de laquelle figure le titre gravé : *Religio Medici*. Audessous est la mention : Printed for Andrew Crooke, 1642. Will : Marshall, scu :. — La même année parut une deuxième édition, différant de la première par des détails sans intérêt pour qui n'est pas bibliophile. (Cf. G. Keynes, *op. cit.*, p. 9.)

1. « It is easy to convey an imperfect book, by a distant hand to the press, and plead the circulation of a false copy as an excuse for publishing the true, or to correct what is found faulty or offensive and charge the errors on the transcriber's depravation. » (*Works*, I, p. xxi.)

2. Cf. *infra*, Appendice.

3. *Ibid.*

4. Des ouvrages plus longs que *Religio* : *The Faerie Queen*, *Arcadia*, *Don Quichotte*, circulèrent en manuscrits. Le *Télémaque* fut livré aux imprimeurs par un copiste qui en avait transcrit deux exemplaires. John Evelyn, dans une lettre à Thomas Browne (28 janv. 1657, *Works*, I, p. 374), déclare qu'il a fait imprimer une partie de son *Elysium Britannicum* pour éviter d'en multiplier les copies : « I perceive you have seene the *proplasma* and delineation of my designe, which to avoyde the infinite copying for some of my curious friends, I was constrained to print ».

5. On en connaît actuellement sept (non olographes). Cf. G. Keynes, *op. cit.*, p. 2-3. — Les manuscrits de *Religio* circulaient même en dehors des milieux connus de Browne, comme l'atteste une mention du MS

Quoiqu'il en soit, cette piraterie décida l'auteur malgré lui à préparer un texte authentique de son essai, dont l'édition première était des plus imparfaites et, en maint endroit, trahissait sa pensée — à tout le moins sa pensée d'alors ¹.

Il publia ce texte en 1643 ². L'année suivante, *Religio Medici*, traduite en latin par John Merryweather ³, était entre les mains de tous les lettrés d'Europe. Dès octobre 1644, Guy Patin annonçait à un ami l'arrivée de Hollande d'« un petit livre nouveau [...] tout gentil et curieux », où il trouvait « d'étranges et ravissantes pensées ⁴ ».

Trois ans plus tard, Browne fit paraître son deuxième ouvrage, un pesant in-folio de quatre cents pages, *Pseudodoxia Epidemica*, le traité fameux des *Erreurs Vulgaires* ⁵. Cette compilation, plutôt désordonnée, sur des opinions fausses ou discutables, dans tous les domaines du savoir, correspondait assez exactement à ce « calendar of popular errors » suggéré par Bacon dans son *Advancement of Learning*, comme complément à un catalogue des questions douteuses

Wilkin II (Castle Museum, Norwich, n° 4, p. 3 de la *Bibliography* de G. Keynes), attribuant l'ouvrage à un certain Dr. Read qui mourut en 1641.

1. Sur la valeur du texte de 1642, voir *infra*, Appendice.

2. Même titre gravé que dans l'édition de 1642, auquel on a ajouté cette mention : *A true and full copy of that which was most imperfectly and surreptitiously printed before under the name of : Religio Medici. Printed for Andrew Crooke : 1643.*

3. Cette traduction parut à Leyde, chez François Hack. John Merryweather, de *Magdalene College*, Cambridge, n'a fait paraître, en dehors de cette traduction, qu'un ouvrage pédagogique : *Directions for the Latin Tongue*, London, 1681. Il se rendit en 1649 à Norwich, au retour d'un voyage en France et en Hollande, pour entretenir Browne de l'impression que faisait là-bas son ouvrage. Il ne put le joindre, mais lui écrivit peu après, de Cambridge, une longue lettre (1^{er} oct. 1649), où il multiplie les plus humbles formules d'admiration et de respect et s'accuse d'avoir, dans sa traduction, affublé de « hideux haillons » ce que Browne avait revêtu d'une forme « exquise et originale ». (*Works*, I, p. 367.)

4. *Lettres*, 6d. 1846, vol. I, p. 340.

5. *Pseudodoxia Epidemica : or, Enquiries into Very many received Tenents, And commonly presumed Truths, By Thomas Browne, Dr. of Physick, London, Printed by T. H. for Edward Dod, and are to be sold in Ivie Lane, 1646.*

ou controversée¹. Browne faisait remarquer, dans sa préface, qu'un tel ouvrage réclamait des loisirs et un labeur suivi². Pour lui, au contraire, il avait dû l'écrire sur les rares moments laissés libres par sa profession³. On en conclut que *Pseudodoxia* était le fruit de ses lectures depuis un temps indéfini et qu'il y utilisait des notes de ses *commonplace books* pouvant remonter à ses années d'étudiant.

V

Après un silence de douze ans, Browne publia deux opuscules arbitrairement réunis : *Hydriotaphia* et *The Garden of Cyrus*.⁴ Le premier, par son sous-titre, se présentait comme un mémoire savant sur des urnes funéraires découvertes récemment dans un champ, près de Norwich. Mais ces urnes n'étaient plus devenues qu'un prétexte à dissenter librement sur tous les modes de sépulture connus des anciens, sur la vanité des monuments funéraires et des épitaphes, sur la mort et l'immortalité.

De même, *Le Jardin de Cyrus* débordait de toutes parts le sujet indiqué par le titre. Parti de l'ordre en quinconce observé dans les plantations du monarque persan, Browne s'égarait avec délices dans une fantasmagorie disquisition sur les mystères du losenge, du nombre cinq et de la décussation, parmi les objets les plus inattendus de la nature et de l'art.

Ces deux ouvrages furent réédités la même année et joints à la 4^e édition de *Vulgar Errors*. Ce volume a l'intérêt de contenir une note de Browne contre une nouvelle falsification littéraire dont il venait d'être victime. Un an auparavant,

1. Ed. Montagu, London, 1840, p. 158.

2. *Works*, II, p. 178.

3. *Ibid.*

4. *Hydriotaphia, Urne-buriall, or, A Discourse of the Sepulchrell Urnes lately found in Norfolk. Together with The Garden of Cyrus, or the Quincunciall, Lozenge, or Net-Work Plantations of the Ancients, Artificially, Naturally, Mystically Considered. With Sundry Observations. By Thomas Browne D. of Physick. London, 1658.*

un éditeur désireux d'exploiter la vogue de *Religio Medici*, avait publié sous la signature : *Tho. Brown, D. of Physick*, un ouvrage de physiologie, *Nature's Cabinet Unlocked*, ignorant plagiat de la *Physick*, de Magirus, où seuls le nom de Browne et le leurre grossier d'une phrase de sa *Religio*, glissée dans la préface, pouvait faire un instant illusion ¹.

Browne ne prit pas les choses au tragique et sa protestation n'a rien d'indigné. Il se contente de déclarer, par la plume de son libraire, sur un ton d'indulgent persiflage, que si quelqu'un a tiré profit de l'ouvrage, il ne peut en revendiquer l'honneur, n'y ayant point mis la main, et il se promet, dans l'avenir, d'exercer plus assidûment son métier d'écrivain, pour éviter à d'autres le soin de le faire à sa place ².

Il ne devait pas tenir sa promesse : très pris par son métier, par ses recherches de naturaliste, par sa famille et ses amitiés, désabusé peut-être aussi de la gloire littéraire, chez lui trop tôt venue et comme tombée du ciel, il continua d'écrire, mais pour lui-même, et n'imprima plus rien jusqu'à sa mort ³.

1. *Nature's Cabinet Unlock'd*, etc., By *Tho. Brown D. of Physick*. London, 1657.

2. « If any man have been benefited thereby, this author is not so ambitious as to challenge the honour thereof, as having no hand in that work. [...] But since it is so, that either he must write himself, or others will write for him, I know no better prevention than to act his own part with less intermission of his pen. » (*Hydriotaphia*, 8 th. ed. *The Stationer to the Reader*, Works, III, p. 448.)

3. *Letter to a Friend* et *Christian Morals* furent écrits environ dix ans avant sa mort, sans qu'on puisse préciser aucune date (Cf. W. A. Greenhill, *Sir Thomas Browne's Religio Medici, Letter to a Friend and Christian Morals*, préface, p. x). — Plusieurs faits donneraient à penser que Browne attachait assez peu d'importance à sa renommée d'écrivain : 1° l'indifférence avec laquelle il cite sa *Religio*, « a piece of mine published long ago » (*Extracts from Common place Books*, Works, IV p. 387) ; 2° le fait que son nom ne figure sur la page de titre d'aucune édition de cet ouvrage publiée de son vivant ; 3° le peu de soin qu'il prit de corriger les fautes qui déparaient l'édition officielle de 1643, fautes dont pourtant une liste avait été dressée et jointe à cette édition, mais qui ne disparurent complètement que deux cents ans plus tard, devant la vigilance de Simon Wilkin. — D'autre part, il faut remarquer

Pour sa vie domestique, au cours de cette période d'activité littéraire (1641-1658), elle se résume pour nous principalement en une série de dates, symboles glacés de ce qui fut de la joie, de l'espoir et de la douleur : naissances de neuf enfants, dont cinq meurent en bas âge ¹.

C'est un mal du temps. « Ils me meurent tous en nourrice », déplorait tranquillement Montaigne ², qui ne sait plus trop si c'est deux ou trois qu'il a perdus ³, Browne était moins sec, mais il n'a laissé nulle part la trace de sa peine.

que la non-publication de ses œuvres inédites n'était pas préméditée. Il devait y avoir dans son cas quelque indolence. Il ne voyait pas d'inconvénient à ce que ses manuscrits fussent imprimés. Dans une lettre à son ami John Aubrey, où il donne son *curriculum vitæ* et le catalogue de ses œuvres, il mentionne « some Miscellaneous Tracts which may be published ». (Lettre du 14 mars 1672, *Works*, I, p. 468.)

1. Edward, né en 1644 ; une fille, née postérieurement, à une date inconnue, dont on ignore le nom, et qui épousa le fils de Sir Charles Cottrell ; Thomas (1646-1667) ; Anne, née en 1647 ; Elizabeth, née en 1648 ; Dorothy (1649-1652) ; Frances (1650-1651) ; Mary (1652-1676) ; Charles (1655-1662) ; Richard et James, jumeaux, nés en 1656, morts, le premier, l'année suivante, le second, la même année ; Frances, née en 1662. — Browne vit mourir sept de ses enfants et perdit un même nombre de petits enfants. (Cf. *Pedigree*, par Charles Williams.) Cette proportion n'était pas anormale à l'époque, moins, peut-être par suite d'une hygiène vicieuse, que des traitements barbares en usage dans les maladies infantiles. (Cf. *infra*, p. 86.) Anne Fairfax, sa fille, eut huit enfants dont six moururent tout jeunes. (*Works*, I, p. LXXXI, n. 8.) Sur les huit enfants de la duchesse d'York, deux seulement, les futures reines d'Angleterre, survécurent. Et le doux optimiste Izaak Walton avait perdu les sept enfants nés de sa première femme. On a peine à croire à de la malchance.

2. *Essais*, l. II, ch. VIII.

3. *Ibid.*, l. I, ch. XL.

CHAPITRE III

BROWNE ET LES EVENEMENTS POLITIQUES

I *La cause royale. Attitude de Browne à la Restauration.* — II. *Prétendue indifférence politique de Browne.* — III. *Rétablissement du culte anglican à Norwich.*

I

On sait trop peu de choses encore, au moins directement, de l'impression que firent sur Browne les événements politiques qui agitèrent le pays dès les premières années de son installation à Norwich et qui eurent parfois, dans cette ville même, des contrecoups violents¹. On ne possède, en effet, de lui, ni lettres ni notes privées sur la période de la guerre civile et des troubles qui la préparèrent. Pourtant, par des allusions postérieures et par quelques détails de sa vie, il n'est pas impossible d'imaginer avec une suffisante vraisemblance quels furent alors ses sentiments et son attitude.

Browne était ce que nous appellerions aujourd'hui un conservateur, voire un « réactionnaire ». Il tenait pour le roi et l'Eglise Etablie. A ses yeux, l'exécution de Charles I^{er} n'était qu'un « abominable meurtre² », et l'on gagerait bien qu'il n'avait pas lu sans larmes, dans l'*Eikôn Basilikê*, dont il avait un exemplaire, les « Praiers by his Majestie in the time of his sufferings³ ».

1. E. Gosse, *op. cit.*, p. 103-104.

2. *Works*, I, p. 4.

3. Cf. *A Catalogue of the Libraries of the Learned Sir Thomas Brown and Dr. Edward Brown, his Son*, London, 1711, n° 258, p. 54. Il possédait aussi, parmi ses manuscrits, une version latine « neatly written » de ce plaidoyer royal. (*Works*, IV, p. 475, n° 23.)

Or le Norfolk était puritain, et à Norwich la cause du nouveau gouvernement était gagnée d'avance. L'année même où Browne s'y était établi (1637), le prestige de l'église officielle était déjà très compromis dans la capitale du Norfolk : un rapport fait à Laud montre la cathédrale « très en désordre, les tentures du chœur en lambeaux, les dalles en piteux état, le clocher écroulé, le cimetière fort mal tenu ¹ ».

En 1642, quand l'armée royale prit Newcastle, on fit à Norwich une souscription pour aider les troupes parlementaires à recouvrer cette place. Environ quatre cents personnes refusèrent leur contribution. Dans cette liste figure le nom de Browne ². On trouve encore sa signature, parmi celles de quatorze autres habitants de Norwich, à la suite d'un tract publié en 1646, en réponse à un libellé contre le clergé anglican ³.

Cet homme paisible, à qui l'on a reproché avec injustice, parfois avec dureté, de ne pas se mêler aux luttes de parti ⁴, avait donc, s'il le fallait, le courage de ses préférences politiques.

On peut même admettre que Browne ait servi de manière plus positive la cause royale. Populaire comme médecin et comme écrivain, solidement apparenté dans le comté, il était bien placé pour exercer autour de lui une influence morale, pour orienter les indifférents, encourager les hésitants, maintenir fermes les fidèles. Et si le parti royaliste du Norfolk vit sans cesse grossir le nombre de ses membres — au point qu'à la Restauration aucun comté ne fit au souverain accueil plus enthousiaste — est-il trop hasardeux de penser, avec Edmund Gosse, que la propagande discrète, mais assidue, toute pleine de chaleur et d'optimisme, que fit Browne en faveur du roi fut pour quelque chose dans ce revirement ⁵ ?

1. E. Gosse, *op. cit.*, p. 102.

2. *Works*, I, p. xcii.

3. *Vox Norwici : or, The Cry of Norwich, Vindicating their Ministers, etc.*, London, 1646.

4. Cf. *infra*, § II.

5. E. Gosse, *op. cit.*, p. 103. De son côté, Wilkin suppose que c'est sur-

La ruine du *Commonwealth* fut naturellement accueillie par Browne comme une libération. On peut apprécier la mesure de son soulagement au calme parfait de ce pacifique devant les sauvageries qui marquèrent le rétablissement de la royauté. Il n'a aucune indignation, et semble plutôt satisfait de voir la tête de Cromwell fichée sur Westminster Hall¹, et l'on sent que son âme est en fête quand, en avril 1661, on prépare à Norwich des réjouissances populaires en vue du *Coronation Day*. Mais n'exagérons rien ! C'est une félicité tranquille qui s'exprime là-dessus dans sa lettre à Thomas² et non cette liesse un peu délirante que lui prête le plus distingué de ses biographes, Edmund Gosse. Celui-ci nous fait voir, à cette occasion, un Browne exalté, parcourant fiévreusement les rues de Norwich, congratulant les clients qu'il rencontre, sur les événements du jour, animé d'une joie féroce à l'idée que la tête du Protecteur est exposée à Londres, avec celles d'Ireton et de Bradshaw³.

Le contraste est piquant entre l'homme débonnaire et si maître de soi qu'était Thomas Browne et le personnage un moment égaré qu'on vient d'agiter devant nous. La vignette, au surplus, est d'un trait vif et d'un plaisant humour. Et Edmund Gosse a bien de l'adresse. Mais qu'on aille au texte et l'on verra que le désir de plaire l'a emporté au delà du vrai⁴.

tout comme défenseur de la cause royale que Charles II fera plus tard Browne chevalier. (*Works*, I, p. xcii.)

1. Cf. n. 4 ci-dessous.

2. Cf. *ibid.*

3. E. Gosse, *op. cit.*, p. 139.

4. Browne, en effet, ne décrit les préparatifs de fête à Norwich qu'à la fin d'une lettre, et par manière d'appendice. Les sujets qui semblent d'abord occuper son esprit sont bien différents : où Thomas en est-il de son étude du français ? Suit-il assidûment les offices protestants ? Pour lui, Browne, sa collection de pièces anciennes vient de s'enrichir notablement... Tels sont les faits qui, dans la lettre, et sans doute dans son esprit, passent en importance le *Coronation Day*. Et quand il en vient à cet événement, ce qui le touche le plus, c'est que Mr. Bradford fera un sermon à la cathédrale, maintenant réparée et pourvue d'un orgue « aux sons d'une exquise douceur ». Et ce n'est qu'après être revenu à des préoccupations tout humbles et domestiques : « Ne prends pas la peine de nous envoyer du lard fumé. Tâche de trouver quelqu'un qui te

II

Il y a plus d'injustice encore à taxer Browne d'indifférence et d'égoïsme pour le calme extérieur de sa vie : soit qu'on le raille doucement, à la manière de Leslie Stephen ¹, soit qu'on tombe dans l'invective, avec A. Filon ².

fasse faire des progrès en français. Et surtout n'oublie pas ton latin », qu'il esquisse à Thomas le programme des fêtes : « La cavalerie du comté est venue se joindre à l'infanterie. Il y aura une fête pour les pauvres sur la place du marché et un service solennel à *Christ Church*, de huit heures à midi. On a dressé des mâts pour les feux d'artifice. Il y aura des discours. Des acteurs ambulants vont jouer une pièce et des amateurs donneront une autre représentation à *Timber Hall*. Partout on pend et brûle Cromwell en effigie, et sa tête est maintenant sur Westminster Hall, avec celles d'Ireton et de Bradshaw. » Et c'est tout. Pas un mot de commentaire, pas la moindre réflexion capable de faire soupçonner cette « exultation », cette « jubilation » ou ce ricanement sardonique (*he grimly adds...*) dont nous parle E. Gosse. Rien qui ne soit paisible, indifférent et documentaire, dans cette relation, que Browne, maintenant, laisse là pour de plus chers soucis : « Ayez toujours l'amour et la crainte de Dieu. Qu'il vous confirme dans la foi chrétienne et que cette foi soit la règle de votre vie. Je vous recommande à Dieu [en français dans le texte]. » Et l'excellent homme, comme s'il voulait nous prouver ici combien sa tête est peu échauffée par la politique, termine sur ces mots : « Si vous trouvez quelques beaux insectes, gardez-les-moi dans une boîte. Et si vous pouvez m'envoyer par le bateau les *Antiquités de Bourdeaux*, je pense qu'elles arriveront bien ». (*Works*, I, p. 7-9). Cette longue série de citations était indispensable pour rendre aux paroles de Browne, par tout le contexte, leur exacte portée, et, par là, faire s'évanouir le fantôme sans vérité ni bonhomie qu'on lui avait prestement substitué. Notons enfin que l'attitude prêtée à Browne est en contradiction avec une affirmation générale mais très nette d'un de ses intimes, John Whitefoot, qui dit de lui : « He was never seen to be transported with mirth or dejected with sadness ». (*Works*, I, p. XLIV.)

• 1. *Hours in a Library*, p. 280 : « Tandis que Milton, dont le génie était par certains côtés semblable au sien, élevait la voix en faveur de la liberté de la presse, le bon Sir Thomas méditait profondément sur les quinconces. Milton lançait de farouches attaques contre Saumaise, et cependant Sir Thomas, dans sa tranquille ville de province, discourait sur certaines urnes funéraires trouvées récemment dans le Norfolk ». Sur cette prétendue indifférence, voir encore Walter Pater, *Sir Thomas Browne*, *Macmillan's Magazine*, vol. LIV, 1886, p. 6.

2. *Histoire de la littérature anglaise*, p. 237-238 : « L'année où le roi vient en personne arrêter cinq membres du Parlement et où le peuple attaque son carrosse aux cris de : à vos tentes, Israël ! Browne publie sa *Religio Medici*, un pot-pourri à la Montaigne, formé des choses les plus

Etrange psychologie, qui chicane ce bon bourgeois de n'être pas Milton ! Que le poète délaisse la muse dans sa ferveur civique ; qu'il quitte *l'Allegro* pour *l'Eikonoclastes* ! Notre médecin, lui, continue de soigner ses malades et d'élever ses enfants, observe les insectes et collectionne des œufs d'oiseaux. Il est bien, il est bon, que parmi les calamités, les révolutions et les guerres, des savants, des artistes, des mystiques, de plus simples gens encore, restent voués sans trouble à leur tâche d'élection. Nous avons besoin d'eux. Browne doit-il se jeter dans un conflit brutal où ne l'appelaient ni ses goûts, ni ses talents, ni son état ? Autant et plus qu'un autre, il aimait son église, sa patrie et son roi, et il croyait les servir en faisant son métier.

Et puis, le reproche d'indifférence qu'on lui fait, ne vient-il pas de cette erreur d'optique par où nous donnons aux tragédies du passé un caractère de catastrophe qu'elles n'eurent pas en effet, et à ceux qu'elles épargnèrent, un brevet de lâcheté ou d'égoïsme qu'ils ne méritent pas toujours.

La grande peste de Londres est, chez les annalistes, une effarante calamité. Et les annalistes ne nous trompent pas. Pourtant, à la fin de juillet 1665, alors que la cour s'est enfuie et que la panique est générale, Pepys, homme pusillanime, note placidement dans son journal que ce mois a été le plus beau temps de sa vie¹.

hétéroclites et les plus inutiles... Enfin la même année voit mourir Cromwell et paraître l'*Hydriotaphia*, dissertation baroque sur les enterrements et les cimetières. Cantonné dans son égoïsme de savant cosmopolite comme dans une forteresse, citoyen de la République latine bien plutôt que de la République anglaise, Browne n'est de son pays que par l'excentricité ». — On verra plus loin avec quel simple courage ce « citoyen de la République latine » sut préparer son fils cadet à faire à la patrie anglaise le sacrifice de sa vie. (Cf. en outre *supra*, ch. VII, § VII, des preuves de l'intérêt qu'il portait aux questions politiques et de la compétence qu'il y avait.) Pour l'appréciation de l'œuvre de Browne, ce n'est pas le moment d'en parler. On aimerait pouvoir justifier A. Filon en disant qu'il avait omis de lire ce qu'il critique, si cette défense de son goût n'était injurieuse pour sa probité littéraire.

1. « Thus ended this month with the greatest joy that ever I did any in my life, because I have spent the greatest part of it with abundance

Plus près de nous, de 1914 à 1918, pendant que des millions d'hommes s'entretuaient, d'autres hommes, qui n'étaient atteints ni dans leur personne ni dans leurs biens, poursuivaient de tranquilles travaux. Nous sommes assez près pour comprendre. Les historiens futurs comprendront-ils ?

III

Quelques mois après les fêtes du couronnement, la Restauration se marquait à Norwich par un événement moins bruyant, mais plus sensible au cœur du pieux anglican qu'était Browne : le 17 août 1661, Edward Reynolds, ancien *warden* de *Merton College* (Oxford), vint prendre possession du palais épiscopal, dont le dernier occupant, Joseph Hall, avait été chassé par les mousquetaires puritains, au milieu d'une répugnante bacchanale.

Il n'y avait de cela que dix-sept ans et Browne, moins que personne, oubliait les scènes hideuses du 9 mars 1644 : la cathédrale saccagée par les troupes, la parodie de procession par les soldats affublés de vêtements sacerdotaux, allant brûler, sur la place du Marché, livres sacrés, chapes et surplis, pendant que les autres, restés dans l'église, y glorifiaient le Dieu des Armées par la bouteille et par la pipe ¹.

Mais aujourd'hui, quelle délivrance ! quel rafraîchissement ! On se demande si ces choses ne se passèrent pas dans un cauchemar. Non seulement le bercail a retrouvé un pasteur, mais en ce pasteur Browne retrouve un ami :

« Notre évêque, le D^r Reynolds, un excellent ami, annonce-t-il à Thomas, est à Norwich depuis trois mois ; il prêche souvent, il vient toujours à *Christ Church*, le dimanche matin, au début des prières, au même moment que les *Aldermen* ; il prend place en face de la chaire, dans ses vête-

of joy, and honour, and pleasant journeys and brave entertainment and without cost of money. » (*The Diary of Samuel Pepys*, 31, juillet 1665, *Globe ed.*, p. 331.)

1. Cf. le récit de Joseph Hall, *Works*, I, p. c, note 3.

ments épiscopaux et prononce à la fin les paroles de bénédiction. Il y a, en général, beaucoup de monde et un des prédicateurs désignés par l'archevêque prononce un excellent sermon ¹ ».

Dans cette description naïve, où il a garde de ne rien omettre, à la manière des enfants, comme pour savourer à nouveau, dans leur ordre, les plus petits détails de la cérémonie, on sent que l'âme de Browne se dilate. Il s'épanouit devant ces gestes : « il prend place, en face de la chaire, dans ses vêtements épiscopaux... », dont nul pour lui n'est banal, car chacun est un vivant symbole de la victoire royale et anglicane sur le désordre et l'hérésie.

Mais, là encore, une joie sereine l'envahit ; aucune fièvre ne l'agite.

1. Lettre à Thomas, du 1^{er} nov. 1661, (*Works*, I, p. 14).

CHAPITRE IV

BROWNE ET SES FILS

I. *Voyage du jeune Thomas en France.* — II. *Recommandations paternelles.* — III. *Edward Browne : ses études, sa vie à Norwich et à Londres. Voyage en France.* — IV. *Thomas s'engage dans la flotte : marin et humaniste. Sa disparition.* — V. *Edward docteur en médecine. Installation à Londres.*

I

A cette époque, le fils cadet de Browne, Thomas, âgé de quatorze ans, faisait un voyage en France. On s'est demandé comment un père par ailleurs si soucieux d'instruire fortement ses fils avait ainsi soudainement enlevé Thomas à la *free school* de Norwich pour l'envoyer seul, sans but défini, faire à l'étranger un assez long séjour. C'est peut-être, suppose Wilkin, qu'ayant déjà l'idée d'en faire un marin, il voulait l'habituer le plus tôt possible à se tirer d'affaire¹. Cette hypothèse paraît contredite par le trouble qu'on remarque chez Browne et sa femme, quand Thomas décide de s'engager². Leur émoi se comprendrait mal s'il s'agissait d'un dessein longuement concerté.

En envoyant son fils en France, dans les conditions où il le faisait : lui imposant un séjour dans plusieurs villes ; ne l'attachant à aucun ordre d'étude ; le priant simplement de se cultiver avec agrément et d'ouvrir les yeux et les oreilles pour apprendre le plus qu'il pourrait, Browne avait sans doute en vue, comme Wilkin le pense, de le « débrouiller » ; mais sans autre but précis.

1. *Works*, I, p. LXXIV.

2. Lettre du 25 novembre *ibid.*, p. 116-117.

Cette initiation à la vie pratique était probablement recherchée pour elle-même parce que l'enfant ne montrant pas alors de dispositions marquées pour les études régulières, son père comptait le voir mieux profiter des leçons de choses que des leçons des livres.

Thomas, en effet, au début de son voyage, nous donne à penser qu'il n'était pas très avancé pour son âge. Du moins, était-il fort brouillon, car, s'il ne les ignore, il néglige les règles élémentaires de la ponctuation : son père doit à plusieurs reprises lui recommander de ponctuer ses lettres. Et qu'il soit obligé de montrer comment on fait les points et les virgules confirmeraient le soupçon d'ignorance...¹.

Cette étourderie s'aggravait chez l'écolier d'une timidité qui préoccupait fort Browne. Le désir de corriger chez son fils un défaut qu'il redoutait, pour en avoir souffert, avait dû aussi lui suggérer ce remède d'un voyage à l'étranger. Rien ne vaudrait un séjour en France, où, il le savait, hardiesse et bonne mine sont plus qu'ailleurs nécessaires², pour déniaiser ce lourdaud de Tom.

« Je serais heureux, lui écrit-il, que vous ayez cette élégance de manières que vous remarquerez chez la plupart des Français, et que vous acquerrez bientôt si vous vous débarrassez de votre gaucherie rustique et si vous montriez une assurance sans effronterie, sans quoi vous ne serez jamais capable de rien et ne pourrez faire valoir les talents que Dieu vous a départis³ ».

Ailleurs, il montre encore son souci de donner à son fils un peu d'aisance mondaine en lui conseillant d'apprendre la musique et la danse⁴.

1. « [...] in what you write in English, observe the points and date your letters. » (Lettre du 10 mars 1661, *Works*, I, p. 6.) « Remember to make comas as (,) and full points at the end of a sentence thus (.). » (Lettre du 3 août 1661, *ibid.*, p. 12). Cf. p. 10 : « The writing is much mended, but you still forget to make points ».

2. « Put on a decent boldness and avoid *pudor rusticus* not much known in France. » (*Ibid.*, p. 3.)

3. *Ibid.*, p. 4. Cf. pp. 10, 12, 13.

4. *Ibid.*, p. 5

On ne sait pas si « honest Tom » réussit à s'assimiler l'élégance et la légèreté françaises, mais il prouve, par le ton général de sa correspondance et en particulier par un certain journal où il relate son voyage de Bordeaux à Paris, qu'il n'était pas un sot et savait voir et raconter. Son récit est alerte et tout plein d'observations historiques, archéologiques, économiques et géographiques qui durent combler l'âme de son père et le remplir d'espoir¹.

Quoiqu'il en soit des causes du voyage et du profit qu'en tira Thomas, celui-ci partit pour Bordeaux vers la fin de 1660. Après y être resté plusieurs semaines, il vécut quelque temps à Saintes, La Rochelle et Cognac et, au bout d'un an, revint en Angleterre, par Nantes, Paris, Rouen et Dieppe. Il était de retour à Norwich dans l'été de 1662².

II

Le voyage de Thomas, par la correspondance qu'il occasionna, apporte un sérieux appoint psychologique à qui veut connaître son père. Les lettres écrites par Browne à son fils, pendant le séjour de ce dernier en France, nous permettent, en effet, pour la première fois, de discerner certains aspects de son caractère que l'étude de son œuvre, même dans les parties où il parle de soi, ne nous eût pas révélés.

Alors que ses livres nous montrent surtout un imaginaire, un érudit et un rêveur, un esprit tout féru de quintessence et de surnaturel, voici que, dans ses lettres à Thomas nous apparaît, outre le père, tendre et dévoué, un homme doué du sens pratique le plus éveillé, le plus méticuleux, le plus attentif qui soit aux détails concrets de l'existence, plein de prudence et de méthode.

Son désir que son fils tire grand profit de son voyage s'exprime en d'innombrables conseils précis : qu'il n'oublie

1. Cf. *My Journey from Bourdeaux to Paris*. (*Ibid.*, p. 17-22.)

2. Correspondance entre Browne et son fils cadet (13 lettres en tout). (*Works*, I, p. 2-16).

pas, à l'île de Ré, d'aller voir les salines ; qu'il observe avec soin comment on fait le vin, l'huile, le vinaigre ; qu'il examine, chez l'apothicaire où il loge, la préparation des drogues ; il sera bon, pour bien apprendre le français, de suivre les débats devant les tribunaux. Sa sollicitude prévoit tout : il ne faut pas prendre avec soi trop de bagages : on paye du supplément et l'on risque de se faire voler ; une valise suffit. Mais il n'oublie pas non plus les intérêts spirituels et tout en rappelant à Thomas d'entretenir son latin et d'avoir soin de sa santé¹, il le presse de rester fidèle à la religion protestante et à la religion tout court : « Tenez-vous sans cesse, lui dit-il, dans l'amour et la crainte de Dieu² ».

Pourtant, ne croyons pas l'excellent homme trop loin de la terre ! Le mystique et l'entomologiste font chez lui très bon ménage et c'est le plus naturellement du monde qu'il poursuit : « Si vous trouvez quelques beaux insectes, gardez-les-moi dans une boîte³ ».

On a vu que Browne éprouvait de la sympathie pour certaines pratiques du catholicisme⁴. Ce sentiment ne doit pas nous faire douter de son attachement à la religion anglicane. La recommandation d'être bon protestant est presque constante dans ses lettres à Thomas⁵. Mais, on le sent bien, il lui a inculqué le protestantisme très libéral que lui-même affectionne, car nous retrouvons chez l'enfant cette parfaite bienveillance pour les croyances d'autrui qui nous a frappés chez son père. Surveillez son visage, quand on lui montre, à Chartres, « la chemise de la Vierge Marie, fameuse par ses nombreux miracles », ou « une fiole que l'on dit contenir du lait de Notre Dame⁶ », vous ne surprendrez pas un sourire.

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*, p. 9

3. *Ibid.*

4. Cf. *supra*, p. 20.

5. Cf. *ibid.*, pp. 3, 6, 7, 11, 12, 14, 16.

6. *Ibid.*, p. 22.

III

Edward, le fils aîné, avait seize ans à la Restauration. Il avait quitté l'école de Norwich le 27 octobre 1657 pour *Trinity College* (Cambridge)¹. Il passa son baccalauréat en 1661², et en septembre 1662, fit, avec son frère, revenu de France dans le courant de l'été, un tour dans le Derbyshire. Il nous a laissé — peut-être faudrait-il mettre : « ils ont laissé » — de cette excursion, un récit qu'on prendrait, par son exactitude, pour un rapport scientifique, s'il était moins allègre et pittoresque : les observations qui remplissent ces quelque vingt pages ont de quoi satisfaire l'archéologue et le linguiste, le philosophe et l'humaniste, l'humoriste et le géographe qui vivaient en commun dans l'esprit de Browne. Le style est vif, sans gaucherie et promettait, à défaut d'un talent original, une agréable aisance dans l'art de dire les choses.

Le *Journal of a Tour* ne révèle pas seulement l'humour naturel des deux frères, leur don de voir et de raconter, il y paraît aussi, par les circonstances de cette randonnée — à cheval, par un temps affreux et des routes peu sûres — que Browne, en dépit de ses conseils réitérés de prudence, n'élevait pas douillettement ses fils, mais leur apprenait cette belle endurance anglaise qui avait été la loi de sa jeunesse³.

Après quoi, Ned et Tom s'en furent tous deux à Cambridge⁴ et l'aîné, au milieu de cette même année, se fit

1. *Works*, I, p. LXXV.

2. Du moins on le suppose par cette allusion de Dorothy : « Your brother Ned is at Cambridge and is to commence Bachalar of arts this Christmas ». (Lettre à Thomas, *Works*, I, p. 6.)

3. Il fallait, dans cette excursion, aller de Lynne à Boston par la baie, praticable à marée basse mais redoutable par ses sables mouvants (*the Wash*) ; puis, de Chesterfield à Bakewell, traverser une lande brumeuse, semée de rochers et coupée de fondrières.

4. *Works*, I, p. LXXV. — Pourquoi Cambridge et non Oxford où Browne lui-même avait étudié ? Peut-être en raison de la plus grande proximité. En tout cas rien ne permet de soupçonner avec E. Gosse que l'ancien étudiant de Pembroke éprouvât à l'endroit d'Oxford des sentiments un peu tièdes. « His writings, note E. Gosse, may be searched in

recevoir bachelier en médecine ¹. En automne, il était de retour à Norwich, où nous le voyons poursuivre ses études médicales et s'initier, près de son père, à la pratique du métier.

Edward a laissé un journal où il décrit par le menu l'emploi de son temps, pendant cette période de sa vie. La relation de ses divertissements mondains s'y mêle avec candeur à la mention de ses devoirs religieux et de ses travaux scientifiques : nous y apprenons par exemple que, le 1^{er} janvier, il a dansé chez Mr. Howard, frère du duc de Norfolk et que le lendemain, il a disséqué un cœur de taureau. Le 3, il a entendu prêcher Mr. Johnson à la cathédrale et le 4, après avoir dîné chez Mr. Briggs, il a passé la nuit au bal chez Mr. Howard ; etc. ².

Mais cette vie d'apparente dissipation paraît se concilier à merveille avec les études de l'apprenti médecin, qui continue d'alterner les travaux de dissection et les frivolités, avec un imperturbable sérieux : le 11 janvier, il danse derechef au château ducal, jusqu'à deux heures du matin ; le lendemain, il dissèque un cœur de dindon et note sur son carnet le nombre et la distribution des dents du singe. L'acquisition du jour suivant, bien que moins scientifique, lui paraît encore mériter une mention : « 13 janvier : appris le jeu de l'homme ³ ».

Le journal d'Edward contient d'autres remarques que ne désavouerait pas l'auteur des *Erreurs Vulgaires*. On y retrouve l'inextinguible curiosité de Browne pour les bizarreries de l'histoire, de la zoologie ou de la pharmacopée. Que la garde de la Grande Muraille de Chine soit confiée à mille

vain for the slightest sign of loyalty to Oxford or gratitude for anything she taught him. » (*Op. cit.*, p. 7.) Outre que Browne, trois ans après, enverra Edward à Merton College (*Works*, I, p. LXXVII), ne peut-on considérer comme une suffisante manifestation de loyalisme envers Oxford la somme de 130 livres qu'il souscrivit pour la réparation de *Christ Church* ? (Cf. *Works*, I, p. 5.)

1. *Ibid.*, p. LXXV.

2. *Ibid.*, p. 44-45.

3. *Ibid.*, p. 46.

soldats ; que les Nantuates ne soient pas placés au bon endroit sur la carte d'Horneus jointe aux *Commentaires* de César, voilà les faits qui retiennent son attention. Et il s'empresse de noter cette recette contre la jaunisse :

« Brûler du bois sous un récipient de plomb rempli d'eau, prendre les cendres, les faire bouillir avec l'urine du malade, placer neuf tas de ce mélange sur une planche, etc. ¹ ».

Notre étudiant, on vient de le voir, savait, dans son désir d'apprendre, ne pas pousser trop loin le scepticisme. Il avait lu, sans doute, dans *Pseudodoxia*, que l'incrédulité aussi peut avoir ses excès ², et, muni de cette règle d'or, il a banni tout parti-pris sur les possibilités de la nature. Une femme du cimetière Saint-Grégoire a vomi, lui dit-on, un serpent. Il y court. Plus de serpent ! La femme « l'avait brûlé avant que j'arrive ³ ».

Comme Thomas, Edward reste fidèle à la tradition de tolérance religieuse qu'il tient de son père. Une visite à la chapelle de la reine-mère, où il voit des gens se confesser, n'excite pas chez lui la moindre raillerie antipapiste :

« Je remarquai plusieurs personnes qui se confessaient dans de petites loges en bois, et, ayant satisfait ma curiosité en observant les détails de leur culte, je quittai la chapelle de Somerset House ⁴ ».

Edward avait alors quitté Norwich pour Londres, où il suivait des cours au Collège des Médecins. Il restait d'ailleurs en famille, vivant à Clerkenwell, chez William Barker, son cousin, en même temps que sa sœur Anne, et reçu chez plusieurs autres parents : les Cradock, les Garway, et chez sa sœur, Mrs. Cottrell — qui avait épousé Sir Charles Cottrell, Maître des Cérémonies de Charles II — dans sa jolie maison de St. James's Park, présent du roi ⁵.

1. *Works*, I, p. 48.

2. *Pseudodoxia*, I, 1, 5.

3. *Works*, I, p. 49.

4. *Ibid.*, p. 51.

5. *Ibid.* — On ignore et la date de naissance et le prénom de cette fille de Browne.

A Londres, comme à Norwich, Edward partage équitablement son temps entre les distractions et l'étude, sans que ces deux ordres d'activité semblent jamais se faire de tort. Il suit les cours du docteur Christopher Terne — dont il épousera la fille — dîne en ville, examine tout ce qu'il rencontre de curieux ; dissèque un rat, un blaireau, note le tout scrupuleusement, et, au début de mars, il est de retour à Norwich, qu'il va quitter encore, à la fin du mois, pour voyager en France ¹.

Son absence durera jusqu'en automne 1665, car il ne peut se décider à revenir sans avoir visité Rome, Naples, Venise... Les incidents de son voyage nous sont connus par ses lettres et ses notes. Ils ne révèlent rien de nouveau sur son caractère, ni, par ricochet, sur celui de son père.

Seules, deux rencontres où il est question de ce dernier méritent ici une mention : à Paris, Edward fit connaissance avec Guy Patin, qui lui parla de Browne :

« J'étais dans la boutique de Bouillet. Entre le docteur Patin. Bouillet lui dit de qui j'étais le fils. Il me salua fort aimablement, me posa toutes sortes de questions sur mon père, qu'il ne connaissait que comme auteur de *Religio Medici*. Il me témoigna beaucoup d'affection et me dit qu'il écrirait à mon père ² ».

Cela se passait le 30 juillet 1664.

Cette rencontre peut paraître au lecteur d'aujourd'hui un incident banal. Il faut, pour en apprécier l'importance aux yeux d'Edward et de Thomas Browne, se rappeler quel personnage considérable était alors Patin. Il professait depuis 32 ans au Collège Royal et avait été élu, en 1650, Doyen de la Faculté de Médecine. Il était fameux pour son érudition. On allait à ses cours admirer son latin et ses bons mots. Pendant son séjour à Paris, Edward ne manqua pas d'y

1. *Ibid.*, p. 57.

2. *Works*, I, p. 67. Dans une lettre datée de septembre, Browne prie son fils de présenter ses compliments au Dr. Patin et de le remercier (*ibid.*, p. 110). Nous avons pensé d'abord que ce Bouillet devait être un libraire, mais ce nom ne figure dans aucune des histoires de la librairie que nous avons consultées.

assister¹. Il fut la première fois fort déçu : d'abord parce que ce jour-là (24 avril 1664), Patin parla surtout français et qu'il ne comprit pas grand'chose à sa dissertation, ensuite parce que ses manières lui parurent assez extravagantes, ce qu'il note dans son journal sous cette forme pittoresque et peu respectueuse : « This latter [Patin] is the maddest fellow for a professour that ever I heard speak² ».

En septembre 1665, Edward Browne, revenant en Angleterre, repassa par Paris. Il y eut une entrevue avec un certain Pierre Briot³ qui devait traduire en français *Pseudodoxia*, mais ne donna jamais suite à ce projet. Browne, dans une lettre de la même époque, déclare que M. Briot peut commencer de suite son travail et promet d'envoyer prochainement un exemplaire des 3^e et 4^e éditions de son ouvrage, avec indication des passages à supprimer⁴.

Il rencontra, la semaine suivante, « M. Peti, mathématicien »⁵ qui, n'entendant pas l'anglais, avait fait traduire le traité des *Erreurs vulgaires* en latin.

IV

A la fin de 1664, la paix anglo-hollandaise, sagement conclue par Cromwell, dix ans auparavant, est de nouveau rompue : querelles de marchands sur la Côte de Guinée, qu'attisent l'ambition du duc d'York et les rancunes de Charles.

Sans que rien ait fait prévoir cette décision, Thomas s'en-

1. Cf. *ibid.*, pp. 61 et 63.

2. *Journal of a Visit to Paris in the Year 1664 by Edward Browne*, edited by Geoffrey Keynes, London, J. Murray, 1923, p. 6.

3. Pierre Briot traduisit en français divers ouvrages anglais : *History of the Banians*, de Henry Lord ; *History of the Ottoman Empire*, de Ricault, etc.

4. *Works*, I, p. 110.

5. Il s'agit sans doute de Pierre Petit, médecin de profession, auteur d'ouvrages sur la physique, la médecine et l'histoire ; de poésies latines et de dissertations hétéroclites sur les amazones, la Sybille, les anthropophages.

gage alors dans la marine. Ses parents s'en émurent sans pourtant faire d'obstacle. Le 25 novembre, il semble qu'aucune démarche définitive n'ait été faite : « Soyez bien prudent, écrit Dorothy, et si les choses ne correspondent pas à vos espoirs, revenez à la maison ¹ ». Les recommandations du père supposent les choses fort avancées : « Il serait profitable d'apprendre avec Mr. Goulding, les mathématiques pratiques, ainsi que l'usage des instruments ² ». Quant au latin, pour Browne, nulle circonstance ne peut lui faire perdre ses droits : Edward connaît à Londres un certain Mr. Rand qui l'apprendra à Thomas « rapidement, par théorie et par pratique ³ ».

Une lettre du 1^{er} janvier donne à penser que le pas est sauté : « Je regrette, dit Browne, que vous soyez parti sans vous munir de livres. Sans livres on ne peut employer bien son temps sur ces grands navires ⁴ ».

Père d'un marin, Browne met aussitôt au vent toute une érudition géographique, astronomique et nautique ; cite les auteurs qu'il faut connaître pour apprendre les côtes, les profondeurs et les astres. Comme d'habitude, il pense à tout : Thomas s'initiera à l'usage du quadrant, du sextant et autres appareils ; qu'il se familiarise avec tous les organes d'un vaisseau, connaisse les cordages, la proportion des mâts à la longueur et à la largeur du navire. Et aussi, cela va sans dire, qu'il n'oublie ni le français, ni le latin et prenne bien soin de sa santé : contre le froid, rien de tel qu'un gilet de laine à même la peau ⁵ ! A quoi Dame Dorothy ajoute ces mots tout pleins d'angoisse maternelle et de prévoyance ménagère :

« Mon cher Tom,

Je suis bien inquiète à votre sujet. Je supplie Dieu qu'il vous protège. Ayez confiance en lui. Seule, sa miséricorde

1. *Works*, I. p. 117.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, p. 118.

5. *Ibid.*

peut vous soutenir. Soyez très économe, car vous savez quelles grosses dépenses vous nous occasionnez ! Vos sœurs vous envoient leur affection et Frances [elle n'a pas encore trois ans] prie chaque jour pour son frère chéri, avec votre maman qui vous aime ¹ ».

Tom fit sa première croisière en Méditerranée, à bord du *Foresight*, sous le commandement du capitaine Brookes, ami intime de son père. Il revint à temps pour se joindre à la « grande flotte » et prit part, le 3 juin 1665, à la première action importante de la campagne, au large de Lowestoft, où les Hollandais furent défaits. Il se signala, par la suite, dans d'autres engagements ; en particulier, devant Bergen et Brandaris. Puis, il repartit en Méditerranée, à bord de la *Marie-Rose*, convoyer une flotte marchande ².

Browne était fier de son cadet. Outre que celui-ci s'était distingué comme marin, il avait, avec la gloire, les loisirs de la guerre y aidant, acquis le goût de la latinité, et cela comblait les plus chers désirs de son père. A condition, toutefois, que le commerce des Anciens n'altérât pas en lui les principes de la morale chrétienne, comme il eut l'occasion de le craindre.

Thomas admirait fort Lucain et l'épisode de Vulteius se faisant tuer par ses hommes, pour ne pas tomber aux mains de Pompée, lui paraissait sublime ³. Son enthousiasme pour ce trait inquiète un peu Browne : « Je suis heureux que vous aimiez tant Lucain, mais j'espère que les vers vous touchent plus que le sujet ». Si Thomas allait, pressé par l'ennemi, faire sauter son navire ? L'honneur n'y engage point et la religion le condamne ! « Dieu vous a fait entrer en ce monde à son heure ; laissez-le vous y conduire et vous en faire sortir comme bon lui semblera ⁴ ».

Il est ému, certes, mais point bouleversé. Et avec cette exquise bonhomie qui parfume toute sa correspondance, c'est

1. *Ibid.*, p. 117.

2. *Ibid.*, p. 114-116.

3. *Ibid.*, p. 142-143.

4. *Ibid.*, p. 144.

sur une commission que l'homélie se clôt : « Quand vous passerez à Cadix, tâchez de m'avoir à bon compte une boîte de poudre des jésuites ¹ ».

En mai ou juin 1667, Thomas, maintenant lieutenant de vaisseau, était de retour à Portsmouth. Une longue lettre de son père l'y attendait. Le cœur de Browne déborde de joie et d'émotion : non seulement ce cher fils revient vivant et glorieux, après vingt-quatre mois de périls, mais paré, nous assure-t-on, des plus aimables qualités. Le lieutenant Thomas Browne, dont les chefs ont vanté « le courage indomptable ² », n'a rien pris de la rudesse d'un loup de mer, car l'on s'accorde encore à le dire, pour le cœur et l'esprit, un parfait gentleman ³. Et, de tout cela, Browne est ravi. N'est-ce pas, au reste, un peu son œuvre ? Cette fortitude, alliée au goût des lettres, ne l'a-t-il pas inculquée à Thomas ?

« Rappelez-vous, quand vous avez pris du service, je vous ai fait lire dans Plutarque la description de toutes les batailles célèbres [...] et je vous ai donné la définition du courage laissée par Aristote : *Fortitudinis est inconcussum δὲ σπληνκτον* a mortis metu et constantem in malis et intrepidum ad pericula esse [...] ⁴ ».

Une seule ombre au tableau, mais si légère ! Deux passe-temps de Thomas : l'escrime et la trompette, chiffonnent un peu Browne. Bien qu'il omette d'en donner les raisons, ses répugnances n'ont point de mystère. Passionné d'harmonie au point de retrouver la musique des sphères dans les flons-flons des plus vulgaires orchestres ⁵, comment Browne ne serait-il pas choqué, presque humilié, de voir cet enfant, par ailleurs si accompli, trouver du charme aux brutalités de ce cuivre ?

1. *Ibid.*, p. 144-145. — Il s'agit du quinquina, alors très en vogue, mais aussi fort discuté.

2. *Ibid.*, p. 150.

3. *Ibid.*, p. 151.

4. *Ibid.*, p. 149.

5. *Religio Medici*, II, sect. 9.

Pour les armes, cet exercice lui rappelle de trop sombres souvenirs : Thomas Dutton, son beau-père, a jadis tué en duel Hatton Cheke, son colonel, sur la plage de Calais¹. Qui sait si Thomas n'ira pas un jour, emporté par sa fougue, troquer le fleuret contre une rapière ? Browne se garde de laisser paraître ces alarmes, mais nous devinons bien son tourment quand, sous un dehors d'indifférence, il invoque ce prétexte trop négatif pour être sincère : que l'escrime « est de mince avantage dans une action navale² ».

On ignore l'accueil que fit Thomas aux félicitations et aux conseils de son père. La lettre de Browne à son fils est la dernière qu'on connaisse et l'on ne sait s'il y fut répondu. A partir de mai 1667, date du retour de la *Marie-Rose* à Forstmouth, on perd la trace du jeune lieutenant de vaisseau. Les recherches sur la date, le lieu ou la cause de sa mort sont restées sans succès³.

V

Cette même année, Edward était reçu docteur en médecine⁴ et se faisait admettre comme membre de la *Royal Society*⁵. En 1668, repris par son goût des voyages, il s'embarqua à Yarmouth pour Rotterdam, visite la Hollande, la Belgique, l'Allemagne, circule un peu partout : en Pologne, en Autriche, en Hongrie et pousse jusqu'en Turquie. Ce divertissement se prolongeait par trop au gré de Browne qui trouvait la dépense un peu forte⁶ et arguait que de connaître des pays si barbares n'ajoute guère au prestige d'un savant⁷. Edward, tout en multipliant les protestations de soumission

1. *Ibid.*, p. LVII. On suppose même que cet événement fut l'occasion de quelques vers de forme et d'inspiration banales où Browne dit son horreur du duel. (*Ibid.*, p. LVIII.)

2. *Ibid.*, p. 152.

3. *Ibid.*, p. 115.

4. Le 4 juillet 1667. (*Ibid.*, p. LXXVII.)

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*, p. 157.

7. *Ibid.*, p. 166.

et de respect, continuait d'oublier le chemin du retour et de demander de l'argent ¹.

Enfin, en décembre 1669, il s'embarquait à Hambourg et arrivait à temps pour passer la Noël en famille. Il va maintenant s'installer à Londres, où il épousera, trois ans plus tard, Henrietta Suzan Terne, fille de son ancien maître. Il vécut chez son beau-père jusqu'à la mort de celui-ci (31 décembre 1673), puis vint habiter Salisbury Court, Fleet Street, où il resta jusqu'à la mort de son père ².

1. *Ibid.*, pp. 180-181 et 196.

2. *Ibid.*, p. LXXXI-LXXXII.

CHAPITRE V

UN PROCES DE SORCELLERIE

I. *Déposition de Browne dans le procès de Bury St. Edmunds.* — II. *Portée de son intervention.*

I

Au moment où Edward se préparait à s'embarquer pour son premier voyage en France, se place un incident auquel on a donné beaucoup d'importance — certainement trop d'importance — dans la vie de Browne. Il eut à déposer, le 10 mars 1664, dans un procès de sorcellerie jugé à Bury St. Edmunds, sous la présidence de Sir Matthew Hale, *Lord Chief Baron of the Exchequer*. Or sa déposition aurait fait condamner les inculpées, Amy Duny et Rose Cullender, qui furent pendues.

Les premiers biographes de Browne : Whitefoot, Johnson, Kippis, n'ont fait aucune allusion à ce fait, le considérant sans doute comme négligeable. Par la suite, l'intervention de Browne dans cette affaire fut vivement discutée, soit que ses biographes, comme Wilkin, se soient attachés à le disculper, soit, au contraire, qu'ils aient jugé avec la sévérité d'Edmund Gosse « la plus coupable et la plus stupide action de sa vie ¹ ».

John Aikin, dans l'article qu'il consacra à Browne dans sa *General Biography* ², attira le premier l'attention sur cet

1. Gosse, *op. cit.*, p. 147. Cf. Milsand, *Rev. des Deux-Mondes*, vol. XVI, p. 651 ; Leslie Stephen, *Hours in a Library*, p. 292 ; W. P. Dunn, *Sir Thomas Browne*, p. 23.

2. Vol. II, p. 325-327.

épisode qu'il connaissait par Hutchinson ¹ et l'accompagna de commentaires.

« L'imagination et le sentiment, dit-il, l'emportaient chez Browne sur le jugement, et sa tendance à la superstition et à l'enthousiasme se manifeste dans d'autres cas. Il était tout à fait convaincu de l'existence d'êtres invisibles intermédiaires entre l'homme et l'ange ; il croyait aux anges gardiens ; il était persuadé de la réalité des apparitions et des interventions diaboliques ; et il affirme qu'il a des preuves que la sorcellerie est vraie. Sur ce dernier point, sa crédulité n'était pas aussi inoffensive qu'ailleurs. Le D^r Hutchinson, dans son *Essay on Witchcraft*, ouvrage très sensé, citant le procès de deux prétendues criminelles jugées par le *Lord Chief Justice Hale* à St. Edmund's Bury, en 1664, note que « Sir Thomas Browne, de Norwich, médecin célèbre de ce temps, se trouvait dans la salle d'audience et que le *Lord Chief Baron* l'ayant prié de donner son avis dans l'affaire, il déclara que, selon lui, les accès [de deux fillettes qu'on disait ensorcelées] étaient naturels, mais aggravés par l'action du Démon qui intervenait sur la malicieuse instigation des sorcières ». Et il ajouta qu'« au Danemark on avait récemment découvert un grand nombre de sorcières qui persécutaient leurs victimes de la même manière, en leur plantant des épingles dans le corps. ». Cette déclaration, faite par un homme d'une telle autorité, ne fut point, on le pense, sans exercer une grande influence sur la condamnation des misérables femmes, dont l'exécution fut parmi les dernières qui déshonorèrent les annales d'Angleterre ² ».

Il conviendra, en étudiant la pensée de Browne, de revenir sur cette déposition, en tant que témoignage psychologique sur lui-même. Pour l'instant, où il est moins question de la philosophie des faits que de leur réalité, de leur description et de leurs conséquences, notons simplement ceci : il n'est pas certain que Browne ait la responsabilité que l'on dit dans la condamnation des deux femmes, et cela pour des raisons tangibles empruntées aux circonstances matérielles du procès.

1. *An Historicall Essay concerning Witchcraft*, etc. London, 1718. Cf. ch. VIII, p. 109-124, le compte rendu du procès en question.

2. *Works*, I, p. LXXXII-LXXXIII.

II

Comme on l'a vu plus haut, c'est Hutchinson, vulgarisé par Aikin, qui a fait jouer à Browne un rôle décisif dans le procès de Bury St. Edmunds. Les autres biographes ne l'ont que suivi dans sa version des faits et sa conclusion morale. D'après Hutchinson, Sir Matthew Hale n'aurait demandé l'avis de Browne qu'après avoir entendu tous les témoignages et parce qu'il restait dans le doute sur la culpabilité des deux femmes. Or, remarque Mr. Malcolm Letts, à qui nous empruntons cette critique ¹, la déposition de Thomas Browne, si l'on se reporte à une relation plus ancienne du procès ², ne se fit pas à la fin des débats et comme pour trancher la question, mais ne vint qu'au neuvième rang et fut suivie de quatre autres témoignages. En outre, si le jury avait été indécis, l'expérience que tenta très judicieusement Matthew Hale était bien faite pour le maintenir sur cette pente. Les deux femmes, entre autres maléfices, étaient accusées d'avoir ensorcelé plusieurs petites filles. L'une d'elles fut amenée dans la salle, les yeux bandés. Mise en contact avec une des sorcières, elle se débat comme une énergomène. Le juge, comme contre-épreuve, la fit toucher par une autre personne. L'effet fut tout pareil. C'était probant. Or, cette démonstration ne précéda pas, mais suivit la déposition de Browne, laquelle, dès lors, ne prenait plus qu'une valeur relative et théorique. Il n'importait guère qu'il crût ou non, comme médecin ou philosophe, à la possibilité des machinations diaboliques, si le cas d'espèce soumis au jury se présentait à tout homme de bon sens comme une imposture manifeste ³.

C'est l'état de l'opinion moyenne dans les trois royaumes, s'exprimant normalement par les membres du jury de

1. *Notes and Queries*, March 23, 1912. *Communication by Malcolm Letts regarding Sir Thomas Browne and Witchcraft.*

2. *A Tryal of Witches, at the assizes held at Bury St. Edmonds, etc.. Taken by a Person then Attending the Court.* London, 1682.

3. *Ibid.*, p. 17. (Réimpression de 1838.)

Bury St. Edmunds, qui fit pendre les pseudo magiciennes, et non la très banale déclaration de principes de Sir Thomas Browne ¹.

Ajoutons que bien peu, parmi les esprits les plus éclairés du temps, eussent songé à protester contre cette sentence ; car, si plusieurs ne croyaient pas les sorcières capables de nuire par leurs manœuvres magiques, tout le monde s'accordait sur la nécessité de châtier sévèrement leur perversité ².

1. Chez Edmund Gosse, par une tendance à la dramatisation qu'on a déjà eu l'occasion de noter, le rôle de Browne dans ce procès est majoré à plaisir. Cf. *op. cit.*, p. 148.

2. Qu'importe, disait Hobbes, le pouvoir des sorcières : « They are justly punished for the false belief they have that they can do such mischief, joined with their purpose to do it if they can ». (*Leviathan*, éd. 1651, p. 7. Cité par Notestein, *History of Witchcraft*, p. 247, n. 1.) Selden faisait le même raisonnement : « The law against witches does not prove there be any, but it punishes the malice of the people that use such means to take away men's lives ». (*Table-Talk*, 1689 ; cité par C. Whibley, *Essays on Biography*, p. 285.)

CHAPITRE VI

BROWNE ET SON ENTOURAGE

I *Sentiments de Browne sur la famille et l'amitié. Son obligeance.* —
— II. *Amis et correspondants : quelques noms.* — III. *Les occultistes :*
Arthur Dee, William Lilly, John Aubrey.

C'est le destin piteux et pitoyable du biographe de Browne qu'il doive sans cesse, faute d'objet plus immédiat, se rabattre sur les enfants, sur les amis, sur quelque circonstance notable de l'époque pour apporter, faute de mieux, un peu de l'atmosphère qu'il respira. Il n'a pas d'autre moyen d'évoquer cette existence, qu'il se contente de deviner, dans un arrière-plan, à la fois très proche et très distant : tout proche pour l'imagination et l'amitié, très lointain — parfois inaccessible — dès qu'il faut satisfaire les exigences de l'histoire.

Ce sort commun restera jusqu'à la fin le nôtre. C'est par une suite de tâtonnements, de suppositions, de rapprochements, par beaucoup de vues obliques et peu de faits directs que nous avons tâché de suivre Browne, comme étudiant, puis, à Norwich, dans ses soucis, ses joies, ses travaux et ses plus chères affections. Ici, c'est à ses rapports avec des amis que nous demanderons de nous faire entrer plus avant dans son intimité.

I

Browne a écrit des pages brûlantes sur l'amitié. Mais, à dire le vrai, on ne trouve pas trace, dans sa vie, de ces attachements passionnés que suggèrent certains passages de

Religio Medici. C'est par le sentiment qu'on éprouve à l'égard d'un ami, disait-il, que je conçois ce que peut être l'amour de Dieu ¹. Pour lui, l'amitié c'est la fusion intime de deux âmes ².

« J'avoue, écrit-il encore, que je n'observe pas cette hiérarchie suivant quoi les moralistes ordonnent nos affections : parents, femme, enfants et enfin les amis ; car, n'étaient les préceptes de la religion, je ne découvre pas en moi une nécessaire et indissoluble sympathie pour tous ceux de mon sang. J'espère ne pas enfreindre le cinquième commandement, si je crois pouvoir préférer mon ami à mon parent le plus proche, et même à ceux qui m'ont donné le jour ³ ».

Tout cela, il est vrai, Browne l'écrivait encore bien jeune ; au temps où il n'avait « encore jamais aimé réellement une femme ⁴ », et aussi, il faut le rappeler, avec une assez pauvre expérience des affections familiales. En tout cas, si ses déclarations lyriques sur l'amitié ne sont pas un thème littéraire, elles ne se rapportent qu'à des relations inconnues et antérieures à son mariage ; quelque forte amitié de collège, peut-être, unique douceur dans les rudes souvenirs de *Winchester School*. Par la suite, on trouve bien, dans sa correspondance, des preuves que l'amour des siens ne l'absorbait pas tout entier, mais c'est à cet ordre naturel dont, jadis, il se proclamait bruyamment affranchi, que nous le trouvons fidèle.

Cette réserve faite, Browne s'était créé, à Norwich et au

1. *Rel. Med.*, II, sect. 5.

2. « One soul in two bodies. » (*Ibid.*).

3. *Ibid.* — Browne suit ici la division des commandements adoptée par les Eglises orientales et réformées qui, scindant en deux préceptes les paroles contenues aux versets 3-6 du chapitre XX de l'Exode, obtiennent l'ordre suivant : 1^o idolâtrie ; 2^o culte des images ; 3^o profanation du nom divin ; 4^o sabbat ; 5^o les parents, etc. Depuis le V^e siècle, les Latins, à la suite de saint Augustin, réunissant l'idolâtrie et le culte des images en un précepte, le commandement relatif aux parents est devenu chez eux le 4^e.

4. « I never yet cast a true affection on a woman. » (*Ibid.*) Cette phrase était écrite avant son mariage, mais elle fut imprimée après. Sans doute Dorothy ne lisait-elle pas les œuvres de son mari...

delà, un cercle d'intimes qui l'aimaient, qui l'admiraient, et auxquels il prodigue les marques du plus affectueux dévouement. Bien qu'il fût très pris par sa profession et qu'il regardât ses trop rares loisirs comme un trésor à ne pas gaspiller¹, Browne ne savait point refuser ses services. « Si j'étudie, se plaisait-il à dire, ce n'est pas seulement pour moi, mais pour ceux qui n'étudient pas² », et l'on serait tenté de croire à une innocente gasconnade, si les faits n'étaient là, qui montrent avec quelle largesse cet homme très absorbé mettait son temps et son savoir à la disposition de ceux qui le consultaient. La formule de sa jeunesse n'était pas une phrase vaine, c'était une maxime pratique sur quoi il se réglait. A telle demande de renseignements qu'il pouvait à tout le moins ne satisfaire que strictement, Browne répond avec une véritable munificence, et y joint des protestations de dévouement qu'on prendrait volontiers pour de l'exubérance, mais que nous savons effectives.

Il allait, pour satisfaire des gens qui n'étaient parfois — au début, du moins — que des correspondants, jusqu'à leur rédiger de véritables mémoires. Il y en avait tant, qu'on les groupa, après sa mort, sous le titre de *Miscellany Tracts* : mémoire sur les guirlandes écrit pour Evelyn, quand celui-ci préparait son *Elysium Britannicum*³ ; mémoire sur les collines artificielles, composé pour aider Sir William Dugdale dans son *History of Foreign Imbanking and Drayning*⁴ ;

1. « Parsimonious in nothing but his time, whereof he made as much improvement, with as little loss as any man in it, when he had any to spare from his drudging practice, he was scarce patient of any diversion from his study », remarque Whitefoot. (*Works*, I, p. XLIV.)

2. « I study not for my own sake only, but for theirs that study not for themselves. » (*Rel. Med.*, II, sect. 3.)

3. Dont le plan est donné par Upcot dans *Miscellaneous Writings of J. Evelyn Esq.* L'ouvrage devait comprendre quarante chapitres distribués en trois livres. C'est au chapitre « *Of the Coronary Garden* » qu'était destiné le mémoire de Browne. *Elysium Britannicum* ne fut jamais terminé.

4. Dugdale reconnaît dans cet ouvrage ce qu'il doit à Browne : « [...] Dr. Tho. Browne of Norwich [...] from whom I acknowledge to have received much direction for my better guidance in this present

mémoires sur les langues, sur les vers « ropaliques » ou graduels, sur la Troade, sur les réponses de l'oracle d'Apollon à Crésus, sur les poissons mangés par le Sauveur et ses disciples après la résurrection ; mémoires sur les sujets les plus imprévus et les plus bigarrés, dont on ignore parfois les bénéficiaires ; et enfin, ces *Observations sur diverses plantes de l'Ecriture*, qui ne comptent pas moins de cinquante pages in-8°, qu'il avait recueillies pour son ami Sir Nicholas Bacon de Gillingham, que nous retrouverons bientôt ¹.

Si sa science ne suffit pas, il est prêt à faire plus : il enverra ses spécimens d'histoire naturelle, il prêtera ses livres, ses manuscrits, ses dessins — que parfois on ne lui rend pas ² ! Et, si vous le visitez, il vous fera, de la meilleure grâce, les honneurs de ses curiosités. Sa condescendance est parfaite, sa patience infinie ; aucune question ne le rebute ; nul détail ne lui semble futile du moment que vous y portez intérêt ³.

Cette aménité était méritoire, presque héroïque, car Browne ignorait l'ennui d'être avec soi-même : volontiers, il eût passé ses loisirs en sa propre compagnie,

« Voyaging through strange seas of thought alone ».

mais par un bien joli contraste, cet égotisme né, qui avait fait de son moi le plus cher objet de sa spéculation ⁴, était le moins égoïste des hommes.

work ». *The History*, etc..., p. 175. Cf. ses lettres à Browne, des 9 nov. 1658 et 5 avril 1662. (*Works*, pp. 381, 392.)

1. *Infra*, p. 69.

2. Entre autres documents, il avait mis à la disposition de Ray, le naturaliste, quand celui-ci préparait son édition de l'*Ornithology* de Willoughby, une collection de dessins d'oiseaux en couleurs qu'il se plaint de n'avoir pu recouvrer : « [...] and both hee and Sir Philip Skippon promised mee that they should be returned, butt I have not since received them. » (Lettre à Edward du 28 mars 1682, *Works*, I, p. 337.)

4. J'admire, lui écrivait son ami Paston : « that generous condescension that allowes you to consider even the lowest things ». (*Ibid.*, p. 411.)

5. The world that I regard is myself ; it is the microcosm of my own frame that I cast mine eye on. » (*Rel. Med.*, II, sect. 10.)

II

Un des premiers correspondants de Browne — c'est-à-dire un des premiers que nous connaissions — fut le D^r Henry Power, qui s'établit par la suite comme médecin à Halifax, où il acquit de la notoriété. Il était encore étudiant à *Christ Church*, Cambridge, quand, lecteur ingénu de *Religio Medici*, il insiste auprès de Browne, pour obtenir le secret de faire revivre une plante de ses cendres ¹. Ce n'était pas la première fois qu'il le pressait de lui « dévoiler un si grand et si admirable mystère » ; mais le pauvre Browne, on le conçoit, était fort empêché, en dépit de son obligeance, de satisfaire la curiosité intempestive de cet admirateur. Combien il dut regretter, alors, la témérité de certain passage de sa *Religio*, où il se vantait de faire renaître avec sa tige et ses feuilles une plante en apparence anéantie par le feu ². Opération naturelle, d'ailleurs, logique, puisque cette plante n'était point périée tout entière, mais que son âme avait trouvé refuge en quelque particule incombustible.

On ne sait comment Browne se tira de ce mauvais pas. Toujours est-il que ses explications ne lui firent perdre ni la confiance ni l'admiration du jeune Power, car celui-ci, l'année suivante, vint passer un mois à Norwich, pour vivre aux côtés du maître, bien assuré que sans ce contact personnel il ne saurait faire dans les sciences qu'« un progrès languissant ³ ». Browne ne lui fit certainement pas voir des plantes ressuscitées mais, en compensation, il lui montra dans le détail les crocs vénimeux d'une vipère et comment ce reptile peut les mouvoir à sa guise ⁴. Et il ne paraît pas que Power soit resté sur un sentiment de déception... ⁵.

1. *Works*, I, p. 358.

2. « This is made good by experience », dit le texte de l'édition autorisée de *Religio Medici* (I, sect. 48) ; mais les éditions frauduleuses de 1642 — et c'est cette version qui devait enhardir Power — portaient : « This I make good by experience ». (Cf. *infra*, Appendice, II, 2.)

3. *Works*, I, p. 362.

4. *Ibid.*, p. 365.

5. « Sir, the great satisfaction I have alwayes received from you in

Vers 1650, Browne avait entamé une correspondance scientifique avec Théodore Jonsson, pasteur à Hitterdale (Islande). Les détails qu'il obtint de lui, sur la faune et la flore de son île, sur les maladies qui y règnent, sur son histoire et son climat, furent groupés en un mémoire qu'il présenta, en 1663, à la *Royal Society*¹. Son intérêt pour les choses d'Islande l'avait encore mis en rapport avec l'évêque de Skalholt, Brynjolf Gizursson, grand érudit et bibliophile, dont le fils lui vint faire visite en février 1664².

Un de ses clients, Sir Hamon L'Estrange, magistrat lettré de Hustanton (Norfolk) était devenu aussi son correspondant, puis son ami. L'Estrange, jadis passionné de voyages (il avait exploré Ceylan) et très épris d'histoire naturelle, lut avec avidité le traité des *Erreurs Vulgaires* ; il nota ses réflexions et les communiqua à l'auteur. Elles forment un mémoire de quelque quatre-vingts pages in-4°³. Sir Hamon L'Estrange avait pour Browne une admiration sans bornes et l'exprimait, en tête de son mémoire, en cette forme bizarre :

« Boterus, célébrant l'étendue de la puissance du Pape, dit que celui-ci possède *una jurisdictione che no conosce oriente*, une juridiction qui ne connaît point d'orient ; et un autre dédie ainsi un livre au roi d'Espagne : « Au grand roi sur les domaines de qui ne se couche jamais le soleil ». Pour moi, je ne puis qu'affirmer l'immensité de l'érudition du docteur, de ses lectures et de sa science qui s'étend du cèdre à l'hysope⁴ ».

Une autre figure pittoresque et sympathique de l'entourage de Browne est Sir Robert Paston (plus tard comte de Yarmouth). Ce gentilhomme érudit, grand voyageur aussi

the resolve of such quaeres as still puzled my progresse in study, etc. » (*Ibid.*, p. 363.)

1. *An Account of Island, alias Iceland, in the Year MDCLXII. (Works IV, p. 254-256.)*

2. *Ibid.*, I, p. 49.

3. *Observations on Ps. Ep.*, MS. N° 1839 des *Sloanian MSS.* au *British Museum*, dont Wilkin cite quelques passages. (*Works*, II, p. 173-175.)

4. *Ibid.*, p. 173.

et collectionneur de curiosités, disciple de Raymond Lulle, était entiché d'alchimie¹. Il recourait volontiers, dans sa poursuite du *mercure primitif*, aux lumières de Browne et à sa riche bibliothèque, et lui témoignait, en retour, beaucoup d'affection. Il lui donne des médailles, des pièces rares, et le prie de se mettre au doigt un anneau romain qu'il a porté lui-même². Sir Robert avait, non loin de Norwich, à Oxnead, un domaine princier où il reçut Charles II, la reine et leur suite³. Ami modeste, mais cher, et vénéré pour son savoir, Browne y devait être aussi bien accueilli. Et nous l'imaginons, venu par un beau jour dans le parc pour y herboriser ou pour identifier quelque vieille médaille qu'on y a déterrée⁴. Ou bien, encore, il se promène avec son hôte, écoutant, ravi, sa description des merveilles rapportées du Danemark par Mr. Henshaw, le plénipotentiaire : de l'*alga saccharifica*, une authentique corne de licorne et un gros morceau d'ambre, où s'agite captive une goutte de vif-argent⁵.

D'autres amis, plus intimes peut-être, mais vivant tout près, n'ont pas laissé de correspondance. Tels Joseph Hall, l'ancien évêque de Norwich⁶, expulsé par les puritains, et dont Browne soulagea longtemps les infirmités⁷ ; Edward Reynolds, successeur du précédent, à la Restauration⁸ ; le Révérend John Whitefoot, qui avait pour Browne la plus naïve admiration et a laissé sur lui de si précieux souvenirs⁹ ; Thomas le Gros de Crostwick¹⁰ et Nicholas Bacon de Gilling-

1. *Ibid.*, p. 409.

2. *Ibid.*

3. Blomefield, *History of Norfolk*, vol. III, p. 699.

4. Cf. *infra*, p. 77.

5. *Works*, I, p. 411-412.

6. Joseph Hall, le satirique, entré dans les ordres, flatteur et souple, ennemi de toutes les dissidences, s'était de cure en cure, et d'évêché en évêché, hissé jusqu'au riche siège de Norwich.

7. *Works*, I, p. c-cl.

8. Cf. *supra*, ch. III, § III.

9. Cf. *infra*, p. 102 et suiv.

10. *Works*, III, p. 451, n. 1.

ham ¹, qui avaient attiré Browne à Norwich ² et à qui furent dédiés respectivement *Hydriotaphia* et *Garden of Cyrus*. Son « digne ami », le D^r Scarburgh, à qui il avait donné son aigle doré d'Irlande ³.

Browne, on l'a vu plus haut, était en relations avec Evelyn ⁴ qu'il avait connu par l'entremise de Robert Paston et avec qui il avait commencé de correspondre en 1652. Ils étaient bien faits pour s'entendre : tous deux fervents anglicans et monarchistes fidèles, tous deux aimant les lettres anciennes, les jardins et la numismatique. Ce qui nous reste ne représente sans doute qu'une faible partie de leur correspondance : deux lettres de Browne, une lettre d'Evelyn ⁵. Celui-ci, dans sa *Silva*, rend hommage à la science et à l'obligeance de Browne, qui lui avait envoyé la description d'un gigantesque tilleul situé à quelques milles de Norwich ⁶. On aura plus tard le plaisir de rencontrer Evelyn en visite chez Browne ⁷.

III

Moins aimable, et presque équivoque — par ses origines du moins — cet Arthur Dee, confrère et bon ami de Browne, qui vécut longtemps à Norwich où il mourut en 1651 ⁸. C'était le fils du fameux John Dee, mathématicien, astrologue et spirite, prototype du Subtle de Ben Jonson. Il avait passé sa vie à la poursuite du grand œuvre, associé à un certain Edward Kelley, un peu médium et très imposteur, qui consultait les esprits par vision dans le cristal ⁹. Arthur Dee, dès l'âge de sept ans, avait été initié aux pratiques oc-

1. *Ibid.*, p. 384, n. 3.

2. Cf. *supra*, ch. II, § III.

3. *Works*, IV, p. 313. Cf. I, p. 400.

4. Cf. *supra*, p. 63.

5. *Works*, I, p. 373-380.

6. *Ibid.*, p. LXXI.

7. Cf. *infra*, ch. VII, § III.

8. Charlotte Fell Smith, *John Dee*, London, 1909, p. 313.

9. *Ibid.*, p. 76 et suiv. Cf. *Hudibras*, II, III, 631 et suiv.

cultistes, dans des circonstances étranges¹. Il croyait dur comme fer à la « poudre de projection » et raconta à Browne qu'il avait vu, de ses yeux vu, « fréquemment et sans erreur possible », alors qu'ils vivaient en Bohême, son père tirer de l'or de son creuset². A sa mort, il laissa divers documents sur la « philosophie hermétique » à son ami Browne. Et l'on voit celui-ci, avec sa coutumière obligeance, offrir à Elias Ashmole, autre occultiste, et membre influent de la Société des Rose-Croix, de lui confier ceux de ces livres ou manuscrits qui pourraient lui servir³.

Ashmole avait été adopté par un astrologue, Backhouse, et prétendait que ce dernier, se croyant sur le point de mourir, lui avait révélé « syllabe par syllabe » la formule secrète de la pierre philosophale⁴. Collectionneur assidu d'écrits alchimiques, il composa un *Theatrum Chemicum Britannicum*, recueil commenté de traités anglais sur la chimie hermétique. Il dut à Browne communication de l'horoscope d'Arthur Dee, dressé par son père et annoté par Murrerus, fameux astrologue de Moscou⁵. Il lui faisait hommage de ses œuvres et, dans une lettre d'octobre 1674, Browne le remercie de l'envoi d'un volume qu'il traite, sans le nommer, de « most excellent booke »⁶. En dépit de ces échanges de politesses, les relations entre Ashmole et Browne semblent s'être bornées à un commerce assez distant et cérémonieux.

Thomas Browne fut aussi en rapports, au moins occasionnels, avec un astrologue de marque, William Lilly — le Sidrophel de Hudibras⁷ — qu'il traite pourtant de « digne et très honoré ami »⁸ et dont le traité d'astrologie figurait

1. *Ibid.*, p. 183-185.

2. Lettre de Browne à Elias Ashmole, de Janvier 1658, *Works*, I, p. 463.

3. *Works*, I, p. 463.

4. Mention de son journal, 13 mai 1653 (cité par Disraeli, *Curiosities of Literature*, New York, 1875, I, p. 377).

5. *Works*, I, p. 111.

6. *Ibid.*, p. 413.

7. II, III, 105-108.

8. *Works*, I, p. 463.

dans sa bibliothèque¹. On ne possède qu'une lettre de lui à ce personnage, et cette pièce unique, même en y joignant sa liaison avec Arthur Dee, paraît insuffisante pour supposer — et encore plus pour affirmer — que Browne avait l'ambition de pénétrer dans le cercle mystérieux des devins et des kabbalistes². On verra ailleurs, au contraire, qu'il était des plus sceptiques sur les mérites de l'astrologie³.

C'est peut-être encore au nombre des occultistes et en tout cas parmi les familiers des nuages qu'il faut mettre cet autre ami de Browne, John Aubrey, archéologue et folkloriste, ex-précepteur de Hobbes, auteur d'un plan d'éducation universelle et qu'on avait surnommé, pour son effervescente cervelle « the Carrier of Conceptions of the Royal Society⁴ ». C'était un intime d'Ashmole. Deux lettres de Browne à Aubrey ont été conservées. Elles contiennent des renseignements biographiques et archéologiques demandés par Aubrey pour son ami Anthony Wood, qui préparait alors son histoire d'Oxford (*Athenæ Oxonienses*). L'une de ces lettres aurait pu être d'un prix inestimable, car les détails biographiques donnés par Browne concernent sa propre personne. Malheureusement, le schéma qu'il trace de sa carrière est d'une extrême sécheresse et n'apporte rien qu'on ne sache par ailleurs⁵.

1. *Ibid.*

2. Cf. Gosse, *op. cit.*, p. 136.

3. Cf. *infra*, 2^e partie, ch. IV, § V.

4. Disraeli, *op. cit.*, IV, p. 197.

5. *Works*, I, p. 467-468.

CHAPITRE VII

VIEILLESSE & DERNIERES ANNEES (1665-1682)

I Série de calamités. — II. Charles II à Norwich : Browne est fait chevalier. — III. Visite d'Evelyn à Browne. — IV. Un petit prodige. L'enfant guéri des écrouelles — V. Brillante carrière d'Edward à Londres : part de Browne dans ses succès. — VI. « Little Tom » vient vivre chez ses grands-parents. Nouvelles épreuves. Betty se marie. — VII. A Letter to a Friend et Christian Morals. Activité intellectuelle de Browne : son vif intérêt pour la politique. — VIII. Comment naquit le mémoire « On the Ostrich ». — IX. Derniers propos et derniers moments. — X. Vicissitudes des restes de Browne.

I

La nécessité de suivre Browne dans ses rapports de famille et d'amitié nous a éloigné un moment de la tâche ingrate et difficile d'écrire l'histoire directe de sa vie. Il nous y faut maintenant revenir, pour la jalonner, s'il se peut, depuis 1665, de quelques faits notables.

Le 28 juin de cette année-là, Thomas Browne eut l'occasion de faire à ses dépens une rare observation météorologique : il éclata à Norwich un orage extraordinaire. La ville se couvrit de nuages épais et bas ; dès sept heures du soir, le tonnerre se mit à gronder continûment ; des éclairs furieux déchiraient le ciel. Tout le monde était terrifié et beaucoup s'étaient mis en prière. Vers huit heures, un globe de feu vint frapper la maison que Browne occupait dans le quartier St. Peter. Il y eut une détonation formidable — Browne la compare au fracas de plusieurs coups de canon — et la maison fut gravement endommagée¹.

1. *Works*, IV, p. 353 : *Account of a Thunder Storm at Norwich*, 1665.

Mentionnons ici, pour satisfaire la chronologie, et faute d'occasion meilleure, qu'à quelques jours de là, Browne recevait son diplôme de *Socius Honorarius* du *College of Physicians*. Il avait été choisi en décembre 1664 pour cette distinction, laquelle lui était accordée, précisait le document, comme homme « *virtute et litteris ornatissimus* ¹ ».

Le mois suivant, tomba sur la ville une calamité moins bruyante, mais plus durable et meurtrière que le curieux orage de juin. La peste, qui avait éclaté à Londres vers la fin de mai, fit rapidement tache d'huile dans les provinces. En août, le mal faisait rage à Colchester, Cambridge, Winchester, Salisbury et Norwich ².

« L'épidémie dont la Providence nous avait si longtemps gardés, écrit Browne à Thomas, le 23 septembre, est maintenant dans Norwich. J'ai l'intention d'envoyer vos sœurs à Claxton, et si la situation s'aggrave, de m'éloigner à trois ou quatre milles, d'où je pourrai, à l'occasion, donner mes soins à mes amis dans d'autres maladies ³ ».

Peut-être faut-il placer à cette époque un voyage que fit Browne en Hollande, voyage que l'on ne connaît que par une vague allusion du traducteur hollandais de *Religio Medici*, qui l'aurait rencontré alors à Vorburg, chez un ami ⁴.

1. *Works*, I, p. LXXXVI.

2. Lingard, *History of England*, Paris, 1840, vol. VII, p. 282 ; cf. Blomefield, *Hist. of Norfolk*, t. I, p. 288 sq.

3. *Works*, I, p. III.

4. Ledit traducteur mentionne le fait dans sa préface (Cf. *Works*, II, p. XII). Selon Edward Browne, ce personnage serait le Johann Gründahl qui donna, en 1668, une version hollandaise de *Vulgar Errors* (*Works*, I, p. 156). Mais le cas n'est pas clair. Edward, dans une lettre à son père, datée d'Anvers, octobre 1668, dit bien que la traduction hollandaise de *Vulgar Errors* est du « même homme qui a traduit votre *Religio Medici* » (*Works*, I, p. 156), mais il ne fait que répéter les paroles de son hôte, Mr. Hill, pasteur à Middleburg. Wilkin fait remarquer qu'une note figurant à la page 74 de cette traduction, et qui, « évidemment vient du traducteur » (*ibid.*, II, p. XII), est signée J. R., ce qui ne correspond pas à l'attribution précédente. Une récente découverte, de Mr. Geoffrey Keynes complice, plutôt qu'elle ne simplifie, le problème : le Dr Le Roy, d'Omaha (U. S. A.), possède un exemplaire de la version hollandaise de *Religio Medici* (1665), portant cette

La peste ne fit pas moins de 3.000 victimes à Norwich et ne cessa complètement qu'en 1667¹.

Une calamité si contraire à l'activité littéraire ou scientifique d'un médecin n'avait pas détourné tout à fait Browne de son labeur tranquille et méthodique. On le voit, en 1666, présenter à la *Royal Society* des os fossiles qu'il avait trouvés à Winterton, sur la côte du Norfolk².

On a fait remarquer à ce propos³ que Browne n'avait été que correspondant de cette compagnie, dont plusieurs membres influents avaient pour lui une particulière estime⁴. Il existe aux archives de la *Royal Society*, une collection de lettres envoyées en 1668-1669 par Edward Browne sur divers sujets scientifiques. Quatre de ces communications sont accompagnées de lettres adressées par Thomas Browne au secrétaire Oldenberg. Il y insiste sur les mérites de son fils et proteste de son dévouement à l'égard de la société, « que je continuerai, dit-il, de servir avec la grâce de Dieu, dans toute la mesure de mes faibles moyens⁵ ».

Faut-il voir dans cette dernière formule une preuve du vif désir qu'avait Browne de se faire admettre comme membre de la *Royal Society* ? E. Gosse le suppose, tout en trouvant normal qu'un homme scientifiquement aussi compromis que l'auteur du *Garden of Cyrus* et qui, de plus, était suspect d'avoir un faible pour l'astrologie, ait été tenu à l'écart⁶.

inscription sur la page de garde : *Jos. Hill ex dono Dris Birkle ejus interpretis*. Mais alors, si ce Dr Birkle, le vrai traducteur de *Religio*, avait fait hommage de son travail à Joseph Hill, comment celui-ci pouvait-il dans sa conversation avec Edward l'identifier avec Gründahl ? On ignore quel est ce Vorburg dont parle le pseudo Gründahl. Peut-être s'agit-il de Voorburg, près de La Haye.

1. Blomefield, *op. cit.*, I, p. 288.

2. *Works*, I, p. lxxxviii.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.* Robert Boyle, dans son *Second Essay upon Unsuccessful Experiments*, a rendu hommage à la valeur de Browne comme expérimentateur. (*Boyle's Works*, éd. 1772, vol. I, p. 345.)

5. E. Gosse, *op. cit.*, p. 157. (Ces documents avaient échappé à Wilkin.)

6. E. Gosse, *op. cit.*, pp. 136, 158.

Tout cela est fort improbable. Rien dans la correspondance de Browne avec Oldenberg, rien non plus dans sa correspondance générale, n'autorise à lui prêter cette ambition. Quant au dédain dont on aurait gratifié dans ce milieu scientifique la science trop crédule ou trop parée de Thomas Browne, il est bien difficile d'y croire, quand on voit qu'à la même époque, d'autres membres de la docte compagnie avaient donné, sans en souffrir, des preuves autrement éclatantes de leur crédulité. A commencer par le fameux Joseph Glanvill, plus styliste, lui aussi, que savant, défenseur attiré des esprits et des magiciens¹, ou Kenelm Digby, inventeur de la poudre de sympathie, guérissant les blessures à distance².

Au mois de février 1667, des travaux de terrassement entrepris dans un champ entre Buxton et Brampton, à quelques milles au nord de Norwich, mirent au jour des urnes funéraires romaines. Est-ce un effet de l'âge ? Le charme des reliques d'Old Walsingham s'est évanoui. Ce qui nous avait valu naguère, sous couleur de recherches savantes, une exquise rhapsodie, n'aboutit, cette fois, qu'à des notes d'ingénieur ou d'archéologue³. Aussi bien, le sujet ne paraît plus stimu-

1. J. Glanvill (1636-1680) avait fait paraître, en 1666, ses *Philosophical Considerations touching Witches and Witchcraft*, réimprimées en 1681, sous le titre plus connu de *Sadducismus Triumphatus*. Il y prétendait écraser l'incrédulité (symbolisée par la secte sadducéenne) en démontrant la réalité des apparitions et des maléfices. Saintsbury le soupçonne d'avoir pris Browne pour modèle et le définit : « a weaker and less poetical Browne upon whom it is probably not wrong to suspect that he modelled himself ». (*A Short History of English Literature*, Bk. VIII, ch. III, p. 518.) Sur la crédulité d'autres membres de la R. S. à la même époque, cf. Disraeli, *Curiosities*, vol. IV, p. 192 sq. D'autre part il est difficile d'admettre que les travaux de Browne pouvaient paraître entachés d'une imagination trop luxuriante à une société qui n'excluait pas de ses recherches des questions comme celle-ci : « Les pierres précieuses repoussent-elles au bout de trois ou quatre ans dans l'endroit où elles ont été extraites ? », ou bien encore : « Que faut-il penser de ce que l'on rapporte des cornes qui prennent racine et poussent près de Goa ? » (Cf. *Sprat's History of the Royal Society*, cité par W. P. Dunn, *Sir Thomas Browne*, p. 7.)

2. Cf. *infra*, 4^e partie, ch. I, § I.

3. *An Account of Some Urnes, etc.*, in *Posthumous Works*, 1712. (*Works*, III, p. 498-505.)

ler grandement Browne qui débute par cette déclaration presque ennuyée :

« Je pensais avoir pris congé des urnes [...] ; mais puisqu'on en a découvert de nouvelles, je m'empresse d'obéir à vos ordres en en donnant une brève description ¹ ».

Il semble avoir rédigé ce rapport sur la demande de son ami Sir Robert Paston, comme on le sait, grand amateur d'archéologie, dont le parc d'Oxnead était limitrophe du champ de Brampton et qui, trois mois plus tard, y fit faire lui-même des fouilles : on trouva des fragments de poterie et une pièce romaine à l'effigie de l'empereur Volusien ².

En 1669, Norwich fut de nouveau durement éprouvée : une épidémie de petite vérole s'y déclara et atteignit en une quinzaine plus de trois cents familles ³. Pourtant Browne n'y fait pas d'allusion dans sa correspondance ⁴.

1670 : Browne a maintenant 65 ans. Pour la première fois, nous l'entendons se plaindre de sa santé : une attaque de rhumatisme l'immobilise. Il accepte son mal avec bonne humeur : « Bien que mon pied me fasse souffrir, la tête reste libre et je remercie Dieu que ma santé soit bonne ⁵. » D'ailleurs, il ne se fait pas d'illusions : à son âge, il faut s'attendre à d'autres maux ⁶. C'est, écrit-il à Edward, « un miséricordieux memento que Dieu m'envoie ⁷ ». Dame Dorothy est tout éplorée ; elle explique, dans un post-scriptum, comment les choses sont arrivées : Browne, depuis quelque

1. *Ibid.*, p. 498.

2. *Ibid.*, p. 505.

3. *Blomefield, op. cit.*, vol I, p. 294.

4. Et même, assez curieusement, cette épidémie ne semble pas l'avoir beaucoup frappé, car en 1681, alors que la même maladie sévissait à Norwich de façon moins meurtrière, il écrit : « I hardly remember the small pox so much in Norwich as it hath been of late. » (*Works*, I, p. 322.)

5. *Works*, I, p. 450.

6. *Ibid.*, p. 451.

7. *Ibid.*

temps, se plaignait de la tête, puis « ça lui est tombé dans le pied et c'est très douloureux ¹ ».

Cette même année fut encore assombrie pour Browne par la perte de son petit-fils, Barker Fairfax, qui fut enterré à Norwich le 7 septembre ². C'était, en dix-neuf ans, le douzième deuil qui frappait la famille.

II

L'année suivante, par contre, se marque d'un caillou blanc. Le 28 septembre, Charles II, en partie de plaisir à Newmarket, poussa jusqu'à Norwich avec la reine, le duc d'York, Monmouth, Buckingham et quelques autres. Le souverain fut accueilli à Trowse Bridge par le maire accompagné des principaux magistrats et notables de la ville, puis il se rendit au château de lord Howard. Le lendemain, à l'issue d'un banquet qu'on lui offrit à Newhall, le roi exprima le désir de faire chevalier un citoyen éminent de Norwich. Il allait conférer cette distinction au maire, Thomas Thecker, quand celui-ci déclara modestement que l'illustre auteur de *Religio Medici* méritait plus que lui cet honneur ³. Le roi ne pouvait faire d'objection. Rendre hommage au talent, c'était ici, du même coup, récompenser l'attachement aux Stuarts. Et c'est maintenant à Sir Thomas Browne que nous avons affaire.

Désormais, en souvenir de ce grand jour, le salon du nouveau chevalier, dans sa maison de Gentleman's Walk, s'ornera d'un splendide trumeau sculpté, aux armes royales, symbole de son loyalisme et de sa reconnaissance ⁴.

1. « Hee has complained of his head a good while, and I sopes it is now fallne into his fountt, and is very paineful to him. » (*Ibid.*)

2. L'enfant n'avait qu'un mois. Cf. *Pedigree* n° 3 (*Works*, I.)

3. Blomefield, *History of Norfolk*, vol. II, p. 291. (*Works*, I. p. xci.)

4. *Works*, I, p. xcii. Notons pourtant que Browne, tout fier qu'il dût être de son titre, n'a parlé nulle part de son anoblissement. Il y fait seulement une allusion indirecte dans son *Repertorium* où, citant les visites royales à Norwich, il mentionne celle de Charles II, qu'il eut, dit-il « une raison particulière de remarquer. » (*Works*, IV, p. 29.)

On a supposé que Charles II, qui était curieux de sciences, était venu chez Browne visiter ses collections et assister à la dissection d'un dauphin¹. Browne, de fait, écrit à Edward, en juin 1676 : « Vous vous rappelez le dauphin que je disséquai quand le roi était ici² ».

Rien ne prouve que cet « ici » désigne plus que la ville de Norwich — ou même le Norfolk — et qu'il s'agisse de la visite de septembre.

III

Un mois après, en effet, le roi était de nouveau dans le comté. Et cela fut l'occasion pour Evelyn et Browne qui, jusqu'alors, n'avaient fait que s'écrire, d'avoir une entrevue.

John Evelyn avait alors 51 ans. Il avait en politique et en religion, les mêmes opinions que Browne et partageait son goût pour les sciences naturelles. Mais sa situation sociale infiniment plus brillante l'avait désigné pour des honneurs qui échappèrent à Browne. Il était membre de la *Royal Society*.

Evelyn avait accompagné Sir Thomas Clifford chez le comte d'Arlington, à Euston, où se trouvait Charles II. Il y vit lord Henry Howard, qui le pria de venir passer un jour ou deux à Norwich. « Il fut aisé, dit Evelyn, de me persuader, car je désirais rencontrer le fameux érudit, le Dr Thomas Browne, auteur de *Religio Medici*, *Vulgar Errors*, etc., fait chevalier depuis peu ». Et, sans plus de retard, touche cocher, en route pour Norwich, dans le carosse à six chevaux de son hôte³.

Evelyn fut ravi, tout lui plut : la ville, la demeure, et, bien qu'il n'en dise rien, le bon savant courtois qui le reçut. Il a laissé sur sa visite quelques lignes où il nous dit, avec un

1. E. Gosse, *op. cit.*, 161, n. 1.

2. You may remember the dolphin opened when the king was here. » (*Works*, I, p. 210.).

3. *The Diary*, Globe ed., p. 280.

enthousiasme confus et juvénile, son émerveillement de tout ce qu'il vit. Lignes trop brèves, à notre gré, et d'où, hélas ! la personne du « fameux érudit » est absente. Lignes précieuses, tout de même, pour le coup d'œil furtif qu'elles nous ménagent sur l'intérieur de Sir Thomas et sur le Norwich du temps.

« Le lendemain, j'allai voir Sir Thomas Browne, avec qui je correspondais depuis un certain temps, sans l'avoir jamais rencontré. Sa maison et son jardin sont un paradis et un musée des objets les plus rares : surtout de médailles, livres, plantes et spécimens d'histoire naturelle. Entre autres curiosités, Sir Thomas possède une collection de tous les œufs d'oiseaux qu'il a pu se procurer ; or ce pays (surtout le promontoire du Norfolk) est fréquenté, ainsi qu'il me l'a dit, par diverses espèces qui ne pénètrent que rarement ou jamais dans l'intérieur des terres, telles les grues, les cigognes, les aigles et diverses espèces aquatiques. Il me fit visiter tous les endroits remarquables de cette vieille ville, une des plus grandes — et certainement, après Londres, une des plus magnifiques — de toute l'Angleterre, avec sa splendide cathédrale, ses nombreuses et grandioses églises, ses rues bien tenues ; ses édifices bâtis d'un silex si parfaitement équarri que j'en étais tout surpris. Mais il me dit qu'on avait perdu cet art, où l'on excellait jadis, d'équarrir le silex, dont on construisait les murs, les églises et les plus belles maisons [...]. Les faubourgs sont vastes, les points de vue charmants ; sans parler d'autres agréments, comme les jardins fleuris que tous les habitants cultivent à la perfection¹ ».

Il n'y a aucun signe qu'Evelyn et Browne se revirent par la suite.

IV

Un fait tout menu, auquel on ne songerait jamais, si l'on n'était si dénué, à offrir d'autre hospitalité que celle d'un bas de page, est le seul qu'on possède sur la vie de Browne, en cette année 1672, où nous sommes maintenant parvenus.

1. *Ibid.*, p. 281.

Il s'agit d'un certificat qu'il délivra, en faveur d'un enfant prodige, William Wotton, qu'on lui présenta le 20 juillet. Browne atteste, dans ce document, que cet enfant, âgé de six ans, lui a expliqué correctement quelques vers de la première églogue de Virgile, d'Homère, des *Carmina Aurea* de Pythagore, ainsi que le premier verset du quatrième chapitre de la Genèse, dans le texte hébreu, le tout librement choisi par lui, Browne ¹.

Cet enfant était le fils d'Henry Wotton, pasteur à Wrentham, Suffolk. Seul l'éclat de cette extraordinaire précocité l'a fait sortir un instant de l'ombre où, par la suite, il disparut. On sait de lui qu'il devint l'ami de Richard Bentley, l'érudit et pédantesque glossateur de Milton.

On s'adressait couramment à Browne pour des attestations d'un autre genre ; et l'on voit, dans sa correspondance, qu'il donnait volontiers des certificats à ceux qui, ayant les écrouelles, voulaient se faire « toucher » par le roi ². Il paraît même, à l'occasion, avoir préconisé cette médication extra-naturelle, aussi congéniale à sa philosophie qu'à ses convictions politiques. C'est ainsi qu'il avait jadis conseillé d'envoyer un enfant à Charles II, quand celui-ci était à Bréda. Mais le père, non-conformiste convaincu, était opposé à ce traitement. La mère, moins ferme sur les principes, s'arrangea pour tenter l'expérience. L'enfant revint guéri. Le père, ébahi, sentit son système politique et religieux s'écrouler. « Si Dieu, s'écria-t-il, a mis assez de puissance dans la main du roi pour guérir mon enfant, adieu toutes les dissidences et tous les non-conformismes ! Je veux, tant que je vivrai, plein de reconnaissance, servir ce Dieu et ce roi ». Telles sont, du moins, les paroles que lui prête John Browne, chirurgien du roi, auteur d'un traité sur les écrouelles, qui rapporte l'histoire ³. Et Wilkin, qui la répète, est visible-

1. Le certificat de Browne est reproduit par Henry Wotton dans son *Essay on the Education of Children*, etc., London, 1753, p. 58-59.

2. *Works*, I, p. 259.

3. *Adenochoiradelogia* : or, *An Anatomick-Chirurgical Treatise of*

ment mal à l'aise de voir son cher grand homme compromis dans une affaire aussi ridicule. Il se rassure en déclarant que rien n'implique ici la confiance de Browne dans la vertu du contact royal. « Probablement, conclut-il, en l'espèce, il ne crut que dans l'efficacité du voyage ¹ ».

Soyons très assurés du contraire. Jamais Browne n'aurait fait envoyer l'enfant en Hollande, s'il n'avait eu foi dans le don mystérieux du souverain, foi d'ailleurs partagée par l'immense majorité de ses contemporains ².

V

A partir de 1672, date où Edward, marié, s'installe comme médecin à Londres ³, la vie de Browne s'identifie de plus en plus avec celle de son fils dont il suit, avec une attention passionnée, l'activité professionnelle et scientifique. Il semble que cet homme timide et effacé ⁴, ait retrouvé pour son fils toute l'ambition qu'il avait, par choix ou par nécessité, réfrénée en lui-même. Le désir de le « pousser » comme médecin, comme savant et comme écrivain, sa volonté de le voir réussir et briller, s'exprime dans ses lettres par les conseils minutieux qu'il lui prodigue et qui se rapportent aussi bien à des détails de psychologie pratique qu'à des problèmes professionnels. On retrouve dans cette phase de la correspon-

Glandules and Strumaes, Or Kings-Evil-Swellings, etc., London, 1684, p. 187-189.

1. *Works*, I, p. xcix.

2. John Browne évalue à 92.107 les malades « touchés » par le roi, de 1666 à 1683 (cf. *Works*, I, p. xcix, n. 6). « The crowds which repaired to the palace on the days of healing were immense », note Macaulay (*Hist. of England*, vol. II, ch. XIV, p. 579, éd. *Everyman's Library*) qui admet ces chiffres : « Charles the Second, in the course of his reign, touched near a hundred thousand persons ». (*Ibid.*) Swift lui-même semble avoir admis l'efficacité de ce rite (*Journal to Stella*, *Works*, éd. Ryland, vol. II, p. 173), auquel Samuel Johnson se rappelait avoir été soumis dans son enfance (*Boswell's Life*, éd. Birbeck Hill, vol. I, p. 42), sur les conseils de John Floyer, médecin de Lichfield.

3. Il s'était marié le 30 avril 1672.

4. « I am naturally bashful. » (*Rel. Med.*, I, 40.)

dance de Browne, cet aspect pratique, presque madré, de son tempérament que nous avaient révélé certaines de ses lettres à Thomas, avec, en plus, comme une pointe d'arrivisme — mais d'un arrivisme si ingénu, si honnête, si naïvement retors, si peu égoïste aussi, qu'il nous laisse pleins de sourire et d'indulgence.

Browne n'avait guère eu d'ambition personnelle ; ou, s'il en avait eu, c'était une ambition sans fracas ni mondanité : le simple désir de devenir savant, utile à tous, estimé de ses pairs. Et cela, il l'avait obtenu, et bien outre. Mais pour son fils — peut-être parce qu'il le sentait inférieur à lui-même — il souhaitait autre chose : des succès plus faciles et plus voyants ; et ses conseils s'adaptent à ce but : Edward, selon lui, a trop de modestie « vertu peu estimée dans le monde » ! « Je crains, dit-il, que ce soit cette qualité inopportune qui vous ait fait décliner l'amitié de lord B., de Londres, dont d'autres auraient été ravis ¹ ».

La carrière d'Edward, grâce à cette alliance d'un père au savoir étonnamment varié, plein d'expérience et de diplomatie, riche au surplus d'amitiés influentes ; grâce à son mariage avec Henrietta Terne, fille d'un médecin réputé ; grâce enfin à son travail et à son entregent, fut aussi brillante que facile. Déjà, on le vit admettre, en 1667 — il n'avait que vingt-trois ans — à cette dignité de membre de la *Royal Society* que jamais on n'offrit à son père ². En 1675, il est chargé de cours à *Chirurgeon's Hall* et élu *fellow* du *College of Physicians* ³. Enfin, trois ans après, il est choisi comme « censor » de cette compagnie ⁴. Ce dernier honneur semble en imposer beaucoup à Browne. Pourvu qu'Edward joue dignement ce nouveau personnage ! « Maintenant que vous voilà censeur, il s'agit de revêtir une certaine gravité, et de

1. *Works*, I, p. 237.

2. *Ibid.*, p. LXXVII.

3. *Ibid.*, p. XCIII.

4. *Ibid.*, p. CII. Il devait être choisi de nouveau pour ces fonctions en 1685 et 1686.

vous donner dans vos manières toute l'importance que vous pourrez ¹ ».

De fait, le docteur Edward Browne est devenu à Londres un homme considérable, et Sir Thomas, en revanche, est en passe d'être surtout connu comme le père du fameux médecin de Salisbury Court. Mais pour nous, qui voyons les choses de plus près que les contemporains, nous savons tout ce qui revient à Browne dans cette réussite. Sans doute, on l'a dit, Edward ne manque ni d'intelligence, ni de savoir ou d'adresse ; l'acteur n'ignore pas son rôle, mais il ne le joue pas seul. On le devine l'oreille tendue vers le trou du souffleur ; et il ne risque guère un pas sans un signal donné de Norwich par le vieux Browne, dont l'attention ne se relâche pas une minute :

Voici, pour ses cours de *Chirurgion's Hall*, les livres à lire ; voici les points à développer, et comment il les faudra dire : « Sachez vos cours par cœur, prononcez-les distinctement, avec le ton voulu, à la manière d'un orateur ² ».

Avoir de la science n'est pas tout. Il en faut un emploi judicieux. Cela veut de la discrétion. Parfois un brin de méfiance et d'astuce :

« Maintenant que vous possédez ce livre, il convient d'en faire le meilleur usage possible [...]. Copiez-en tout ce que vous pourrez, et copiez vous-même les dessins les plus importants. Gardez-vous de vous en défaire. Il est inutile que Moreland l'ait entre les mains, car il y puiserait pour son compte [...]. Ne le montrez à personne, ou à très peu de gens et qui ne puissent en tirer parti ³ ».

Rien n'est laissé au hasard. Envoyant à son fils une note sur les événements du dauphin, il indique comment l'utiliser : « Il faudra vous en servir quand vous parlerez des poumons ou de la respiration. N'allez pas l'oublier ! Si vous n'avez pas

1. *Ibid.*, p. 230.

2. *Works*. I, p. 238.

3. *Ibid.*, p. 215. Il s'agit d'un livre prêté par Lord Aylesbury.

gardé le crâne du dauphin que vous avez disséqué, je vous en enverrai un ¹ ».

Browne apprend un jour que l'érudit Isaac Vossius était en Angleterre ². Il souhaite fort qu'Edward le rencontre. « C'est un honneur de connaître de tels personnages. Il faut trouver moyen d'aller le saluer ³. » Et comme Vossius travaillait à une carte de la Grèce ancienne, Browne pousse la prévoyance jusqu'à préparer à son fils un entretien géographique propre à intéresser ce savant : ainsi, il serait habile de critiquer la carte d'Ortelius : « C'est une discussion qui lui plaira ⁴ ».

De tout temps, Browne avait eu pour le grec une dévotion de Renaissant. C'est avec du Plutarque et de l'Aristote qu'il exhortait son jeune marin. Que pourrait faire sans grec un disciple d'Hippocrate ? Et pour le mieux savoir, il est plein d'industrie :

« J'espère que vous n'oubliez pas d'emporter à l'église un évangile en grec [...] ; c'est double profit, pour l'âme et pour l'esprit ⁵. ».

Les poètes latins aussi sont à cultiver. Pour la pensée et pour la forme, cela va de soi. Et puis, « tant de gens les connaissent ⁶ ».

Science, érudition, belles-lettres, le savoir-faire même, à quoi bon, sans la santé qui fait valoir ces capitaux ? Et la santé, c'est une vie frugale : « Ayez grand soin de vous et, pour cela, soyez sobre, tempérant, et prenez tout le sommeil nécessaire ⁷ ». Le tabac était alors fort à la mode. Il faut s'en méfier ; on s'y habitue peu à peu et cela vous ruine la mémoire et l'estomac ⁸.

1. *Ibid.*

2. C'était en 1677. Il croyait que Vossius était arrivé avec le Prince d'Orange, venu pour son mariage avec la fille de Jacques II. En fait, Vossius résidait en Angleterre depuis 1670.

3. *Ibid.*, p. 220.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*, p. 209.

6. *Ibid.*, p. 301.

7. *Ibid.*, p. 267.

8. *Ibid.*

Les affaires d'Edward étaient prospères. Ses malades étaient riches et payaient largement. Ce n'est pas une raison pour gaspiller. Cette abondance peut être passagère :

« Ne vous découragez pas si les bénéfices de l'année prochaine ne valent pas ceux de cette année. La clientèle n'est pas toujours régulière. Vous avez eu cette fois quelques malades extraordinaires que vous n'aurez peut-être pas les autres années. C'est le moment de faire des économies ¹ ».

Lui, Browne, en sait quelque chose, avec ses enfants, qui lui ont tant coûté : en baptêmes, quand ils venaient au monde ; en enterrements, quand ils mouraient ; pour leurs études quand ils devenaient grands ! Edward en particulier, avec ses interminables voyages, a été ruineux ².

Pour conclure, qu'il ne néglige pas la question d'argent. Il faut en mettre de côté, et après, le placer prudemment. La *Compagnie des Indes* ? Ça n'est pas des plus sûrs. Elle pourrait bien périlcliter, quand la France aura pris pied là-bas, plus fortement. D'ailleurs, le placement est peu fructueux : l'oncle Browne y avait huit cents livres qui ne lui rapportaient guère. Quand il a voulu réaliser, il a vendu à perte ³.

VI

En 1675, la maison de Browne s'éclaire d'une présence nouvelle : le petit Thomas, premier né d'Edward, à qui ne convient pas le climat londonien, sera élevé chez son grand-père ⁴. Source de joies et source de soucis. *Little Tom* a maintenant trois ans : il couche avec tante Betty, spécialement attachée à son encombrante petite personne. Naturelle-

1. *Works*, I, p. 280.

2. *Ibid.*, p. 297-298 : « The christening and buryalls of my children have cost me above two hundred pounds, and their education more ; beside your owne, which hath been more chargeable, then all the rest putt together ». (Lettre du 27 décembre 1680.)

3. *Ibid.*, p. 310.

4. Il était né en 1672.

ment, il est très gâté et souvent exigeant : grand'mère, tant les Betty et Frances sont, par lui, toutes ensemble, choisies pour *valentines*. Rare faveur, mais qui doit se payer son prix ! Toutes trois, elles devront offrir à ce petit satrape des choses qu'il n'a jamais possédées ni même jamais vues ¹. Quand il va à la foire, il revient chargé de jouets ². Et s'il y a une troupe de passage, on ne manque pas de l'emmener à l'auberge du *Lion Rouge*, qui est tout près ³. Lui-même a un splendide guignol, avec polichinelle et sa femme, un roi, une reine et ses dames d'honneur. Il ne manque qu'un acrobate. C'est un article de luxe qu'on ne trouve pas à Norwich ; on en achètera un à Londres ⁴.

L'enfant est gâté, certes ! Mais on l'élève sans mollesse. Couché tôt, levé tôt, est la règle chez le docteur Browne ⁵. Et sa nourriture est simple, sans inutile variété ⁶. Le voici devenu grandet. On l'envoie à l'école. Ses progrès sont rapides. Il n'a que sept ans et son plaisir, quand il revient de classe, est de faire la lecture à ses grands-parents ⁷.

Brèves minutes ensoleillées, pauvre répit, parmi la brume ordinaire de la vie, ou ses orages. Et l'orage bientôt éclate. Une nouvelle mort s'ajoute à la liste si lourde des morts. Mary Browne vient de mourir. Elle n'avait que vingt-quatre ans. Comme Tommy — il semble que ce soit d'hier — elle avait empli cette maison, aujourd'hui endeuillée, de la joie de son rire ⁸. Et l'on comprend le ton lassé que prend Browne dans une œuvre de ce temps-là :

« Quand tout te sourit et que tu ne vois pas au ciel la menace d'un nuage aussi gros que le poing, n'oublie pas la roue de la fortune : attends-toi à de sombres vicissitudes ⁹ ».

1. *Ibid.*, p. 231.

2. *Ibid.*, p. 239.

3. *Ibid.*, p. 293.

4. *Ibid.*, p. 333.

5. *Ibid.*, p. 219.

6. *Ibid.*, p. 263.

7. *Ibid.*, p. 229.

8. On ne sait où mourut Mary Browne. Cf. *Works*, I, p. xcviij.

9. *Christian Morals*, III, 16.

Et de fait, c'est maintenant la santé de Browne qui de nouveau défaille. Browne souffre cruellement de ses douleurs : ses pieds gonflent, il se traîne sur des béquilles¹. A peine remis, il prend un gros rhume ; une toux sèche le secoue jour et nuit². Devant ces *memento* réitérés, il faut songer à mettre ses affaires en ordre : Browne rédige son testament. A Dame Dorothy, la bonne compagne, il lègue la totalité de ses biens, à charge par elle d'exécuter ses legs et d'assurer l'entretien de ses filles Elizabeth et Frances³.

Puis, c'est le tour de Tom, qui attrape la coqueluche, ou un rhume qui y ressemble fort : il a des quintes, il vomit ; mais le sommeil reste bon. Et grand-père est là pour le soigner : il est saigné, baigné, purgé et lavementé⁴. En dépit du traitement, il arrive à guérir. On n'est pas surpris néanmoins d'apprendre par sa grand'mère « qu'il a beaucoup maigri et qu'il lui faudra un bon appétit pour se remettre⁵ ».

En novembre 1679, un nouvel enfant avait fait son entrée dans la famille : la petite Frances, fille d'Anne Browne et d'Henry Fairfax. Dès les premiers mois, sa santé inspire des inquiétudes. Elle présente, dit Browne, des signes de rachitisme. Edward la soigne et le grand-père approuve le traitement : sirop de rhubarbe, cautère ; et la saignée ne peut pas nuire⁶.

Un an après (décembre 1680), Browne marie Elizabeth, alors âgée de trente ans, à un officier, George Lyttleton, fils

1. *Works*, I, p. 229 (janvier 1679).

2. *Ibid.*, p. 237 (avril 1679).

3. *Ibid.*, p. ciii (décembre 1679).

4. « Hee hath been very hot, and so that hee begged to bleed a little, and to goe into a balneum dalie [...] and hee took some purging and clysters readily. » (*Works*, I, p. 313-314.)

5. « Our deare Tome is so leane as there will be need of a good stomach to recruitt him. » (*Ibid.*, p. 319). — Comme nous n'aurons pas l'occasion de reparler de Thomas Browne, disons tout de suite qu'il se remit, grandit et devint médecin, comme son père et son grand-père. En 1699 il fut élu membre de la *Royal Society*. Un an avant il avait épousé sa cousine Alethea, quatrième fille d'Henry Fairfax. En 1710 il mourut d'une chute de cheval. (*Works*, I, p. cvi-cvii.)

6. *Ibid.*, p. 303-304.

de Sir Thomas Lyttleton, Baronet. C'était une alliance flatteuse et dont Browne dut se réjouir. Quel grand vide pourtant elle fit à son foyer ! Betty était sa favorite ; elle avait vécu plus longtemps que les autres près de lui, elle lui faisait la lecture le soir ¹ et il l'aimait pour sa piété ². Or elle quittait la maison pour aller vivre à Guernesey où le capitaine Lyttleton regagnait son poste ³.

Cependant Edward poursuivait avec un succès grandissant sa carrière scientifique et mondaine : il a maintenant dans sa clientèle les noms des plus grandes familles : le duc de Rochester — qu'il assistera à ses derniers moments, en 1680, à Woodstock Park — son ami, le marquis de Dorchester, le duc de Richmond, le comte d'Aylesbury, Sir Joseph Williamson ⁴. Il s'était fait aussi un renom littéraire, en publiant ses relations de voyages, qui furent bientôt traduites en plusieurs langues ⁵. Enfin, en septembre 1682, il devint un des médecins du roi et fut attaché à *Bartholomew Hospital*, poste honorifique et rémunérateur ⁶. Il compte bien que son père l'aidera dans ses nouvelles fonctions, comme il l'a fait par le passé. Et, dans la dernière lettre qu'on connaisse de lui à son père, il lui demande la formule d'un certain sirop et de quelques remèdes « efficaces et bon marché », qu'il puisse employer à l'hôpital ⁷. Cette lettre est d'octobre 1682. Il se peut qu'elle n'ait pas eu de réponse.

1. Cf. *The Commonplace Book of Elizabeth Lyttelton*, édité par G. Keynes, p. 14.

2. Elle restait, nous dit-il, des cinq et six heures dans sa chambre, à lire et à prier, et, en toutes saisons, par tous les temps, allait chaque jour à l'église. (*Works*, I, p. 238.)

3. *Ibid.*, p. ci.

4. *Ibid.*, p. cii.

5. En français, en allemand et en hollandais. Au temps où nous nous trouvons, il avait publié *Travels in Hungary* (1674), et *Travels in Germany* (1677). Son père n'était pas étranger à ces publications (Cf. *Works*, I, pp. 203, 204, 205).

6. *Ibid.*, p. cii.

7. *Ibid.*, p. 348-349.

VII

Au cours de ces dernières années, Browne, en dépit de l'âge et de ses malaises, n'avait pas cessé d'écrire. Il avait commencé, vers 1671-1672, deux ouvrages qui ne parurent qu'après sa mort : *A Letter to a Friend* et *Christian Morals*¹. Il est probable qu'il en poursuivit la composition ou la retouche jusqu'à une époque assez voisine de sa fin.

A Letter to a Friend est une série de réflexions médicales, psychologiques et religieuses, sur la mort d'un phtisique qu'il avait soigné quelques mois. Ces réflexions prennent la forme d'une lettre à un ami de Browne et du disparu, sans qu'on discerne bien ce qu'il y a de fiction sous cet appareil. *Christian Morals* est un recueil de maximes, tirées comme le nom l'indique, de la morale chrétienne, sans autre lien que l'idéal qui les inspire. L'un et l'autre ouvrages ne nous intéressent ici que dans la mesure où ils peuvent nous faire pénétrer plus avant dans l'intimité de Browne à cette époque de sa vie. Or ils ne dénotent pas de changement appréciable dans ses préoccupations ou dans ses vues générales sur l'existence, qui restent morales et religieuses, avec un acquiescement moins discuté que jamais aux exigences évangéliques. Notons-y simplement une expression plus sentencieuse qu'autrefois de sa philosophie, une mélancolie moins nuancée d'humour et comme alourdie par les ans.

Et pourtant, le vieillard garde l'esprit alerte ; il s'intéresse à tout, parle de tout : de la comète, des publications nou-

1. *A Letter to a Friend* fut publié huit ans après sa mort (1690), par son fils Edward, à qui l'on a pu reprocher d'avoir fait avec négligence sa besogne d'éditeur. (Cf. Greenhill, *Sir Thomas Browne's Religio Medici, Letter to a Friend, etc., and Christian Morals*, préface, p. xi.) — *Christian Morals* fut publié en 1716 par l'Archdeacon Jeffery. Dans la courte préface qu'elle a mise en tête du volume, Mrs Lyttleton dit que ce fut « le dernier ouvrage » de son père. Greenhill pense qu'il faut entendre par là « le dernier ouvrage important ». Cet auteur estime, en effet, que *A Letter to a Friend* est légèrement postérieur à *Christian Morals* et appuie cette opinion d'arguments tirés de la comparaison des deux textes. (Cf. *ibid.*, p. x-xii, notes sur la p. 136, l. 27 et 198, l. pénultième.)

velles — auxquelles il a souscrit — de la politique générale et locale, dont il suit avec attention les péripéties. Car si Browne n'est pas intervenu dans la chose publique, il n'a pas vécu, bien qu'on en ait dit¹, dans une tour d'ivoire. Il a l'âme tranquille d'un entomologiste, non pas celle d'un métaphysicien planant au-dessus des contingences : anglais et bourgeois de Norwich, les choses d'Angleterre et du comté de Norfolk lui sont à cœur :

« On ne sait pas encore si Mr. Briggs sera élu député, écrit-il à Edward ; peut-être ne se représentera-t-il pas. Lord Paston sera élu, et si Mr. Briggs ne passe pas, ce sera Mr. Norris, notre greffier. Sir Jacob Astley et Sir Thomas Hare sont désignés par un parti ; Sir John Hobart et Sir Peter Gleane, par l'autre. La lutte sera chaude [...]. Si les ordres viennent à temps, les élections auront lieu de lundi en huit² ».

Que Browne s'intéressât aussi à la politique générale et même internationale, c'est ce que prouvent de très curieux pronostiques sur l'avenir de diverses nations qu'il envoya un jour à un ami, par manière de divertissement. Il avait mis ces pronostiques sous forme de « prophétie » versifiée³. Ce document montre que Browne apportait à l'étude de ces questions non seulement un vif intérêt, mais une extraordinaire perspicacité. Tout en se jouant, il a prédit de manière très précise (sa « prophétie » est commentée vers par vers) plusieurs événements qui se sont réalisés ou qui continuent de se réaliser sous nos yeux : puissant développement politique et économique des Etats-Unis d'Amérique et doctrine de Monroe ; indépendance des colonies espagnoles ; suppression de l'esclavage ; conversion progressive des Noirs d'Afrique au christianisme et à l'islamisme. Il n'est pas pro-

1. Cf. *supra*, ch. III, § II.

2. Lettre à Edward, du 24 janv. 1680 (*Works*, I, p. 303). Cf. les lettres des 1^{er}, 14 et 28 fév., où sont décrites en détail les péripéties et l'issue de la lutte électorale. (*Ibid.*, p. 304 et suiv.)

3. *A Prophecy concerning the Future State of several Nations*, etc... (*Works*, IV, p. 231-238.)

bable que beaucoup d'hommes politiques du temps eussent été capables de composer une « prophétie » aussi réussie que ce médecin naturaliste, fantaisiste et archéologue, du fond de sa province.

L'intérêt que Browne prenait à l'histoire — non seulement du passé, mais du présent — et aussi à ses répercussions à venir, et la sagacité de ses prévisions avaient d'ailleurs frappé son entourage, ainsi qu'en témoignent ces remarques de John Whitefoot :

« Sa sagacité et sa connaissance de l'histoire ancienne et moderne étaient telles, les observations qu'il faisait sur ce sujet étaient si singulières, que ceux qui le connaissaient le mieux ont dit que, si sa profession et sa résidence avaient favorisé ses talents, il aurait fait un homme extraordinaire pour le Conseil Privé, n'étant pas de beaucoup inférieur à ce fameux Padre Paulo qui servait d'oracle naguère à la République de Venise. Bien que ni prophète ni fils de prophète, il excellait dans l'art qui se rapproche le plus de la divination, c'est à savoir : la stochastique, par où, sans être capable d'interpréter les présages et les croyances superstitieuses, il se trompait rarement sur les événements futurs publics ou privés ¹ ».

Même en faisant la part de l'exagération chez cet ami enthousiaste, il est difficile d'admettre que Browne ait pu frapper ses familiers par son aptitude aux conjectures politiques, s'il était aussi absent du cours des choses sublunaires qu'on se l'est généralement figuré.

Il n'est pas de réponse plus pertinente que ces lettres, cette « prophétie » et cette appréciation de Whitefoot à ceux qui font de Browne un vague « citoyen de la république latine », un « savant cosmopolite », un égoïste perdu dans la métaphysique ou calfeutré dans l'archéologie ². Non, c'était une tête solide et un cœur bien placé. Il pouvait, de temps en temps, chercher son repos dans le rêve et dans le déroule-

1. *Works*, I, p. XLVII. Sur la stochastique (art d'atteindre le but), voir les remarques de Disraeli, *Curiosities*, vol. IV, p. 163.

2. Cf. *supra*, ch. III, § II.

ment de belles phrases musicales : jamais il n'y puisa le dégoût des banalités nécessaires.

On pense que c'est vers cette époque (1680) que Browne mit en ordre et commença de rédiger les notes, prises vingt ans plus tôt, qui devaient former la matière de son *Repertorium* ou *The Antiquities of the Cathedral Church of Norwich*¹, ouvrage de pure information, sans prétention littéraire, où il fait, ainsi que dans un guide, la description et l'historique du dehors et du dedans de l'église cathédrale de Norwich. C'est à peine si, à l'occasion, s'y exprime l'affection de Browne pour quelques personnages qu'il connut et aima et dont l'église évoque le souvenir : « mon ami vénéré, l'évêque Joseph Hall, [...], homme d'une humilité, d'une patience et d'une piété singulières », ou son successeur, Edward Reynolds, dont les vertus, nous assure-t-il, étaient toutes semblables².

Browne ne cessa, jusqu'à la fin, de mettre son ouvrage au courant, car il y relate la mort de son ami Burton, prébendaire de Norwich, qui mourut en 1681³.

VIII

Tout occupé qu'il soit, et à tout moment de sa vie : dans son âge mûr ou sa vieillesse, bien portant ou malade, attristé ou joyeux, il est en Browne un personnage qui ne sommeille jamais : le naturaliste. Dites le nom d'une plante ou d'une bête exotique, et le voilà parti : il est tout ému de curiosité, tout rempli de questions bariolées, de doutes, de problèmes, de complications, d'expériences et de controverses ; de controverses surtout : physiques, chimiques, morales, philologiques, théologiques, médicales et philosophiques... Il ne tarit plus. Ce n'est point ignorance ; mais excès de lectures. Car, immanquablement, il sait tout ce

1. Paru pour la première fois dans *Posthumous Works* (1712).

2. *Works*, IV, p. 18.

3. *Works*, I. p. 323.

qu'ont dit là-dessus les Anciens et les Modernes, la Bible et la mythologie, Homère, Pline, Aristote, Paracelse et Aldrovandus.

Et voilà pourquoi tel détail qui nous paraît menu, futile, négligeable, prend, dans la vie de Browne, la dignité d'un événement :

En 1681, l'ambassadeur du Maroc fit présent au roi d'Angleterre de lions et d'autruches¹. Edward, savant de renom et homme bien en cour, se vit confier un de ces oiseaux (on ne sait trop, d'après ses lettres, si on le lui donna). Quelle aubaine, en tout cas, pour l'auteur de *Vulgar Errors* qui, jadis, avait longuement, savamment, mais hélas ! théoriquement, disserté sur l'autruche². Browne allait donc, enfin, pouvoir vérifier ses auteurs et contrôler ses hypothèses. Aussi tremble-t-il qu'un si rare objet d'expérience ne vienne à disparaître :

« Ayez bien soin de votre autruche, par ce temps froid (on était en février), car elle pourrait mourir, venant des pays chauds, où elle a dû ne jamais voir de neige, ou très rarement. Je pense qu'il la faudrait mettre à couvert et lui donner une litière pour se reposer, et aussi de l'eau pour qu'elle puisse boire de jour et de nuit³ ».

Comment nourrir cette bête, en plein hiver, où l'on manque de verdure ? On pourrait lui donner des choux, et peut-être aussi, comme aux oies, au risque de l'enivrer, de l'avoine trempée de bière.

Un point capital et qu'il faut à tout prix éclaircir — un point sur lequel Browne avait jadis largement dépensé sa dialectique et son érudition, incapable qu'il était d'en juger par ses yeux — c'est de savoir si, oui ou non, cet oiseau peut digérer le fer. Rhodiginus et Langius l'affirment ; Aristote et Oppien sont muets ; Elien et Léon l'Africain hésitent ; Albert le Grand, Fernel et Rioland le nient. A quel saint se

1. *Works*, I, p. 323.

2. *Pseudodoxia*, III, ch. XXII. (*Works*, II, p. 494-497.)

3. *Works*, I, p. 326.

vouer ? Browne, personnellement, penchait pour le dernier parti, mais c'était par doctrine ¹. Il allait, cette fois, mettre la chose au clair, par solide induction... Qu'Edward donne donc du fer à son autruche ; mais, comme le goût de l'herbivore pour cet aliment est douteux, « il le faudrait enrober dans de la pâte ² ».

Browne, mis en goût, suggérait bien d'autres expériences. On ne put les tenter. Le climat de Londres ou le régime préconisé, ne convinrent pas à l'autruche. Elle mourut au bout de quelques jours. Edward, par bonheur, avait eu le temps de lui administrer deux onces et demi de fer. Et, maintenant, Browne avait de quoi régler la controverse autrement que par syllogisme ³.

Ce n'était pas le seul profit qu'on allait tirer de l'oiseau. Edward le disséqua et rédigea sur son travail deux mémoires qui enchantèrent son père. « Je ne vois pas du tout, remarque celui-ci, pourquoi cela ne serait pas imprimé ». Et même, il faudrait faire vite, car il y a d'autres autruches, qui peuvent mourir à leur tour, et qu'on peut aussi disséquer ⁴.

Mais Browne fit mieux que donner des avis. Pour être sûr d'exploiter à fond un sujet si nouveau, si piquant, et si propre à faire valoir un savant, il composa, lui-même, un mémoire soigné « *On the Ostrich* », qu'Edward devait glisser en bonne place, dans un de ses cours ⁵.

1. *Pseudodoxia*, Bk. III, ch. XXII. (*Works*, II, p. 494-497.)

2. *Works*, I, p. 326.

3. *Ibid.*, p. 329.

4. « You need not bee too hastie in what you do, butt nether too slowe, least other oestridges should die, and others dissect them. » (*Ibid.*, p. 330.) Cf. le post-scriptum de la même lettre : « In your 2 papers sent there is enough to afford a large discourse, butt things must be first writt briefly, whatever additions may be made hereafter ; this being, I think the first oestridge dissected in England, at least to any purpose ».

5. *Ibid.*, VI, p. 337.

IX

Vers le même temps (février 1682), Edward collaborait à un travail auquel Browne s'intéressait beaucoup, comme père et comme humaniste. Il s'agissait d'une traduction nouvelle des *Vies des hommes illustres*, de Plutarque, entreprise par Jacob Tonson¹, Edward, pour sa part, s'était chargé de Thémistocle et de Sertorius. Browne était familier avec tous les Anciens, mais particulièrement avec Plutarque², et, comme d'habitude, il donne à son fils, pour la conduite de son travail, de nombreux conseils, pratiques et précis : qu'il se munisse, pour référence, d'un texte grec et latin, tout en suivant la version d'Amyot. Pour les difficultés, consulter l'in-folio anglais de Sir Thomas North³. Browne put réviser lui-même ce travail, qui était terminé en juin⁴.

Quelques mois seulement le séparent maintenant de sa fin. Il a soixante-dix-sept ans, mais n'a rien perdu de son inextinguible curiosité. Dans une de ses dernières lettres (16 juin 1682), il explique à Edward, avec toutes sortes de détails, comment les pêcheurs de Guernesey s'y prennent pour vendre leurs huîtres tout en les gardant fraîches⁴. Quelques jours après, il lui signale un récent ouvrage sur l'histoire d'Irlande et réclame reçu du Dr Grew, pour sa souscription et celles de quelques amis à son *Anatomy of Plants*⁵.

Il ne devait pas la lire. Vers le 12 octobre, il fut pris de coliques et de fièvre. C'était le dernier *memento*. Au bout d'une semaine de souffrances vaillamment supportées, il lui fallut quitter les siens, ses livres rares et ses collections. Il le fit paisiblement, nous dit son ami Whitefoot qui l'assistait ;

1. *Plutarch's Lives*, London, 1683. C'est Dryden qui écrivit la vie de Plutarque placée en tête de l'ouvrage. Evelyn était parmi les traducteurs.

2. Il le cite souvent : dans *Pseudodoxia*, I, ch. VIII ; II, ch. III et VII ; dans *Common Place Books*. (*Works*, IV, p. 410-424.)

3. « I have read over the four sheets and shall, God willing, return them by the first good opportunity. » (*Ibid.*, p. 343.)

4. *Ibid.*, p. 346.

5. *Ibid.*, p. 347.

sans rien non plus de l'apathie d'un stoïque. Il partait avec la soumission confiante d'une âme naturellement chrétienne, pour qui la mort n'était pas un breuvage d'éternel sommeil mais « une douce potion d'immortalité ¹ ».

Cette mort, après cette vie, n'a pas de quoi nous étonner. C'est un des traits aimables et curieux de l'esprit de Browne que l'intérêt qu'il ne cessa de prendre aux objets immédiats et concrets ne détourna jamais son regard d'horizons plus lointains.

La mort avait été son thème de prédilection et lui avait inspiré quelques-unes de ses plus nobles pages. Parfois même il l'avait appelée, pour l'éblouissant éveil qu'elle lui promettait :

« O come that hour when I shall never
Sleep again but wake for ever ². »

L'accueil qu'il lui fit, le 15 octobre 1622, jour anniversaire de sa naissance, ne se doit pas séparer de son œuvre, qu'il éclaire et grandit.

De ces soupçons d'hyperbole ou d'insincérité qui jadis nous avaient effleurés, nous ne gardons plus qu'un remords. Et, en secret, nous rougissons de l'avoir trouvé prudhommesque. Car nous avons appris désormais à ne point désunir en Browne l'auteur et l'homme, l'art et la vie.

X

En août 1840, des ouvriers creusant le sol dans le chœur de l'église St. Peter Mancroft, à Norwich, heurtèrent de leurs pioches un cercueil de plomb. Sur le couvercle, une plaque de bronze portait cette inscription :

1. « There is no *Catholicon* or universal remedy I know, but this [death] ; which, though nauseous to queasy stomachs, yet to prepared appetites is Nectar, and a pleasant potion of immortality. » (*Religio Medici*, II, sect. 9.)

2. *Ibid.*, sect. 12.

« AMPLISSIMUS VIR

D^{ns} THOMAS BROWNE MILES, MEDICINÆ
 D^r ANNOS NATUS 77 DENATUS 19 DIE
 MENSIS OCTOBRIS, ANNO Dⁿⁱ 1682, HOC
 LOGULO INDORMIENS, CORPORIS SPAGY-
 RICI PULVERE PLUMBUM IN AURUM
 CONVERTIT. »

Les restes de Thomas Browne étaient bien conservés. Le crâne était couvert de toute sa chevelure, restée châtain malgré l'âge. Le sacristain l'emporta et le vendit. On le trouve plus tard en possession du D^r Edward Lubbock, puis, dès 1845, dans une vitrine du musée de l'hôpital de Norwich auquel il en avait fait don. C'est seulement en 1922 qu'on rendit cette relique à son lieu de repos ¹.

Browne avait une particulière horreur de ces manipulations sacrilèges et semblait les avoir pressenties pour lui-même :

« Qui donc connaît le destin de ses os et combien de fois il sera exhumé ? Qui donc a entendu l'oracle de ses cendres et sait qu'elles ne seront pas dispersées ? ². »

1. Sur cette découverte des restes de Browne et leurs vicissitudes, cf. *Note on the Discovery of the Remains of Sir Thomas Browne in 1840*, By Robert Fitch, Esq., F. G. S. (Extrait des *Proceedings of the Archaeological Institute*, 1847) et *Sir Thomas Browne : the Story of his Skull, his Wig, and his Coffin Plate*, By Rev. Canon F. J. Meyrick, Vicar of St. Peter Mancroft, Norwich (*The British Medical Journal*, London, May 6, 1922, p. 725-726.) Voir aussi, dans *Eastern Daily Press*, de Norwich (5 juillet 1922) : *Sir Thomas Browne. Reburial of the Skull Ceremony in St. Peter Mancroft*. — On trouve en appendice dans l'édition Greenhill d'*Hydriotaphia* (p. xxv-xxvii) une description anthropologique détaillée du crâne de Browne, par le D^r Charles Williams. On y apprend, notamment, que Browne appartenait au type dolychocéphale, c'est-à-dire que sa tête était plus allongée que large...

2. *Hydriotaphia*, Epître dédicatoire (*Works*, III, p. 451.) — Cf. *ibid.*, ch. III. « To be gnawed out of our graves, to have our skulls made drinking bowls [...] are tragical abominations escaped in burning burials. » (*Works*, III, p. 478.) Bien que le crâne de Browne n'ait pas été transformé en hanap, le fait d'avoir été dérobé et exhibé dans la vitrine d'un musée est une rencontre singulière. Browne avait déjà donné l'exemple d'une curieuse coïncidence, en mourant le jour anniversaire de sa naissance, après avoir attiré l'attention sur le caractère extraordinaire

d'une semblable occurrence : « When there are less than three hundred sixty five days to determine their lives in every year, [...] that [any persons] should wind up upon the day of their nativity, is indeed a remarkable coincidence. » (*Letter to a Friend*, § 8.) — Enfin, Browne avait écrit : « Generations pass while some trees stand, and old families last not three oaks. » (*Hydriotaphia*, ch. V, *Works*, III, p. 491.) Sa famille, à lui, ne devait pas, à beaucoup près, durer l'espace de « trois chênes » ; elle prit fin, dans la ligne masculine, vingt-huit ans après lui par la mort accidentelle de Thomas Browne, son petit-fils, alors seul survivant, avec sa sœur Anne, des huit enfants d'Edward Browne.

CHAPITRE VIII

REGARD D'ENSEMBLE SUR L'HOMME ET SUR SA VIE

I. *Inévitable insuffisance d'une biographie de Browne.* — II. *Essai d'esquisse morale et intellectuelle.* — III. *Anima plena modulatione.*

I

Au terme de cette existence à la fois transparente et si mal explorée, le biographe n'a guère de quoi se sentir satisfait. Ce qu'on sait, en effet, de la vie de Browne, ne suffit pas à composer un tableau varié ni consistant. Les faits précis sont rares et entrecoupés ; ils sont aussi d'importance très inégale, sans proportion les uns aux autres ¹.

Dans cette pénurie et ce déséquilibre, que faire ?

On masquera les vides avec des hypothèses ou des faits d'arrière-plan ; on empruntera de la couleur à quelques menues anecdotes ; on évoquera des proches et des comparses, où il faudrait, hélas ! le geste et la voix de l'acteur principal. Et tout cela : cet effort poussif, ce travail de découpe et d'assemblage, cette ruse et ces artifices sont en partie stériles. Ce n'est point une vie qu'on a brossée, mais, tout au plus, d'une vie, quelques fragments qu'on a juxtaposés : des remarques, des notes, quelque chose de morcelé et de parcimonieux, où manquent le mouvement, un progrès, le fondu et les masses.

1. « The life of Sir Thomas Browne, remarque G. L. Strachey, does not afford much scope for the biographer [...]. It is obvious that with such scanty and unexciting materials, no biographer can say very much about what Sir Thomas Browne did. » (*Books and Characters*, p. 31.)

Et la difficulté s'aggrave si, comme on l'a voulu ici, on prétend ne pas mener de front l'étude de l'œuvre et l'histoire de la vie. Car il n'est plus alors permis de faire bouffer sur cette maigre silhouette l'étoffe des citations et des critiques. Il faut, bon gré mal gré, montrer sa pauvreté. Le procédé d'ailleurs, outre sa franchise, n'est pas sans profit : l'observation de l'homme nous prépare à mieux pénétrer la pensée d'un auteur qui était homme avant d'être « homme de lettres » et qui, même, dans notre sens moderne, n'était rien moins qu'un « homme de lettres ».

Si, comme nous le croyons, c'est au peu qu'on sait de la vie de Browne qu'il faut demander la solution de plusieurs problèmes ou de contradictions posées par ses écrits ; si c'est en le voyant agir que nous pouvons éprouver la loyauté de ses formules et en saisir l'orientation vraie, c'est bien par une biographie, et rien qu'une biographie, si dénuée fût-elle, qu'il fallait commencer.

II

Cette figure qu'on voudrait familière et distincte, n'a été qu'entrevue — parfois tout juste devinée — dans l'éparpillement des faits chronologiques. C'est par une lumière intermittente et trop pâle que certains de ses traits nous sont apparus. Et l'on sent le besoin de regrouper et de fixer ces notes, ces aperçus et ces allusions en une esquisse plus cohérente et significative.

On le tentera donc.

Mais comme l'image fournie par cette convergence pourrait manquer encore de vigueur et de vérité, on la renforcera, tout en la contrôlant, par un témoignage direct sur la personne physique, morale et intellectuelle de Browne : celui d'un ami intime et cher, le Révérend John Whitefoot, qui vécut trente années près de lui¹.

1. Ce témoignage, on l'utilisera librement dans l'arrangement des faits et leur expression ; fidèlement dans la pensée. On a volontaire-

Thomas Browne était de taille moyenne, sans embonpoint, mais sans maigreur : *εὐσάρχης*, note Whitefoot, comme par hommage à l'hellénisme de son ami. Son teint très brun et ses cheveux châtain foncé justifiaient son nom et lui donnaient façon de sobriquet. Il s'habillait sans recherche, se souciant peu des modes ; il les avait remplacées, une fois pour toutes, par sa mode à lui : le manteau et les bottes, auxquels il se tenait, quand personne ne les portait plus. Il préférait les étoffes chaudes, sans se charger néanmoins de vêtements.

Ce qui frappait en lui était l'équilibre : un contrôle permanent et général — sans raideur, toutefois — de la raison. Cette belle maîtrise n'était pas un don, mais une conquête. Sans doute, quand il nous parle des « batailles de Lépante » ¹ qu'il avait livrées en lui-même, nous songeons à son faible pour les métaphores fastueuses. Ne refusons pas, pour cela, de croire qu'il n'avait pas, à de certains moments, fait taire d'assez turbulentes passions ².

ment omis de renvoyer aux passages de Whitefoot : il eût fallu annoter trop de phrases, et parfois de membres de phrases. Le morceau dont on s'est inspiré ici est celui que cite Johnson. (*Works*, I, p. xli-xlviii), complété par la note de Wilkin (*ibid.*, p. xli.) — John Whitefoot était de cinq ans plus jeune que son ami. L'évêque Hall l'avait nommé, en 1652, recteur de Heigham. Son fils lui succéda dans ces fonctions, trente ans plus tard. Il mourut en 1699, âgé de 89 ans. Les notes qu'il avait prises, en vue, croit-on, d'écrire une vie de Browne (Cf. l'allusion de Thomas Tenison dans sa préface aux *Miscellany Tracts*, 1683) furent largement utilisées par Johnson dans sa *Life of Sir Thomas Browne*.

1. *Religio Medici*, II, sect. 7 : « Let me be nothing, if within the compass of myself I do not find the battail of Lepanto [...] »

2. Cf. Whitefoot : « The strongest [passions] that were found in him, both of the irascible and concupiscible were under the control of his reason. » (*Works*, I, p. xlii.) — Cette remarque du bon Whitefoot excite la verve d'Edmund Gosse. Un Browne irascible et concupiscent, mais mâté, lui paraît paradoxal et, au vrai, légèrement comique. C'est Browne, probablement, qui avait glissé à son ami qu'il serait sans sa religion le pire des mauvais sujets. (*Op. cit.*, p. 183.) Soit ! Mais était-ce vantardise ? E. Gosse le croit : « Browne sometimes boasted of his reserve », tout comme le sage poète de Grasmere prétendant qu'il avait dompté en lui un second Byron. Mais cela n'est, il l'avoue, qu'une

Ses dehors étaient tranquilles. S'il n'exultait jamais de joie, jamais on ne le vit abattu. Son humeur naturelle était l'enjouement, une jovialité teintée de mélancolie et n'éclatant que bien rarement en saillies. Et encore il en rougissait ! Mais il rougissait aussi sans raison, du moins sans raison visible, par excès de timidité, ou par une faiblesse tenant moins de l'esprit que du corps. Sa réserve était grande. Tout ce qu'il avait en lui d'humour, de lyrisme ou de fantaisie s'épanchait dans ses livres, et peu dans ses paroles. Comme La Fontaine et Corneille, Chaucer ou Dryden, ce bon écrivain était causeur médiocre et sa conversation souvent déçut les étrangers ¹.

impression. (*We gain the impression...*). Et il n'est pas défendu de la croire superficielle. En tout cas il est amusant de constater que l'écriture de Browne selon le diagnostic d'une... (mettons d'un art) qui, s'il eût existé de son temps, aurait eu ses sympathies : la graphologie, confirme de tous points l'appréciation de Whitefoot. Nous avons eu la curiosité de demander à un graphologue célèbre, M. Crépieux-Jamin, ce qu'il pensait de l'écriture d'une page de *Repertorium* dont il ignorait l'auteur. C'est, nous dit-il en substance, l'écriture d'un homme dont les impulsions sont combattues tantôt doucement et systématiquement, tantôt brusquement. On y voit aussi, paraît-il, les marques d'une belle imagination, d'un cœur sensible et d'un tempérament actif. « Votre sujet, conclut M. Crépieux-Jamin, était un passionné, un impulsif qui s'était forgé des freins grâce auxquels son effervescence naturelle était une force bien canalisée. Il avait la maîtrise de lui-même. » Nous avons plaisir à remercier ici de nouveau M. Crépieux-Jamin de son aimable consultation.

1. Ce que disait Dryden de lui-même : « My conversation is slow and dull, my humour saturnine and reserved. I am none of those who endeavour to break jest in company, or make repartees » (cité par Disraeli, *Curiosities of Literature*, vol I, p. 166), semble copié sur cette confidence de Browne : « My conversation I do acknowledge austere, my behaviour full of rigour, sometimes not without morosity ». (*Religio Medici*, I, sect. 3.) ; ou encore sur cette autre : « I was born in the Planetary hour of Saturn, and I think I have a piece of that Leaden Planet in me. I am no way facetious, nor disposed for the mirth and galliardize of company ». (*Ibid.*, II, sect. 11.) — D'autre part, ne prenons pas Browne pour cet « absent and solitary man... busied in perpetual abstraction » qu'imaginait un collaborateur de l'*Athenæum* (*Shades of the Dead* n° IV. *Sir Thomas Browne*, By W. D. n° 93, 1829, p. 487-488). Sans parler de sa courtoisie qui l'eût détourné de cette attitude dédaigneuse, Browne était d'une curiosité trop éveillée pour ne

Son activité, sans fièvre, était constante. Il se disait incapable de rester oisif, et les loisirs de sa profession, qu'il donnait à l'étude, lui étaient si précieux que c'est la seule richesse dont il lui coûtât de se montrer libéral. Ce labeur tranquille mais incessant explique la variété et l'étendue de sa culture, à laquelle n'avait rien échappé du savoir de son temps, et que favorisait une mémoire prompte et tenace, s'attachant aux idées comme aux choses. Sa connaissance des langues était remarquable : il était familier avec le latin et le grec, savait l'hébreu, un peu d'arabe et plusieurs langues modernes. Sa curiosité n'avait pas de limites, et pourtant savait approfondir : elle scrutait avec la même ardeur un problème d'exégèse ou de numismatique. Chose plus rare, cet érudit, ce dévoreur de livres n'était pas desséché par les livres. La réalité le passionnait. Tout en se regardant sur la terre comme un passager, en route vers des paysages plus beaux et plus réels, Browne ne souffrait pas que cet avenir prestigieux le dégoutât du présent, et jusqu'à la fin du voyage, il tint les yeux tout grands ouverts sur les spectacles de ce bas monde.

C'est pour cela que ce rêveur ne se perdait pas dans ses rêves ; chez lui, le soin des détails quotidiens voisinait sans façons avec les aspirations de l'esprit et de l'âme. Recommander en même temps à son fils qui voyage de garder en son cœur la crainte de Dieu et de se munir d'une bonne carte de France était chez lui tout naturel¹. Il suivait là, sans s'en

pas rechercher toute occasion de la satisfaire par la conversation. Il est probable que s'il se montrait « free from loquacity » (*Works*, I, p. XLIV), ce n'était qu'avec ceux dont il ne pouvait rien apprendre. — Quelques lecteurs s'étonneront de ne pas voir citer ici, parmi les traits qui forment la physionomie morale de Browne, l'opinion vraiment trop avantageuse qu'il avait de lui-même, si l'on s'en rapporte à plusieurs passages de *Religio Medici* (notamment II, sect. 8, *Of pride and conceit*). Notons pour l'instant que cette vanterie plus ridicule que scandaleuse est, dans sa vie morale, un phénomène éphémère et ne doit pas entrer en ligne de compte dans un bilan de ses valeurs permanentes. Pour l'interprétation psychologique de ce travers, cf. *infra*, 2^a partie, ch. III, § VII. Voir aussi *Appendice*, § II.

1. *Works*, I, p. 3.

douter, la tradition de ces mystiques anglais dont l'ascétisme et la contemplation s'accommodaient avec candeur d'une juste attention aux requêtes du corps¹.

Esprit libre, critique, et même jadis, ami du paradoxe, il restait fidèle par choix aux traditions, surtout aux traditions religieuses. Son attachement à l'Eglise d'Angleterre n'avait rien de théorique ; il s'appliquait par le menu à être bon paroissien : assidu aux offices et aux sermons, ne manquant pas la communion. Qu'on n'en fasse pas pourtant un marguillier ! Ce formalisme n'était pas de convention. Il venait d'une piété forte et vraie, à la fois pleine d'ardeur et de tendresse, s'épanouissant en une prière toujours jaillissante, et dont l'inspiration est parfois aussi charmante qu'imprévue : prière pour ses malades ; prière pour ceux qui étaient beaux, afin que leur âme aussi devînt belle ; prière pour les disgraciés du corps, afin que la grâce divine leur donnât la beauté intérieure².

Ses convictions étaient fermes, mais point agressives : il n'avait jamais eu de goût pour la dispute et, plus tard, cet éloignement se tourna en vraie répulsion.

Bien qu'il tirât de sa profession, où il était fort apprécié, des revenus solides, Browne avait trouvé moyen de faire

1. *L'Aneren Riwe* (Part VIII, *Of Domestic Matters*), n'exigeait pas des recluses un mépris total du confortable, et leur recommandait d'avoir des chaussures commodes de forme et de cuir résistant. Plus près de Browne et dans cette même ville de Norwich, « The Lady Julian », la fameuse solitaire de Carrow (1342-1413), estimait que Dieu « hath made waters plenteous in earth to our service and to our bodily ease ». (*Revelations of Divine Love*, ed. Grace Warrack, p. xxi.) On trouverait de semblables conseils de modération dans la pénitence jusque chez Rolle de Hampole : « Som er bigylled with ouermykel abstinence of meet and drynk and slep. That es of temptacyon of the deuel. for to ger thaim full in myddes thair werk, swa that thai bryng it till nane enddyng, als thai suld haue don if thai had knawen skyl and halden discrecyoun. » (*The Form of Perfect Living*, éd. Horstman, vol. I, p. 6. Cf. *ibid.*, p. 7 : And saynt Bernard says : « Fastyng ne wakyng lettis noght gaastly guddes, bot helpis, if thai be don with discrecyoun ; wyth-owten that, er thai vices. » — Cf. encore *The Scale of Perfection* de Walter Hilton, ch. LXXII, *Of Gluttony*.

2. Cf. *infra*, 2^e partie, ch. I, § VI.

mentir l'adage *dat Galenus opes*. C'est qu'il était très généreux : pour ses enfants, il avait dépensé sans compter, et les sollicitations étrangères ne le trouvaient pas moins libéral¹.

III

La vie de Thomas Browne fut extérieurement paisible et banale. D'une paix et d'une banalité à faire le désespoir du plus dextre faiseur de biographies « romancées ». Depuis son retour du continent, il ne quitta guère Norwich. Il ne fut atteint ni par les remous de la politique du temps ni par les calamités physiques qui s'abattirent plusieurs fois sur son pays et sur sa ville. Ses malheurs domestiques se réduisent aux pertes d'enfants, lesquelles, certes, l'attristèrent, car il n'avait pas l'âme dure, mais qui faisaient alors partie, plus qu'aujourd'hui, des risques courants de la vie familiale. Ceux de ses enfants qu'il conserva lui marquèrent le plus tendre attachement et il eut la joie de se survivre dans son fils aîné, Edward, médecin comme lui, comme lui épris de science et d'érudition, et qu'une carrière plus brillante que la sienne — dont il se savait en partie l'ouvrier — avait tôt consacré parmi les savants et les gens de cour.

Browne connut encore la douceur de vivre auprès d'une compagne d'agréable visage, candide, fidèle, tout occupée. dans son domaine — lequel était modeste, mais où elle avait compétence — à lui aménager des jours confortables².

1. Il contribua de ses deniers à la construction d'une bibliothèque à *Trinity College*, Cambridge, en 1678 ; à la création d'une nouvelle salle d'étude à *Winchester School* (cf. *supra*, p. 6) ; et l'on a le reçu de 130 livres qu'il donna pour la réparation de *Christ Church*, Oxford (*Works*, I, p. c).

2. Dorothy survécut à son mari un peu plus de deux ans. Elle mourut le 24 février 1685. Le monument funéraire élevé à sa mémoire dans l'église Saint-Pierre, à Norwich, porte une épitaphe versifiée où il est dit que cette excellente personne :

« To those serene abodes above is flown
To be adorned with an immortal crowne. »

Ce qui pour le fond, du moins, ne soulève aucune objection.

Enfin, par un curieux et rare privilège, Browne cumulait les jouissances normales de sa vie de veille et celles d'une vie de rêve qui, chez lui, semblait se confondre avec la première, tant les perceptions y étaient claires et cohérentes¹.

En dépit de ces éléments palpables de bonheur, il y a de l'exagération à faire de Browne « un des rares humains qui ont traversé la vie dans un état permanent de félicité² ». C'est mettre dans son histoire le calme et la sérénité qui étaient dans son âme. Si l'on observe plutôt sa fortune que le visage qu'il y fait, on sent bien que sa vie fut en somme, comme toute vie humaine, tissée de peines et de joies (de plus de peines, sans doute, que de joies) et que les succès qui nous frappent n'y sont que des points de repère au milieu d'innombrables traverses³. Chez lui, c'est vrai, plus que chez un autre, il est peu de nuages où ne luise cet envers d'argent dont parle le proverbe ; prenons garde pourtant que cette clarté vient ici moins des choses que du regard où elles se mirent.

Nulle part, le bonheur de Browne ne pourrait s'inscrire à la manière de Macaulay, sur le ton d'un bulletin de victoire⁴. Ses triomphes, sans dates et sans éclat, sont d'ordre

1. Cf. *Religio Medici*, II, sect. 11 : « I am happy in a dream, and as content to enjoy a happiness in a fancy, as others in a more apparent truth and reality. » Un contemporain où l'on ne s'attendrait guère à retrouver cette promiscuité du rêve et de la pensée lucide, Descartes, écrivait à Balzac, le 15 avril 1631 cette lettre que Browne eût signée : « Je dors ici dix heures toutes les nuits, et sans que jamais aucun soin me réveille, après que le sommeil a longtemps promené mon esprit dans les bois, des jardins et des palais enchantés, où j'éprouve tous les plaisirs imaginés dans les fables, je mêle insensiblement mes rêveries du jour avec celles de la nuit ; et quand je m'aperçois d'être éveillé, c'est seulement afin que mon contentement soit plus parfait et que mes sens y participent. » (Cité par J. Chevalier, *Descartes*, Paris, 1921, p. 62-63.)

2. E. Gosse, *op. cit.*, p. 44.

3. D'ailleurs Browne lui-même nous l'a dit, et dans un document dont nous ne pouvons suspecter la sincérité, puisqu'il ne le destinait pas à la publicité : « I attained my purpose and came to reach this port by a bare wind, much labour, great pains and little assistance. » (*Common Place Books, Works*, IV, p. 379.)

4. « I have had a happy life. I do not know that any one whom I

intérieur et cette atmosphère de paix que l'on goûte en sa compagnie vient de ce qu'il s'est mis, pour toujours, hors d'atteinte du désespoir. « *Ruat Cœlum, fiat voluntas Tua salveth all*¹ » disait-il ; si bien que tout destin ne fait plus qu'exaucer sa prière. Par là, ce pacifique avait conquis pour lui-même la paix. Et de cette paix sourdait une joie immuable, diffuse, diaphane et comme incolore, mais qui rajouissait chacun des instants de sa vie.

Shakespeare, à la *Sirène*, devant les jarres, étincelait de verve ; puis, le soir, quand il regagne son logis, chez le perruquier Montjoie, son âme est triste à sangloter :

« And night doth nightly make grief's strength seem stronger² ».

Browne, faux saturnien, peut avoir la figure maussade ; mais, au centre de lui, à l'abri des rafales, brûle la flamme sans soubresaut d'un limpide contentement.

Il ne croyait pas, néanmoins, au bonheur. Il ne croyait qu'à la béatitude³. Browne ne pensait pas que la vie fût une fête, il l'estimait un long devoir⁴. Ce devoir, rempli fidèlement, il s'applique à l'aimer, et n'y trouve pas de difficulté, parce que la tâche lui vient d'une Toute-Puissance qui est en même temps une Toute-Sagesse, et qu'il n'y a pas d'autre voie vers le total épanouissement de son être spirituel.

C'est cette acceptation de la vie comme elle est, l'adhésion souriante à un monde où l'on sait que domine présen-

have seen close has had a happier », écrivait Macaulay, dans son journal, au jour de son 55^e anniversaire.

1. *Rel. Med.*, II, sect. 11.

2. Sonnet XXVIII.

3. Cf. *Christian Morals*, III, sect. 11. C'est la conclusion même de *Religio* : le bonheur n'est qu'au Ciel : « Whatsoever else the world terms happiness, is to me a story out of Pliny, a tale of Boccaccio or Malizspini, an apparition, or neat delusion, wherein there is no more of Happiness than the name. » (*Rel. Med.*, II, sect. 15.)

4. « [...] we come not into the world to run a race of delight, but to perform the sober acts and serious purposes of man ? » (*Chr. Mor.*, III, 23.)

tement le mal, c'est ce dosage heureux de pessimisme sans aigreur et d'optimisme sans niaiserie, qui donne à l'attitude de Browne sa note originale. Non pas que cette philosophie lui soit propre, mais il sut la vivre avec une inaltérable harmonie.

Harmonie ! Cet ordre où il tendait, cette proportion divine qui l'enivrait ¹, il s'efforça de les faire chanter en lui-même. Et ce secret de sa vie morale pourrait bien nous livrer le mystère de son art. Parce qu'il portait en lui cet élan vers un ordre supérieur, par ce désir de consonnance avec l'immortelle *Mousikê*, il fut donné à ce petit médecin provincial, si étranger à tout esthétisme, d'enseigner à la prose anglaise quelques-unes de ses cadences les plus subtiles et de ses plus chatoyantes modulations.

Mais cela vient trop tôt...

Qu'il nous suffise, pour le moment, d'avoir montré en Sir Thomas Browne le *vir bonus*, et l'on verra plus tard combien il fut aussi *dicendi peritus*.

1. « It is my temper and I like it the better, to affect all harmony [...]. Whosoever is harmonically composed delights in harmony, etc. » (Toute la section 9 de la 2^e partie de *Religio Medici* serait à citer ici.)

DEUXIÈME PARTIE

LA PENSÉE

CHAPITRE PREMIER

LE CROYANT ET LE PHILOSOPHE

I. Une légende : l'athéisme de Browne. — II. Autre légende : le Browne sceptique. — III. Sympathies romanisantes de Browne ; leur nature, leurs limites et leur source. — IV. « Dieu d'Abraham et de Jacob, non des savants ». — V. Le goût du mystère. — VI. Sincérité et profondeur du sentiment religieux chez Browne.

I

Un des exemplaires de *Religio Medici*, à la Bibliothèque Nationale, portait une mention manuscrite informant le lecteur que Thomas Browne « un des plus déclarez ennemis de toute religion » avait été jadis chassé d'Oxford « pour ses débauches », mais qu'avant de mourir, saisi de remords, il avait écrit « une lettre pleine de sentimens de pénitence ». Cette lettre, précisait-on, se trouvait dans un recueil posthume de ses dialogues¹ ».

Les débauches à part, Clément, Garde de la bibliothèque du roi, auteur présumé de cette annotation, ne faisait que

1. W. A. Greenhill, éditeur méticuleux de *Religio*, copia lui-même cette note. C'est à lui que nous l'empruntons. L'exemplaire qui la portait est actuellement introuvable. Pour plus de sûreté, nous avons examiné non seulement les exemplaires de *Religio*, que possède la Nationale, mais toutes les œuvres de Browne. Nous n'avons pu découvrir la mention de Clément. L'attribution à celui-ci de la note en question est également de Greenhill (Préface de *Religio*, p. ix, n. 3). Nicolas Clément avait d'abord été employé par Carcavi, bibliothécaire de Colbert. En 1692 il succéda à Thévenot comme sous-bibliothécaire de la bibliothèque royale. Il mourut en janvier 1712 (*Biographie Universelle* de Michaud). Son annotation n'est pas aussi scandaleuse que le pense Greenhill. Il est probable qu'il aura simplement confondu Thomas Browne avec le Tom Brown des *Amusements Serious and Comical* (1663-1704).

répéter, en l'agrémentant de détails inédits, une tradition déjà ancienne. Depuis la deuxième moitié du XVII^e siècle, en effet, le nom de Browne s'était trouvé mêlé à des dissertations théologiques de luthériens allemands dont plusieurs avaient accusé d'athéisme l'auteur de *Religio*. Était-ce faute d'attention, d'intelligence ou pieuse rouerie (afin d'écarter les esprits de ce louche anglican aux sympathies romanisantes), on ne sait, mais la légende avait de la vigueur et bien qu'elle eût trouvé, en Allemagne même, d'honnêtes contradicteurs¹, elle devait valoir encore à Browne, en plein XIX^e siècle, l'honneur d'une citation dans un répertoire des athées illustres².

Cette calomnie, ou cette méprise, indignait beaucoup Johnson. Elle aurait dû le faire sourire. Mais Johnson ne souriait pas quand il s'agissait de religion et il tenait à disculper son cher grand homme, qu'il estimait plus, au fond, pour sa pitié que pour son style. La tâche était facile. Il suffisait de faire parler Browne. C'est ce qu'il fit³.

Au vrai, la philosophie qu'on prêtait à Browne lui était si étrangère qu'il n'y croyait pas chez les autres. Ni les Stoïciens, ni les Epicuriens, ne furent, selon lui, des athées. Ceux-ci entendaient par *nécessité* l'immuable vouloir divin ; ceux-là croyaient l'Être Suprême au-dessus des affaires des hommes mais ne l'abolissaient pas⁴. L'idée qu'on pouvait être athée, se dire athée, soulève chez Browne, d'ordinaire si maître de soi et si modéré dans la dispute, une vraie bouffée de colère : « Dire qu'il n'y a pas de Dieu, c'est faire le plus fieffé mensonge ! », s'écrie-t-il⁵. D'ailleurs, qui serait assez ennemi de soi-même pour souhaiter qu'il n'y eût pas de

1. Sur ces dissertations dans les deux sens, voir, outre la bibliographie donnée par WILKIN (*Works*, II, p. xv), les nos 230, 234, 237, 243, 246, 247, 248, 251, 254, 255. de la *Bibliography* de Geoffrey Keynes. et aussi Wilhelm Schonack (*infra*, 4^e partie, ch. III, § VII).

2. Cf. notre *French Bibliography of Sir Thomas Browne*, sect. V, s. v. MARÉCHAL.

3. Cf. *Life*. (*Works*, I, p. LIII).

4. *Rel. Med.*, I, 20.

5. *Pseud. Ep.* I, X.

Dieu ? Notre existence est suspendue à l'essence divine et si Dieu n'était pas, nous nous abîmerions dans notre néant naturel. L'athéisme est une chose si contre-nature qu'il est inexplicable sans une intervention diabolique. Jamais, sans les manœuvres du démon, l'homme ne fût tombé dans cette inconcevable aberration ¹.

II

Personne, depuis longtemps, ne parle plus de Browne athée. Il faut, pour retrouver cette caricature, secouer la poussière de maussades in-4° latins, qu'on ne connaît le plus souvent que par ouï-dire, grâce à de très savantes et spéciales bibliographies. Mais le démon qui s'était ingénié à faire défigurer l'image de Browne par des théologiens allemands a su, depuis, retrouver de nouveaux alliés et, l'expérience aidant, il les a choisis plus subtils, plus élégants et d'une apparente véracité. Il a donc suggéré aux critiques modernes

1. *Ibid.* — Comment, en présence de textes aussi formels, des lecteurs, même superficiels, ont-ils pu accuser Browne d'une attitude philosophique qui ne lui inspirait que de l'indignation ? Probablement par lecture fautive d'un autre texte que l'on opposait à tous ceux-là : « To that subterranean idol of God of the earth, dit Browne, parlant de l'or, I do confess I am an atheist ». (*Rel. Med.*, II, 13.) Cette phrase : « I do confess... » était séparée de la précédente par un point et non une virgule, dans toutes les éditions, jusqu'à Wilkin, et, coupée du contexte, pouvait servir de base à la thèse de l'athéisme. Mais il suffisait de lire la suite pour dissiper toute confusion : « I cannot persuade myself to honour that the world adores ». Browne n'avait voulu qu'exprimer sous une forme piquante son mépris de l'idolâtrie des richesses. Le traducteur latin n'avait pas hésité à rendre le texte ainsi : « Stygii istius et subterranei idoli atheum esse fateor ». Greenhill considère que le changement de ponctuation n'était pas nécessaire, tant le sens est manifeste. (Cf. p. 290, note sur la p. 120, lignes 22, 23.) — De même, la dernière partie de la section 47 de *Religio*, coupée de son contexte, pourrait faire passer Browne pour le dernier des mécréants : « The life, therefore and spirit of all our actions is the resurrection, and a stable apprehension that our ashes shall enjoy the fruit of our pious endeavours : without this, all Religion is a Fallacy, and those impieties of Lucian, Euripides, and Julian, are no blasphemies, but subtle verities, and Atheists have been the onely Philosophers ».

que le vrai Browne, le seul intéressant et digne de leur observation, n'était pas ce chrétien bourgeois qu'il se disait lui-même, mais un pyrrhonien plus ou moins avoué, infiniment plus varié, intelligent et esthétique que ce banal anglican orthodoxe. Et voilà pourquoi notre tâche se trouve maintenant, après avoir cité pour mémoire Browne l'Athée, pur souvenir historique, de réviser, et si possible d'anéantir, cet avatar moderne de Browne le Sceptique, plus spécieux que le précédent, et toujours vivant, mais auquel les remarques qui vont suivre enlèveront, on l'espère, une partie de sa vraisemblance et de sa vitalité.

L'athéisme de Browne était une invention. Son scepticisme est une interprétation. Il y a bien — ou il y eut, à un certain moment — chez Browne du scepticisme, ou du moins quelque chose qui a pu passer pour du scepticisme et qu'il faut regarder de près. Ainsi, Browne, tout en s'affirmant bon chrétien et docile à l'enseignement de son Eglise, ne cache pas qu'il trouve dans la Bible des problèmes de solution difficile : comment la colombe de l'arche retrouva-t-elle son compagnon, puisqu'elle ne revint pas ? Que faisait l'âme de Lazare avant de ressusciter ? A qui reviendra la côte d'Adam d'où Eve sortit, à la résurrection des corps¹ ? Ou bien, encore, comment Moïse a-t-il pu réduire en poudre le veau d'or, puisque le feu liquéfie l'or² ? Et non seulement Browne pose ces questions et beaucoup d'autres, mais il achève notre inquiétude en nous assurant qu'il saurait, s'il le voulait, produire un « catalogue de doutes » inédits³.

Ce n'est pas tout. Browne avoue avoir éprouvé jadis de la sympathie pour plusieurs opinions réputées hérétiques : il admettait que l'âme humaine s'assoupissait, après la mort, pour ne reprendre conscience qu'au jour du jugement dernier⁴ ; il lui répugnait que les réprouvés fussent éternelle-

1. *Rel. Med.*, I, 21.

2. *Ibid.*, 50.

3. *Ibid.*, 22.

4. *Ibid.*, 17. C'était l'opinion d'un groupe de théologiens, les *mortalists*, qui, en 1643, publièrent un opuscule où était résumée leur doc-

ment châtiés ; enfin, il se sentait enclin à prier pour les morts ¹.

Outre ces symptômes positifs, Browne manifeste une tendance à un libéralisme qui n'est pas souvent le fait des convictions ardentes : il est tolérant ; il n'anathématise personne ; il est plein d'indulgence pour les autres credo ², et sa mollesse à défendre ses propres convictions donnerait à penser qu'il n'y voit que des opinions probables ³. A quoi bon, dit-il, s'attacher aujourd'hui avec tant d'âpreté à ce qu'on ne croira peut-être plus demain ⁴ ? Est-ce là le ton d'une ferme créance ?

Tels sont, en bref, chez Browne les traits ou les aveux qui, pour plusieurs, suffisent à faire de lui un indéniable sceptique. Mais c'est, croyons-nous, à condition d'appuyer sur les traits, d'altérer les aveux et de biffer les contextes.

Dire, comme on l'a fait, que Browne lit et relit la Bible, « l'examine en tous sens », dans le but d'en relever « les absurdités et les impossibilités » ⁵, c'est donner à ses curiosités exégétiques une âpreté et une ardeur qu'il ne nous laisse pas lui-même soupçonner, car il ne s'attarde pas, comme on l'a vu, aux difficultés scripturaires. Il les constate, après tant d'autres, et, après eux, se flatte d'en découvrir de nouvelles, si besoin est ; mais ce besoin, il ne paraît pas qu'il le ressente, et la solution générale qu'il donne à cette catégorie de problèmes suffit à nous montrer qu'ils ne lui torturaient pas l'esprit. Pour Browne, ces « absurdités » et « impossibilités » ne sont qu'apparentes ; elles ne prouvent que la faiblesse de notre entendement et non la fausseté de l'Ecriture. Il suffit, croit-il, pour tout aplanir, de se réfugier

trine : *Man's Mortality [...] wherein 'tis proved [...] that at the Resurrection is the beginning of our immortality and then actuall Condemnation and Salvation and not before.* (Cf. D. Saurat, *Milton Man and Thinker*, p. 312.)

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*, I, 25.

3. *Ibid.*, 6.

4. *Ibid.*, II, 8.

5. J. Texte, *Sir Thomas Browne*, p. 75.

dans l'argument de la toute-puissance divine et c'est ce qu'il ne manque pas de faire ¹.

On peut objecter que le Browne sincère, véridique, c'est le Browne qui soulève les doutes, et que l'autre, le Browne qui les écarte, est un prudent, un politique, un diplomate, ou si l'on veut, un sage — « Messieurs, ami de tout le monde ! » — soucieux d'éviter les histoires. Et c'est ce qu'insinue, sans malice, parce que cela lui semble le vrai, Edmund Gosse, à propos des hérésies de Browne :

« Il déclare, dit-il, presque onctueusement, que jamais il n'a révélé ces erreurs meurtrières pour les âmes à aucun de ses amis les plus intimes (alors qu'il les révèle maintenant au monde entier). Il nous assure avec beaucoup de volubilité qu'il n'a pas de goût pour le prosélytisme et ne se sent aucunement la vocation d'un fondateur de secte ² »,

Browne, de fait, déclare avec netteté que ces théories ne furent jamais chez lui que des inclinations de l'esprit ou du cœur, qu'il ne chercha ni à défendre ni à propager, pas même à fortifier pour son compte ³. Mais on ne sent pas, dans cette déclaration de ton onctueux et il n'y met pas une particulière volubilité. Au demeurant, on ne voit pas ce qui, dans le reste de son œuvre, ou dans ce que nous savons de sa vie, nous autoriserait à douter ici de sa parfaite bonne foi et nous voyons, au contraire, avec la plus grande netteté, ce qui nous interdit d'accepter l'interprétation de son critique et biographe ⁴.

La tolérance de Browne est un état d'esprit manifeste. Mais elle n'implique pas nécessairement chez lui le détachement de ses opinions ou l'incertitude de ses principes. Elle était le fruit d'un long commerce avec les livres et les idées, se combinant avec une nature spontanément pacifi-

1. *Rel. Med.*, I, 21

2. E. Gosse, *Sir Thomas Browne*, p. 31.

3. *Rel. Med.*, I, 7.

4. Sur la possibilité d'une évolution de la pensée chez Browne, ou sur son désir de masquer sa pensée intime, voir *infra*, Appendice.

que et avec les expériences assouplissantes d'un séjour prolongé au dehors.

D'ailleurs, craignons ici de donner à cette tendance libérale un relief trop personnel. Sans doute cette bienveillance pour la religion d'autrui est remarquable en un temps « où on se tuait encore pour des questions de surplis ou de gémissements ¹ », mais Browne n'est pas seul à désapprouver la violence en matière de propagande religieuse. Sa tolérance n'est pas l'état d'esprit courant de l'époque ; on la trouve ailleurs que chez lui et d'aussi bon aloi ².

Reste cette phrase, qu'on dirait extraite de Montaigne, que « nous ne faisons qu'apprendre aujourd'hui ce que notre jugement mieux informé rejettera demain » ; mais cette maxime est sans portée dans le présent débat, car elle vise la philosophie, c'est-à-dire un champ d'investigation que Browne a toujours réservé et non la théologie, où il entend, pour plus de sûreté — sûreté morale — garder la route commune ³.

Qu'on le tourne et le retourne en tous sens, lui et son œuvre, jamais, honnêtement, on ne fera de Thomas Browne un frère — pas même un petit cousin — de Montaigne ou de Selden. Dût-il y perdre du piquant, il faut se résigner à ne pas voir en lui un précurseur de Bayle ou de Saint-Evremond ⁴. Au temps où il lui plaît de se présenter à nous comme écrivain, Browne se donne comme anglican orthodoxe, ne marchandant point son obédience partout où son Eglise se prononce : « Où l'Ecriture se tait, l'Eglise est mon texte, où elle parle, elle n'est que mon commentaire ». Quand l'une et l'autre sont muettes, alors seulement il suit la règle de sa raison ⁵. Pas une ligne de ses écrits postérieurs, pas un geste

1. Jusserand, *Hist. litt.*, t. II, p. 873.

2. Cf. *infra*, 2^e partie, ch. III, § III.

3. *Rel. Med.*, I, 6.

4. Cf. Texte, *op. cit.*, « son scepticisme d'érudit qui fait pressentir celui de notre Bayle » (p. 74).

5. *Rel. Med.*, I, 5. Browne n'ignore rien des libertés qu'il peut légitimement prendre avec les récits scripturaux. Il sait toute la ressource

privé ne nous autorisent à douter de l'honnêteté parfaite de cette profession de foi.

III

Du même coup se règle la question de son romanisme. Car Browne, faux athée et pseudo-pyrrhonien, accumulant sur sa tête les avatars et les antinomies, eut encore la fortune d'être dit catholique. Dans la traduction latine de *Religio* qui parut à Paris en 1644, l'éditeur anonyme donnait l'auteur comme un anglican malgré lui, « *ad sectam anglicanam per vim malignam nativitatís aut fortunæ præter voluntatem advectum* ¹ ». Au vrai, l'erreur, ici, ou la tromperie, n'est pas erreur totale ou tromperie insolente ; de l'une et de l'autre, on trouve chez Browne l'amorce ou la suggestion : dans son faible pour plusieurs dévotions romaines ², dans son aversion pour les violences de fait ou de langage contre les catholiques, qu'il ne peut regarder comme des ennemis, mais seulement comme des frères séparés, dont on réproouve sans haine quelques manières de vivre et de voir, frères néanmoins, pour qui reste au cœur une tendresse.

De là à une adhésion doctrinale il y avait loin. Seul, un lecteur distrait ou passionné pouvait rapprocher les distances ³. L'éditeur anonyme fut cet étourdi ou cet apologiste trop zélé : il fit de Browne un anglican forcé, contrit, presque meurtri. Il était, au contraire, de l'église protestante, un

des interprétations symboliques. Il se peut, comme le dit le Talmud, que la tentation d'Adam par sa compagne figure la séduction de la raison par l'instinct, de l'intelligence par les sens. Il sait que « d'ineffables mystères sont souvent, dans l'Écriture, exprimés de manière vulgaire et par images, non comme ils sont en effet, mais de manière à être compris des hommes ». (*Ibid.*, 45.)

1. Cf. Traduction latine de *Rel. Med.*, éd. *Juxta Exemp. Lug. Bataur.*, 1644, *Lectori*, p. 3 (non numérotée).

2. Cf. *supra*, 1^{re} partie, ch. II, § I.

3. En contraste avec ses sympathies catholiques, cf. le passage de *Pseudodoxia* où il déclare superstitieuse la croyance en la présence réelle dans l'eucharistie (I, 4, *Works*, II, p. 207).

filz aimant, souriant et librement fidèle¹. Rien ne l'y choquait que le nom, où son oreille percevait un bruit de discordes².

Il ne faut pas, au surplus, faire de ce penchant catholique un trait marquant, original, presque exclusif. On le trouve chez des contemporains comme Donne et Henry Vaughan et, plus que Browne, l'auteur de *Rasselas* vénéra les pèlerinages³.

Ces sentiments, n'étaient même pas, comme on pourrait le croire, le partage d'une élite, un raffinement, une élégance s'attachant par snobisme aux formes du passé. Ils avaient de fortes racines dans l'âme anglaise. Cinquante ans avant la naissance de Browne, le mouvement populaire qui abattait Northumberland et acclamait Marie, accueillait en même temps avec des cris de joie, le retour de la messe⁴. Mouvement profond, durable, comme le prouve, trente ans après, le succès « étourdissant » des jésuites Campian et Parsons⁵ ; comme le prouve encore, sous nos yeux, cette

1. *Rel. Med.*, I, 5.

2. « I am of that reformed new-cast religion, wherein I dislike nothing but the name » (*Ibid.* 2). Keck commente ainsi ce passage : « i. e. Lutheran, Calvinist, Zuinglian, etc. » (*Annotations upon Rel. Med.*, sect. 2.)

3. Sur le rôle privilégié de la Vierge dans la théologie poétique de Donne et du Siluriste voir, de l'un, notamment, « *The Annuntiation and Passion* », de l'autre the « *Knot* » :

« Thou art the true Loves-knot ; by Thee
God is made our Allie... »

Ces tendances sont opportunément mises en lumière par R. Sencourt (*Outflying Philosophy*, p. 251 sq.). — Pour Johnson, il suffit de rappeler le jugement d'Imlac sur les pèlerinages, et la prière que lui-même composa (26 avril 1752, après minuit) pour demander à Dieu de lui manifester la présence protectrice de l'âme de sa femme. (*Boswell's Life*, éd. G. B. Hill, vol. I, p. 235.)

4. « London alone remained true to Protestantism. Over all the rest of the country the tide of reaction swept without a check. The married priests were driven from their churches ; the new Prayer-book was set aside ; the Mass was restored with a burst of popular enthusiasm. » (J. R. Green, *Hist. of the Engl. People*, éd. 1876, ch. VII, p. 354.)

5. « For the moment their success was amazing. The eagerness shown to hear Campian was so great, that in spite of the denunciations of the

curieuse aile droite de l'Eglise Etablie où renaissent d'instinct : le culte de la Vierge et des saints, chapelet, confession, ferveur eucharistique...

Devant ces analogies, en avant et en arrière, nous ne pouvons douter que ce goût de Browne pour « ce qu'un zèle intempestif nomme superstition »¹ n'était, en sa personne, que l'affleurement, sous forme de source discrète, d'un grand courant d'eau vive qui n'a cessé de parcourir souterrainement l'âme anglaise et qui, selon que s'affaiblit l'obstacle, vient sourdre chez des individus ou s'épanouir dans des groupes.

IV

Ni athée, ni sceptique, ni catholique : anglicane sincèrement, mais libérale, telle se dessine dans ses grandes lignes, une fois rendue à sa réalité, la pensée religieuse de Browne. Mais cela est trop négatif ou général : forme ou cadre plutôt que substance. Il faut voir maintenant le contenu.

Browne est chrétien avant d'être philosophe. C'est dire que son Dieu, comme le Dieu de Pascal, n'est pas d'abord celui des savants ; c'est le Dieu d'Abraham et de Jacob, un Dieu personnel, historique, dont le fils, fait homme, est mort pour les hommes sur la croix. Notons de suite, pourtant, que cette foi n'entraîne pas chez lui de vues naïvement anthropomorphiques. Le respect de la Bible n'enlève pas de hardiesse à sa pensée métaphysique : Dieu n'a jamais pris la forme d'un vieillard musclé, à barbe luxuriante, et Moïse « commit une grosse absurdité philosophique quand, avec ses yeux de chair, il désirait voir Dieu ».

government, he was able to preach with hardly a show of concealment to a vast audience in Smithfield. » (*Ibid.*, p. 401.)

1. « I am I confess, naturally inclined to that which misguided zeal terms superstition. » (*Rel. Med.*, I, 3.)

2. *Rel. Med.*, I, 49. Ce passage est donné par J. Texte comme un exemple des libertés de langage que se permet Browne à l'égard des choses sacrées : « Il (Browne) déclare en termes assez crus que Moïse a com-

Cet invisible Dieu-esprit n'est pas pour autant une abstraction. C'est une réalité vivante et chaude dont la contemplation allume en Browne un lyrisme platonicien :

« Je suis sûr qu'il existe un Esprit universel jouant en nous, sans pourtant faire partie de nous. C'est l'Esprit de Dieu, feu et splendeur de cette noble et puissante Essence, vie et chaleur radicale des esprits et des êtres qui ignorent la vertu du soleil. C'est cette douce chaleur qui couva sur les eaux et, en six jours, fit éclore l'univers. C'est cette irradiation qui dissipe les brouillards de l'enfer, les horribles nuages de l'épouvante, du chagrin et du désespoir, et tient notre esprit dans la sérénité. Quiconque n'est pas réchauffé par ce souffle et la douce ventilation de cet Esprit-là, j'ai beau sentir battre son pouls, je ne suis pas certain qu'il vive ; car pour moi, en vérité, sans cet Esprit, je ne trouverais ni chaleur sous les tropiques, ni lumière au cœur du soleil ¹ ».

Ce Dieu infus dans le monde que pourtant il transcende n'a rien d'aristotélicien. C'est un Dieu-providence. Il n'a

mis une grosse absurdité en désirant voir Dieu. » (*Op. cit.*, p. 75.) Notons simplement que Browne parle ici d'absurdité philosophique et que l'atmosphère du morceau est bien aux antipodes de la disposition d'esprit que l'on suggère : « Demander où est le ciel, c'est demander où Dieu est présent, où nous avons la gloire de cette vision bienheureuse, etc. » Le mot « absurdité » vient ici naturellement, appelé par l'enthousiasme théologique où s'exalte Browne. Dans le contexte, c'est une pieuse exclamation. La citation incomplète qu'on en donne en fait une malice volfairienne...

1. *Rel. Med.*, I, 32. Ce passage rappelle l'inspiration miltonienne de :

« Hail Holy Light offspring of Heaven first born »

et de plusieurs autres passages de *Paradise Lost*, dont D. Saurat a fait une si suggestive exégèse (Cf. *Milton Man and Thinker*, p. 302). Il ne faudrait pourtant pas se hâter de rapprocher les vues de Browne — ou plutôt ses images — des analogies rencontrées chez Robert Fludd (*De Macrocosmi historia* I, I, cap. VI, p. 28, ap. Saurat, *ibid.*). Outre qu'il répudie avec netteté le panthéisme qu'on pourrait supposer caché sous ces métaphores, il n'y a aucune raison de vouloir retrouver chez un auteur particulier l'origine de conceptions qui ne sont chez lui, semble-t-il, que des thèmes émotifs et qui étaient des lieux-communs d'une certaine littérature. (Cf. *infra*, ch. V, § II.) On peut noter à ce propos que nulle part Browne n'a prononcé le nom du fameux occultiste et qu'il n'avait aucun de ses livres.

pas seulement réglé de manière prévisible, par ses grandes lois simples, la marche du monde ; par des voies plus obscures et sinueuses et que seuls nous dévoilent leurs aboutissants, il dispose des destinées des hommes et des nations. Est-ce une chance aveugle qui, poussant Monteagle à avertir Cecil, comte de Salisbury, fait avorter le Complot des Poudres ¹ ? Et croira-t-on à un coup du hasard, quand se met à souffler l'ouragan où s'éparpille l'Invincible Armada ² ?

Ce que notre ignorance appelle Fortune c'est l'effet de la Providence. Rien dans le monde qui ne vienne de Dieu. Tout a été par lui compté, pesé, divisé. Il n'est pas de hasard ³.

La vie de Browne en est un exemple et une preuve. A peine parvenue à la moitié de sa durée moyenne, n'apparaît-elle pas déjà comme une texture serrée, logique et bien liée, où le mal et le bien conspirent vers un but unique, comparable au but de l'artiste dans l'œuvre d'art ; comme un organisme où rien ne saurait être supprimé, déplacé, sans détruire l'économie et la réalité même du tout ⁴ ? Point de doute que, pour Browne, toute vie, examinée avec un vrai désir d'y voir clair, ne livre ce même secret de son intime nécessité. Dieu, par des voies impénétrables à l'avance, mais

1. *Rel. Med.*, I, 17 : « 'Twas not dumb chance, that to discover the Fougade or Powder-plot, contrived a miscarriage in the letter. » Le texte est d'interprétation difficile. Aucune lettre ne fut proprement égarée. Un des conspirateurs, Francis Tresham, pour sauver son parent Lord Monteagle, lui écrivit d'être absent le jour de l'ouverture du Parlement. Monteagle porta la lettre au comte de Salisbury. C'est dans ce sens qu'on peut dire qu'elle s'égara.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, 18.

4. Cf. *supra*, 1^{re} partie, ch. II, § II. Les résultats pratiques de cette conception sont considérables : humilité devant la volonté divine exprimée par les événements de notre vie ; compréhension sympathique des défauts de ceux qui nous entourent, ces défauts étant, temporairement du moins, des éléments indispensables de leur caractère et de notre amélioration ; à la limite : acceptation non seulement résignée, ou paisible, mais joyeuse, mais amoureuse, du monde tel qu'il est ; car c'est bien ce « meilleur des mondes possibles », entrevu par le génie de Leibniz.

qui se laissent ensuite repérer, règle ainsi le détail en vue de l'ensemble, comme il a conçu l'ensemble pour son détail, tout en réservant, dans ce mécanisme, le jeu nécessaire à la liberté humaine.

Browne, en effet, n'est pas fataliste. Son déterminisme providentiel n'exclut pas la prière, prévue sans doute et indispensable tout comme une autre cause. Il la préconise même dans les matières les plus futiles ¹.

Browne ne dit pas comment il concilie cette préordination des choses et la liberté humaine. Sa réponse, si on lui eût posé la question, n'est guère douteuse : avec Bossuet, il nous eût recommandé de tenir bon les deux bouts de la chaîne, sans vouloir explorer la zone invisible où l'enchaînement se poursuit.

V

Ce mystère, au reste, ne pouvait le choquer. Aucun mystère ne le choquait. Browne, en métaphysique, ne respire bien que sur les cimes. Là où l'atmosphère de la pure logique se raréfie, il ne suffoque jamais. Tout au contraire, c'est le milieu qui lui convient : il s'y complait, il s'y dilate. Le monde des analogies, non de la dialectique, est le sien. La comparaison de l'Etre divin à un cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part, le ravit. Il ne se lasse pas de la répéter ². Le vague même de l'image semble lui procurer une euphorie spirituelle : « Cette description allégorique d'Hermès me plaît mieux que toutes les définitions de la théologie. Là où je ne puis satisfaire ma raison, j'aime à flatter ma fantaisie ³ ». Se réfugier, en cas de doute,

1. *Rel. Med.* : « 'tis not a ridiculous devotion to say a prayer before a game at Tables. »

2. *Rel. Med.*, I, 10 ; *Christ. Mor.*, III, 2 ; *Pseud. Ep.*, VII, 3 ; *Gard. of Cyr.*, V. Cette comparaison était classique au moyen âge. On l'attribue tantôt à Empédocle, tantôt, comme Browne, à Hermès Trismégiste. Pascal aussi l'affectionnait. (*Pensées*, sect II, n° 72, éd. Brunschvicg.)

3. *Rel. Med.*, I, 10.

dans l'aphorisme de Tertullien : *certum est quia impossibile*, n'est pas pour Browne une tactique onéreuse¹ ; il s'y livre spontanément et y trouve de la satisfaction. Sa foi, lui semble-t-il, aurait moins de mérite et de fraîcheur si l'évidence la lui imposait. Et il se félicite naïvement de n'avoir pas été de ces Hébreux devant qui s'ouvrit la Mer Rouge, ou de ces grabataires qui se relevaient guéris sous la main de Jésus².

N'allons pas pour autant faire de Browne un autre Denys le Mystique. Il ne s'abîme pas dans le mystère de l'incompréhensibilité divine ; il n'aspire pas à se perdre dans le *Nuage de l'Inconnaissance*³. Si le problème mystique a pu le préoccuper, il n'y a pas apporté de solution personnelle. Son mysticisme, à lui, tient plus de l'abandon du rêve que de la conquête contemplative. L'âpre torture de la nuit de l'esprit lui est inconnue. Son âme un peu molle veut d'autres climats : une douce pénombre, où les choses prennent des contours si flous qu'il soit permis d'y mettre, comme en des nuages, les plus changeantes et les plus capricieuses chimères. De là, ce malaise que lui donne la définition coupante du théologien. Il se blesse à ces arêtes vives et ne peut plus prendre l'essor. L'image, la périphrase, l'analogie, le symbole, de préférence lointains, obscurs — et, comme il dirait, hiéroglyphiques — voilà qui l'émeut, le stimule, l'enchanté, et le met dans l'état le plus propre à nous enchanter à son tour.

Mais cet amour de l'imprécis, ce goût des nuages, ne ca-

1. *Ibid.*, 9.

2. Naïvement », disons-nous, car Browne est manifestement dans l'erreur. Le miracle des yeux ne convertit que les convertis du cœur. Le surnaturel, si on l'admet, peut avoir des sources diverses : Dieu, des esprits (malins ou bienfaisants), ou encore des causes naturelles inconnues. Les païens ne niaient pas les miracles chrétiens, ils traitaient simplement les chrétiens de sorciers. Les chrétiens ne niaient pas les oracles, ils en faisaient un prodige du Diable.

3. *The Cloud of Unknowing*, dont l'auteur serait, d'après les plus récentes hypothèses, un prêtre séculier du Norfolkshire, vivant dans la deuxième moitié du XIV^e s.

cherait-il pas une secrète recherche des raisons de douter ? Et ne retrouverions-nous pas ici, à un tournant inattendu, sous une forme subtile, mais cette fois bien authentique, le Browne pyrrhonien, le Montaigne anglais, que nous avons trop tôt, peut-être, congédié ?

Laissons Browne répondre lui-même. Il va nous dire qu'il ne cherche pas dans les obscurités métaphysiques ou scripturaires, des motifs de ne point prendre parti, mais, tout au contraire, d'affermir sa foi en humiliant sa superbe :

« Quand l'obscurité est trop épaisse pour notre entendement, il est bon de nous reposer dans une description, une périphrase ou même un à-peu-près. En intimant à notre raison combien elle est impuissante à pénétrer les effets visibles et patents de la nature, nous la rendons plus humble et mieux soumise aux subtilités de la religion. C'est ainsi que je dresse mon esprit farouche et mal dompté à s'abattre sur l'appât de la foi ¹ ».

A quoi bon nous donner tant de mal à résoudre des problèmes pour lesquels notre intelligence n'est pas faite ; Dieu est immense, incompréhensible et notre entendement tout infirme. Dieu nous a donné la faculté de comprendre ce qu'il veut de nous. Il n'en faut pas davantage ².

On a parlé de Montaigne. C'est Pascal qu'il fallait dire : un Pascal moins âpre, moins torturé et mieux portant, mais aussi ardent à écraser la raison : *Vere tu es Deus absconditus*. C'est bien les *Pensées*, non point les *Essais*, que rappelle Browne, quand il parle de Dieu : Dieu, seul thème, avec la mort, qui fasse sourdre en lui les accents de la musique profonde et les répande tout à coup dans sa prose en nappes d'harmonie :

« In my solitary and retired imagination, I remember I am not alone, and therefore forget not to contemplate Him and His attributes Who is ever with me, especially those two mighty ones, His Wisdom and Eternity. With the one I recreate, with the other I confound my understanding ; for who

1. *Rel. Med.*, I, 10.

2. *Extracts from Common Place Books, Works*, IV, p. 388.

can speak of Eternity without a solœcism and think thereof without an Extasie ?¹. »

VI

Et pourtant on ne peut dire, au sens fort, que Browne soit un mystique. Son extase, puisqu'il vient de prononcer le mot, ne l'arrache pas à lui-même.

Verlass ich mich
So find ich Dich
O überwesentliches Gut !

dit un vieux lied. Rien ne fait soupçonner que Browne ait passé par la porte basse du renoncement chantée par le minnesænger. L'excellent homme a pu bannir le moi d'orgueil ; le moi de vanité est resté chez lui bien vivace et son expérience contemplative est une chose très pauvre comparée à l'envol éperdu des grands mystiques. Pauvre, mais pas méprisable. L'enthousiasme religieux de Browne a une très belle et pure résonnance et le lyrisme où il le porte ne suggère à aucun moment le truquage ou même l'hyperbole. C'est que la métaphysique techniquement médiocre du penseur est soutenue et nourrie par la piété vraiment simple et ardente du chrétien.

Browne, on l'a vu², était autre chose qu'un croyant de vie correcte, voire édifiante. Il était ce que les auteurs spirituels appellent un homme « de vie intérieure ». Et l'on veut dire par là qu'il ne voyait pas seulement dans sa religion un procédé de salvation, une règle de conduite pratique, une obéissance à l'Eglise, une assiduité liturgique : il en faisait surtout un commerce d'amitié avec son Dieu où il apportait, pour son compte, un esprit d'inlassable prière. Cette piété intime et forte, on s'est senti plusieurs fois sur le point d'en douter : son beau style apprêté drape la pensée de si nobles plis qu'on se prenait à redouter une attitude. Crainte vaine !

1. *Rel. Med.* I, II.

2. Cf. *supra*, 1^{re} partie, ch. VII, § IX.

Les apartés nous sont garants de la droiture de ces tirades. Car c'est au moment qu'il murmure des paroles secrètes que Browne nous livre les plus émouvantes richesses de son trésor spirituel : telles ces résolutions tirées de notes privées ; rayon de clair soleil où resplendit soudain, dans sa candeur, cette âme délicieusement neuve :

« Ne jamais passer un jour sans invoquer Dieu, par une septuple prière solennelle : le matin, le soir et cinq fois dans l'intervalle ; ce que je fais depuis longtemps à l'image de David et de Daniel, avec honte et componction de l'avoir longtemps omis, jusqu'au jour où je fus frappé dans une lecture, de la coutume des Mahométans qui prient cinq fois par jour.

« Prier et glorifier Dieu au cours de la nuit quand, dans mon lit, au milieu de l'obscurité, je ne pouvais (*sic*) dormir ; faire de brèves oraisons jaculatoires chaque fois que je m'éveillais et quand tintait la cloche de quatre heures ¹ ; ou, dès que j'apercevais la lumière, dire la collecte de notre liturgie : « Dieu éternel qui m'avez amené sain et sauf au début de ce jour, etc. ² ». Prier en tous lieux où la solitude y invite ; dans toute maison, dans n'importe quelle rue ou sur n'importe quelle route ; et ne point connaître de rue ou de passage, dans cette ville, qui ne soit témoin que je n'ai pas oublié mon Dieu et mon Sauveur ; et qu'il en soit de même pour toute paroisse ou toute ville où je suis allé.

« Profiter, pour prier, de la vue de toute église que j'aperçois ou près de laquelle je passe.

« Puisque le soin des malades et les diversions inévitables de ma profession m'éloignent souvent de l'église, faire tous mes efforts pour ne pas manquer les sacrements aux jours habituels. Prier chaque jour en particulier pour mes malades et en général pour tous les autres, où qu'ils se trouvent, à quel-

1. Une personne de Norwich ayant perdu son chemin, une nuit d'hiver, pendant un orage, avait erré à l'aventure dans *Mousehold Heath* jusqu'à ce que le son de la cloche de Saint-Pierre-Mancroft (la paroisse de Browne) lui eût fait retrouver sa route. En souvenir et reconnaissance, elle fit une fondation suivant laquelle on devait sonner la cloche de Saint-Pierre chaque matin, à 4 heures (Greenhill, *op. cit.*, p. 284, n. 1). Du tintement de cette cloche Browne avait fait un appel à la prière.

2. Le texte de cette prière est, au *Prayer Book* actuel, légèrement modifié. Cf. *Morning Prayer, The third Collect for Grace*.

ques mains qu'ils soient confiés ; et, en entrant dans la maison d'un malade dire : « Que la paix et la miséricorde de Dieu soient en ce lieu.

« Après avoir entendu un sermon, faire une action de grâce, désirer pour le ministre la bénédiction divine et prier pour lui.

« Par temps orageux, quand il fait des éclairs et du tonnerre, de nuit ou de jour, prier pour que Dieu daigne protéger tous les hommes, et qu'il ait pitié de leur âme, de leur corps et de leurs biens.

« Quand je rencontre des êtres qui sont beaux, bénir Dieu dans ses créatures, prier pour la beauté de leur âme et afin qu'ils soient enrichis de grâces intérieures correspondant à la beauté de leur corps. Quand je rencontre des êtres physiquement disgraciés, prier Dieu de leur envoyer des grâces intérieures, d'enrichir leur âme, et de leur accorder la beauté de la résurrection ¹. »

Ce commentaire pratique du précepte *Sine intermissione orate* appartient peu à la littérature. Le style en est maladroit. Nulle part de ces *verba ardentia* que Browne savait si bien enchasser sur le champ orfévré de sa prose. Ce sont des notes, des notes cursives, jetées sur un carnet, que personne ne verra. De fait, peu les ont vues, moins encore comprises, et qu'elles importent plus, cent fois, pour connaître l'âme vraie de cet homme que telle ligne où l'on dispute, d'une œuvre de jeunesse.

Et qu'on ne dise pas qu'il s'agit là d'un Browne envieux, saisi par un accès de piété cacochyme. Outre qu'on ne sait pas quand ces lignes furent écrites, il serait facile de montrer qu'elles continuent sans heurt la courbe amorcée dans *Religio Medici*. Dès cette époque, en effet, en dehors des passages qu'une critique soupçonneuse pourrait taxer de « littérature », Browne sentait déjà des élans tout semblables à ceux qui lui inspirèrent les paragraphes qu'on vient de lire : témoin ces curieux vers latins trouvés dans deux manuscrits de *Religio* et insérés, pour la première fois, par Wilkin, dans le texte imprimé :

1. *Extracts from Common Place Books, Works, IV, p. 420-421.*

« Quousque patiere, bone Jesu ?
Judæi te semel, ego sæpius crucifixi ;
Illi in Asia, ego in Britannia, Gallia, Germania :
Bone Jesu, miserere mei et Judæorum ¹ ».

1. *Rel. Med.*, I, 1.

CHAPITRE II

LE GROYANT ET LE PHILOSOPHE

(suite)

I. *La mort et l'immortalité.* — II. *L'enfer.* — III. *Le Diable et son œuvre.*
— IV. *Les esprits angéliques*

I

L'idée de destruction totale de la personne humaine est, au sentiment de Browne, une chose aussi horrible que folle. Il plaint de tout son cœur les malheureux qui s'y abandonnent¹. C'est bien plutôt la vie présente qui devrait nous être à charge, si nous concevions clairement les félicités qui nous attendent dans l'au-delà². D'ailleurs, comment craindre l'anéantissement ? Dans quel état de mélancolie un homme doit-il être sombré pour imaginer que la vie actuelle soit une impasse au lieu d'un acheminement ! Cet instinct de survie qui s'agite en nous serait donc sans objet ? Cette attente où nous sommes d'un épanouissement et d'un repos serait une mystification de la nature ? Non, cette voix secrète ne peut nous tromper. Si rien ne satisfait ici-bas la partie supérieure de nous-mêmes, c'est qu'elle est faite pour un autre bonheur :

« Nous sommes plus que notre moi présent et ces espoirs d'immortalité ne furent allumés en nous que pour s'éteindre dans l'assouvissement³ ».

1. « And unto such as consider none hereafter, it must be more then death to die, which makes us amazed at those audacities, that durst be nothing, and return into their Chaos again. » (*Hydriotaphia*, 4.)

2. « Were the happinesse of the next world as closely apprehended as the felicities of this, it were a martyrdome to live. » (*Ibid.*)

3. *Ibid.*

Cela se fera tout simplement, sans miracle, comme conséquence de notre nature : étant hommes, « il y a quelque chose en nous qui peut être hors de nous et sera après nous ; bien qu'il soit étrange de ne pouvoir dire ce que ce fut avant nous, ou comment cela entra en nous ¹. »

L'existence dans l'homme d'un principe simple, inorganique, partant indestructible, l'assure donc de la perpétuité. Là-dessus, le credo de Browne se moule simplement sur le credo de la théologie classique : notre âme immortelle, dès qu'elle aura cessé d'animer le corps, gagnera son séjour naturel, le ciel ². Cela doit s'entendre de façon spirituelle : le ciel n'est pas un lieu. Jouir du ciel est une manière d'être et non pas occuper une portion nouvelle de l'espace ; c'est la possession et jouissance de Dieu ³.

Cette jouissance est le privilège des chrétiens. Si dût que cela puisse paraître, les païens vertueux ne connaîtront pas la béatitude. Tout au plus pouvons-nous admettre qu'une région plus clémente de l'enfer, quelque chose comme un premier cercle dantesque leur soit réservé ⁴. Est-ce si injuste, après tout ? Ces hommes n'ont fait que vivre suivant la loi de leur nature raisonnable ; ils n'ont acquis par là aucun droit à une rémunération surnaturelle. Aussi bien, le salut nous vient du Christ et ils ne l'ont point connu ⁵.

1. *Rel. Med.*, I, 36. — La Bruyère aurait-il lu ce passage ? On le croirait, tant il s'est rencontré dans l'expression de sa pensée avec Browne : « Il y a quarante ans que je n'étois point, et qu'il n'étoit pas en moy de pouvoir jamais estre, comme il ne dépend pas de moy qui suis une fois de n'estre plus ; j'ai donc commencé et je continue d'estre par quelque chose qui est hors de moy, qui durera après moy, qui est meilleur et plus puissant que moy : si ce quelque chose n'est pas Dieu, qu'on me dise ce que c'est ». *Caractères, Des esprits forts*, éd., 1691, p. 680.) Bien que la pensée de La Bruyère soit différente et que le « quelque chose » qui est « hors de nous » soit ici Dieu et chez Browne l'âme, la ressemblance de l'image et du mouvement de la phrase est remarquable.

2. *Ibid.*, 37.

3. *Ibid.*, 49 : « Where the soul hath the full measure and complement of happiness ; where the boundless appetite of that spirit remains completely satisfied, [...] that I think is truly Heaven. »

4. *Ibid.*, 54.

5. *Ibid.* Cf. Dante, *L'Enfer*, chant IV : « Et s'ils vécurent avant le

L'immortalité à laquelle Browne croit et aspire est, naturellement, une survie personnelle et consciente. Se continuer dans la mémoire des hommes ou dans sa progéniture n'a rien qui satisfasse son appétit d'immortalité. C'est en sa propre substance qu'il entend vivre sa vie d'outre-tombe ¹.

En revanche, une immortalité terrestre, fût-elle possible, ne le tenterait pas. La pensée de ne jamais mourir, si jamais l'esprit du mal la lui suggérait, serait vraiment intolérable ². Bien loin que l'idée de la mort enlève, pour Browne, de la saveur à la vie, elle lui fait la vie supportable ³. C'est parce

christianisme, ils n'ont pas adoré Dieu comme il faut. » Dans *Hydriothia*, Browne revient sur ce problème sans y donner de solution, mais il a peine à croire que des païens qui vécurent mieux que leurs maximes seront plus mal traités, après la mort, que des chrétiens incapables de régler leur vie sur leurs justes principes (chap. IV, 21).

Parlant de cette répugnance de Browne à damner les sages de l'antiquité, W. P. Dunn veut voir là : « l'effet d'un esprit libéral et cosmopolite que la chrétienté ne montrait pas à cette époque, mais qui pénétrait insensiblement dans la civilisation du XVII^e siècle grâce au contact qu'on venait de reprendre avec la culture des anciens ». (*Op. cit.*, p. 174.) C'est donner à la pensée de Browne le bénéfice d'une nouveauté apparente. Il y avait déjà longtemps que l'on avait donné du jeu à la formule « hors de l'Eglise point de salut ». Marsile Ficin, au XV^e siècle, parlait de la « sainteté » de Platon. Erasme — ou ce qui revient au même, un personnage de ses *Colloques* — s'écrie « Sancte Socrates ora pro nobis ! » et Zwingli promettait à François I^{er} qu'au ciel il ne manqueraït pas de trouver : Hercule, Thésée, Socrate, Aristote, etc., car « depuis la création jusqu'à la fin du monde il n'a pas existé et il n'existera pas de cœur droit, d'âme noble et pure qui ne jouisse du bonheur de se réunir à notre Père céleste ». (Cf. H. Pinard de La Boullaye, *Hist. comp. des religions*, t. I, p. 136-137.) De nombreux théologiens avaient placé Aristote au nombre des bienheureux, non seulement sans soulever de protestations, mais obtenant parfois l'approbation papale (Cf. Bayle, *Dict.*, s. v., Aristote). — Un contemporain de Browne, le franciscain François Bonal, allait jusqu'à traiter de « créance sauvage » cette notion « que Dieu n'a pris aucun soin et qu'il n'a tendresse quelconque pour toutes ces âmes sans nombre qui n'ont jamais rien vu ou connu des mystères de l'Evangile ». (*Le chrétien du temps*, II, p. 4. Cité par H. Bremond, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, t. I, p. 415.) Bien loin de féliciter Browne de son libéralisme, le Père Bonal lui eût reproché sa dureté janséniste.

1. *Rel. Méd.*, I, 41.

2. *Ibid.*, 39.

3. *Ibid.*

que nous savons que cette vie est l'école du Ciel que nous en souffrons les rigueurs. Nous sommes ici-bas des chrysalides, non des êtres parfaits. Pour passer à l'état parfait, la chrysalide doit être détruite.

Destruction toute passagère d'ailleurs, car les corps ressusciteront :

« De même qu'à la création du monde toutes les espèces que nous avons sous les yeux étaient englobées dans une masse unique, jusqu'à ce que la voix féconde de Dieu fît sortir de cette multitude indistincte ses diverses espèces, de même, au dernier jour, quand ces restes corrompus seront disséminés dans l'infinie variété des formes, semblant avoir oublié leur aspect propre, Dieu, d'une voix puissante, ordonnera à chacun de reprendre son individualité. Alors se manifestera la fécondité d'Adam et la vertu magique de cette semence d'où sont sortis tant de millions d'hommes ¹. »

Sans doute, nous ne comprenons pas comment ces choses se feront ; mais c'est le propre de la foi d'accepter ce que la raison ne peut expliquer. Dès ici-bas, nos sens ne sont-ils pas contraints d'admettre des faits dont la réalité n'a rien à voir avec la raison raisonnante et qu'aucun syllogisme n'aurait pu établir ? Que comprenons-nous, par exemple, à l'attraction magnétique ? Il nous la faut prendre telle quelle. Cela ne ressortit point à la logique. Cela est ².

Et puis, la nature n'est pas sans suggérer ici des analogies qui font moins choquante, pour notre entendement, la résurrection des corps : le vif-argent éparpillé, dont les mille gouttelettes reprennent soudain leur cohésion ; la plante réduite en cendres, mais que sa forme ³ n'a pas désertée et d'où pourront surgir encore une tige et des feuilles.

Si l'homme fait revivre une plante, refuserons-nous à Dieu le pouvoir de ressusciter le corps de l'homme ?

En vérité, il suffit d'observer la nature pour apprendre à son école la vraie philosophie : ici, le cas est frappant : la

1. *Ibid.*, 48.

2. *Ibid.*

3. Son âme végétative.

simple vue des phénomènes fait d'un naturaliste un théologien, car il voit « non dans un rêve comme Ezéchiel, mais de ses yeux, et sous forme palpable, les types de sa résurrection ¹ ».

Malgré sa conviction que la mort n'est que la naissance à une vie meilleure et que la ruine du corps est passagère, Browne ne laisse pas d'être ému par le fait matériel, physiologique de cette destruction. Ce n'est pas ce « mouvement d'horreur », dont parle Pascal, qu'il ressent, cette épouvante « si naturelle à l'homme », c'est un sentiment de honte et comme une pudeur qu'il éprouve, à l'idée de la déchéance que subira son corps. Browne, naturaliste, sait bien que les cadavres ne sont pas mangés des vers ; à ce détail près, son impression physique rappelle assez la répugnance de Shakespeare à subir ce qu'il appelle l'« avilissement » d'être sous terre ².

« Je n'ai pas tant de frayeur, dit-il, que de honte de la mort. C'est l'opprobre et l'ignominie même de notre nature qu'en un instant nous puissions être défigurés au point que nos plus intimes amis, notre femme, nos enfants, tressaillent à notre vue. Les oiseaux et les bêtes sauvages qui, avant, dans leur crainte naturelle, nous étaient soumis, oublient toute dépendance et font de nous leur proie. Cette pensée, au cours d'une tempête, m'a fait souhaiter d'être englouti par l'abîme, où j'aurais péri sans témoins, sans lamentations, sans regards anxieux, sans larmes de pitié, sans discours sur la mort, ni que personne s'écrie : *quantum mutatus ab illo !* » ³.

Il ne pensera pas toujours ainsi, et l'on a de lui, dans un écrit récemment retrouvé, un bien curieux éloge de la mort par consommation, où le mourant meurt à chaque seconde, abandonne par degrés ce monde et se prépare à l'autre vie :

« Nul n'a tenté l'éloge de la consommation qui a si bien mérité de ce monde et de l'autre, apportant à l'un une miséricordieuse conclusion, à l'autre, une préparation solennelle.

1. *Rel. Med.*, I, 48.

2. Sonnet LXXI ; *Hamlet*, IV, II, 17 sq.

3. *Rel. Med.*, I, 40.

Celui qui demande dans ses prières d'échapper aux maux torturants ou à la mort soudaine, sa litanie est exaucée dans cette maladie, qui est une des exécutrices les plus pitoyables de la mort, dont les coups sont à peine sensibles, dont personne ne voudrait être affranchi par une mort violente, où l'on est mené et non point brusqué vers son nouvel état, où l'on peut compter ses jours, même ses dernières heures, et parler à son Sauveur quand il est là tout près ¹. »

Malgré sa répulsion pour l'implacable ravage que fera sur nous la mort, Browne n'a qu'un sourire pour les piétres efforts des hommes qui veulent à tout prix procurer à leurs restes une immortalité de pacotille. Qu'on enfouisse nos corps dans la terre ; qu'on les confie enbaumés à des pyramides ; qu'on les dépose, sous forme de cendres, en des urnes ; qu'on grave sur les pierres tombales de pompeuses épitaphes, rien n'y fait :

« L'iniquité de l'oubli répand aveuglément ses pavots et traite la mémoire des hommes sans souci de leur mérite à la perpétuité. Qui se rappelle le fondateur des pyramides ? Le nom d'Hérostrate survit, lui qui brûla le temple de Diane, et celui qui le bâtit est à peu près oublié. Le temps a épargné l'épitaphe du cheval d'Adrien et il a effacé la sienne ². »

L'Egyptien même, si prodigieusement ingénieux dans sa lutte contre la mort, a été frustré à la longue : ces restes embaumés que Cambyse et le temps épargnèrent, la convoitise d'aujourd'hui les disperse :

« La momie est une marchandise ; Mizraïm guérit les blessures et Pharaon se vend comme baume ³. »

Mais qu'importe au chrétien ! assuré de vivre sans fin dans le ciel, il méprise les survivances factices :

1. *Commonplace Book of Elizabeth Lyttelton*, p. 12-13.

2. *Hydriotaphia*, ch. V.

3. *Ibid.* Le baume de momie (mumie) faisait alors partie de la pharmacopée courante. On trouve dans l'édition de S. Wilkin (vol IV, *Unpublished Papers*), un morceau sur les momies (*Fragment on Mummies*, p. 273-276), attribué à Browne. Ce fragment, communiqué par James Crossley, de Manchester, n'est qu'un habile pastiche. (Cf. G. Keynes, *Bibliography*, p. 170, n° 304 et p. 234.)

« Pyramides, caveaux, obélisques, n'étaient que les extravagances de la vaine gloire et l'expression monstrueuse de la magnificence antique. La vraie magnificence est dans la solution de la religion chrétienne qui foule aux pieds l'orgueil, s'assied sur le cou de l'ambition et poursuit dans l'humilité l'infailible perpétuité auprès de quoi toutes les autres, réduites aux plus infimes proportions, font bien misérable figure ¹. »

Laissons donc aux païens ces survies temporelles :

« Vivre vraiment, c'est être de nouveau soi-même. Et cette vie-là étant, pour le croyant, non un espoir mais une certitude, peu lui importe de reposer au cimetière des Innocents ou dans les sables de l'Égypte : il est prêt à tout devenir, dans la joie extatique d'être à jamais, aussi content de six pieds de terre que du mausolée d'Adrien ². »

Ne pas craindre la mort, ne pas mépriser la vie, voilà pour Browne le double idéal, l'équilibre qu'il faut tenir. La vie terrestre n'est pas un bien inestimable et ceux qui y sont farouchement attachés lui font presque dégoût, alors qu'il se sent attiré par les natures les plus vulgaires si elles font bon marché de la vie :

« Cela me fait aimer naturellement le soldat et honorer ces régiments méprisables et déguenillés qui vont à la mort sur l'ordre d'un sergent ³. »

Ce n'est pas dire que la vie soit à sacrifier légèrement. Bien provisoire et relatif, c'est tout de même un bien qu'il ne faut pas gaspiller. Or c'est le gaspiller que de hasarder sa vie pour soutenir une cause frivole, comme ce pauvre évêque qui fut persécuté pour défendre les antipodes ⁴. Qui se fait tuer pour une vétille n'est pas martyr, mais suicide :

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*

3. *Rel. Med.*, I, 38.

4. *Ibid.*, 27. Il s'agit sans doute de Virgile, évêque de Salzbourg. Cf Bayle, *Dict.*, s. v. Virgile, note A.

il offense Dieu et risque de passer des flammes du bûcher aux flammes de l'enfer ¹.

II

Problème difficile que ce feu inextinguible qui dévorera, sans les détruire, les méchants ! Les flammes dont parle l'Ecriture ne sont pas encore en action. Elles ne doivent torturer que des corps ressuscités. Mais comment brûleront-elles, sans les consumer, les victimes ? Ici, de nouveau, le monde présent nous procure des analogies pour comprendre l'ordre futur : ne voyons-nous pas des substances inflammables au milieu des flammes les plus ardentes ² ?

Aussi bien, la grande torture infernale ne sera pas la douleur corporelle. L'enfer, c'est la peine du dam dont souffre tout démon, devenu à soi-même son propre enfer. Et, dès ici-bas, une conscience brûlée de remords éprouve un avant-goût de cette torture ³.

Dans ses jeunes années, Browne répugnait à croire à l'éternité de ce feu. Avec Origène, il pensait « que Dieu ne persisterait pas toujours dans sa vengeance ⁴ ». Cette erreur, il y était tombé par une extrême contemplation de la miséricorde divine et, peut-être aussi, par besoin secret de rasséréner son âme naturellement mélancolique. Au temps même qu'il écrit *Religio*, Browne nous affirme qu'il ne reste plus trace en lui de cette « hérésie » qui, dans son cas, ne fut jamais vraiment telle, tant était faible son attachement à cette opinion ⁵. Et plus tard, loin d'être troublé par la rigueur de la justice divine, il s'exaltera à la pensée de ce jour formidable du Jugement Dernier :

« Où la mort même devra mourir et la vie sera sans fin : où les damnés se lamenteront aux funérailles de la mort :

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*, 50.

3. *Ibid.*, 51.

4. *Ibid.*, 7.

5. *Ibid.*

où de vivre, non de mourir, sera la rançon du péché ; où la seconde mort sera une vie misérable et la destruction un objet de désir¹ ».

Browne ne semble pas, pour lui, très troublé par la crainte de l'enfer :

« J'en remercie Dieu et le dis avec joie, jamais je ne fus effrayé de l'enfer ; jamais je n'ai pâli en l'entendant décrire² ».

Cette allègre confiance a de quoi surprendre, et choquerait presque chez ce chrétien tout nourri de saint Paul. Browne sait bien, et le répète volontiers, que notre salut se doit faire avec « crainte et tremblement³ », mais il ne peut fixer sa pensée sur la damnation :

« J'ai si souvent contemplé le ciel en esprit que j'ai presque oublié l'idée de l'enfer, et je crains plutôt de perdre les félicités de l'un que d'endurer les tourments de l'autre. La privation des joies célestes est le pire des enfers et n'a pas besoin d'addition pour compléter nos peines⁴ ».

Ce qui, en fait, signifie que Browne redoute bien l'enfer, non sous sa forme vulgaire et positive, mais sous sa forme mystique et indirecte, y voyant avant tout la privation de Dieu, non les châtiments physiques.

De même, quand il nous dit qu'il n'a pas peur de Dieu, mais qu'il le craint : « *I fear God, yet am not afraid of him*⁵ », ses paroles réclament une interprétation théologique : il entend évidemment par là qu'il est rempli, à l'égard de Dieu, d'un sentiment révérentiel et filial qui lui fait craindre d'offenser la divine majesté plutôt qu'appréhender les effets de sa colère : « Sa miséricorde me fait plus contrit de mes fautes que ses jugements ne m'épouvantent⁶ ».

1. *Chr. Morals*, II, 11.

2. *Rel. Med.*, I, 52.

3. *Ibid.*, 57.

4. *Ibid.*, 52.

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*

Cette confiance filiale en l'indulgence divine se fortifie chez Browne du sentiment d'avoir été l'objet d'une infinité de grâces personnelles :

« Quand je passe en revue les événements de ma vie, et y cherche la trace du doigt de Dieu, je n'aperçois qu'un abîme de miséricorde, soit en général à l'égard de tous les hommes, soit en particulier, à l'égard de moi-même ¹. »

N'objectez pas la détresse physique et morale où se débattent tant de désemparés :

« Ce que d'autres appellent croix, afflictions, sentences, infortunes, m'apparaît à moi, qui le scrute plus avant que dans ses effets visibles — et, de fait, cela s'est toujours avéré — comme les faveurs secrètes et déguisées de son amour ² ».

Il ne faut pas même dire que nos malheurs sont des châtiments. Les offenses faites à Dieu sont si graves qu'elles ne sont pas justiciables de peines temporelles. Dirait-on d'un juge imposant une amende à un assassin qu'il l'a *puni* ³ ? Nos offenses étant mortelles, méritent la damnation. Les peines de cette vie ne sont pas une sanction, mais un simple avertissement pour nous ramener dans la voie droite. C'est la torpeur de notre intelligence qui force Dieu à multiplier ces avertissements auxquels nous n'ouvrons les oreilles que le jour où ils nous frappent en personne :

« Tant y a que, pour nous maintenir dans le bien, il faut, dans le monde, une suite ininterrompue d'afflictions ⁴ ».

III

Ce cycle de misères indispensables est assuré en partie par le règne ici-bas toléré de Satan. Ce règne n'est pas la prévalence abstraite du mal sur le bien ; c'est l'intervention effective d'un être personnel. Dans le passé pré-chrétien, outre

1. *Ibid.*, 53.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. *Chr. Mor.*, II, 11.

le témoignage biblique, l'intrusion du Malin dans les affaires terrestres se révèle par les oracles des temples païens, où il tâchait de se faire passer pour un dieu¹. Depuis Jésus-Christ, son règne public a pris fin, mais il poursuit obscurément son action par l'entremise des sorciers².

Il ne sert de rien d'invoquer à l'encontre des pratiques magiques leur insigne stupidité. Satan feint d'obéir à des gestes déraisonnables pour nous confirmer dans la superstition, si bien que nous nous fions à des forces auxquelles il n'obéit qu'accidentellement et, par là, nous fait désertier les seuls charmes auxquels l'enfer ne puisse résister³.

Le triomphe de Satan n'est point de s'être créé des fidèles, en suggérant par des réussites matérielles l'efficacité des pratiques magiques (par là, il enchaîne la portion la plus grossière de l'humanité) ; son incomparable habileté, c'est de s'être gagné obliquement les esprits plus subtils, en se faisant nier par eux :

« Pour nous entraîner plus avant dans les ténèbres et nous perdre à jamais dans ce labyrinthe d'erreur, il voudrait persuader les hommes qu'il n'a point d'existence ; que non seulement, il est soumis aux créatures inférieures [magie], mais qu'il n'est point. Il insinue dans l'esprit des hommes qu'il n'y a pas de Diable et imagine mille manières de cacher ou de faire mettre en doute son existence⁴ ».

Cette tactique est pleine d'astuce, car par là, outre qu'il ruine la croyance aux bons anges, il affermit sa propre situation et nous induit à nous détacher de nos fins dernières⁵. C'est dans ce but qu'il fait croire aux hommes l'inanité des apparitions, en leur suggérant qu'elles sont un effet de l'hallucination. Et surtout :

« Il s'efforce de détruire la croyance aux sorcières, lesquelles impliquent son existence. De la sorte, il fortifie cette

1. *Pseud.*, I, X (*Works*, II, p. 253).

2. *Ibid.*, VII, XII (*Works*, III, p. 330-331).

3. *Ibid.*, I, 10 (*Works*, II, p. 254-255).

4. *Ibid.*, p. 255.

5. *Ibid.*

opinion que la mort est l'anéantissement de l'homme et ébranle la foi dans l'immortalité de l'âme : car ceux qui nient qu'il y ait des esprits sans corps, admettront encore moins que leur propre esprit puisse subsister à part ¹ ».

Browne a peine à comprendre qu'il existe des esprits assez brouillés avec la métaphysique pour détruire l'échelle des créatures, mettre en question l'existence des esprits, et, par suite, le pouvoir des magiciens :

« Pour ma part, j'ai toujours cru, et je sais maintenant qu'il y a des sorcières et ceux qui en doutent, non seulement nient ces dernières, mais aussi les esprits et forment, par manière de conséquence, une nouvelle catégorie non d'infidèles, mais d'athées ² ».

Que si quelques incrédules comptaient sur une apparition pour les sortir du doute, il feront mieux de renoncer à cet espoir :

« Le Diable les a déjà induits en une hérésie aussi coupable que la magie : leur apparaître serait les convertir ³ ».

Satan est l'allié des sorcières, c'est un fait. Faut-il croire encore qu'il se montre à elles sous la forme d'un bouc ? Cette tradition, bien qu'elle paraisse excessivement ridicule, ne doit pas être rejetée à priori ; elle pourrait contenir quelque vérité ⁴. Notons, en effet, que c'est avec un pied fourchu que les premiers chrétiens se représentaient faunes et éqipans ; que c'est sous cette forme que le démon apparut à saint Antoine dans le désert ; que le Lévitique défendant aux Hébreux de sacrifier aux démons appelle ceux-ci : *seghnirim*, c'est-à-dire : boucs velus ; qu'enfin — si l'on en croit Bodin ⁵ et les sorcières elles-mêmes — les choses ne se passent pas autrement aujourd'hui. Le bouc est le hiéroglyphe du démon, l'emblème du péché, et même du pécheur,

1. *Ibid.*, p. 256.

2. *Rel. Méd.*, I, 30.

3. *Ibid.*

4. *Pseud.*, V, 22, § 17.

5. Dans sa *Démonomanie* (1580).

comme le montre l'Écriture, en disant que le Sauveur « séparerà les brebis des boucs », c'est-à-dire les fils de l'Agneau des enfants du Diable ¹.

L'existence des démons pose d'autres problèmes, par exemple celui de l'incubat et du succubat. Autrement dit, est-il possible, comme certains l'affirment, que des malins esprits, mâles ou femelles, aient commerce charnel avec les humains ? Browne, là-dessus, répugne à se risquer. Sur un seul point il est catégorique et tient pour la stérilité de ces copulations ². Ici le surnaturel empiète avec trop de hardiesse sur la physiologie et, quoiqu'en pense Bodin, le médecin se révolte : « Cela est impossible en dépit de toutes les ruses de Satan, ce très habile imposteur ». Il faut nier résolument ³.

Tous ceux qui usent de magie, d'incantations et de charmes ne sont pas des magiciens. Selon Browne :

« Il y a une magie traditionnelle, non apprise directement du Démon, mais de seconde main, de ses élèves qui, une fois en possession du secret, sont capables d'agir empiriquement sans son avis, en s'appuyant sur les principes de la nature, dont les substances actives, convenablement conjointes aux passives, produiront leurs effets sous quelque maître que ce soit ⁴ ».

Selon Browne qui, ici, anticipe curieusement (mais seulement dans les termes) une vue de la sociologie moderne, une grande partie de nos connaissances scientifiques dérivent des pratiques magiques ⁵. Bien des secrets furent révélés à l'homme par des esprits bons ou mauvais :

1. *Pseud.*, V, 23.

2. *Ibid.*, VIII, 16. *Works*, III, p. 346.

3. *Ibid.* Tout au contraire cette génération diabolique ne faisait aucune difficulté pour Bodin, dont on sait par ailleurs la hardiesse d'esprit : « Cette question à sçavoir si telle copulation est possible fut traictée devant l'Empereur Sigismond, et, à sçavoir, si de telle copulation il pouvoit naistre quelque chose : Et fut resolu, contre l'Opinion de Cassianus que telle copulation est possible et la generation aussi. » (*De la Demonomanie des sorciers*, éd. 1580, l. II, ch. VII, fol. 106, recto).

4. *Rel. Med.*, I, 31.

5. « Thus I think at first a great part of philosophy was witchcraft. » (*Ibid.*)

« Je crois vraiment que beaucoup de mystères dont la révélation est attribuée à nos propres inventions nous ont été gracieusement révélés par des esprits ¹ ».

L'aide efficace apportée par Satan aux œuvres de sorcellerie n'est peut-être pas son pire méfait ici-bas ; il opère encore, de manière aussi pernicieuse et moins palpable, par ses suggestions quand, par exemple, il se sert de nos connaissances scientifiques pour nous insinuer que des faits miraculeux pourraient bien être naturels. Ainsi fit-il avec Browne, cherchant à le persuader que le prodige du serpent d'airain relevait de la prestidigitation, la destruction de Sodome, de la géologie, et que la manne du temps de Moïse n'était pas plus surnaturelle que celle qu'on ramasse aujourd'hui en Calabre ².

« Ainsi le Diable joua aux échecs avec moi, et cédant un pion, pensa gagner une reine, abusant de mes honnêtes efforts : tandis que je travaillais à construire la charpente de ma raison, il s'efforçait de saper l'édifice de ma foi ³ ».

Le bilan de l'œuvre démoniaque peut se dresser sous cette forme : Satan a inspiré à l'humanité cinq erreurs principales et contradictoires, à savoir :

qu'il n'y a point de Dieu ;
 qu'il y en a un grand nombre ;
 qu'il est lui-même Dieu ;
 qu'il est au-dessous des anges et des hommes ;
 qu'il est inexistant ⁴.

Pour établir ces faussetés, il n'a trouvé rien de mieux que de détruire le témoignage de la Vérité, c'est-à-dire de la Vérité révélée, la Parole de Dieu ; suggérant l'inauthenticité des livres de Moïse ou des autres prophètes, de l'évangile, de

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, 19.

4. *Pseud.*, I, 10

l'histoire du Christ, de l'évangile de saint Jean, et, inversement, l'authenticité de productions apocryphes ¹.

IV

Le monde invisible, par bonheur, ne recèle pas pour l'homme que des ennemis. Il y trouve aussi des alliés : anges gardiens des individus, esprits tutélaires des nations ² :

« Millions of spiritual creatures walk the earth
Unseen, both when we wake and when we sleep ³. »

Quelques-uns répugnent à cette croyance pour sa saveur romaine. C'est oublier que Pythagore et Platon l'avaient eue bien avant. Cela n'est pas hérétique. Admettons pourtant qu'il y ait doute sur l'existence de tels esprits, ne serait-ce pas une erreur salutaire que d'y croire ? Moralement, d'abord, comme favorisant la vertu ; ensuite intellectuellement, comme facilitant la solution de divers problèmes que la philosophie commune est impuissante à résoudre ⁴.

Que si l'on demande la nature de ces esprits, Browne ne fait pas difficulté d'avouer que sa science est, sur ce point, des plus courtes ⁵. Pourtant il n'est pas tout à fait impossible, par voie déductive, d'arriver à quelques notions probables en cette matière ; ainsi : le monde créé se présentant comme une hiérarchie d'êtres où chaque échelon s'éloigne du précédent par un plus large intervalle : matière inerte, plante, animal, homme, nous admettrons par symétrie que de l'homme à l'ange, l'hiatus s'ouvre encore plus grand ⁶. Pour leur nature même, il nous est permis, dans notre ignorance expérimentale, de la reconstruire scolastiquement, par voie d'analogie, en leur attribuant à un plus haut degré

1. *Ibid.*

2. *Rel. Med.*, I, 33. Cf. *Extracts, Works*, IV, p. 385.

3. *Paradise Lost*, Bk. IV, 677.

4. *Rel. Med.*, I, 33.

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*

toutes les perfections que nous découvrons en nous. Ils ont, en outre, une connaissance intuitive des êtres, non seulement de leur nature abstraite et générale, mais de leur nature individuelle. Il est probable qu'ils savent en grande partie ce que nous pensons. Le plus apte symbole de la nature angélique, parmi les choses sensibles, c'est la lumière :

« Nous l'appelons un simple accident, mais là où elle subsiste à part, c'est une substance spirituelle et peut-être un ange : en bref, concevons la lumière invisible et voici un esprit ¹ »

L'ange est, pour ainsi parler, la fleur du monde créé. Il est, épanoui, ce que nous sommes en bourgeons, nous autres hommes, créatures amphibies, faites à la fois pour le sensible et le spirituel ².

Le monde immatériel où nous serons un jour, c'est là que vivent les anges, il ne faut pas le chercher au-delà de la dixième sphère. Les esprits se meuvent sans entraves à travers la matière de ce monde comme ils le pourraient faire passé le *primum mobile* ³. Purifiez les choses de toute matière, n'en retenant que l'être pur et vous avez la patrie des esprits angéliques, c'est à savoir l'immense, l'omniprésente essence divine, qu'ils habitent sans pourtant se confondre avec elle ⁴.

Les anges, bien qu'ils soient ministres de Dieu dans le gouvernement des choses sublunaires, ne furent pas créés en vue de servir l'homme. Comme l'homme même, comme toutes choses, ils n'existent que pour la gloire de Dieu ⁵.

1. *Ibid.*, I, 33. Cf. R. Fludd. ap. Saurat, *op. cit.*, p. 307.

2. *Ibid.* 34.

3. *Ibid.*, 35.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*

CHAPITRE III

LE MORALISTE

I *Christianisme et diversité.* — II. *Plenitudo legis dilectio : le prochain, les amis et les peuples.* — III. *L'esprit de tolérance chez Browne.* — IV. *Une bête noire : the many-headed multitude.* — V. *Browne et l'amour.* — VI. *Browne stoïque.* — VII. *Ni ascète ni mystique.* — VIII. *Omnia vanitas.*

I

Les idées morales de Browne ? Ne les savons-nous pas à l'avance, connaissant le croyant et le philosophe ?

Son acquiescement au dogme chrétien ne nous promet pas, il est vrai, sur le fond des grands problèmes moraux, de solutions franchement originales ; mais il n'y a pas que de grands problèmes moraux ; il en est de secondaires, où la foi ne règle la pensée que par contre-coup et là, nous conservons l'espoir de trouver un Browne dont l'idéal ne coïncide pas dans tous ses traits avec un modèle convenu. Et même, sur les questions capitales, il n'est pas vrai que la docilité à un ensemble dogmatique engage si étroitement l'esprit qu'il n'y ait plus de place pour des opinions libres et l'expression d'un tempérament. Savoir que Browne reçoit sa règle du Décalogue nous assure, en gros, des vertus où il tend et des vices qu'il voudra fuir ; mais parmi ces vertus et ces vices, un choix reste possible, une hiérarchie dans l'amour ou dans la répulsion, une diversité dans la réalisation pratique de ce choix.

Cela est bien connu des saints, dont les vies sont à la fois si semblables et si diverses. Tous, par définition (canonisés par un même pouvoir, au nom d'une même doctrine et d'une même morale), ont une grande ressemblance, mais sous cet

air de famille, on découvre, sans être très habile physionomiste, une riche bigarrure de traits individuels. C'est d'ailleurs un principe de la théologie que la grâce n'altère pas la personnalité, mais s'y coule, l'imprègne et l'utilise en la respectant. Une Catherine de Sienne — *il sangue sanese e uno sangue dolce* — sera pleine de naïfs abandons ; Thérèse d'Avila aime avec une fureur espagnole. Saint Thomas d'Aquin, perdu dans l'abstrait, ne se distingue pas, hormis la sainteté, du plus banal des moines de son temps ; un Philippe Néri, au contraire, par son étourdissante fantaisie — *der humoristische Heilige* — a fait la conquête de Goethe. Tel, pour se perdre en son créateur, ferme les yeux farouchement, sur tout le sensible ; tel autre les ouvre bien grands, et défaille d'amour devant une fleur, un passereau, une grenade éclatée, idées visibles de Dieu.

Soyons donc rassurés. Si tant de dissemblance persiste sous l'apparente monotonie de la sainteté, que sera-ce d'un simple fidèle ! Ne craignons pas de trouver chez Browne moraliste un visage déjà rencontré.

II

La vertu que Browne semble avoir préférée, celle qu'il semble aussi avoir le plus instinctivement pratiquée, c'est la vertu de charité. Il ne nous a pas laissé le soin de le découvrir nous-mêmes. C'est sa nature, proclame-t-il, d'aimer tous les êtres ¹. De là non seulement cet amour des hommes, ce dévouement total à ses amis ², cette joie de faire l'aumône ³, mais aussi cette sympathie pour les nations qui vivent autrement que les Anglais ⁴, cette indulgence pour les sectes qui croient autrement que l'Eglise établie ⁵, cette bienveillance

1. *Rel. Med.*, II, 1.

2. *Ibid.*, 5.

3. *Ibid.*, 3. Cf. II, 13.

4. *Ibid.*, 1.

5. *Ibid.*, I, 1.

quasi bouddhique pour tout ce qui vit, pour les êtres les plus infimes et les plus disgraciés ¹.

Aimer le prochain ne se borne pas à lui faire l'aumône matérielle. Cultiver son esprit à soi, c'est encore être charitable, si l'on se propose, comme Browne, de faire profiter de sa science ceux qui en sont dépourvus ². Faire de sa tête non un tombeau mais un accessible trésor où viendront puiser les indigents, tel est son idéal. Bienfaisance peu coûteuse, au demeurant, car le savant, tel un soleil, illumine les ignorants, sans rien perdre de son éclat ³.

Il consiste encore, cet amour, à n'être point médisant. Et à défaut d'amour, la raison devrait ici suffire : comment avoir le front de juger son prochain, de le censurer, de le condamner, étant si parfaitement ignorant de soi-même ! Browne s'ignore, ses amis, ses intimes l'ignorent ; les uns l'estiment plus, les autres moins qu'il ne vaut. Dieu seul le connaît et sait qu'il ne vaut rien. D'ailleurs, au nom de quoi jugerais-je mon prochain ? Au nom de mes préférences ? Mais alors, où est le sérieux, quel est le poids de ce verdict inspiré du seul esprit propre ⁴.

Une autre raison doit nous porter à l'indulgence, c'est que nul homme n'est foncièrement mauvais :

« Tout en regardant avec crainte et avec haine les crocs de la vipère, nous pouvons contempler son œil avec amour. Dans les natures vénimeuses il peut y avoir quelque chose d'aimable. Tout poison apporte son antidote ; rien qui soit totalement, ou sans compensation, mauvais ⁵ ».

Aimer les hommes est un devoir. Aimer nos amis est une joie. Browne est lyrique sur le chapitre de l'amitié ⁶. Les chagrins de ses amis, nous dit-il, font couler ses larmes aussi bien que les leurs. Il brûle de partager leur peine pour la faire

1. *Ibid.*, II, 1.

2. *Ibid.*, II, 3.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

5. *Chr. Mor.*, I, 28 ; cf. *Rel. Med.*, II, 10.

6. Cf. *supra*, 1^{re} partie, ch. VII, § I.

plus légère. Nul sacrifice, y compris le don de la vie, ne lui paraît trop lourd si l'amitié le réclame¹. L'amour de la femme, l'amour paternel — qu'il n'a pas encore connus² — l'amour filial — qu'il n'a pas connu bien longtemps — ne sont pas pour son cœur d'alors des concurrents dangereux de l'amitié. Et les pages de *Religio* où il l'exalte, par leur platonisme et leur mélodieuse rhétorique, demanderaient cette épigraphe tirée de *Faerie Queene* :

« For naturall affection soone doth cesse,
And quenched is with Cupids greater flame :
But faithfull friendship doth them both suppress³ ».

La loi de charité, même en paroles, ne régit pas seulement nos rapports avec les hommes, remarque Browne, tout fier semble-t-il de cette découverte morale⁴ ; les nations aussi ont droit à nos égards. Rien de plus sot et méchant que ces brocards où l'on croit enfermer l'esprit d'un peuple :

« Le mutin Anglois, et le bravache Ecossois ;
Le bougre Italien et le fol François ;
Le poultron Romain, le larron de Gascongne,
L'Espagnol superbe, et l'Aleman yvrongne⁵. »

Quelle légèreté, quelle folie ! de vouloir, par ces insultantes épithètes, rejeter sur une nation entière le vice ou le travers de certains de ses membres.

La sympathie de Browne pour les nations étrangères va plus loin que de ne les pas calomnier : il fait effort pour comprendre leurs mœurs, et s'il est besoin, il s'y pliera. Bien différent de l'Anglais classique transportant sa théière et ses préjugés sous toutes les latitudes, Browne regarde sans émoi le Français devant son plat de grenouilles ou d'escargots ; le Juif grignotant une sauterelle ; et, vivant chez eux, il ne dé-

1. *Rel. Med.*, II, 5.

2. Cela date de 1635.

3. *Bk.* IV, c. IX, II.

4. « There is another offence unto charity which no author hath ever written of, etc. » (*Rel. Med.*, II, 4).

5. *Ibid.*, II, 4.

daignera pas ces nourritures insolites — constatant, au surplus, qu'elles conviennent à son estomac aussi bien qu'aux leurs ¹.

Sa faculté de sympathie l'a conduit à mieux que partager les fantaisies culinaires de la France. Le temps passé là-bas comme étudiant lui avait montré combien était lui-même fou l'adage qui prêtait la folie aux Français. Il les savait, au contraire, « sérieux et travailleurs ² » et ne craignait pas d'envoyer parmi eux son jeune fils.

Cette sympathie vient chez lui d'une clarté d'esprit qu'oriente la bénignité. Cela n'a rien d'une attitude philosophique. « Il se flatte, a-t-on dit, d'être citoyen du monde, de ne détester ni Français, ni Hollandais, ni Espagnols ³ ». Que cela lui ressemble peu ! Il est bien vrai qu'il ne déteste personne, mais il aime l'Angleterre d'abord, et le prouve par ses actes ⁴. Et quant aux livres, voyez la confiance enthousiaste avec laquelle il met le gentleman anglais au sommet de l'humanité :

« Les belles pensées, les actions loyales, constance, fidélité, munificence et généreuse honnêteté sont les gemmes des nobles âmes. Pour les posséder toutes, le vrai, l'héroïque gentleman anglais ne connaît point son pareil ⁵. »

III

Sa tolérance ne doit pas nous faire davantage illusion quant à sa nature et son origine. C'est chez lui un sentiment très spontané, tout naïf, presque physique ; mais sans âpreté ni passion, sans dessous doctrinal le rattachant, même par le fil le plus ténu, à la philosophie des « lumières ». Cette tolérance-là sera virulente, agressive, faite d'irrespect ou de haine ; son ennemie ne sera pas l'intolérance, mais l'intolé-

1. *Ibid.*, II, 1.

2. Cf. *supra*, 1^{re} partie, ch. I, § III.

3. Jusserand, *op. cit.*, t. II, p. 873.

4. Cf. *supra*, 1^{re} partie, ch. IV, § IV.

5. *Chr. Mor.*, I, 36.

rance chrétienne ; et derrière le christianisme intolérant, ce pourrait bien être le christianisme sans épithète à qui l'on en a. Mais il faut faire les choses en ordre, et avant de tuer le christianisme absurde, il faut tuer son absurde tyrannie.

La tolérance de Browne est aux antipodes de cette sociologie. Elle a pour base première l'adhésion au dogme chrétien. Elle vise à faire régner la paix entre les chrétiens, dont les dissentiments cachent un accord foncier et dont les disputes portent sur des vétilles. Enfin, une expérience pratique le suggère : il faut être tolérant en religion, parce que c'est le seul moyen de la planter solidement dans les esprits. La brutalité est inopérante. Tel est le fait historique dont on doit tenir compte ¹. Browne est partisan d'une politique de conciliation parce que c'est la meilleure politique : la plus douce aux individus, la plus utile aux sociétés. Sa seule ambition est de faire régner la paix entre les sectes chrétiennes.

On a le droit de rester sceptique sur la valeur profonde et la portée pratique de ce libéralisme. Browne, on se le rappelle, n'éprouve pas d'indignation, mais plutôt un soulagement quand on déterre le corps du Protecteur pour le pendre au gibet de Tyburn ², et l'on n'est pas certain que des représailles moins symboliques l'eussent trouvé plus hostile. Ni l'exécution des treize juges de Charles I^{er}, ni l'expulsion de deux mille ministres dissidents, ni l'emprisonnement des Quakers, ni le bannissement des prêtres catholiques, ni le *Five Mile Act*, ni l'*Exclusion Bill*, ne semblent le moins du monde avoir troublé sa quiétude.

On a dit que la tolérance de Browne était remarquable et méritoire pour son époque ³. C'est oublier qu'il eut des émules, et plus ardents que lui. Jeremy Taylor plaida pour les papistes et les anabaptistes ⁴ et l'on trouverait que le credo de Browne était fort conservateur, comparé à l'idéal des La-

1. *Rel. Med.*, I, 25.

2. Cf. 1^{re} partie, ch. III, § I.

3. Jusserand, *op. cit.*, p. 872-3.

4. *The Liberty of Prophecy* (1647).

titudinaires¹. Au fond, Browne est très respectueux de l'ordre social. Par bonté et raison, il désire la paix religieuse, mais on serait fort empêché d'affirmer que, si sa fortune l'eût porté aux affaires, il se fut montré, contre l'hérétique, moins inflexible que Thomas More — comme lui, faux sceptique, doux musicien, père indulgent, et qui prêchait dans *Utopia* le droit à l'athéisme².

IV

Si bienveillant pour les individus et pour les foules — nations ou sectes — Browne a pour la foule des termes aussi méprisants que Shakespeare :

« S'il en est un parmi ces communs objets de haine que je méprise et que je raille, c'est ce grand ennemi de la raison, de la vertu et de la religion : la multitude, ce monstre composite qui, vu dans le détail, porte figure humaine et montre des créatures raisonnables de Dieu, mais qui, dans sa masse, ne forme qu'une énorme bête, un monstre plus horrible que l'hydre³.

Browne semble lui-même effrayé de la violence de ses paroles. Il se demande s'il n'a pas passé la mesure permise à un chrétien. Puis, il se rassure à l'idée qu'il a pour lui des docteurs « graves ». Le précepte : « tu ne traiteras pas ton prochain de fou », ne s'applique pas à la populace : « C'est la manière dont la traitent tous les auteurs sacrés, c'est celle de Salomon dans la Bible⁴ ». Ce n'est pas des individus que Browne méprise ; à peine des hommes, c'est une abstraction. Il ne hait aucun homme, aucun n'est haïssable⁵. Ses paroles ne s'opposent pas au *misereor super turbam* ; c'est la foule

1. John Hales et Chillingworth étaient des défenseurs autrement foudroyants que Browne de la liberté de conscience.

2. « Howe be it they put hym [the atheist] to no punyshement, because they be perswaded that it is in no mans powre to beleue what he lyst. » (*Utopia*, Bk. II, ch. IX.)

3. *Rel. Med.*, II, 1 ; cf. *Chr. Mor.*, III, 9.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*, II, 10.

jugeant, absolvant, condamnant, qu'il redoute et récuse. Pour la foule souffrante il n'a que pitié et amour ¹.

Pour lui, la *multitude* ne désigne pas seulement les « couches inférieures du peuple », mais la stupidité et la folie, où qu'elles se trouvent. Or elles ne se trouvent pas que dans le peuple :

« Il y a parmi la noblesse une populace, des têtes plébéiennes mues par les mêmes passions ; des hommes au niveau des ouvriers mécaniques, bien que leur fortune dore leur infirmité et que leur bourse contrepèse leur sottise ². ».

Inversement d'ailleurs, « il y a une noblesse sans armoiries », où les hommes sont rangés d'après leurs mérites et non leurs titres ³.

La boutade est curieuse. Et grande la tentation d'y trouver un timide bourgeon du rationalisme sociologique qui va s'épanouir au siècle suivant. Il faut y résister. Aucune révolte, même de l'esprit, ne se cache là-dessous, aucun prélude, même en sourdine, de la satire de Mandeville. La phrase est écrite quand Browne a trente ans. Elle n'aura pas d'écho dans toute la suite de son œuvre, même dans ses notes privées ou ses lettres. Quel sens y donner pourtant ? Selon nous simplement celui-ci : Browne, fin et lettré, constate ce fait que des hommes ignorants et grossiers sont socialement estimés, riches, puissants ; et il demande pour lui permission de les tenir pour ce qu'ils sont, sans la moindre idée d'attenter à leur « grandeur d'établissement ». Avec Pascal ⁴, sans plus de rébellion, il méprise *in petto* ce duc et pair qui n'est pas honnête homme, mais il ne refuse pas de lui ôter son chapeau. Tout en trouvant que les choses pourraient aller mieux et que, dans une république bien ordonnée, puissance et va-

1. « Think not that Mankind liveth but for a few, and that the rest are born but to serve the ambition of those who make but flies of men, and wildernesses of all nations. » (*Letter to a Friend*, XLV.)

2. *Rel. Med.*, II, 1.

3. *Ibid.*

4. *Opuscules, Trois discours sur la condition des Grands, Second Discours.*

leur se rencontreraient plus souvent, il n'éprouve pas un dégoût violent pour la société qu'il habite. Cet ordre social n'est pas l'idéal, mais il le respecte, il y participera, en deviendra même le soutien, quand agenouillé aux pieds de Charles II, qu'accompagne le beau Monmouth, il recevra, tout fier, son titre de chevalier ¹.

Aussi bien, pour s'indigner avec vigueur des inégalités sociales, il faut donner aux choses de ce monde une importance qu'elles ne peuvent avoir aux yeux de Browne : ne nous inquiétons pas, nous dira-t-il un jour, de ces différences entre les hommes ; d'abord c'est Dieu qui les a permises et nous les voyons aussi dans la nature, où nulle étoile ne brille d'un même éclat ². La plupart d'entre nous doivent se contenter de vivre obscurément, comme ces millions d'astres dont la masse confondue forme la voie lactée ³. Toute hiérarchie est ici-bas provisoire et ne mérite pas de nous inquiéter, puisque nous sommes en marche vers un système nouveau où l'ordre présent sera renversé :

« Où Lazare sera peut-être avant César, où le juste obscur sur la terre resplendira comme un soleil, où les faux-semblants cesseront, où le masque du bonheur sera tombé, où la réalité sera souveraine, où tout sera comme il doit être pour toujours ⁴ ».

V

Par une ingénieuse alchimie renouvelée de Platon « our sage and serious Spenser » avait trouvé moyen de transmuier ses émois érotiques en pures joies spirituelles. L'équation : Beauté = Vertu autorisait chez lui de voluptueux cumuls. Calidore peut sans dommage égarer son regard dans la clairière où dansent « An hundred naked maidens lilly white ⁵ »,

1. Cf. *supra*, 1^{re} partie, ch. VII, § II.

2. *Chr. Mor.*, III, 24.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

5. *The Faerie Queene*, Bk VI, c. X, XI.

et Chasteté, au pays de *Faerie Queene*, n'est guère moins inflammable que l'amante d'Adonis.

Ce platonisme subtil est inconnu du bon Browne. Le sien ne transfigure que la musique et l'amitié. Son antiquité tout abstraite a laissé fuir les cupidons dont les ailes duvetées scandaient les strophes de l'*Epithalamion*. Pour lui, la femme est comme un accident dans la nature, un être subsidiaire :

« L'homme est le résumé du monde et le souffle de Dieu ; la femme, c'est la côte, un morceau tortu de l'homme ¹ ».

De là, chez lui, chanfre lyrique des amitiés où se mêlent les âmes, ce dédain, ce dégoût, des pâmoisons charnelles :

« Je voudrais que l'on pût procréer comme les arbres, sans conjonction, ou qu'il y eût quelque manière de perpétuer le monde sans ce procédé trivial de copulation : c'est l'acte le plus stupide que puisse commettre un homme sensé dans toute sa vie, et il n'en est pas qui l'attristera davantage, une fois son imagination refroidie, que de réfléchir à la bizarre et humiliante sottise qu'il a faite ² ».

Pourtant il se défend de misogynie : « Je ne parle pas, nous assure-t-il, par préjugé contre cet aimable sexe ³. »

Ce chaste idéal de génération végétale, aboutissant à peu de là à son mariage avec Dorothy Mileham excita la verve ou l'indignation de plusieurs contemporains ⁴, et Johnson prenant la chose par le côté comique, se demande si :

« la dame, étant au fait de cette attitude méprisante, s'enorgueillissait de la conquête d'un si redoutable rebelle, et regardait comme un double triomphe de séduire tant de mérite et de vaincre d'aussi puissants préjugés ⁵ ».

Il est douteux que Dame Dorothy se soit souciée des théories de son futur mari sur la génération. Elle aurait eu bien

1. *Rel. Med.*, II, 9.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. Cf. J. Howell, *Epistolae Ho-Etianae*, vol. I, sect. 6, p. 308 et J. Dunton, *Religio Bibliopolae*, p. 80-81.

5. *Life (Works)*, I, p. xxvi).

tort de le faire. Les opinions de Thomas Browne pouvaient frôler le paradoxe, elles n'étaient jamais gravement subversives. L'avenir ici le prouva. On sait que sa femme lui donna douze enfants.

Sans refuser aux propos de Browne sur l'amour, la valeur d'un indice, il ne faut pas leur donner l'importance d'une profession de foi, encore moins d'un vœu de chasteté. Puritain si l'on veut ! mais un puritain a le droit — le devoir même — ayant pleuré sur le péché, de purifier la chair peccamineuse dans la sainteté d'un mariage chrétien. C'est ce que faisait Browne.

Au surplus, le railler, c'est lui donner le mérite d'une originalité douteuse. Le thème était connu, presque classique. Un moraliste, un sage, se devait de l'attaquer, et dans le bon sens : blâmant comme il convient cette ardeur amoureuse, laquelle ne « laisse à l'homme aucune liberté de raisonner ¹ ». Cicéron, Hippocrate, Démocrite, Caton, Aristote, nous rapporte Bayle, qui a tout lu, avaient fait là-dessus les remarques convenables et saint Augustin s'était fort rapproché de Browne en disant que « tout homme vraiment sage et sensible aux saints plaisirs aimerait mieux, si cela était possible, que le devoir conjugal fût séparé du sentiment voluptueux qui l'accompagne ² ».

Or, il n'était rien que Browne ambitionnât plus que la sagesse. Et si la sagesse était à ce prix, il souhaitait donc —

1. Bayle, *Dict.*, s. v. *François*, t. II, p. 1202, n. D.

2. *De Civ. Dei*, l. XIV, ch. XVI. Cf. *Lib. Soliq.*, cap. 10 : « Nihil esse sentio quod magis ex arce dejiciat animum virilem quam blandimenta feminea, corporumque ille contactus, sine quo uxor haberi non potest. »

Bayle ne connaissait pas, quand il rédigea l'article *François* où se trouvent les renseignements bibliographiques résumés ici, le passage de Browne. Plus tard il y fait allusion s. v. *Jaques Sadeur*. Ce Sadeur, dans un voyage imaginaire à la Terre Australe (*Nouveau Voyage de la Terre Australe*, 1^{re} éd., Vannes 1672), disait que les aborigènes de ces pays vivaient sans ressentir les ardeurs animales de l'amour et que « les enfants viennent dans leurs entrailles comme les fruits viennent sur les arbres. » (Bayle, *Dict.*, t. III, p. 2507.) Une illuminée, Antoinette Bourignon (*Le Nouveau Ciel et la Nouvelle Terre*, Amsterdam, 1679), disait

souhait doublement platonique — que le Créateur eût assuré la perpétuité de l'homme par un procédé moins troublant pour ses cogitations.

C'était une idée du temps qu'il convenait à un penseur de dauber sur ce qu'Hippocrate appelait « une courte épilepsie ». Montaigne, si gaillard et si naturel, n'avait pas cru pouvoir omettre ce poncif et raille avec bien plus d'âpreté que Browne

« la ridicule titillation de ce plaisir. [...], cette rage indiscreète, ce visage enflammé de fureur et de cruauté au plus doux effect de l'amour, et puis cette morgue grave, sévère et extatique en une action si folle ¹ ».

C'est par moquerie, conclut-il,

« que nature nous a laissé la plus trouble de nos actions, la plus commune, pour nous egualer par là et apparier les fols et les sages, et nous et les bestes ² ».

Enfin, le voluptueux Spenser lui-même ne s'opposera pas toujours à Browne ; sur le tard il viendra lui aussi au blasphème de l'amour charnel :

« Many lewd layes (ah ! woe is me the more !)
In praise of that mad fit which fools call love,
I have in th' heat of youth made heretofore... ³ ».

que par suite du péché : « les hommes sont devenus des monstres dans la nature, divisez en deux sexes imparfaits, impuissans à produire leurs semblables seuls, comme se produisent les arbres et les plantes, qui en ce point ont plus de perfection que les hommes ou les femmes, incapables de produire seuls, ains par conjonction d'un autre, et avec douleurs et misères. » (Bayle, *ibid.*, s. v. *Adam*, note G.).

1. *Essai*, I, III, ch. V.

2. *Ibid.* Il est bien certain que Montaigne n'exprime pas ici sa pensée vraie, mais dans un passage du livre III, ch. XIII, où il dit tout le contraire : « Pour moy doncques, j'ayme la vie et la cultive telle qu'il a pleu à Dieu nous l'octroyer. Je ne vois pas désirant [...] ny qu'on produisist stupidement des enfans par les doigts, ou par les talons, ains, parlant en reverence, que plustost encore on les produisist voluptueusement par les doigts et par les talons, etc. » Ce contraste achève de prouver la banalité du précédent lieu commun.

3. *An Hymne of Heavenly Love*.

Tous ces précédents nous engagent donc à ne pas philosopher trop profondément sur la portée morale de cette boutade. Browne, dans la préface de *Religio*, nous a prié de prendre à l'occasion « dans un sens mol et flexible » et sans « l'appeler à la barre d'une rigide raison », des propos qu'il tenait parfois dans un langage tout métaphorique¹. Ne serait-ce pas l'occasion ou jamais de profiter de l'autorisation ?

Browne nous assure qu'il n'était pas misogyne. Cela est vrai en ce sens qu'il ne l'était pas plus que la théologie ne l'enjoignait². Il était ici comme ailleurs, ami de l'ordre et l'ordre c'est la subordination de la femme :

« ... to know no more
Is woman's happiest knowledge and her praise³ ».

Ce problème lui semblait réglé par les circonstances même de la Genèse. Il ne devait plus y revenir, à l'exception d'un court passage de *Christian Morals* où il exprime avec beaucoup de modération cette théorie que chaque sexe l'emporte sur l'autre par ses qualités propres. L'erreur consiste à les opposer sur le même terrain. Imitons la nature, suggère ici le médecin, qui vient en aide au sociologue : deux jumeaux de sexe différent ont, dans le sein de leur mère, des enveloppes différentes. Entendons ce symbole et ne cherchons pas à uniformiser ce qui fut soigneusement mis à part dès le principe⁴.

1. *To the Reader*.

2. Bossuet avait sur la nature accessoire du sexe féminin des idées analogues qu'il exprime presque dans le même langage : « Les femmes n'ont qu'à se souvenir de leur origine et, sans tant vanter leur délicatesse, songer après tout qu'elles viennent d'un os surnuméraire, où il n'y avait de beauté que celle que Dieu voulut y mettre. » (*Elévations sur les Mystères*, 5^e semaine, 11^e élévation). Milton, aussi, fait dire à Eve par Adam qu'elle n'est qu'une « côte naturellement tortue », tirée de lui et, pour tout dire, un être « surnuméraire » (*Paradise Lost*, X, 884 et suiv.) — ce qui choquait fort la galanterie de Châteaubriand.

3. *Paradise Lost*, III, 637-638.

4. *Chr. Mor.*, I, 31

VI

« HIC SITUS EST

THOMAS BROWNE M.D. ET MILES »

Ainsi commence l'építaphe inscrite sur le monument que Dorothy Browne fit élever à son mari dans l'église St. Peter Mancroft. Ce « *miles* » et le cliquetis guerrier qu'il évoque fait sourire d'abord, appliqué à ce médecin tranquille, à ce chercheur d'insectes qui, bourgeoisement, mourut dans sa bonne ville, après quarante-six ans de la vie la plus éloignée qui soit des vertus militaires.

Ce n'est qu'une apparence, et il se pourrait que la transcription latine de son titre nous offre la suggestion la plus dense et la plus vraie de l'idéal moral de Browne.

Tout jeune, on le sait, Browne aimait à se traiter rudement et la rudesse de sa vie physique se doublait d'un programme moral rigoureux. Il était parti sur le continent faisant le vœu de s'interdire tout ce qui l'eût diminué à ses yeux¹. Ce « sens viril de l'affirmation individuelle » si caractéristique de l'âme anglaise² ne cessa de colorer d'une nuance particulière le christianisme de Browne. Parmi les vertus chrétiennes, non seulement il estime particulièrement la continence, mais son humeur combative ne l'apprécie pas comme une sage retraite, le temps des frasques passé : il la veut pénible, conquise sur les ardeurs les plus cuisantes de la jeunesse³.

La vie de Browne médecin devait être plus douillette que sa vie d'étudiant voyageur. Probablement s'était-il détourné peu à peu du régime ascétique par où il entretenait son esprit dans le plaisir d'être maître de soi. Mais son idéal de vertu énergique et sportive était resté intact. La seule différence c'est que son ascèse s'était tournée davantage vers le dedans, plus occupée de soumettre les mouvements intérieurs que de s'apaiser dans une dépense d'énergie corporelle.

1. Cf. *supra*, 1^{re} partie, ch. II, § II.

2. L. Cazamian, *Ce qu'il faut connaître de l'âme anglaise*, p. 106.

3. *Letter to a Friend*, 38 ; cf. *Chr. Mor.*, I, 3.

Il est très remarquable que Browne, quand il parle de vertu, de moralité, se serve volontiers de métaphores militaires¹. Ce sont des expressions guerrières qui lui viennent sous la plume pour peindre les victoires qu'il veut remporter sur lui-même :

« Ne te contente pas d'une ovation mais d'un triomphe sur tes passions ; tiens dans les chaînes la légion qui se rebelle dans ta poitrine ; contemple les trophées qui sont au dedans, non au dehors de toi. Fais un esclave de ton propre esclavage et sois à toi-même un César² ».

C'est encore l'héroïsme militaire qui excite le plus spontanément son admiration. Sa phrase sur les « régiments en guenilles³ » n'était pas une formule littéraire. Plus tard, dans *Christian Morals*, il reviendra avec plus de force et de précision sur la même pensée :

« C'est surtout parmi les soldats que court la veine héroïque de l'humanité [...] et c'est chez eux que nous trouvons le plus souvent des hommes qui sont plus que des hommes. L'histoire est toute pleine de la vertu de cette race, et quand nous lisons leurs actions d'éclat, nous voyons facilement la différence entre une vie de Plutarque et une vie de Diogène Laërce. Où est le vrai courage, c'est là que sont encore : loyauté, munificence, amitié et fidélité⁴. »

1. Cf. *Rel. Med.*, II, 7 : « Let me be nothing, if within the compass of myself I do not find the battail of Lepanto. » Cf. *ibid.*, I, 6 : « A man may be in as just possession of truth as of a city, and yet be forced to surrender ; 'tis therefore far better to enjoy her with peace, than to hazzard her on a battle. » *Ibid.*, I, 10 : « Tis true, there is an edge in all firm belief, and with an easie metaphor we may say, the sword of faith : but in these obscurities I rather use it in the adjunct the Apostle gives it, a Buckler. » *Ibid.*, I, 19 : « More of these no man has known than myself, which I confess I conquered, not in a martial posture, but on my knees. » Cf. *Chr. Mor.*, I, 12 : « Eye well those heroes who have held their heads above water. » *Ibid.*, 18 : « Raise timely batteries against those strong holds built upon the rock of nature, and make this a great part of the militia of thy life. » *Ibid.*, 24 : « To chase our enemies out of the field, and be led captive by our vices. » Etc. Cf. encore son intérêt pour les institutions spartiates. (*Extracts of Common Place Books, Works*, IV, pp. 417 et 421.)

2. *Letter to a Friend*, 46.

3. Cf. *supra*, p. 137.

4. *Chr. Mor.*, I, 36.

Et l'on sait que l'ensemble de ces vertus formait pour lui l'idéal du gentleman anglais¹.

Sa correspondance avec Thomas, ses naïves et savantes exhortations à l'héroïsme² contrôlent la sincérité de ces réflexions et nous interdisent de les prendre pour des thèmes qu'il développe. Sans aucun doute, il y a chez cet homme de bureau et de laboratoire un amour cornélien du panache, un gongorisme de la pensée et du devoir qui ne sont pas manie d'écrivain, innocente revanche sur une destinée sans périls, mais appartiennent à son moi profond, moral et esthétique, l'expriment adéquatement, et dont il faut noter, en passant, la parenté très proche avec la grandeur et les faiblesses de son art.

VII

« Ascèse, ascétisme », sont des mots qui sont venus naturellement sous la plume pour caractériser le penchant de Browne vers les formes les plus tendues de la vertu chrétienne. Et si l'on veut dire qu'il s'est exercé honnêtement, laborieusement, à acquérir le plus qu'il pouvait de perfection morale, alors on peut risquer ces mots sans scandale. Mais à la rigueur *ascète* désigne bien autre chose, et ses connotations courantes : de mortification de l'esprit et des sens, d'inexorable pénitence, de douleur recherchée et choyée, de jeûnes, de cilices et de discipline, en font, s'il s'agit de Browne, un attribut presque comique³. Browne, brave homme de

1. Cf. *supra*, p. 151.

2. Cf. *supra*, 1^{re} partie, ch. IV, § IV.

3. C'est bien pourtant dans le sens fort que le mot semble avoir été employé par Milsand quand il écrit : « Ce qui le désigne à l'attention, c'est l'ensemble et l'unité du caractère où les penchants et les facultés de l'investigateur ont pu se combiner à une telle dose avec les extases de l'ascète ». (*Thomas Browne, Rev. des Deux-Mondes*, vol. XVI, p. 633.) Browne aurait été fort surpris si on lui avait assuré que l'auteur ne disait pas ces choses « par manière de trope » et qu'il avait omis d'avertir de les entendre « dans un sens mol et flexible »...

chrétien, veut, de tout son vouloir, gagner le ciel, mais par la voie moyenne — la voie des préceptes loyalement suivie. Jamais il n'a songé au sentier sanglant des conseils ¹.

Browne, on l'a dit plus haut, n'était pas davantage un mystique au sens technique du mot. Il aimait le mystère. Il croyait de tout son esprit qu'une réalité invisible enveloppe, soutient et justifie la réalité visible où nous sommes temporairement engagés. Par là, sa philosophie de l'univers peut être dite « mystique ». Mais si l'on appelle mystique celui qui prétend s'être perdu dès ici-bas dans l'union au Souverain Bien, alors le mot excède gravement l'ambition de Browne. Anglican d'extrême droite, il avait pour les saints une sympathie qui n'allait pas jusqu'à leur vouloir ressembler. La première vertu des mystiques chrétiens, l'humilité, n'avait pas toujours été son fort. Il aimait beaucoup — et qui donc aurait le cœur de lui en vouloir ? — à parler de sa propre personne, et ses confessions, sauf des réserves secondaires, nous le font voir sous un jour immanquablement avantageux. Le pire, c'est qu'au moment même qu'il s'admire, qu'il admire sa science, sa bonté, sa charité, sa fortitude, sa sensibilité, sa magnanimité, il admire du même coup son extrême modestie :

« Je remercie Dieu, parmi ces millions de vices [il n'en nomme aucun] que j'ai hérités d'Adam, d'avoir échappé au pire des péchés — à celui qui engendre tous les autres — non seulement chez l'homme, mais chez le Diable : à l'orgueil ² ».

Ces vanteries dénotent chez lui, il est vrai, plus d'effervescence imaginative et de naïve bonhomie, que d'orgueil véritable. (Au fond, Browne est dans le vrai : il n'a pas d'orgueil au sens théologique. La « luxure spirituelle » lui

1. Pure stylisation, cela va sans dire ! La vérité stricte a des contours plus exigeants. On ne soutient pas que Browne, dans sa conduite privée, ne tendait pas à l'accomplissement d'un certain nombre de conseils, mais qu'en gros c'est à l'observation des *préceptes* qu'il se contentait de viser : « *Si vis ad vitam ingredi serva mandata* »

2. *Rel. Med.*, II, 8.

est aussi inconnue que l'autre. Il n'a que de la vanité. Il est vrai encore que ces fanfaronnades il les écrit ayant à peine trente ans et qu'il n'en fera plus jamais de pareilles. Il trouvera même des formules originales et variées dans ses *Christian Morals* pour nous recommander de ne pas nous faire illusion sur notre propre valeur ; et l'on aime à croire qu'il savait s'appliquer ces maximes¹. En dépit de tout, il subsiste que son ancien péché de jactance ne paraît pas lui avoir pesé lourd et qu'il a laissé là une besogne ingrate à ses apologistes.

Browne n'était pas un mystique dans le sens qu'on vient de dire. La mystique pratique lui était étrangère ; non la mystique théorique, laquelle semble l'avoir préoccupé. Le catalogue de sa bibliothèque tend à le prouver — où voisinent les œuvres de Denys le Mystique, les *Méditations* de saint Bonaventure, et de Louis de Grenade, l'*Imitation*, l'*Ascension de l'Esprit en Dieu*, de Bellarmin² — et encore ce curieux passage où il nous révèle son intérêt pour le problème de la contemplation, sans toutefois trahir exactement la solution qu'il y donnait ; ce passage qui termine avec tant de noblesse et d'euphonie son recueil d'aphorismes chrétiens. Celui qui a vécu en regardant le monde, séjour provisoire, remarque-t-il, est déjà en quelque manière dans le monde à venir, puis, il ajoute :

« Et s'il en est qui aient eu le bonheur de comprendre par expérience ce que sont l'anéantissement, l'extase, le ravissement, l'union transformante, le baiser de l'Époux et la grande ténèbre, pour parler le langage de la théologie mystique, ils ont eu déjà une belle anticipation du Ciel : pour eux, le monde est en quelque sorte fini et la terre réduite en cendres³ ».

1. *Chr. Mor.*, I, 23 ; II, 8.

2. Cf. *infra*, ch. V, § III.

3. *Ibid.*, II, 30. — Ces lignes se trouvent déjà sous une forme à peine différente à la fin du chapitre V d'*Hydriotaphia*. Browne montre pour leur contenu et leur forme un attachement particulier puisqu'il en fait l'épilogue du livre où il a mis le meilleur de sa pensée vieillissante.

VIII

La conclusion de Browne sur la valeur de la vie est impliquée dans sa croyance à une vie ultérieure et rémunératrice : médiocre ou mauvaise, la vie présente est bonne, puisqu'elle est condition nécessaire d'une éternité bienheureuse. Pourtant une implication logique ne coïncide pas forcément avec la réaction spontanée d'une personne humaine au contact de la vie. Or c'est cette réaction que nous cherchons ici. Browne aime-t-il la vie ? La goûte-t-il ? La trouve-t-il belle, bonne, souhaitable, abstraction faite du terminus céleste où elle l'achemine ?

Il paraît bien qu'ainsi posé, le problème ne puisse recevoir de solution. Et c'est pour l'avoir posé en dehors de la philosophie chrétienne qui imbibe et oriente la pensée de Browne, et dont il est impossible de la dissocier un instant, qu'on a pu le montrer tantôt avec un visage triste et lassé¹, tantôt avec une figure énergique et satisfaite.

« C'est, écrit J. Texte, parlant de Browne, l'un des écrivains les plus tragiques du XVII^e siècle. Mais c'est aussi par un contraste curieux, l'un de ceux qui ont le plus joui de la vie, et personne n'a été plus en droit d'écrire : Je voudrais ne point faire tort au bonheur des autres en disant que je suis aussi heureux qu'homme au monde². »

Cette citation rappelle étonnamment l'exclamation de Maucaluy dont l'allégresse bruyante nous semblait justement s'opposer au bonheur en grisaille de Thomas Browne³.

D'où vient cela ?

Ce pourrait être d'abord qu'il est imprudent de lui deman-

1. Cf. Milsand, *op. cit.*, 2^e art., p. 651 : « A trente ans il lui semble déjà qu'il se survit à lui-même ; il commence à être las du soleil ». Il manque, nous dit-on, de virilité (p. 652). D'autre part, on nous assure (p. 656) que : « ce qui l'attire et qui est l'objet de son culte, c'est la force de triompher « dans ces batailles de Lépante qui se livrent dans son sein. »

2. J. Texte, *op. cit.*, p. 93.

3. Cf. *supra*, 1^{re} partie, ch. VIII, § III.

der ce qu'il pense de la vie quand il n'est pas entré depuis dix ans dans sa vie d'homme. C'est aussi, et surtout, que l'ayant fait parler, on lui coupe brusquement la parole. Rendons-la lui pour un instant :

« Let me not injure the felicity of others, if I say I am as happy as any : *Ruat cœlum fiat voluntas Tua, salveth all*. So that whatever happens, it is but what our daily prayers desire ¹. »

Voilà qui se conforme mieux au Browne qui nous est familier. Il ne nous dit pas qu'il a trouvé le bonheur : que son histoire privée est venue s'ajuster avec complaisance dans un cadre prévu de prospérité. Il ne nous apprend pas un fait extérieur et concret, il nous informe d'une démarche philosophique, d'une orientation de son esprit : « Tout ce qui m'arrivera, nous annonce-t-il, je le regarderai comme l'issue d'un décret providentiel, pris, j'en suis certain, au mieux de mes intérêts spirituels. Et, par là, je me suis installé dans une immuable tranquillité. »

Il a d'ailleurs des textes plus significatifs. On en a vu quelques-uns ². Cet autre — qu'il écrivit environ quarante ans après le précédent — peut être donné comme le résumé le plus substantiel et le plus sûr de ce qu'il pensait de l'aventure humaine, au temps où elle allait se clore pour lui. Ce n'est pas lui qui parle ; c'est un ami (ce phthisique dont il avait surveillé les derniers jours et dont la mort fait le sujet de *Letter to a Friend*) ; mais ses paroles ont tant d'analogie avec Browne qu'on a grand peine à croire que ce n'est pas lui qui les dicte, et en tous cas, il est clair qu'il en aime l'esprit :

« Il avait observé le monde avec sagesse, au cours de ses voyages dans sa patrie et à l'étranger et il avait remarqué les nombreuses manières dont les hommes s'illusionnent dans la recherche de ce qui n'est pas de ce monde. Bien que les félicités réputées ici-bas n'eussent point d'attrait pour

1. *Rel. Med.*, II, 11.

2. Cf. *supra*, 2^e partie, ch. II, § I.

lui, et qu'à son avis les hommes se leurrassent gravement dans leur estimation de ce genre de bonheur, néanmoins son dédain modéré de ce monde ne faisait de lui ni un Démocrite ni un Cynique ; la vie n'excitait ni son rire ni ses murmures. Il comprenait bien qu'elle n'apporte pas, sur cette terre, de joies propres à satisfaire un esprit sérieux ¹. »

Par là, on voit la solution qu'il faut donner à ce problème : Browne était-il optimiste ou pessimiste ?

Il était pessimiste et même sceptique, mais à la manière de l'*Ecclésiaste*. Il avait accepté très jeune le leit-motiv et la conclusion de ce livre qui lui était familier ², parce que, très jeune, il avait pris la juste mesure des choses et qu'il en avait trouvé beaucoup de vaines. Il en avait trouvé aussi de bonnes et dignes de la jouissance du sage, et au nombre de celles-là il mettait l'exploration curieuse et patiente de cette habitation temporaire des hommes, mystérieux vestibule du monde à venir, où la tâche est de s'initier, dans la pénombre et par symboles, aux aîtres de la maison éternelle.

1. *Letter to a Friend*, 24.

2. *Rel. Med.*, II, 15.

CHAPITRE IV

L'HUMORISTE

I. *Le sourire léger de Browne.* — II. *Vanité de définir l'humour.* — III. *Humour de savant.* — IV. *Ironie ou candeur ?* — V. *Jeux de mots, facéties et puérilités.* — VI. *Allusions scabreuses.* — VII. *Browne pasticheur de Rabelais et poète galant.* — VIII. *Place de Browne parmi les humoristes.*

I

Le fond même de l'esprit de Browne, c'est l'humour, a dit de lui un critique¹. Ce que nous savons de sa religion, de sa philosophie, de sa morale, et même de sa vie, doit nous mettre en défiance contre une appréciation aussi catégorique.

Un humoriste, quelles que soient ses nuances propres, a ceci de commun avec tous les membres de la famille : qu'il est plus frappé du côté comique et immédiat des choses que de leur sérieux et de leurs contrecoups.

Une philosophie morale comme celle de Browne, foncièrement surnaturelle : qui voit dans la vie terrestre une préparation à la vie éternelle ; dans l'homme une créature en route pour le feu de l'enfer ou l'amitié de Dieu, laisse peu de place à une vision narquoise des choses. Par l'espoir et l'ambition qu'elle crée, elle bannit les cris déchirants ou le pessimisme prostré. Par le prix et le poids qu'elle donne aux gestes humains, elle fait perdre l'envie d'en rire et limite la liberté d'en sourire.

C'est dire qu'il faut s'attendre à trouver chez Browne — si tant est qu'il soit humoriste — un type d'humour assez faible en couleur.

D'autant plus qu'avec lui le tempérament vient justifier

1. Leslie Stephen, *Hours in a Library*, pp. 269, 272, 288, 292, 294.

les timidités qu'inspire la doctrine. Cet homme pieux, charitable, résisterait par devoir à l'envie de se gausser. En fait, la tentation est rare. L'impression que laisse son œuvre coïncide trop justement avec celle que faisait sa personne pour donner de la méfiance : or, nous le savons, sans être morose, il se montrait rarement gai ou badin ; sa note dominante était une gravité sans apprêt ni sous-entendus : ni putain ni pince-sans-rire ¹.

Il sourit, pourtant, à l'occasion. Mais le sourire est si léger et l'occasion si rare (superficielle aussi) qu'on se demande s'il ne faudrait pas cataloguer cet humour-là sous une rubrique spéciale. Certains même n'hésiteraient pas à demander qu'on privât simplement une raillerie si timide du titre d'humour.

II

Si l'on admet avec Angellier ² que l'humour vrai ne vit et prospère qu'aux prises avec la vie, Browne, théologien, érudit et savant, a peu de chances d'être admis dans les rangs des francs humoristes. Si seul est humoriste celui qui sourit du semblable qu'il coudoie et non des ombres d'hommes qui passent dans les livres — histoires ou traités moraux — alors on ne peut pas dire que Browne ait connu l'humour. Ou bien, il faut lui octroyer l'épithète au rabais, consentir à donner au mot un sens affaibli : le faire synonyme d'une raillerie toute pusillanime, limitée dans son exercice par les préoccupations d'un esprit trop spéculatif, étouffée dans son expression par les scrupules d'une âme dévote.

Du moins, ce minimum peut-on le refuser ? Arguer d'une définition qui l'exclurait, ne serait-il pas d'une sévérité trop systématique ? Définir l'humour, n'est-ce pas nécessairement l'enfermer dans une formule opprimante et dont souffre le vague essentiel d'une tendance morale ?

1. Cf. *supra*, 1^{re} partie, ch. VIII, § II.

2. A. Angellier, *Robert Burns*, t. II, p. 116.

Définit-on la bonté ? En trouve-t-on les éléments en déchiffrant les gestes des hommes bons ? Plaisant sophisme ! Nous appelons bons les hommes que nous sentons agir suivant un idéal très flou, tout sentimental, que nous portons en nous et qui répugne à l'analyse.

Tirer de la conduite de ces hommes-là une définition de leur qualité c'est faire une pétition de principe.

Il n'en va pas autrement de l'humour et de toute autre disposition de l'esprit ou de l'âme. Ce sont des climats imprécis et variables qu'on ne peut enclorre en des lignes isothermes. Comme le tas de blé des manuels de philosophie, l'humour ne commence ni ne finit à cette ligne ou cette autre ; il varie entre des limites élastiques, indéfinies ; il n'exclut que son contraire. L'humour est une chose qu'on sent et qu'il faut bien nommer, mais dont on fait s'évanouir les formes sans relief en y portant une lumière trop crue. A moins, naturellement, que la formule où l'on parvient soit si libéralement construite qu'elle abrite tous les cas imaginables... Mais alors à quoi sert-elle ?

Thackeray, qui devait s'y connaître, était bien convaincu que l'humour est inanalysable ¹.

Ainsi, l'induction par où l'on prétend recenser les éléments fondamentaux de l'humour est condamnée d'avance : toute induction est frelatée qui ne s'appuie pas sur « des dénombrements entiers et des revues si générales » qu'on ne soit « assuré de rien omettre ² ». Trouver les facteurs communs de l'humour sur une table des humoristes ne vaut que si la table est complète. Or elle ne saurait l'être. Il suffit pour la rendre fausse d'y ajouter un nom qu'on n'avait pas prévu (qu'on ne pouvait prévoir) par cela même qu'on lui refusait par jugement préconçu le titre d'humoriste...

Tel est le sort qui menace Browne.

1. « We can't say what it is [snobbishness] any more than we can define Wit or Humour or Humbug. » (*The Book of Snobs, Concluding Observations.*)

2. Descartes, *Disc. de la méth.*, règle IV.

Il ne raille guère et sa verve s'émeut plutôt au contact des livres que des gens. Oui bien ! Mais de fins esprits, et de sa race, nous raillent, nous, qui au nom d'un système, lui refusons l'humour¹.

Prononçons donc en sa faveur le *dignus est intrare*. Le corps indulgent des humoristes nous y invite. Si quelques murmures s'élèvent à l'extrême-gauche, parmi les sarcastiques, les sombres, les persifleurs et les bouffons, le centre et la droite font des signes d'approbation. Les tendres, les souriants, les indulgents, les badins et les rêveurs nous en voudraient d'exclure de leur *corner* ce gentil compagnon. Ne craignons pas d'ajouter une niche dans une église où les saints ont tant de dispartes. Choisissons-la seulement modeste, dans une chapelle un peu à l'écart, et, au-dessous, pour rassurer les scrupuleux, mettons une inscription résumant les raisons qu'on a eues de ne pas croire aux arguments de l'avocat du Diable.

III

De l'humoriste, Thomas Browne montre l'indulgence amusée. On ne le voit guère s'indigner. Ou alors c'est qu'il s'agit du mal à l'état pur : de Satan². Lui qui s'est donné pour tâche de collectionner toutes les sottises humaines, il se promène dans son musée des *Erreurs populaires* sans rien prendre au tragique. Pourtant, il ne se fait pas d'illusions :

1. Cf. Leslie Stephen, *op. cit.* : « The numerous class which insists upon a joke being as unequivocal as a pistol-shot, and a serious statement as grave as a Blue-Book, should keep clear of Sir Thomas Browne » (p. 272).

2. « Il semble n'avoir d'aversion marquée pour rien, sauf pour le Diable », observe J. Texte, qui ajoute aussitôt : « Encore n'est-ce pas bien sûr ». (*Op. cit.*, p. 83.) Restriction piquante mais inopportune. Il suffit d'avoir lu Browne avec quelque attention pour voir qu'il n'a guère de tendance à plaisanter sur ce sujet. Voir pourtant *infra*, *Appendice*, § II, 4, l'origine probable et, jusqu'à un certain point, la justification de cette plaisanterie, qu'on trouve pour la première fois chez Hazlitt, auteur peu sûr en matière de psychologie brownienne. (Cf. *infra*, 4^e partie, ch. II, § II.)

il sait combien les hommes sont attachés à leurs superstitions, combien l'expérience et la raison sont tenues en mépris par la fantaisie du vulgaire. Il ne s'en émeut pas. Il expose l'erreur, la réfute posément, vous montre par les faits et par logique formelle que vous avez tort, plusieurs fois tort. Jamais il ne vous prend au collet. Voilà ce qu'il faut croire, voilà le vrai. Si vous n'en voulez pas, laissez-le. Et il sait bien que, le plus souvent, vous le laisserez. Vous n'excitez pour cela ni sa colère, ni son mépris ; pas même son rire ! Le pire qui puisse arriver, c'est qu'il sourie. Sourire à peine perceptible, ironie si légère, si innocente, qu'il faut pour la discerner un regard exercé et subtil. De bonnes gens se demandent si la taupe a des yeux. C'est à douter qu'ils en aient eux-mêmes dans la tête ! Et pour ceux qui en prêtent neuf à la lamproie, ne croirait-on pas que leur erreur vient en ligne droite du géant Polyphème ! Seul, un observateur pourvu d'un œil unique put avoir à ce point la ber-lue ¹ !

Si Browne ne partage point votre opinion, il n'éprouve pas le besoin de donner à son scepticisme une forme violente : les expressions dubitatives s'accordent mieux à ses façons courtoises. Quelques auteurs prêtent aux gemmes d'étranges vertus : l'améthiste prévient l'ivrognerie ; l'émeraude se brise par déduit amoureux ; un diamant mis sous l'oreiller trahit une épouse infidèle... Pour moi, dit Browne, je reste sceptique « et dans ce scepticisme finirai vraisemblablement mes jours ² ».

A l'occasion, il est aussi prêt à sourire de lui-même que des autres. Et qui le croirait ? son style même, son beau style pompeux et latin, peut exciter sa verve tranquille : je crains bien, nous dit-il, dans son avant-propos des *Vulgar Errors*, d'être emporté dans cet ouvrage, par la nature du sujet, à employer des expressions peu familières à une oreille anglaise ; mais n'est-ce pas déjà une mode assez répandue ?

1. *Pseud.*, Bk III, ch. XVIII et XIX.

2. *Ibid.*, II, V, 11.

« En fait, si cette élégance reste en faveur, si des plumes anglaises, continue de couler le flot que j'ai si souvent observé au cours de ces dernières années, nous serons obligés avant peu d'apprendre le latin pour comprendre l'anglais et un livre se lira aussi bien dans une langue que dans l'autre ¹ ».

Il ne pontifie pas davantage dans son laboratoire. Ses expériences sont d'utiles, mais aussi d'aimables passe-temps. Ce champion de la vérité ne croit pas qu'il va révolutionner le monde quand il met des bestioles dans des boîtes pour voir comment elles se comportent. Il nous conte ses observations avec une charmante bonhomie. Ayant emprisonné un jour un crapaud et des araignées dans une boîte vitrée pour vérifier le dicton qui fait de ces bêtes des ennemis jurés, outillés par la nature pour s'empoisonner mutuellement, il n'obtint que ce résultat décevant, « qu'il ne peut raisonnablement dissimuler » :

« Nous vîmes les araignées se poser sur la tête du crapaud, puis lui passer sur le corps sans résistance de sa part ; mais, à la fin, profitant de circonstances favorables, il les avala successivement au nombre de sept ² ».

Médecin passionnément dévoué, chercheur assidu, et qui, jusqu'à ses derniers jours, ne cessera de s'instruire, Browne possède cette pointe de scepticisme si nécessaire au savant pour ne pas tourner au scientifique. Son mépris des remèdes superstitieux ne se double pas d'une confiance aveugle dans les ressources de la science officielle. Sans doute le remède que recommande Sammonicus contre la fièvre quarte, de prendre pour oreiller le quatrième livre de l'Iliade (*Mæoniæ Iliados quartum suppone trementi*) ne lui paraît pas très efficace ; mais peut-être en vaut-il bien d'autres qu'on emploie ³.

Humour précieux, celui-là, chez un savant ; bien plus précieux encore chez un médecin ! Claude Bernard l'eût ap-

1. *Ibid.*, *To the Reader*.

2. *Ibid.*, III, XXVII.

3. *Ibid.*, I, VII.

prouvé, lui qui ne craignait rien tant chez ses confrères que ce manque de scepticisme faute de quoi « l'esprit se trouve lié et rétréci, et n'est plus assez libre pour se dégager à temps des théories douteuses et fausses ».

IV

La plaisanterie de Browne est si discrète qu'elle risque fort de rester inaperçue du lecteur occasionnel. Mais, par ailleurs, un danger tout contraire le menace, c'est de passer pour plaisanter quand il parle sérieusement. Bien souvent, il faut tout un contexte d'une indéniable gravité pour nous informer de ses vraies intentions. Ainsi, parlant de la séduction d'Eve, Browne remarque que les circonstances de cet événement soulèvent plusieurs objections : comment fut-elle trompée par une bête, celle à qui Dieu avait soumis les bêtes ? Comment d'entendre parler un serpent ne lui fit-il pas pressentir quelque méchant tour ? Quelle naïveté de ne pas se dire que ce serpent aurait bien pu commencer par se procurer à lui-même le bénéfice du fruit défendu ¹ !

Celui à qui une simple excursion dans les *Erreurs populaires* ferait rencontrer ce passage ne douterait guère que cette naïveté ne voile une ironie supérieure. Il se tromperait. Qu'il poursuive la lecture. La suite de la dissertation, le sérieux qu'y garde Browne, la dialectique soignée qu'il y déploie, ne permettent pas de rester sur cette impression. Le sourire malicieux que le lecteur moderne a cru surprendre sur les lèvres de Browne est pure imagination, un sourire fantôme, un reflet de son propre scepticisme.

De même encore, Browne, parlant du dressage des animaux, remarque qu'on ne semble pas avoir tenté de ce côté tout ce que l'expérience permettait d'espérer. Qui sait si plus de bêtes qu'on ne croit ne pourraient apprendre à parler ? Car, enfin, il y a des précédents : « Le serpent qui parla à Eve, les chiens et les chats qui parlent couramment aux sor-

1. *Ibid.*, I, I.

cières, sont des exemples encourageants¹ ». Si l'on ne sait les idées de Browne sur les miracles de la Bible et la réalité du sabbat, comment ne pas croire qu'il ne fait ici que bouffonner ?

Ce n'est pas davantage pour être plaisant que Browne s'était proposé d'écrire un dialogue entre deux jumeaux dans le ventre de leur mère sur le monde où ils vont bientôt faire leur entrée². Cette situation bizarre de personnages inattendus ne le tentait que par les réflexions philosophiques qu'elle lui semblait favoriser³.

V

Il arrive aussi que la plaisanterie de Browne ne soit que dans les mots et prenne une forme si préméditée, si conventionnelle, que c'est à peine si elle relève de l'humour en tant que mouvement spontané de l'esprit. Il s'agit plutôt d'un ornement littéraire qu'il ajoute à sa pensée pour lui donner du brillant et parce que la mode le demande. C'est le cas, par exemple, quand il nous dit qu'Adam fut le plus vieux des hommes, lui qui ne fut jamais aussi jeune que les autres :

« Car bien qu'il connut la vieillesse, il ne connut jamais la puberté, l'adolescence ou l'enfance et ainsi, à compter exactement, il engendra des enfants quand il avait un an. Et si l'on suit les règles normales de computation suivant quoi ont le même âge ceux qui naquirent la même année, Eve avait le même âge que son père et mari, et Caïn, leur fils, était leur contemporain⁴. »

Cette jonglerie verbale est trop concertée et automatique pour manifester, même indirectement, cette réaction naturelle

1. *Ibid.*, III, I ; cf. V, IV.

2. *Works*, IV, p. 379.

3. Cf. *Hydriotaphia*, ch IV, et *Rel. Med.*, I, 39. Il n'est pas impossible que ce dialogue ait été écrit. Cf. *Works*, IV, p. 469, n° 7.

4. *Pseud.*, VII, III. Cf. une plaisanterie du même genre dans *Rel. Med.*, I, 59 : « Eve miscarried of me, etc. »

que l'on sent nécessaire à l'humour. Browne s'y livre parce que cela lui semble indispensable au charme de son style, qu'un écrivain sachant son métier se doit de découvrir d'aussi piquants rapprochements, et qu'il s'y sent une particulière aptitude.

Chose curieuse, ce délicat, ce timide, va parfois franchir dans sa plaisanterie la limite du bon goût. Non seulement il hasardera une lourde facétie, mais il la placera mal : dans *Letter to a Friend*, dont les notations émues sont sans cesse interrompues par d'insupportables digressions pseudo-érudites, il aggravera soudain son cas en remarquant, à propos des momies dont les dents sont généralement saines, que le métier de dentiste devait peu rapporter en Egypte : « à peine davantage, insiste-t-il, que d'être dentiste chez Pyrrhus qui n'avait que deux dents dans la bouche ¹ ».

Si l'on voulait caractériser d'une manière brève et générale l'humour de Browne, il faudrait dire qu'il est puéril dans son esprit, livresque dans ses prétextes. Tout au rebours de cette raillerie pleine de moëlle et de muscle que goûtait Angellier et qui ne se nourrit que par les sens, l'humour de Browne est tout esprit, tout abstrait, ne se prend qu'aux mots ou aux choses imaginaires. Une anecdote d'histoire lointaine est bien plus propre qu'un fait présent à exciter sa verve. Telle cette circonstance de la mort de Pyrrhus qu'un de ses orteils ne put brûler sur le bûcher. Ce détail lui paraît comique, au moins digne de remarque. Plusieurs fois il le cite et il ne résistera pas au plaisir d'y consacrer un sixain (qu'il met dans la bouche d'un malade souffrant de la goutte) :

« Oh ! que n'ai-je un orteil semblable à celui que ne pouvaient consumer les flammes du bûcher, qui était à l'épreuve du feu et restait intact quand tout le reste était détruit ! De tels orteils amianthins peuvent braver la goutte, et les douleurs les plus ardentes ne seraient pour cet orteil-là qu'une flamme caressante ². »

1. *Hydriotaphia*, XII.

2. *Extracts from Common Place Books, Works*, IV, p. 377.

Ou bien encore il s'amuse à d'innocentes épigrammes latines, jeu de vieil humaniste plutôt que d'humoriste, dont les victimes n'existaient sans doute que dans sa tête. A un avaré atteint de la jaunisse, il adresse ce distique :

« Jaunis, avare, ainsi que ton or adoré ;
Tu voulais être en or et te voilà doré¹. »

Une autre fois, il se plait à imaginer l'accoutrement d'un homme tout en vert, Signor Verdero, dont il compose ainsi l'habit :

« Un habit vert de mandragore ou de morelle ;
Un manteau couleur de chardon, avec des parements vert de houx,
Chapeau vert de bardane, avec ruban de feuilles de pavot, garni d'émeraudes et de bérils, et de plumes de perroquet,
Bas vert de lierre avec jarretières couleur de sauge,
Ceinture couleur de rhue et frange vert de fougère,
Pantoufles couleur de choux avec galons vert panicaut,
Et partout des rubans vert laurier et vert buis². »

On retrouvera dans les projets de son *Musæum Clausum* ce mélange d'extravagance et de puérilité³.

VI

La recherche du bizarre a parfois entraîné Browné à des réflexions sur des données scabreuses. Jamais il n'en profite pour y glisser du libertinage ou de la grossièreté. Son ami Philip Woodhouse lui avait envoyé des anagrammes dont l'une au moins lui semble messéante. Il les transcrit, puis termine par cette exclamation :

« Valetæ anagrammata ! Nil mihi vobiscum⁴ ! »

1. « Aurescat deformi aurigine qui colit aurum ;
Auratus non sis, aureus esse velis. » (*Ibid.*, p. 376.)

2. *Ibid.*, p. 378.

3. Cf. *infra*, 3^e partie, ch. I.

4. « Some are not altogether fit for publication », remarque Wilkin, de ces anagrammes. (*Works*, IV, p. 454, n. 2.) Retenue assez inop-

C'est dire qu'il ne faut pas compter voir l'humour de Browne s'égarer dans la grivoiserie ou la truculence.

Si les hasards de la science ou de l'érudition le font tomber sur des histoires qui ne demanderaient qu'à devenir incongrues, il est sans pruderie ; traite en médecin ou en théologien ces matières délicates et excelle à les mettre en des termes dont l'abstraction emprunte au latin sa vertu de pouvoir tout dire. Si la race juive n'est pas restée dans sa pureté primitive, c'est, nous dira-t-il, que ses femmes « affect Christian carnality above circumcised venery ¹. »

Le danger, pour nous, c'est de mettre l'humour, dans ces cas-là, dans le contraste entre la solennité du langage et la légèreté de l'anecdote ou de la glose. Prenons garde, toutefois, que le langage n'a que la dignité requise par le temps, et que la matière n'est légère que pour des esprits légers. Faute de ces réflexions, nous risquons de prêter gratuitement à Browne des intentions gaillardes.

Ainsi, c'est en physiologiste, soyons-en sûr, qu'il analyse soigneusement cette histoire d'Averroès où l'on voit une femme concevoir dans un bain : « by attracting the sperm or seminal effluxion of a man admitted to bathe in some

portune, si l'on veut nous faire pénétrer dans l'intimité de Browne et nous faire connaître le genre de plaisanterie qui pouvait lui déplaire. Voici, avec son commentaire, l'anagramme qui a paru à Wilkin trop malsonnante pour l'impression :

« William Oldis
Silly dimme Owl
John Smith
Shyt on him. »

Cette grosse facétie est précédée de l'explication suivante : « There were in my time two proctors of the same yeare in Oxford John Smith a man not well beloved and William Oldis a purblind dimme sighted. on whom these anagrams were made ». (Suivent les lignes précédentes, puis l'annotation : « Valete, etc. » Ms. Sloane, 1843, f^o 16. On retrouve ces anagrammes au f^o 2 du Ms Sloane, 1869.) Cette autre anagramme : « Regina Catarina : nata Regi carina » a peut-être aussi motivé la réflexion de Browne. En tout cas, il est curieux, s'il trouvait ces plaisanteries stupides ou indécentes, qu'il les ait recopiées (par deux fois) sur son carnet de notes.

1. *Pseud.*, IV, X.

vicinity unto her ¹ ». Et il est bien difficile de savoir la dose de comique qu'il faut mettre dans sa conclusion quand il nous dit, dans son langage sentencieux, que :

« c'est là, dans l'histoire, une manière nouvelle et unique de forniquer à distance, et qui offense gravement les lois de la physiologie ² ».

S'il ne venait à l'instant de nous confier qu'il ne croit pas un mot de cette aventure et qu'étant du jury il eût fort hésité à attribuer la paternité de l'enfant au baigneur qui se trouvait là, nous ne serions pas absolument certains de son sourire.

Et même quand nous en sommes certains, nous ne sommes pas à l'aise pour apprécier la qualité de ce sourire, expression ambiguë d'un esprit honnête, certes, et plein de franchise, mais où se combinent en proportions trop indécises des éléments insolites : moralisme, badauderie, candeur, bizarrerie — et l'on ne sait quel humour lointain, évasif et lassé.

D'ailleurs, peut-on jamais ici parler de certitude ?

Quand Browne épilogue sur les viols de cadavres par les embaumeurs égyptiens ³ ou qu'il évalue une recette médicale « au prix que Laïs tarifait une de ses nuits ⁴ », qui donc nous dira la part qui revient dans ces gloses ou ces comparaisons au goût de l'érudition, du baroque, ou à quelque inconscient libertinage ?

L'envie de s'attarder en pensée ou en paroles aux choses de l'amour physique est, en effet, merveilleusement ingénieuse. Elle suggère à l'intelligence des moyens variés et fort subtils de la satisfaire. Telle austère dissertation d'ethnologie, de psychiatrie ou de casuistique n'a pas d'autre origine, en son fond premier, qu'un vulgaire graffito d'école ou de corps de garde.

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, VII, XIX.

4. *Ibid.*, I, VII, cf. une allusion du même genre, *infra*. p. 275.

Il est naturellement impossible de savoir si les bavardages de Browne sur des sujets équivoques sont des manifestations de cette salacité instinctive. Tout ce qu'on peut dire, pour s'en tenir aux dehors et au tangible, que la littérature n'a pas à franchir, c'est que rien chez Browne ne permet de soupçonner qu'il cède librement ou non aux suggestions sournoises de la *libido*. La seule concupiscence qui s'affirme dans son œuvre et sa vie, c'est la *libido sciendi*.

VII

Pourtant, à de certains moments, on a l'impression que sous la gravité de Browne ne demande qu'à poindre un bourgeon de malice rabelaisienne. Il faut bien, il est vrai, comme physicien, qu'il nous rapporte que, selon Dioscoride, l'aimant découvre l'incontinence des femmes ; mais ce n'est pas le physicien, c'est le moraliste, et un moraliste qui se souvient plutôt du *Nouveau Prologue du Quart Livre* que de la Bible, qui nous souffle d'expérimenter cette vertu de l'aimant si le cœur nous en dit ¹.

Il avait lu Rabelais. Plusieurs citations montrent qu'il avait son œuvre présente à l'esprit ². Bien plus, il montre avec son style une vraie familiarité, en s'essayant quelque part à le pasticher. Et dans ce pastiche — non destiné à l'impression — il n'a pas craint de mettre, avec ce qu'il a pu de la manière, un peu de gauloiserie de son modèle :

« Assurément elle a le nez tourné à la friandise et les talons bien courts. Elle jouera volontiers à l'homme ; et si le haut ne défend le bas, avant la venue des cigognes, lui s'enlèvera la jupe ³ ».

1. « And first Dioscorides puts a shrewd quality upon it, (and such as men are apt enough to experiment), who therewith discovers the incontinency of a wife, by placing the loadstone under her pillow, whereupon she will not be able to remain in bed with her husband. » (*Ibid.*, II. III.)

2. Cf. *Rel. Med.*, I, 21 ; *Pseud.*, VII, XVIII, 5 ; *Tract VIII, Of Languages*. (*Works*, IV, p. 210.)

3. Le morceau se trouve joint à l'essai sur les langues (*Tract VIII, Works*, IV, p. 210). Il est censé envoyé à un ami comme exemple de

Cette fois, la prise est-elle bonne ? Venons-nous de surprendre Browne enfin en flagrant délit d'humour incontestable ? Il le semble. Jusqu'alors, nous ne l'avions vu que sourire ; ici, sa figure s'épanouit pour de bon. Et pourtant ce n'est encore qu'un reflet d'humour. Il ne rit pas de lui-même, il imite un rieur. Une fois encore, jeu d'érudit, simple amusette. Il ne rit pas des choses, il rit de choses que miment des mots. Il a composé ce morceau comme on met bout-à-bout les fragments d'un mot en losange. Tout ce que nous sommes en droit de conclure de ce passe-temps, c'est que sa vertu n'avait rien de guindé et ne se croyait pas compromise par quelque folâtrerie. A elle seule, cette récréation philologique suffit à réfuter l'imputation de puritanisme¹.

L'examen de ses papiers privés nous réserve une autre surprise. Browne rabelaisien, quelques passages de son œuvre imprimée nous invitaient à le soupçonner. Qui donc, en revanche, si nous n'avions la preuve en mains, se douterait que les lauriers — ou plutôt, que les myrtes — de son confrère Thomas Campion, le galant chansonnier, l'eussent jamais empêché de dormir ? Et pourtant, c'est un fait. Browne, le pieux et docte Browne, a madrigalisé. Est-ce encore un jeu ? A-t-il voulu voir s'il était capable, lui aussi, tel un poète cavalier, de quelque pimpante frivolité ; si la main qui avait composé tant de fugues savantes, serait assez lesté pour trousseur un menuet ? Faut-il croire, au contraire, que la seule piécette qu'on ait de lui dans ce genre fut inspirée par un sentiment réel ? Ce qu'on sait de sa vie engage à pencher pour le jeu. Quoiqu'il en soit, l'essai est banal et n'ajoute rien à sa gloire littéraire. Son prix est d'humaniser d'un sourire nouveau le visage de cet homme grave que ne fige pas, décidément, sa gravité :

vieux français. Quoique les mots, dit-il, en soient simples et authentiques, « yet the sense may afford some trouble ». Voir le texte revu et expliqué dans notre *French Bibliography of Sir Thomas Browne*, sect. VI.

1. Sur cette imputation, cf. notamment W. P. Dunn, *Sir Thomas Browne*, p. 165.

« Quand reverrai-je, ma belle,
 Au miroir de ta prunelle,
 De ton plus fidèle amant
 Les traits se réfléchissant ?
 S'il t'a plu d'être légère,
 Ne crains de le demeurer :
 Si que je puisse espérer
 D'avoir encor ma bergère ¹. »

VIII

L'humour de Browne, on le voit par ce qui précède, n'a qu'un élément constant, et c'est un élément négatif. Jamais on n'y trouve : « la raillerie dans l'observation directe ou la représentation directe ou concrète de la vie » qu'Angellier réclamait de l'humoriste de race ². Ce n'est pas que Browne ne connaisse la nature humaine. Il la connaît fort bien. Mais ce sont *des hommes* que l'humoriste doit connaître, et Browne ne semble en avoir connu d'autre que lui-même.

Il peut plaisanter. Il aime à le faire. Bien mieux, la plaisanterie, chez lui, est toujours imminente. Et même, elle va jaillir où il ne faudrait pas : parmi des considérations touchantes sur la perte d'un ami ou à propos du sujet le plus macabre. Mais elle participe plus du jeu d'esprit ou du jeu de mots que d'une poussée comique venue du profond de l'être. C'est une habitude plutôt qu'une nature.

Browne n'est pas de la lignée des grands humoristes : il est trop savant, trop érudit, trop métaphysicien, trop théologien, trop chercheur de vérités abstraites et générales, trop

1. *Extracts, Works*, IV, p. 376 ; cf. Ms Sloane, 1843, f° 11 :

« O my love ! when shall it be
 That these eyes those eyes shall see,
 And in them once more discover
 The image of thy truest lover ?
 But since thou hast inconstant been,
 Inconstant still remain,
 For so perhaps by changing still,
 Thou may'st be myne again. »

2 Angellier, *ibid.*, p. 216.

moral et trop moraliste. L'individuel ne l'intéresse pas hormis lui-même. Et de lui-même, que note-t-il, sinon des généralités morales ? Pas une ligne de Browne, même de sa correspondance ou de ses papiers personnels, où soit campée la silhouette d'un parent ou d'un ami. Il ignore le pittoresque physique ou psychologique. Il est abstrait dans la pensée comme dans le langage.

« L'humour, dit lord Woodhouselee, c'est la nature vue dans ses aspects absurdes et comiques ¹. » Pour Browne, la nature n'a pas d'aspects absurdes ou comiques. La nature est une philosophie en action, ce n'est pas une comédie. Les absurdités qu'il rencontre ne le font pas sourire ; il les discute et, si possible, les réfute. Sous ce rapport, Browne est le contraire d'un humoriste.

Un Burns s'attendrit devant Mailie, sa brebis mourante, ou sur la musaraigne dont sa charrue a bouleversé le nid. De pareils traits sont inimaginables chez Browne. Les animaux se présentent à lui comme des possibilités d'observations anatomiques, non comme des sujets de tristesse ou de sympathie.

Tout le sensible lui était prétexte à méditation scientifique, morale ou philosophique. C'était pour son esprit un marche-pied ou une passerelle, non un lieu de volupté ou de repos.

Si l'humour est un don du réel à ceux qui s'y complaisent, qui l'aiment pour lui-même, et non comme un symbole ou un pis-aller, alors, Browne n'a pas mérité ce don-là. Mais si l'humour ne peut être enfermé dans une formule même très flexible ; s'il est une manière de sentir qui a le droit d'être en demi-teinte et passagère ; s'il peut être une plante fragile venue dans le terreau des serres, non une herbe drue de plein air et des champs, cette manière, indéniablement, appartient à Browne, cette fleurette se cueille parfois aux parterres de son œuvre.

1. Cité par Angellier, *ibid.*, p. 116, n. 2.

CHAPITRE V

LE SAVANT ET L'ERUDIT

I. *Vagabondage scientifique de Browne.* — II. *Objet théologique de la science.* — III. *La méthode expérimentale.* — IV. *Bavardage et érudition.* — V. *Crédulité.* — VI. *Science et surnaturel.* — VII. *Le bon sens du médecin.* — VIII. *Mépris des livres : rhétorique ou réalité ?* — IX. *Browne et la science moderne.*

Browne savant selon les canons de la science n'aurait pas sa place ici. Par les problèmes qu'il se poserait, il échapperait à notre compétence ; par la dure technique où il se soumettrait, il aurait trop abdiqué de lui-même pour appartenir à la littérature. C'est donc un savant qui, par ses idées propres ou celles qu'il emprunte, n'est pas un savant scientifique. si l'on peut dire, ou qui ne l'est qu'imparfaitement, qu'on se permet ici d'interroger. Et si, dans ses réponses, il y a des préjugés ou des erreurs, nous ne croirons pas pour autant avoir perdu nos peines : bévues et parti-pris, bizarreries et balbutiements, sont la proie même que nous cherchons, du moment qu'ils appartiennent proprement à Browne ou même, simplement, marquent l'esprit de son temps.

I

« J'ai choisi pour province la science tout entière », écrivait avec une splendide confiance Francis Bacon, alors âgé de trente et un ans, à lord Burleigh, son oncle¹. Browne aurait pu signer cette phrase. Son choix n'était peut-être pas

1. Cité par Macaulay, *Crit. and Hist. Essays*, Lord Bacon, éd. Longmans, 1874, p. 409.

aussi délibéré ; il n'était pas moins éclectique. Aux compléments logiques de sa discipline professionnelle : physique, chimie, sciences naturelles, il avait annexé tous les districts imaginables du savoir : il était historien, géographe, exégète, linguiste, astronome. Mais ces substantifs suggèrent mal la diversité de ses recherches. Pour en donner une vue exacte, chacun d'eux doit commander une large accolade embrassant des subdivisions infinies. Le naturaliste, par exemple, ne connaît pas de spécialité, ou plutôt, il les connaît toutes : il n'est pas moins botaniste que zoologiste et le zoologiste, à son tour, se penche avec un égal intérêt sur les insectes, les oiseaux, les poissons ou les mammifères, qu'ils appartiennent à la faune du Yorkshire ou de l'Afrique centrale, qu'il s'agisse de leur structure, de leurs fonctions, de leurs mœurs ou du rôle qu'ils jouent dans le folk-lore...

Nous avons peine, en notre temps de savoir bien classé, à comprendre ce vagabondage. Ne nous demandons pas s'il était superficiel. Il l'était certainement. Tâchons plutôt de le comprendre, et comment un esprit curieux ne pouvait guère y échapper.

Qu'un Fabre passe sa vie à épier les insectes, pour surprendre le mystère de leur instinct, cela nous paraît naturel. Cette curiosité passionnément concentrée nous semble même le propre du savant, de celui qui veut arracher à la nature quelque nouveau fragment de son secret ; mais qu'un observateur d'insectes se double d'un archéologue, d'un numismate ou d'un théologien, cela nous surprend, nous déconcerte et nous donne de l'inquiétude. Et l'inquiétude se tourne en effroi quand, dans le cas de Browne, le linguiste a encore omis de marquer les bornes des pays et des temps qu'il explore : que l'hébreu primitif ¹, les langues antédiluviennes (!) ², les dialectes américains ³, l'ancien saxon ⁴, le danois, le patois

1. *Pseud.*, V. XXIV, 2

2. *Tract VIII*, *Works*, IV. p. 195.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, p. 198.

du Norfolk¹, le breton et la langue d'Oc², l'intéressent au même titre que le français moderne ou les idiomes classiques...

Comment n'être pas alarmés, nous qui savons qu'une vie d'homme n'est pas de trop pour résoudre — bien souvent pour poser — quelque problème spécial d'une science volontairement étroite, austèrement limitée, quand nous songeons au désordre que doit faire, même dans une intelligence spacieuse et alerte, ce bric-à-brac encyclopédique ?

Ce prurit de savoir tout, dont ceux-là même qui l'éprouvaient, et Browne tout le premier, sentaient parfois le danger³, s'explique et s'excuse par l'état anarchique de la science du temps.

On admire souvent cette immense lecture des savants à la Browne ; on s'étonne de cette profusion de faits qu'ils avaient logés dans leur mémoire et qu'ils déversaient sur le lecteur sous le plus futile prétexte. C'est être injuste pour l'époque présente et pour celles qui la préparèrent. C'est oublier qu'un tri impitoyable, suivi d'un effort acharné de classement, a permis de mettre de l'ordre dans ce fouillis et que si plus de clarté pénètre dans nos bibliothèques, ce n'est pas que les livres y soient moins nombreux, mais qu'il sont rangés par matière et par formats. En facilitant l'assimilation méthodique et logique de la science, l'intelligence humaine soulagée d'un grand poids, a pu se concentrer avec plus d'efficacité sur des problèmes d'élection. La science était une forêt vierge. La forêt n'est pas devenue un jardin à la française. Elle ne le deviendra jamais, et il n'est pas souhaitable qu'elle le devienne, car on s'y ennuirait ; mais on y a taillé de belles avenues, aménagé d'assez confortables clairières et la carte qu'on en a dressée permet au voyageur de

1. *Ibid.*, p. 201.

2. *Ibid.*, p. 209.

3. Cf. Cette recommandation à Edward : « Wearie not nor wast your spirits too much in pursuing after varietie of objects ». (*Works*, I, p. 160.) Et encore : « Have alwayes some physick treatise to reade often, least this varietie of objects unsettle the notions of it ». (*Ibid.*, p. 163.)

parcourir sans tâtonnement tout le territoire prospecté. De là, cette aisance que nous avons de nous cantonner, sans nous diminuer, dans quelque provinces bien circonscrites du savoir. Cette limitation apparente cache ce qui eût été pour un Browne une prodigieuse universalité. Tel helléniste n'enseigne assurément que le grec et les travaux qui le firent connaître ont défriché un tout petit coin de la phonétique, de la métrique ou de la syntaxe grecque, mais prenons garde que pour ses besoins professionnels ce « spécialiste », comme nous disons, lit quatre ou cinq langues modernes, dont il connaît l'histoire et la grammaire comparée, et que ses acquisitions, en histoire et en géographie générales, en géologie, en physique, en chimie, en astronomie, et même en physiologie et en anatomie, ont autrement d'étendue, de volume et d'exactitude que la trompeuse richesse d'un Browne...

Par ailleurs, cette vue plus claire que nous prenons de sa science, de son désordre et de ses déficits ne nous la fait pas mépriser. Tout au contraire. Nous comprenons mieux cette inquiétude fébrile de savoir. C'est celle des enfants ouvrant des yeux avides sur le monde avec leurs incessants « pourquoi ». Nous sourions quand nous voyions Browne interroger insatiablement Edward sur son autruche¹. C'est que nous avons oublié combien nous sommes savants sur tant de choses qui étaient pour Browne d'obscurs et passionnants problèmes. Tout petits, les ménageries, les jardins zoologiques, nous ont appris sur les bêtes, sans que nous y pensions, des détails dont un savant du XVII^e siècle pouvait, à bon droit, se montrer curieux. Le plus déshérité des enfants modernes en sait plus, par la photographie et le cinéma, sur la faune du monde que ne le pouvait Browne par les bois fantaisistes de l'*History of Four-footed Beasts*².

1. *Supra*, 1^{re} partie, ch. VII, § VIII.

2. Par le Rev. Edward Topsell (1607). — Browne lui-même se plaint des erreurs que propagent les images fautives d'animaux exotiques : le pélican auquel on donne un plumage vert ou jaune, un bec court et pointu (*Pseud.*, VI, I) ; les dauphins auxquels on s'obstine à faire cette échine bossue qu'on leur voit déjà sur les médailles antiques (*ibid.*, II).

Notre science est encore bien courte. Ses prises sont restreintes, mais elles sont solides. Elle n'a pas trouvé de grand'route où se promener nonchalamment. Elle suit un chemin malaisé, rocailleux ; mais elle sait où elle veut aller. Pour Browne, mille avenues riantes s'ouvriraient, qui ne conduisaient nulle part. C'est pourquoi il a tant voyagé.

II

Il ne partait pas pour son seul plaisir. Browne savant ne cesse pas d'être moraliste, philosophe et même théologien. Etudier peut divertir ; le divertissement n'est pas le but. Regarder le monde et le comprendre, c'est la tâche propre de l'homme. Seul pourvu de raison parmi les êtres vivants, l'homme doit à son créateur l'usage intelligent de sa raison ¹. Il le doit encore à ceux de ses semblables à qui la Providence a départi chichement les ressources de l'intelligence. Le savant a un rôle social à jouer : dans son cerveau puissant, s'accumulera un trésor scientifique où puiseront les esprits subalternes ². La science est encore un devoir en raison de son but, lequel, en dépit des zigzags qui y mènent, est des mieux assurés : le but prochain, c'est de contempler la nature, et dans la nature, ce raccourci du monde dont tout homme est à soi-même le plus clair modèle : l'homme, ce microcosme, miracle des miracles ³.

Mais tout ce créé est une apparence, une ombre, une préfigure. On ne l'observe, on ne le médite que pour le dépasser. C'est un symbole qu'on déchiffre, un papier qu'on regarde par transparence, pour y voir apparaître le filigrane divin. La science est pour Browne une manière de théologie, car la découverte qu'elle propose et qui fait son prix n'est autre que la découverte des causes finales, c'est-à-dire, des vouloirs de

1. *Rel. Med.*, I, 13.

2. *Ibid.*, II, 3.

3. *Ibid.*, I, 15.

Dieu. L'intérêt de la physique, c'est qu'elle est, pour qui sait l'entendre, une métaphysique ¹.

« Toutes choses couvrent quelque mystère, toutes choses sont des voiles qui couvrent Dieu », dit Pascal ². « The whole sensible universe is a system of signs », dira plus tard Berkeley ³. Ces formules eussent ravi Browne. Et quel esprit épais il eût trouvé à Bolingbroke de dire qu'*Alciphron* était « dur à comprendre » !

III

Si le monde est un divin manuscrit, le premier devoir du savant est de déchiffrer le monde, soigneusement, patiemment, passionnément, comme il sied d'un document d'aussi précieuse teneur. Browne n'y manque pas. La patience et la minutie qu'il apporte à l'examen des problèmes les plus variés confinent parfois à l'héroïsme. Dans le combat qu'il veut livrer à l'erreur et d'où sortira son traité de *Pseudodoxia*, il pense que les seuls coups mortels peuvent être portés par cette arme : l'observation personnelle ⁴. Aussi, il observe, il expérimente tant qu'il peut. D'abord, comme médecin, il dissèque assidûment : dauphins, marsouins, hérissons ⁵, requins ⁶, baleines, à l'occasion, et, s'il le faut, dans des conditions les plus répugnantes ⁷. D'autres bêtes plus menues sont aussi dignes de son scalpel : il ouvre des lamproies, pour étudier le mécanisme de leur vision ⁸ ; des taupes, pour voir si leurs petits à naître ont des yeux ⁹ ; il torture des escargots, leur coupe les cornes, les brûle à l'aqua fortis, pour s'assu-

1. *Ibid.*, I, 14, 39.

2. *Opusc.*, 3^e partie, IX, éd. Brunschvicg, p. 225. Cf. Lettre à M^{me} Périer, p. 88.

3. Cité par J. Didier, *Berkeley*, 1911, p. 48.

4. *Garden of Cyrus*, ch. V, *Works*, III, p. 446.

5. *Pseud.*, III, IX.

6. *An Account of Fishes*, etc., *Works*, IV, p. 327.

7. « Had the abominable scent permitted, etc... » (*Pseud.*, III, XXVII.)

8. *Ibid.*, III, XIX.

9. *Ibid.*, XVIII.

rer si les points noirs qui les terminent sont des « réalités oculaires ¹ ».

Qu'on ne croie pas à des curiosités fortuites, rapides, tôt contrôlées, tôt satisfaites. Il a la plus grande suite dans les idées. Ce sont des problèmes sérieux qu'il résout. Il y prend tout le temps. Ainsi, ces perles noires que brandissent les escargots au bout de leurs cornes l'ont tourmenté avec persistance : il a continué ses expériences avec une opiniâtreté inlassable et les résume ainsi :

« Pour moi, après bien des recherches, je ne suis pas certain que ces organes soient des yeux ou que ces points noirs comme de l'encre qui semblent en tenir lieu soient des réalités oculaires ; car, si on leur présente quelque objet, tantôt ils l'évitent, tantôt ils le heurtent. Que si l'on retranche ces extrémités noires que l'on prend pour des yeux, ils font nonobstant usage de ces antennes ou cornes et cherchent leur chemin à tâtons comme devant. En outre, si cela était des yeux ou des instruments de vision, cela aurait son point de départ dans la tête, d'où il tirerait ses organes moteurs ou optiques ; mais les racines et premières extrémités en sont situées en bas et sur les côtés du dos, ainsi qu'on l'observe dans les escargots blancs, quand ils se rétractent ² ».

Ces détails, ces raisons, ce ton tranquille, vous le font croire sûr de lui ? Pas du tout ! Il doutait encore. Et bien lui en a pris. Dans la sixième édition de ses *Erreurs populaires*, le passage qu'on vient de lire a disparu, remplacé par ces quelques mots qui marquent sa ténacité et ses scrupules :

« On est sûr maintenant, grâce à l'aide de verres très grossissants, que ces globules atramentaires sont leurs yeux ³ ».

Rien de plus comique et en même temps de plus édifiant que la nature et la bonne volonté de ses essais dont quelques exemples pris au hasard forment un incroyable salmigondis :

1. *Ibid.*, III, XX.

2. *Ibid.*, texte des cinq premières éditions.

3. *Ibid.*, texte de l'édition de 1672.

Il sectionne des vers accouplés pour voir s'il y a des œufs dans chaque sexe ¹ ; il garde des vers-luisants dans l'herbe fraîche pour étudier leur luminescence ² ; il pèse des crânes de bécasses et de moineaux pour connaître le rapport du poids de l'organe au poids total du corps et comparer avec l'homme ³ ; il donne du camphre à des coqs pour en apprécier la vertu antiaphrodisiaque ⁴ ; il a éprouvé que la plante *Flos Africanus* ne tue pas les chiens ⁵ ; il a mis une taupe, un crapaud et une vipère dans une boîte, pour voir si la taupe est aussi vorace qu'on dit (et la taupe a tué et dévoré en partie ses compagnons) ⁶.

Parfois, l'enquête personnelle est impossible : il interroge qui il peut. La pierre d'aigle se trouve-t-elle vraiment dans l'aire des aigles ? Impossible d'en juger à Norwich ou dans les environs. Il le demandera à son correspondant islandais Théodore Jonsson ⁷.

D'autres expériences ont une tournure plus moderne ; il les mène avec méthode, faisant varier comme il convient les circonstances de l'opération. Pour étudier la magnétisation d'un métal par refroidissement, il fait refroidir successivement un fil de fer dans l'air, dans l'eau, le vitriol, l'eau forte et le mercure. Il recherche ensuite si cette propriété se trouve dans les ustensiles de cuisine que l'on suspend pour les ranger, après les avoir mis au feu ; il examine encore des briques, des tuiles, qu'il a enlevées pour cela d'une cheminée. Il a fait varier la chaleur, les positions du corps chauffé, observant finalement qu'il n'était pas indispensable que le métal fût refroidi dans une position perpendiculaire ou une orientation nord-sud ⁸.

1. *Ibid.*, III, XXVIII, 8.

2. *Ibid.*, III, XXVII, 12.

3. *Ibid.*, IV, II.

4. *Ibid.*, II, VII.

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*, III, XVIII.

7. *Ibid.*, II, V.

8. *Ibid.*, II, II.

Browne n'estimait pas qu'une opinion douteuse ne méritât pas son contrôle. Il n'y avait guère pour lui, à vrai dire, d'opinion douteuse. Ce n'était pas faiblesse d'esprit, c'était un principe, une assurance contre l'erreur et l'ignorance. Il pensait qu'il valait mieux éprouver une apparente sottise que laisser fuir, par un doute préconçu, une improbable vérité. Si la crédulité, disait-il, est une cause d'erreur, l'incrédulité nous empêche souvent de profiter du vrai ¹. D'où certaines expériences qui mettent Browne aux yeux de beaucoup dans une posture assez ridicule. C'était, par exemple, une croyance courante de son temps que le corps d'un martin-pêcheur suspendu par le bec tournait naturellement sa poitrine du côté d'où venait le vent. Browne n'est pas moins frappé que chacun de nous du caractère irrationnel de cette notion : il répugne à la raison, remarque-t-il, qu'un cadavre soit sensible à cette action du vent ². Tout le monde est d'accord là-dessus. C'est la logique même. Mais Browne, on le sait, ne confond pas logique et réalité. Il faudra bien que la logique cède si le fait se constate. Il suspendra donc un martin-pêcheur par un fil de soie détors, dans une pièce librement aérée. L'oiseau oscille, mais sans que sa poitrine s'oriente dans le sens du vent. Cela n'est pas décisif. Peut-être que la vertu de l'espèce se trouve absente de ce martin-pêcheur-là. On en suspendra un deuxième. Le dicton est, pour le coup, bien mal en point : les deux martins-pêcheurs n'accordent pas leurs mouvements et souvent les opposent ! Même alors, pourtant, Browne ne croit pas avoir rempli tout son devoir d'exterminateur de superstitions. Ce sont des adversaires qui ont la vie dure. Pour écraser sûrement la tête de celle-ci, il poussera plus avant l'expérience. Peut-être, après tout, que les martins-pêcheurs ne révèlent leur verticité qu'à l'abri de tout remous aérien. Supprimons-les. Les oiseaux sont, cette fois, suspendus dans une grande cage de verre soigneuse-

1. *Ibid.*, I, V : « And as credulity is the cause of error, so incredulity oftentimes of not enjoying truth. »

2. *Ibid.*, III. X.

ment close, et Browne constate, enfin satisfait, leur égale et parfaite indifférence à l'axe du vent ¹.

IV

Observateur attentif, enquêteur diligent, expérimentateur minutieux, sagace, et, s'il le faut, opiniâtre, Browne est tout cela. Mais on ne peut pas toujours observer, l'enquête est parfois difficile, l'expérimentation impraticable. Dans ces cas-là, Browne n'abandonne pas ses recherches : il les poursuit dans les livres et dans son imagination. Et, si nous y perdons de la rigueur scientifique, nous y gagnons de savoureux bavardages.

Car Browne aime le bavardage au moins autant que la science. Il l'aime parfois avec intempérance, au point de le substituer à la science, ou encore de l'y superposer, sans autre utilité que son plaisir personnel. Il semble qu'il y ait en lui deux hommes : le savant, qui aime l'expérience, l'apprécie, la pratique ; et l'écrivain, l'artiste, qui la redoute, pour sa brutalité, sa froideur, pour ce mutisme si éloquent qu'il tue toute éloquence. L'expérience, c'est entendu, est la suprême ressource, mais elle fait fuir la rhétorique. Que faire ? Browne fuira-t-il l'expérience ? Il est trop loyal pour cela. Il lui accordera son dû, lequel se borne à n'en pas déguiser la réponse. Mais franchise n'est pas sécheresse. Cette réponse de l'expérience, si ce n'est qu'un oui ou qu'un non, va-t-il falloir poser la plume ?

Browne a trouvé mieux : l'expérience dira son mot, elle aura même le dernier mot ; mais quand les autres auront parlé. Les autres ? Eh oui ! Les philosophes, les naturalistes, les historiens, les poètes, les occultistes, et les Pères de l'Eglise — dont il faut bien rapporter, gloser, discuter l'opinion, si l'on veut étoffer l'ouvrage et montrer qu'on est un savant de la bonne sorte.

Ainsi, l'on prétend que l'éléphant n'a pas d'articulations.

1. *Ibid.*, III X.

Incapable de se relever s'il se couchait, le pauvre animal est réduit à dormir appuyé contre un arbre. Autrement, comme dit le proverbe : « le dormir est le cheoir de l'éléphant ». Cette habitude, plutôt cette nécessité, est bien connue des chasseurs, qui l'exploitent : ils scient l'arbre et la bête, proie facile, s'écroule... C'est une fable, assure Browne, une fable vénérable, un préjugé à cheveux-gris, *an old and greyheaded error*¹ : Aristote, Diodore, Strabon, saint Ambroise, Cassiodore, Solinus et quelques autres, ont tour à tour accueilli, répandu, fortifié et transmis à notre âge, pleine de vigueur, cette absurdité. Car c'est, à n'en pas douter, une absurdité : toute locomotion animale, en effet (Aristote lui-même l'enseigne), se fait *tractu et pulsu*. Aucune bête n'échappe à cette loi : qu'elle se meuve sur terre — avec ou sans pattes — dans l'air ou dans l'eau. Ceux-là même qui n'ont pas d'os, comme les vers ou les sangsues, ont pourtant des « analogies arthritiques », correspondances musculaires ou fibreuses. Ensuite, il faut considérer que la station perpétuelle que l'on prête à l'éléphant ne peut en aucune manière procurer un repos. Les muscles se meuvent invisiblement et, Galien le déclare, s'y fatiguent plus que dans l'ambulation. Ce qui prouve, soit dit en passant, que le supplice de Tityus et de Tantale, était plus cruel que celui d'Ixion et de Sisyphe. Au reste, le fait est bien connu des physiologistes et Mercurialis, dans son traité sur la gymnastique, fait de la station immobile un véritable exercice, et Galien recommande, si l'on veut bien reposer ses membres, de ne pas les tenir étendus, mais mollement infléchis. Les mouvements en extension ou en flexion, qu'il appelle *hypobolemaïoi*, entraînent au contraire une grande fatigue...

L'histoire nous est encore, en ce débat, d'un précieux secours : Xiphilinus et Suétone rapportent, en effet, que sous Néron et Galba, des éléphants dressés marchèrent en public sur la corde raide : « ce qui exige non seulement un pied large, mais des jointures flexibles et une disposition favo-

1. *Ibid.*, III, I, *Works*, II, p. 386.

nable des organes de locomotion ». N'oublions pas non plus ce chapitre bien connu de Quinte-Curce, où il est dit que l'éléphant de Porus s'agenouillait sur l'ordre de son cornac. Sans parler de l'éléphant offert à Léon X et qui, selon Oso-rius, salua le pontife de trois génuflexions ; ou encore de ce fameux spectacle donné par Germanicus, où douze éléphants, après avoir dansé au son des instruments, s'étendirent sur les lits de repos, dans la salle du festin...

D'autres arguments non moins concluants se tireraient de l'étymologie qui apparente *gonu* (genou) à *gônia* (angle), ou encore des nécessités de la gestation et de la parturition chez les mères éléphants qui ne pourraient ni porter, ni mettre au monde des éléphanteaux aux pattes tout d'une pièce.

Enfin, ce préjugé se réfute par un fait récent et notoire, car :

« Il y a quelques années, nous eûmes en Angleterre, l'occasion de voir un éléphant que l'on montra en maint endroit et qui prenait toutes les positions : debout, à genoux ou couché¹. »

Le morceau est instructif. La science de Browne s'y montre sous son double aspect : mêlant sans cesse à la recherche du fait exact l'histoire des erreurs où les hommes se sont fourvoyés, l'analyse et la critique de leur paralogismes. Si bien qu'un problème de physique, de biologie, de botanique, de géologie ou de n'importe quelle autre science, se présente à Browne sous une triple forme et comme une triple enquête : technique, historique et psychologique.

Il serait difficile de dire celle qui l'emporte, pour lui, en intérêt. Aucun plan habituel ne le révèle. Dans l'exemple des éléphants, il a fini par l'expérience. Il eût aussi bien commencé par là et ne se fût pas pour autant dispensé de ses gloses.

Il ne croit pas que de savoir ce qui est, doive nous priver du plaisir de savoir pourquoi cela est, ce qui a été, ce qui

¹ *Pseud.*, III, I.

aurait pu être, ce qu'on a cru qui était, et qui fait qu'on s'est trompé.

La nécessité présente, ses rapports les plus variés avec les contingences passées et les lois de l'esprit humain, tel est le type du problème scientifique que Browne affectionne et qu'il se donne inlassablement à résoudre. C'est pourquoi il a choisi pour sujet d'étude la critique des superstitions populaires. Il y satisfait presque à tout coup son instinct d'observateur, d'historien, d'antiquaire, de folk-loriste et de philosophe : une expérience à tenter, des idées baroques à faire défiler, un mécanisme d'erreur à démonter, voilà ce qu'il y trouve et où il se complaît ; l'ordre de ces opérations pouvant d'ailleurs, ainsi qu'on l'a dit, s'intervertir sans dommage, car chacune d'elles, aux yeux de Browne, a un intérêt propre, égal et permanent.

Pourtant, dans certains cas, c'est l'érudit qui l'emporte. Le savant n'aurait rien à dire. Browne ne résiste pas au plaisir d'exploiter ses lectures. Nulle ne peut rester sans profit. Si l'on n'a rien trouvé, c'est une lacune à signaler. Ainsi, après avoir cité une profusion d'auteurs anciens et modernes qui ont écrit sur une certaine coutume attribuée au castor, Browne éprouvera le besoin de nous confier que Plutarque n'en parle pas ; chose regrettable, car ce sujet ajouterait du charme au *De Solertia Animalium* ¹. De la sorte, Browne peut s'aventurer dans tous les livres de tous les temps ; chasseur de citations, il est certain d'avance de ne jamais rentrer bredouille.

C'est un travers (plus du temps peut-être que de lui-même). L'a-t-il senti ? Ce n'est pas sûr. Il a bien blâmé cette « prétendue élégance », cette « affectation superflue » qui poussent les auteurs à ne rien avancer qu'ils ne l'appuient d'autorités flatteuses pour leur érudition, mais cela n'est blâmable que chez ceux qui veulent ainsi prouver à force de citations, des « vérités généralement admises » ne réclamant

1. *Ibid.*, III, IV.

d'autre confirmation que celle du bon sens¹. Or cela n'est pas son cas. Browne travaille à débrouiller des erreurs compliquées, à établir des vérités nouvelles et qui vont à l'encontre de l'opinion générale. Le principe ne lui est donc pas applicable et il est convaincu qu'il échappe à sa propre critique.

L'amour de l'érudition le porte d'ailleurs à des excès plus graves que des citations inutiles en matière scientifique. Il le pousse parfois à s'écarter tout à fait de la science pour s'égarer dans la frivolité. Le détail curieux, bizarre, impossible à fixer et, au surplus, parfaitement oiseux, exerce souvent sur Browne un irrésistible attrait : sont-ce des aspics qui mordirent Cléopâtre ? Et si oui, de quelle variété ? Combien y en avait-il ? La mordirent-ils au bras ou à la poitrine² ? Ou encore : quelle espèce de pierres — cailloux, silex ou fragments de tuiles — servit à lapider saint Etienne³ ? Ces problèmes, pour nous saugrenus ou futiles, excitent fort la curiosité et l'industrie de Browne.

Pourtant, ce serait faire de sa science une caricature que d'insister sur ces faiblesses. Les vécilles de l'histoire ou de l'histoire naturelle ne l'accaparent pas tout entier. Devant certains phénomènes généraux, nous retrouvons en lui un vrai savant, ému, inquiet, frôlant une de ces intuitions géniales qui font les Newton ou les Goethe. Mais au moment qu'il nous donne cet espoir, il se retourne pour entendre une mouche voler. Le charme est rompu. Le savant-philosophe s'est évanoui. Nous n'avons plus devant nous qu'un bon médecin curieux, tout plein de savoir et poète à ses heures, un collectionneur d'étrangetés scientifiques et littéraires.

Cette émotion émerveillée, il l'a ressentie et nous la donne en présence des minéraux, dont la genèse le trouble. Il sait bien que le cristal n'est pas de la glace. C'est un corps formé par une lente percolation de la substance la plus pure et la plus limpide de la terre, solidifiée ensuite sous l'influence

1. *Ibid.*, I, VI, 6.

2. *Ibid.*, V, XII.

3. Lettre à Edward, *Works*, I, p. 178.

d'une force mystérieuse : esprit concrétif ou lapidifique, lequel agit encore dans le diamant, le béryl ou le saphire. Mais qu'est-ce au juste qu'un minéral ? Est-ce vraiment un corps inanimé ? Bien que Moïse ne les cite pas, ces êtres souterrains semblent bien former, juste au-dessous des plantes, un régime à part, semi-animé. Au vrai, il leur manque un nom ; les appeler concrétions, mixtures élémentaires et souterraines, ce n'est point faire justice à cet embryon d'âme qui vit obscurément en eux ¹.

C'est encore ce désir d'atteindre par un effort de divination quelque large uniformité de la nature, quelque grand secret général, un procédé très simple de l'ouvrier divin, qui poussera Browne dans son enquête apparemment bizarre du traité des quinconces. Cette forme quinconciale ou cruciforme, cette image de l'X ou décussation, qu'il s'évertue à retrouver dans les travaux des hommes ou les œuvres de la nature : dans les plantations de Cyrus, de Babylone, des Grecs et des Romains, et jusqu'au Paradis ; dans la structure des murailles romaines, dans les couronnes antiques, les sièges, la taille des gemmes, dans l'ordre des troupes romaines et grecques, le labyrinthe de Crète et la liturgie juive ² ; dans l'ordre des constellations, dans les minéraux, les chatons des arbres, les fleurs, les feuilles, les semences végétales, les organes des bêtes, les yeux et les œufs des insectes, la peau du serpent ou de l'homme, la patte de l'oiseau, les lois de l'acoustique et de l'optique ³ ; cette forme, qui le fascine et le poursuit, qu'est-ce donc, pour lui, sinon une formule cabalistique, une clé, un tétragrammaton qui va lui ouvrir vers le cœur des choses un chemin neuf et prompt, une de ces lois cardinales de l'être par où l'ordre divin a dompté le chaos et dont la connaissance nous amène tremblants au bord de la possession intuitive du monde.

Mais là, de nouveau, son intime faiblesse le trahit. C'est

1. *Pseud.*, II, I.

2. *Garden*, ch. I-II.

3. *Ibid.*, ch. II-III.

une chimère qui l'abuse, un jeu qui le distrait, des mots qui le grisent, un feu d'artifice dont il s'éblouit et dont il nous éblouit un instant.

Le *Jardin de Cyrus* trouvera grâce, en littérature, pour quelques fleurs rares, capiteuses et curieusement tachetées. Au savant, il n'offre que la vue rebutante d'une impraticable broussaille.

V

On a reproché à Browne sa crédulité¹.

En quoi était-il crédule ? D'où lui venait ce défaut de l'esprit ? Quel en pouvait-être l'effet sur sa pensée de savant ?

Notons d'abord que plusieurs croyances que Browne avait, et que nous savons fausses, ne marquent point sa naïveté : elles ne choquaient personne ; il n'avait pas de raisons de les rejeter. Par exemple : il était rebelle au système de Copernic² ; il croyait à la génération spontanée³ ; il soupçonnait entre les choses un système mystérieux de sympathies ou d'antipathies⁴ ; la palingénésie des plantes⁵ et la transmutation des métaux ne lui paraissaient pas impossibles⁶, non plus que l'influence des astres dans la vie des hommes⁷.

Mais d'autres, de plus grands que lui, et parfois assez longtemps après lui, restèrent fidèles à de telles opinions : ni Pascal, ni Descartes, n'avaient cru devoir abandonner les théories de Tycho-Brahé⁸ ; et pour la génération spontanée,

1. Cf. Milsand, *op. cit.*, 1^{er} art., p. 651-652 ; Jusserand, *op. cit.*, vol. II, p. 871, n. 1 ; Legouis, *Hist. de la lit. anglaise*, p. 513 ; J. Texte, *op. cit.*, p. 67 ; E. Gosse, *op. cit.*, p. 73.

2. *Rel. Med.*, II, 13 ; cf. *Pseud.*, I, V.

3. *Pseud.*, III, VII ; *Garden of C.*, III, 17 et 26 ; *Of Fishes, Works*, IV, p. 336.

4. *Rel. Med.*, I, 19.

5. *Ibid.*, I, 48.

6. Lettre à Ashmole, *Works*, t. I, p. 463 ; cf. p. 466 et lettre à Edward (22 sept. 1668), p. 157.

7. *Rel. Med.*, I, 18, 41 ; *Pseud.*, IV, XIII.

8. Pour Pascal, cf. *Pensées*, éd. Brunschvicg, n° 218 : « Je trouve bon

c'était une opinion si courante et bien établie qu'on en faisait un des arguments les plus probants dans la réfutation du postulat cartésien : *le plus ne peut venir de moins*, et Descartes lui-même, tout en maintenant son principe, se gardait de mettre en doute le fait biologique qu'on lui opposait ¹.

Dans les milieux non scientifiques que Browne se proposait d'instruire, la naïveté était sans bornes. On lit dans un ouvrage qui se donne comme un guide du voyageur en Angleterre, paru en France peu d'années après *Pseudodoxia*, qu'il est en Ecosse des arbres produisant des oiseaux, comme d'autres des fruits, et que les habitants de l'île de « Bas » sont fournis de bois et de poissons par des oiseaux qui les leur apportent ².

La notion de « sympathies » entre les choses que Browne avait empruntée à Paracelse ³ n'était pas seulement reçue de son temps, comme le prouve la vogue de la poudre à guérir les blessures du chevalier Digby — la « divine sympathie », comme disait M^{me} de Sévigné ⁴ — mais un siècle après *Religio Medici*, Berkeley, dans *Siris* (1744), expliquera par une abstraction toute semblable les vertus des plantes et même certains mouvements des animaux ⁵. D'ailleurs, Browne n'admettait pas l'application médicale de cette doctrine de la « sympathie » ⁶.

qu'on n'approfondisse pas l'opinion de Copernic ». Pour Descartes, cf. *ibid.*, p. 430, n. 1.

1. Cf. *Œuvres*, éd. Charpentier, 1842. *Deuxièmes objections*, p. 141 et *Réponses aux deuxièmes objections*, *ibid.*, p. 149.

2. *Le fidèle conducteur pour le voyage d'Angleterre*, etc., par le sieur Coulon, 1654, pp. 200, 207-208.

3. « Thus having perused the *Archidoxis* and the secret sympathies of things. » (*Rel. Med.*, I, 19.)

4. Dorante, dans *Le menteur*, fait allusion à ce remède merveilleux (acte IV, sc. III), que Madame de Sévigné affectionnait, cf. lettre à M. de Grignan du 28 janvier 1685. éd. *Coll. des Gr. Ecr.*, t. VII, p. 343 ; cf. *ibid.*, pp. 348, 349, 350, 353, 355, 356, 357, 371.

5. *Recherches sur les vertus de l'eau de goudron*, Amsterdam, 1748, p. 202-203.

6. Cf. *infra*, § VII.

Qu'une plante calcinée puisse revivre de ses cendres, n'était pas davantage une fantaisie née dans le cerveau de Browne : Schott, Kircher, Gaffarel, Borelli le disaient ou l'avaient dit avant lui ¹.

Enfin, les espoirs des alchimistes n'étaient pas, à proprement parler, partagés par Browne. Sans rien nier, et même ne demandant pas mieux que de croire, il attend des preuves ². Or cette attitude, si l'on considère son faible pour le merveilleux et que les ambitions de la philosophie hermétique avaient tourné des têtes autrement fermes que la sienne (Newton, par exemple, semble s'être fort intéressé à la question ³), est vraiment méritoire. En outre, même si Browne avait montré plus de confiance dans le succès du grand œuvre, il serait facilement réhabilité aux yeux de la chimie moderne, laquelle a perdu beaucoup de ce dédain qu'elle avait dans sa première jeunesse pour sa fantasque aïeule ⁴.

De même l'astrologie avait en Browne un adepte des plus modérés, sceptique même ; car, tout en réservant la possibilité théorique d'une action des astres sur le tempérament, et par suite, sur la destinée de l'homme ⁵, il doute que cette action puisse être l'objet d'une connaissance pratique ⁶, et enfin dans l'hypothèse d'une influence réelle des corps célestes sur nos inclinations, il la limite très sagement à une sollicitation assez vague et molle, laquelle ne saurait, en aucun cas, compromettre le libre arbitre. Selon notre « ciel de nativité », nous naissons peut-être avec un penchant donné, mais ce penchant n'est pas invincible et Browne n'a que des

1. Cf. Disraeli, *Curiosities*, IV, p. 187.

2. Lettre à Edward, sept. 1668 : « When you were at Amsterdam, I wished you had enquired after Dr. Helvetius, who writ *Vitulus Aureus* and saw projection made, etc. » (*Works*, I, p. 157.)

3. Sa bibliothèque, mise en vente récemment par la librairie Henry Sotheran, de Londres, contenait « a large number of alchemical works ». (Prospectus de la librairie Sotheran, *The Newton Library for Sale*, etc. London, 1929.)

4. Cf. M. Berthelot, *Les origines de l'Alchimie*, Paris, 1885, p. 321.

5. *Letter to a Friend*. IV et VII.

6. *Pseud.*, IV, XIII.

sarcasmes pour ceux qui trouvent commode d'imputer leurs vices à l'action des planètes ou des constellations :

« Ne mets pas tes défauts sur le dos du Bélier, du Lion ou du Taureau, et ne rends pas Saturne, Vénus ou Mars responsables de tes folies. Ne vas pas chercher ton caractère dans la lune, mais dans ton orbe personnel, dans ta conférence microcosmique ¹ ».

S'il est vrai que les « lumières d'en haut » agissent sur nous, soyons de ceux qui « dominent les astres ² ».

Aussi, en astrologie « judiciaire » — celle dont l'ambition se borne à conjecturer nos tendances — Browne se règle-t-il sur l'adage « astra inclinant non necessitant », et il conseille de la regarder pratiquement comme inexistante ³.

A plus forte raison rejette-t-il l'astrologie divinatoire qui prétend lire la destinée d'un homme dans son *thème astral*. Rien ne peut être prédit puisque rien n'est (astrologiquement) déterminé. D'ailleurs la connaissance de l'avenir n'excite pas sa curiosité : le plus sage, à son avis, c'est « d'étudier les prophéties quand elles sont devenues de l'histoire ⁴ ».

Il est remarquable aussi que sur les milliers de volumes contenus dans la bibliothèque de Browne, exactement *cinq* aient traité d'astrologie ⁵. Dire que Thomas Browne était « infatué d'astrologie », que « par la nature de son imagination, par son amour du merveilleux et le côté mystique de sa pensée, il fut la proie facile des astrologues ⁶ », c'est déduire avec témérité de ses tendances générales une attitude particulière qui se trouve précisément lui être étrangère. Sur ce terrain de l'astrologie, on peut dire, au contraire, qu'il était en avance marquée sur son temps et faisait preuve d'un notable sens critique.

A l'époque où Browne écrivait *Religio*, l'astrologie était

1. *Chr. Mor.*, III, 7.

2. *Ibid.*

3. *Rel. Med.*, I, cf. *Pseud.*, VI, VII.

4. *Chr. Mor.*, III, 13 et 16.

5. Catal. de sa bibliothèque, p. 28-30.

6. E. Gosse, *op. cit.*, p. 134.

assez florissante en France pour que l'astrologue Morin fût appelé auprès d'Anne d'Autriche, au moment de son accouchement, pour tirer l'horoscope du futur Louis XIV. En Allemagne, Rodolphe II consultait Tycho-Brahé, astrologue autant qu'astronome, ainsi d'ailleurs que Képler¹. En Angleterre, on sait quelle vogue avaient les almanachs de William Lilly, qui ne manquait pas de concurrents.

Enfin, pour taxer de crédulité la confiance très modérée que Browne avait en l'astrologie, il faudrait prouver qu'*en fait*, les astres sont sans influence sur nos gestes, ce dont nous ne savons absolument rien. Les astronomes ont délaissé la confection des thèmes astraux pour des recherches plus précises et plus fructueuses et personne ne s'en plaint ; mais cela ne prouve pas que les corps célestes dont ils observent et prévoient les évolutions ne puissent avoir d'action sur notre organisme et par là sur nos démarches. Si on interrogeait là-dessus nos savants, ils dénieraiient toute compétence, mais il est probable qu'aucun n'affirmerait sa certitude *scientifique* que cela n'est pas. Au fond, ce qui rend l'astrologie ridicule à nos yeux, c'est l'audace ou la niaiserie de ses prétentions, c'est, avec un vocabulaire extravagant et un chapeau pointu, d'avoir accordé nommément à telles constellations ou telles planètes, telles vertus spécifiques. Remplaçons ces personnalités astrales par des forces cosmiques plus vagues dans leur identité et leur action et nous ne sommes pas loin d'avoir réconcilié l'astrologie et la pensée moderne si familière avec la notion d'interdépendance universelle.

On a opposé la naïveté enfantine, médiévale, du bon Browne aux rudes exigences du rationalisme cartésien². C'est en partie se méprendre. Il est bien vrai que leurs méthodes s'opposent : du moins, la méthode mécanistique de l'un tranche avec le système verbal, nuageux et mystique de

1. L. F. Maury, *La magie et l'astrologie dans l'antiquité et au moyen âge*, Paris, 1877, p. 217-218.

2. E. Gosse, *op. cit.*, p. 37.

l'autre ; mais le contraste s'arrête ici. Sur tel fait particulier, sur la réalité d'un phénomène donné, la croyance de Browne n'eût pas choqué nécessairement Descartes. Il se fût simplement efforcé de donner du fait une explication « par figure et mouvement ». Ce qui d'ailleurs n'eût pas ému très fort Browne. Il s'en serait tranquillement allé avec Pascal, en haussant les épaules, marmonnant que toute cette philosophie n'expliquait rien du tout, et ne valait pas « une heure de peine ¹ ».

Ajoutons que Descartes, s'il l'employait autrement, avait une tête aussi chaude que Browne. Elle avait pris feu pour un système du monde d'où les qualités occultes étaient exclues, mais où les faits les plus insolites et les pouvoirs humains les plus ambitieux gardaient leur place ².

Devant l'énormité de certaines erreurs réfutées par Browne, on pourrait se demander s'il ne relève pas des ennemis morts ou mourants pour se donner le mérite de les pourfendre. Cette impression est fortifiée par le plaisir qu'il semble prendre à retourner sur toutes leurs faces les notions les plus saugrenues. Nous inclinons à croire qu'il les exhume d'un passé lointain pour sa distraction personnelle. Les croyances qu'il combat nous paraissent si naïves que son ardeur nous rappelle le Chevalier de la Manche, piquant des deux sur les moulins à vent. Il est bon de ne pas s'attarder trop longtemps à cette comparaison qui suggère un Browne plus nigaud que nature et un traité des erreurs moins utile qu'en réalité.

Rappelons-nous que Browne ne s'est pas mis en tête de réformer l'entendement humain ni même la science humaine. Il veut simplement mettre plus de raison dans les croyances de l'homme cultivé de son temps. Nous ne pouvons juger

1. Pascal, *Pensées*, éd. Brunschvicg, n° 79.

2. La présence du meurtrier, pensait-on, suffit à faire saigner les plaies de la victime. Descartes ne songeait pas même à le nier, non plus que d'autres « effets entièrement rares et merveilleux ». Il expliquait ces phénomènes par les formes diverses que prend la matière ou premier élément et les actions réciproques qu'exercent ses corpuscules (*Principes*, IV, 187, éd. Adam et Tannery).

s'il remplit bien ce rôle qu'en sachant ce qu'était capable de croire l'homme cultivé du XVII^e siècle, dont il entreprend l'éducation scientifique. Or il suffit de quelques détails pour suggérer qu'il n'exagérât pas la crédulité de ses élèves. Les superstitions médicales des hautes classes de l'époque étaient à peu près les mêmes que celles d'un paysan romain du temps de Pline. Lord Burleigh, le ministre d'Elizabeth, qui vivait à la fin du siècle précédent, soulageait ses douleurs en portant à la jambe un ruban bleu où il avait fixé certaines concrétions tirées d'un escargot. Quittant cette jarretière, la goutte le reprenait incontinent¹. Bacon détruisait ses ver-rues en faisant pourrir à sa fenêtre le lard dont il les avait frottées². Et chez nous, au temps où *Pseudodoxia* avait vu six éditions, M^{me} de la Fayette reprenait des forces en buvant du bouillon de vipères³. De pareils exemples se multiplieraient facilement et trouvent d'ailleurs leur complément pour d'autres types de superstitions en plusieurs endroits du présent chapitre. Il ne faut donc pas dire que le traité de Browne « ne donne aucune idée de l'état des sciences au XVII^e siècle⁴. » Les erreurs redressées par Browne faisaient, au contraire, partie de la science commune qu'il entreprenait de purifier. Le fait que cette époque est marquée par la découverte du magnétisme terrestre et de la circulation du sang ; que le roi Charles II s'intéressait à la chimie et même que les premières découvertes de Newton datent de 1663, ne prouve pas du tout que la tentative de Browne soit extra-scientifique. Les savants que l'on cite ont certainement sur Browne l'avantage d'avoir défriché personnellement un lopin de science nouvelle, mais leurs efforts et leur réussite

1. Annotation de Chr. Wren à la 1^{re} éd. de *Pseud.* (*Works*, II, p. 448).

2. Disraeli, *Amenities of Literature*, New York, 1874, II, p. 318.

3. Lettre de Madame de Sévigné à Madame de Grignan, *op. cit.*, t. VII, p. 58. Cf. lettre de Charles de Sévigné, du 8 juillet 1685, *ibid.*, p. 420. Il n'y aurait rien d'anormal à ce que la viande de vipère fût réconfortante. L'intérêt de ce remède est de révéler une conception magique de la vertu médicale. C'est parce que la vipère est pleine de vie qu'on la croit bonne aux malades.

4. J. Texte, *op. cit.*, p. 68-69.

ne doivent pas nous faire illusion sur les tendances générales de la science, et même sur leur science, en dehors de leur spécialité. Si *Pseudodoxia* n'était, comme un moderne est enclin à le voir, qu'une collection plus ou moins humoristique de faits bizarres¹, l'œuvre d'un moraliste cherchant à « s'égayer des absurdités de l'homme »², si les réfutations de Browne ne correspondaient à aucun besoin, comment expliquer l'extraordinaire succès de son ouvrage³ et qu'il excitât au plus haut point l'admiration de William How, le botaniste fameux, qui se disait « ravi de ces savantes recherches »⁴ ? Comment aussi ce même Robert Boyle — qu'on lui oppose⁵ — avait-il conçu (sur la base de *Pseudodoxia*), une si vive admiration pour Browne comme expérimentateur⁶ ?

VI

Aux erreurs de fait qui ont pu entacher la connaissance que Browne avait de la nature, on est tenté de joindre sa croyance en un monde surnaturel que la science moderne a écarté de ses investigations.

On a vu que Browne croyait à la magie, aux sorcières, à leurs maléfices rendus efficaces par le pouvoir du Diable. On se rappelle encore que sa conception du monde faisait place au miracle, ce qui est regardé comme une abdication de l'esprit positiviste indispensable au chercheur scientifique.

La complaisance de Browne pour le surnaturel en général, et particulièrement sa foi dans les recettes de la magie, a divisé les critiques en deux groupes : les uns blâmant sévè-

1. J. Texte, *op. cit.*, p. 65.

2. *Ibid.*

3. Sept éditions du vivant de Browne ; traduit en hollandais (1668), en allemand (1680), en français (1733), en italien (1737).

4. Lettre du 20 sept. 1655. (*Works*, I, p. 418.)

5. J. Texte, *op. cit.*, p. 69

6. Cf. *Second Essay upon Unsucceeding Experiments* (*Works*, vol. I, p. 345, éd. 1772) : « Being unwilling that so faithful and candid a naturalist should appear fit to be distrusted, etc. » (Cité par Wilkin, vol. I, p. LXXXVIII.)

rement la crédulité d'un esprit par ailleurs si ferme et modéré¹ ; les autres s'efforçant de montrer qu'il ne pouvait guère échapper à l'emprise de croyances qui, de son temps, dominaient invinciblement les esprits².

Aucune de ces thèses, ni la censure, ni la défense, ne nous paraît convenir aux besoins de la cause. Ce que l'on dit dans les deux camps peut être vrai ; on ne dit pas l'essentiel et, philosophiquement, on reste à côté de la question.

Dire que Browne est excusable de croire à la magie parce qu'on y croyait de son temps, est une affirmation dénotant plus de bon vouloir qu'une connaissance exacte de l'histoire de la pensée européenne par rapport à cette catégorie de surnaturel. C'est oublier qu'au temps de Browne le pouvoir des sorciers avait été déjà bien des fois discuté en Angleterre et au dehors. Des philosophes, et mêmes des théologiens, avaient fait leurs réserves sur les culbutes de certains endiablés et sur les crimes des pseudo-magiciens. Nider (XV^e siècle), Corneille Agrippa (1486-1535), Jean Wier (1515-1586), avaient supposé ou soutenu que les uns et les autres n'étaient que des « mélancoliques ». Trente ans avant le procès de Bury St. Edmunds, la *Cautio Criminalis* du jésuite allemand Frédéric de Spée mettait en garde les juges contre les erreurs si faciles à commettre dans les procès de sorcellerie³. En Angleterre, Reginald Scott, dans sa *Discoverie of Witchcraft* (1584), avait traité de jongleries les méfaits de la magie.

Browne, grand liseur, n'avait donc pas manqué d'occasions d'ébranler dans son esprit une créance aussi fréquemment attaquée. Nous savons, par ailleurs, que de son temps, des hommes représentant très exactement son niveau de culture et qui plus est ses tendances philosophiques et religieuses, doutaient fortement du pouvoir des sorciers :

1. Cf. Gosse, p. 147 ; Milsand, 1^{er} art. p. 651.

2. Cf. Wilkin, *Works*, I, p. LXXXV. On complèterait facilement la liste de Wilkin. Cf. W. Notestein, *A History of Witchcraft in England*, p. 307.

3. Sur cette question cf. M. Garçon et J. Vinchon, *Le Diable, Etude historique, critique et médicale*, Paris, 1926, p. 163-165.

Kenelm Digby notait dans ses *Observations upon Religio Medici* : « Je ne nie pas qu'il y ait des sorcières, je réserve simplement mon assentiment jusqu'à ce que je rencontre des motifs plus puissants de le donner¹ ».

Quel contraste avec l'incroyable assurance de Browne écrivant à trente ans : « J'ai toujours cru, et je sais maintenant qu'il y a des sorcières² ».

Quel fait, quelle confiance, quelle expérience personnelle, quelle lecture, justifiait cet extraordinaire « je sais » ? On l'ignore. En tout cas, si Browne avait lu certains livres, déjà nombreux à cette époque, où la magie était niée ou discutée, leurs arguments ne l'avaient pas convaincu. Et s'il ne les avait pas lus, c'est qu'il se figurait avoir en faveur de son opinion, des raisons assez solides pour négliger la discussion. Il semble bien que ce soit le cas. Browne, contre toute attente, s'était — si l'on en juge par sa bibliothèque — intéressé fort peu à l'aspect livresque de la question. Lui, dont les livres, par leur diversité — médecine, théologie, voyages, classiques, botanique, histoire naturelle, géographie, astronomie, mathématiques, archéologie, numismatique, alchimie, mystique, etc. — témoignent d'un besoin d'enquête universelle, ne possédait, en tout et pour tout, qu'un seul ouvrage sur la sorcellerie, et encore un ouvrage secondaire et datant de 1670³ !

La vigueur de sa créance est d'autant plus extraordinaire qu'entre les deux partis extrêmes, l'affirmation à la Browne⁴ ou la négation à la Scott, il y avait, comme disait La Bruyère, « un parti à trouver⁵ », lequel semblait convenir à merveille à sa modération, et jamais pourtant ne le tenta.

1. Ed. 1659, p. 22-23.

2. *Rel. Med.*, I, 30.

3. *The Opinion of Witchcraft vindicated*, etc., by R. T. 1670. Cf. Catalogue de la bibliothèque de Browne, n° 153, p. 52.

4. Pour être juste, il faudrait placer au delà de Browne, plus à droite, une crédulité infiniment moins critique dont Burton pourrait être pris pour type (Cf. *Anatomy of Melancholy*, Pt. III, sect. 2, memb. I, subs. I), ou encore J. Glanvill.

5. Cf. *Caractères, De quelques usages*. Le dictionnaire de l'Encyclo-

La position à laquelle Browne ne cessa de se tenir sur la question de la sorcellerie a tant scandalisé certains esprits modernes, incapables de revivre pour leur compte une autre image de l'univers, qu'ils en sont arrivés à suspecter sa sincérité. C'est à cette supposition si manifestement invraisemblable que se trouve acculé E. Gosse, qui se demande si Browne nous a bien livré toute sa pensée, étant donné, remarque-t-il, qu' « il était des plus dangereux à cette époque de dénier l'existence de ces pouvoirs maléfiques ¹ ».

Cette hypothèse se concilie mal avec une connaissance, même superficielle, de la pensée théologique au temps de Browne. Bien avant lui, on vient de le voir, des esprits critiques avaient insinué ou affirmé que la démonomanie était une névrose où le démon n'avait rien à voir. Cela est si vrai que Thomas Keck ² pouvait écrire en 1644, en marge de son exemplaire de *Religio* : « Pour l'opinion qu'il existe des sorcières collaborant avec le Diable, il y a des théologiens notoires et non suspects d'irrégion qui la combattent ³ ».

En fait, Browne nous a livré la vraie raison de sa croyance. C'est qu'elle s'ajustait avec son système du monde : ceux qui ne croient pas aux esprits oublient, à son sens, un des postulats métaphysiques les plus satisfaisants pour la logique, c'est à savoir : la hiérarchie ininterrompue et graduée des êtres depuis la matière brute jusqu'à l'esprit divin ⁴. Son christianisme nuancé de néoplatonisme réclamait ces intermédiaires entre l'esprit créateur et l'étrange animal humain, demi-bête, demi-ange. Puis son imagination, travaillant sur

pédie en était resté à cette étape : « Ajouter foi trop légèrement à tout ce qu'on raconte en ce genre et rejeter absolument tout ce qu'on dit, sont deux extrêmes également dangereux. » (*Encycl. Diderot et d'Alembert*, Paris, 1743, s. v. Sorcier.)

1. *Op. cit.*, p. 61.

2. Thomas Keck était un homme de loi lettré qui avait annoté un exemplaire de l'édition de *Religio* de 1643. Ces annotations furent publiées en 1656 à la suite de la 4^e édition de *Religio*. Cf. G. Keynes, n° 6

3. *Annotations*, éd. 1659, p. 158 (faussement foliotée : 258).

4. *Rel. Med.*, I, 33.

les faits troubles et parfois troublants qu'on retrouve à la racine de presque toutes les superstitions du monde et qui en sont l'origine et l'excuse, réclamait que ces êtres invisibles entrassent avec l'homme dans des rapports de haine ou d'amitié. Cela faisait partie, pour lui, comme eût dit William James, des « possibilités dramatiques de l'univers ». Son imagination le réclamait, son intelligence le justifiait au même titre et aussi spontanément que l'instinct d'un Montaigne l'excluait ¹.

N'en faisons pas un crime de lèse-raison, encore moins de lèse-science. Ici, derechef, il suffit de changer un peu les mots pour donner aux croyances de Browne un vêtement qui les modernise et, sans pour cela les accréditer auprès de tous les esprits, du moins leur enlève une partie de leur extravagance.

Les phénomènes auxquels il croyait, baptisons-les « *métapsychiques* ». Rappelons que d'éminents collègues de Browne, de nos jours, croient à l'évocation des esprits ; qu'un des plus illustres d'entre eux, coupait naguère, sans sourcilier, dans une séance « médiumnique », une mèche de cheveux blonds à une gracieuse revenante du temps des pharaons ² ; rappelons son compatriote, W. Crookes, physicien fameux, et ses rapports avec le fantastique D.-D. Home, dont la « force psychique », assurait-il, produisait des phénomènes si extraordinaires et « si directement contradictoires aux articles les mieux établis du credo scientifique ³ », que sa raison se révoltait contre l'évidence absurde de ses sens ⁴.

Là où le physicien voyait une manière de sorcier, un poète, moins imaginaire, trouvait un imposteur ⁵. Qui avait raison de Crookes ou de Browning ? Peu nous importe. Ce que nous voulons retenir ici, c'est que l'acquiescement à des faits

1. *Essais*, I. III, XI.

2. Cf. Ch. Richet, *Traité de métapsychique*, éd. 1922, p. 648-649.

3. Cf. D. D. Home *His Life and Mission*, by *M^{me} Dunlas Home*, London, 1888, p. 331.

4. *Ibid.*, p. 339.

5. Cf. *Mr. Sludge, the Medium*, de Robert Browning.

de cet ordre ne contamine pas nécessairement l'aptitude scientifique de ceux qui le donnent.

Thomas Browne n'a pas été un vrai savant parce qu'il n'avait pas l'esprit de la vraie science — laquelle, dans sa rigueur, était encore à naître — parce qu'il était versatile dans sa curiosité, parce qu'il avait plus de goût pour les mots que pour les choses, non parce qu'il était entravé dans sa recherche par une philosophie vicieuse de la nature.

VII

Pratiquement, il était, comme on l'a marqué plusieurs fois, très modéré dans l'affirmation de sa foi au surnaturel. Croyant au miracle, il disait néanmoins et avec force, qu'il ne fallait recourir à cette explication qu'à bout de ressources. Ce qui revient à dire qu'il n'accordait à ce type d'événement qu'un droit d'entrée exceptionnel et presque théorique dans le cours des choses ¹.

Dans sa spécialité scientifique, la médecine, où seule en somme, nous pouvons juger exactement ce qu'il vaut comme savant, il était impeccable. Il a peu écrit sur la médecine dans ses *Pseudodoxia*, mais il a laissé une lettre qui est une véritable profession de foi et dont on semble avoir négligé l'importance dans l'appréciation de son positivisme *pratique*. Juger Browne comme savant d'après son traité des *Erreurs populaires*, c'est juger Ingres comme artiste sur ses prétentions musicales. Le Browne des *Erreurs populaires*, c'est un médecin qui se distrait. Il y en a un autre qui n'est pas un

1. Dieu peut tout, mais il y a des choses qu'il ne fera pas parce qu'il ne le voudra pas (*Rel. Med.*, I, 27). Cf. *ibid.*, 16 : « Now this course of Nature God seldome alters or perverts, etc. » Son langage est encore plus net dans un passage de *Pseudodoxia* : « It is a very injurious method unto philosophy and a perpetual promotion of ignorance, in points of obscurity, nor open unto easy consideration, to fall upon a present refuge unto miracles ; or recur unto immediate contrivance from the unsearchable hands of God. » (Bk. VI, XI, *in fine*.) En d'autres termes il faut toujours chercher d'abord une explication rationnelle.

savant amateur (amateur au plus mauvais sens du mot dit J. Texte ¹), mais qui parle un langage où Claude Bernard ne trouverait rien à reprendre.

Un étudiant en médecine (Henry Power, croit-on ²), lui avait demandé conseil pour ses études. Browne lui répond en lui traçant un plan général de travail et de lectures. Écoutez-le :

« Rien n'est plus ridicule, dit-il, que de croire qu'on puisse, grâce aux livres, devenir médecin ³ ». Sans doute, il faut lire Galien et Hippocrate, ce sont de bons auteurs ; mais rien ne vaut l'expérience, surtout en anatomie : « *autopsia* doit être votre fidèle Achate ». Parmi les auteurs modernes, on lira avec profit Fallopius, Acquapendente, Fernel, Rivière. Pour la botanique, on s'inspirera de Spigelius (Spiegelhel) ; mais le plus clair et le plus solide des notions sur les plantes s'apprend « dans les jardins, dans les champs, chez les apothicaires et les droguistes ».

Les meilleurs auteurs lui paraissent peu sûrs s'il s'agit de trouver le traitement de chaque maladie particulière. L'habile médecin n'est pas celui dont la mémoire est farcie de recettes infaillibles, c'est celui qui est capable, au moment voulu, d'une orientation personnelle et improvisée. Il ne s'agit donc pas tant de savoir à l'avance les médications recommandées dans les traités spéciaux que de « comprendre vraiment la nature des maladies et leurs causes ⁴ ». Ce ne sont pas, insiste-t-il, les livres qui vous sortiront de ces difficultés : « Le secret du médecin, c'est le jugement ⁵ ».

En résumé : peu de livres, mais bien choisis, assimilés et non appris. A la base de tout : l'observation personnelle, l'expérience.

1. Cf. *infra*, 4^e partie, ch. III, § V.

2. Cf. *Works*, I, p. 356, note.

3. « [...] and no less ridiculous are they who think out of books to become physicians. » (*Works*, I, p. 356.)

4. « But in reading upon diseases satisfy yourself not so much with the remedies set down [...] as with the true understanding the nature of the disease, its cause, and proper indication for cure. (*Ibid.*)

5. « *Secretum medicorum est judicium.* » (*Ibid.*)

Supposons maintenant que cette lettre eût été perdue et qu'un critique moderne se fût amusé à reconstituer d'imagination le programme d'études que Browne aurait bien pu envoyer à un étudiant le priant de l'orienter dans sa formation médicale. Ne croit-on pas qu'au premier rang des auteurs recommandés par ce pseudo-occultiste, il aurait mis sans scrupule les noms de Cardan, de Paracelse, de Van Helmont ou de Corneille Agrippa ? En cela, d'ailleurs, il n'eût pas péché contre la vraisemblance. Il eût péché à son insu contre la vérité. Or, la vérité, nous l'avons, dans cette lettre, sous la main. Elle nous épargne le danger du vraisemblable logique. Browne pouvait croire aux démons, aux sorcières, aux miracles ; il ne croyait pas, pour cela, ses clients ensorcelés et il les guérissait — ou il y tâchait — par des procédés empruntés modestement au monde des forces naturelles.

« Les monstres sont rares, a-t-il dit, plus rares encore les miracles en médecine ¹ ».

On voit, par ce qui précède, que Browne eût jugé sévèrement la crédulité médicale de Robert Boyle, le physicien, qui croyait pouvoir guérir une hémorragie en appliquant au malade de la mousse recueillie sur un crâne ². Il n'admettait guère les médications occultes et a montré une acuité de vue remarquable dans son appréciation du fameux *unguentum armarium*, dont l'incompréhensible vertu faisait l'admiration de toute l'Europe. A ce *weapon salve*, ancêtre de la poudre de sympathie, inventé par R. Fludd, on mêlait une goutte de sang du blessé et, appliqué à l'*arme*, il guérissait la plaie. Browne a eu l'extraordinaire mérite de ne pas nier l'efficacité de cet onguent magnétique et d'y trouver une cause naturelle. Cet emplâtre sur l'*arme*, remarque-t-il, est de nul effet, mais les blessures tenues propres n'ont besoin que d'être laissées à elles-mêmes pour se cicatriser ³.

1. *Letter to a Friend*, sect. 5.

2. *Works*, II, p. 340.

3. *Pseud.*, II, IV, *in fine*.

Ajoutons que le reste de la correspondance médicale de Browne — encore inédit, mais que Mr. Geoffrey Keynes a eu l'amabilité de nous communiquer — confirme que la lettre à Henry Power n'est pas une exception dans la carrière du médecin de Norwich qui soignait ses malades avec une admirable sagesse.

C'est peut-être se montrer encore trop sévère que d'enfermer dans l'exercice de la médecine le rationalisme scientifique de Browne. De même qu'il nous a livré le secret de sa piété intime dans une feuille d'un carnet de notes, c'est dans une confidence privée, dans une lettre dont le destinataire est resté inconnu, qu'il faut aller chercher ce qui pourrait bien être le fond de son credo scientifique.

Remarquant fort pertinemment que les nécromanciens de tous les âges n'ont jamais obtenu des esprits qu'ils évoquent que des réponses banales à des questions oiseuses ; notant que jamais ils ne semblent avoir profité de ces rapports aussi rares qu'inestimables avec des êtres supérieurement informés pour se documenter autrement que sur des balivernes ; que jamais il ne vint à l'esprit de personne de les interroger sur le « grand élixir », le mouvement des marées ou quelque autre « obscurité grandiose de la nature », Browne conclut que, si on l'eût tentée, l'expérience eût sans doute été vaine ; car :

« Dans le domaine du connaissable et des choses proportionnées à nos recherches, c'est notre industrie qui doit être notre oracle, notre raison, notre Apollon ¹.

1. *Tract XI, Works*, IV, p. 230 : « In matters cognoscible and framed for our disquisition, our industry must be our Oracle and reason our Apollo ». Cf. Ce passage d'une belle ardeur continue, dans *Chr. Mor.*, II, 5 : « Let thy studies be free as thy thoughts and contemplations, but fly not only upon the wings of imagination ; joyn sense unto reason and experiment unto speculation, and so give life unto Embryon Truths and verities yet in their chaos. There is nothing more acceptable unto the ingenious world than this noble elucation of truth ; wherein against the tenacity of prejudice and prescription, this century now prevaieth ». Par ces citations on voit qu'il avait beaucoup perdu de cette imagination désordonnée qui lui faisait dire dans *Religio* : « I do think that many mysteries ascribed to our own inventions have been

VIII

Browne avait beaucoup lu. Aussi, il avait appris combien de livres sont vains. « *Ce vice impuni, la lecture...* » est le titre d'un ouvrage d'un de nos essayistes les plus déliés qui, lui-même, a voyagé beaucoup et dans beaucoup de sens dans le monde des livres. Ce titre a trop de généralité. La lecture est un vice qui, le plus souvent, apporte avec soi, comme tous les vices, son châtement naturel : la satiété. Browne a connu cela. Il s'est pris à désirer de voir flamber cette masse encombrante et stérile ¹. On a cru à une boutade. « Il serait bien fâché qu'on le prît au mot ! » note J. Texte, « il a eu pour les livres, le respect d'un Turnèbe ou d'un Lambin ² ».

Il est vrai que Browne n'a jamais cessé de lire. Jusqu'à la veille de sa mort, il a lu et acheté des livres nouveaux ³, complétant sa bibliothèque dont on sait la richesse et la variété ⁴. Et les titres des ouvrages que lui lisait sa fille Elizabeth « *till she had read them all out* ⁵ », nous le montrent comme un esprit vraiment insatiable et omnivore. Mais la contradiction de cette attitude avec son dégoût des livres n'est qu'apparente. Ce dégoût était réel, du moins à de certains moments, et s'explique sans difficulté.

Browne, s'il n'avait ni la rigueur d'un savant, ni la puissance d'un métaphysicien, ni le feu d'un mystique, portait

the courteous revelation of Spirits » (I, 31). En fait, dans sa maturité, il apparaît que Browne, en dépit de ses positions métaphysiques et théologiques, était gagné à un idéal scientifique parfaitement sain, du moins en ce qui concerne la méthode

1. *Rel. Med.*, I, 24.

2. *Op. cit.*, p. 64. Cf. G. Keynes, *op. cit.*, p. 182.

3. Cf. *supra*, 1^{re} partie, ch. VIII, § IX.

4. Le catalogue de vente de sa bibliothèque (complétée, il est vrai, des acquisitions d'Edward) comprend 2.377 lots. Ce catalogue est d'une extrême rareté. On n'en connaît que deux exemplaires : celui du *British Museum* et celui de feu Sir W. Osler. Voir dans notre *French Bibliography of Sir Thomas Browne* une sélection des ouvrages français ayant vraisemblablement appartenu à Browne.

5. Cf. *infra*, p. 228.

en lui la triple aspiration de la science, de la métaphysique et de la mystique : connaître, dépasser, s'unir. Il méprisait les livres — ou cela lui arrivait — pour n'y avoir pas trouvé ce qu'il cherchait. Il continuait de les fréquenter pour y chercher ce qu'il désirait. Et, tout en les méprisant, tout en sachant bien qu'ils ne lui apporteraient pas l'enrichissement suprême qu'il voulait, il acceptait, faute de mieux, d'amuser son indigence aux reflets de ce clinquant. Les livres, il les aimait pour les miettes de sagesse qu'il espérait toujours y ramasser, pour l'excitation qu'ils donnaient à son intelligence, pour leur discrète conversation qui respectait sa taciturnité. Mais il les haïssait pour ce poids insupportable dont il l'opprimaient, pour cette matière, pour cette opacité, pour cette mortelle lenteur et cette gaucherie discursive. La sagesse des livres, il l'eût voulue à part, légère, essentielle, décantée de cette lie de faits, de dates, de contingences où elle s'embourbe. Il était, par moments, fatigué de connaître pas à pas, il eût voulu saisir d'une vue prompte, directe, à la manière des anges qui, d'un seul bond de l'esprit, franchissent les étapes parcourues cahin-caha par notre entendement boiteux ¹.

D'ailleurs, c'était, pratiquement, surtout la multitude des livres qui le gênait : cette fatigue qu'ils nous imposent de trier notre pauvre savoir personnel d'une masse effarante de faussetés, d'erreurs, d'exagérations, de platitudes, de longueurs, de redites ou de plagiats. Ce qui lui faisait souhaiter qu'un synode général de savants et de lettrés ne retenant que le meilleur, condamnât aux flammes « ces millions de rhapsodies, uniquement engendrées pour bouleverser le jugement du lecteur et entretenir la gent typographique ² ».

La contradiction est apparente et superficielle entre le dédain de Browne pour les livres et la richesse de sa bibliothèque ; elle mesure simplement l'intervalle qui séparait chez

1. *Rel. Med.*, I, 33.

2. *Ibid.*, I, 24.

lui l'idéal de la réalité¹. Idéal très vivant, d'ailleurs, espoir très défini de posséder un jour ce vol intuitif de l'esprit qui le dispenserait des tâtonnements poussiéreux de la sagesse écrite. L'assurance où il était d'avoir plus tard la science infuse lui faisait sentir plus durement la lassitude du cahoteux chemin de la science terrestre qui fait tant de lacets qu'on ne sait jamais aujourd'hui où il nous conduira demain, qu'on se demande s'il ne faudra pas désapprendre demain ce que nous avons eu tant de mal à apprendre aujourd'hui :

« Salomon qui se plaignait de son ignorance au sommet de la science n'a pas seulement humilié mon ambition, il a découragé mes efforts. Une autre idée m'a fait parfois fermer mes livres en me disant que c'est vanité de gaspiller notre temps dans une aveugle poursuite du savoir ; qu'avec un peu d'attente nous jouirons d'une connaissance instinctive et infuse de ce que nous tâchons d'acquérir ici-bas, par de pénibles investigations. Il vaut mieux rester dans une modeste ignorance, nous contentant des dons naturels de notre raison, que d'acheter en cette vie, par notre sueur et nos tourments, un savoir incertain que la mort donne gratis au premier sot venu et comme accessoire de la gloire éternelle² ».

Ce passage de *Religio* avait choqué Digby :

« Il est vrai, disait-il, qu'aussitôt que la mort aura présidé à cet accouchement par où nous naîtons une deuxième fois, notre âme verra toutes choses plus librement³ ».

Mais Browne a tort, selon lui, de croire que nos efforts présents pour nous initier si timidement, si gauchement que ce soit, à cette science future, soient tout à fait inutiles. Il

1. On peut remarquer que d'autres que Browne ont partagé ce sentiment sur les livres. Hazlitt, lui aussi saturé de lecture, pensait que le monde ne perdrait rien à faire consumer dans un feu de joie des milliers d'in-folio et d'in-quarto remplis de fausse science (*Table-Talk, the Ignorance of the Learned*). Leibniz souhaitait qu'il fût possible de détruire toute la matière imprimée non indispensable (*Mantissa Miscellaneorum Leibnitiarum*, éd. 1839, § 26) et Hobbes trouvait que le commerce des livres maintient beaucoup d'esprits dans l'ignorance (Bayle, *Dict.*, s. v. Hobbes, p. 148, n. N).

2. *Rel. Med.*, II, 8.

3. *Observations*, p. 63.

est bon que « nous nous échauffions progressivement en soufflant quelques petites étincelles de ce feu glorieux au milieu duquel nous nous élancerons un jour. » De la sorte, nous ne risquerons pas de nous brûler¹.

Les craintes de Digby étaient vaines. Browne, en dépit de son scepticisme et de son dédain très sincère des lenteurs et de la grossièreté du savoir discursif, ne manquait pas de faire jaillir le plus d'étincelles qu'il pouvait des modestes tisons dont il disposait et d'où s'élèveraient plus tard, dans l'éternité, de grandes flammes éblouissantes. Il refusait simplement de donner trop d'importance à ce travail préparatoire.

Enfin, par une précieuse alchimie dont il est coutumier, son apparente extravagance va se transmuier en pur bon sens. Cet érudit, ce livrésque, ne croyait pas trop aux livres. Il donnait pratiquement plus de crédit aux têtes bien faites qu'aux têtes bien bourrées :

« Les qualités naturelles et les jugements droits gouvernent le monde. On ne gouverne pas les Etats avec des syllogismes. Beaucoup ont bien gouverné, qui ne savaient point définir une république et ce sont ceux qui ne connaissent pas le globe terrestre qui en sont les dominateurs² ».

Ce n'est pas Montaigne qui dit cela, c'est sir Thomas Browne, moraliste chrétien, et rêveur à ses heures, mais qui savait, quand il voulait, parler en vrai réaliste :

« Quand la nature gonfle les voiles, le vaisseau cingle sans peine et le voyage est sans danger quand le bon sens est à la barre³ ».

IX

C'est tout juste ce qui s'est passé pour Browne. Il n'y avait pas grand danger que son goût de mystère fît sombrer sa science pratique : le bon sens était à la barre.

1. *Ibid.*

2. *Chr. Mor.*, II. 4.

3. *Ibid.*

Ce fut un petit savant. Il est vrai. Ce n'est ni son idéalisme ni son « scepticisme » qui jamais l'empêchèrent d'aborder à une île inconnue. C'est qu'il ne s'aventurait pas assez loin. Il faisait des excursions renouvelées, mais ne s'éloignait guère du rivage. Il n'avait ni le goût ni le loisir du voyage au long cours, encore moins de l'expédition organisée pour la découverte de terres nouvelles. Était-ce incapacité foncière ? Il ne le paraît pas. Browne avait des dons analytiques et intuitifs qui, appliqués à des problèmes limités, eussent pu donner les fruits qu'on admire chez un Halley (en astronomie), un Hooke (en optique), un Boyle (en chimie et en physique), un Sydenham, un Willis (en médecine), un Woodward (en minéralogie), un John Ray (en zoologie), un Morison (en botanique). Ces hommes ne lui étaient pas supérieurs : ils ont fait de leur intelligence un usage plus modeste pour le rendre plus efficace. Browne s'est beaucoup dispersé. Il ne faut pas s'étonner qu'il ait été aussi superficiel. Il faut admirer qu'il ne l'ait pas été davantage. Sa seule découverte — celle d'un corps gras issu des cadavres — est sans portée¹ et il n'y attache lui-même aucun prix. Il savait pourtant tout ce que les hommes avaient découvert ; il l'avait regardé de près, soupesé et compris. C'était son plaisir. Il jouait à la science comme d'autres jouent aux échecs ou au bridge. Avec sérieux, avec goût, mais sans la foi nécessaire pour se donner à elle tout entier, et faute de quoi elle n'abandonne que des faveurs négligeables.

Il est vrai : petit savant. Mais n'imaginons pas que c'est son mysticisme qui l'empêche d'en être un grand. Ce serait bien plutôt que ce mysticisme ne pénétrait pas assez sa science, s'y superposait sans la vivifier : manquait de force, d'élan et de propos. L'astrologue, le kabbaliste n'a pas tué l'astronome en Képler. Mais un Képler s'acharne cinq ans sur sa théorie de Mars et refait soixante-dix fois ses calculs. Browne, studieux, certes, et toujours occupé, n'est pas assez perdu dans sa recherche. Et puis, l'esprit des hommes l'in-

1. Cf. *Hydriotaphia*, III, 22.

téressé trop, et pas assez les choses. Cette manie de connaître ce que les anciens ont pensé sur la taupe, ou le dauphin, ou l'aimant, ou n'importe quoi, lui fait perdre un temps infini. Il ne part jamais à pied d'œuvre et jamais n'aboutit.

Enfin, il est une autre cause, singulièrement honorable pour son caractère, de la médiocrité de sa gloire scientifique : c'est l'usage incroyablement libéral qu'il faisait de sa science, qu'il semblait vraiment regarder comme ne lui appartenant pas, la répandant à tout venant, sans nul souci de sa notoriété¹. Et c'est fort justement que Wilkin a pu remarquer que les connaissances d'histoire naturelle qu'il avait accumulées sur sa province eussent suffi à le rendre célèbre, s'il eût voulu les exploiter². Il préféra les distribuer avec une royale largesse à ceux qui les lui demandaient.

On a voulu voir en Browne le symbole d'un âge qui meurt et d'un âge qui naît³ : l'amoureux du mystère, l'explorateur versatile d'une nature finaliste, c'est le passé, ce sont les derniers murmures de l'obscur forêt médiévale. L'expérimentateur, l'observateur têtue, qui n'en croit qu'à ses yeux, doute de tout et recommence, c'est la science de demain, l'univers expliqué, démonté, sans surprise et bientôt asservi⁴.

Schéma trop simple, d'une vérité d'école primaire. Le Moyen Age n'a pas attendu Thomas Browne pour expérimenter, et la science expérimentale se croit toujours permis de s'étonner. Le finalisme d'un Browne est plus près de la science moderne que le déterminisme mécaniste qui l'a un moment dominée. Cette *anima mundi* qu'il empruntait à Platon et à la philosophie hermétique⁵, un maître de la biologie contemporaine, un Cuénot, la retrouve sous le nom moins harmonieux d'« agent orthogénétique »⁶, un Bergson l'appelle

1. Cf. *supra*, 1^{re} partie, VI, I.

2. *Works*, I, p. xc.

3. Cf. Milsand, 2^e art. p. 633, *seq.*

4. Cf. W. P. Dunn, *op. cit.*, pp. 6 et 9-10.

5. *Rel. Med.*, I, 32.

6. L'orthogénèse est une évolution dont le progrès et le terme sug-

« élan vital ». Une pareille persistance dans cette notion ne doit-elle pas en suggérer le respect ?

On a mis autour de Browne savant une si trouble atmosphère d'astrologie, de kabbale et d'alchimie que certains ne peuvent plus se l'imaginer qu'au milieu de retortes et d'alambics, coiffé d'un bonnet à oreilles, à la manière de Faust. Ils ne le voient jamais bonhomme et souriant, au chevet d'un malade ou, en plein air, parcourant la campagne du Norfolk, en train d'herboriser ou d'épier les oiseaux. Ils le logent en un cabinet ténébreux, qu'encombrent des in-folio à fermoirs, penché sur un grimoire hérité de John Dee, où va se révéler le secret du mercure essentiel.

Froissons sans hésiter cette image d'Epinal où ni la vérité, ni l'art, ne trouvent leur compte, ni même la sympathie due à une noble et droite intelligence.

Au lieu de repousser Browne dans le passé pour le faire plus étrange, rapprochons-le de nous pour le comprendre mieux. Tâchons de transposer en notre langage ce qu'il exprimait dans le sien : nous serons étonnés de voir combien cela est facile et fait sa pensée plus claire et plus familière.

« Il ne s'agit pas de s'émerveiller », disait Geoffroy Saint-Hilaire, croyant marquer par cette négation l'essentiel de l'esprit scientifique. Browne entendait bien s'émerveiller. Et il n'est guère de savant de notre âge qui l'en blâmera :

« Nouveau Prométhée, encore ébloui d'avoir osé s'approcher de l'Inconnaissable, il [le savant] s'effraie de son audace, et redevenu conscient de sa petitesse, il ne peut que s'humilier devant le mystère du monde et de sa destinée. Mais, assuré au moins de la réalité de l'immatériel, il comprend mieux son inapaisable désir de savoir et d'expliquer, sa nostalgie ardente d'un Eden d'où la Douleur, la Mort et le Temps seront bannis, et il attend avec sécurité le jour prochain où son corps éphémère étant rentré dans le sein de la nature, il contempera, face à face, la Vérité éternelle ».

gèrent l'existence d'une idée, d'un plan, antérieurs à son travail, ou comme eût dit Browne, d'une *forme*.

Ces paroles ne sont pas extraites d'un des morceaux lyriques de *Religio* ou d'*Hydriotaphia*. Elles forment la péroraison d'un discours académique prononcé en l'an 1928, par un grand biologiste français ¹

Si Browne revenait parmi nous, il suffirait de les lui faire lire, pour lui montrer que trois siècles d'audace et de succès inouïs dans l'exercice de la pensée humaine ont laissé intact, en certains esprits, le noyau de sa philosophie.

1. Discours de réception à l'Académie de Stanislas, prononcé dans la séance du 24 mai 1928, par L. Cuénot, professeur à la Faculté des Sciences de Nancy.

CHAPITRE VI

LES SOURCES

I. Sources du croyant. — II. Sources du philosophe. — III. Sources du moraliste. — IV. Sources du savant. — V. Sources du lettré. — VI. Filiation composite et unité foncière de la pensée brownienne.

I

Thomas Browne n'est pas un penseur original. Qui donc peut se vanter de l'être ? Tous nous tenons nos idées d'autres hommes qui, avant nous, sous une forme ou sous une autre, les ont pensées. L'originalité peut être au plus en des rapprochements, juxtapositions, compromis, alliances, voire fusions, qu'on avait pas encore osés, du moins notoirement, dans tel pays, tel siècle, telle civilisation. L'originalité absolue des idées est un mythe favorisé par l'ignorance ou par l'oubli. L'originalité des systèmes d'idées est apparente ou relative. Reste l'originalité de l'expression, plus réelle, plus accessible, tant l'infinie variété du verbe et de ses musiques laisse d'inexploré aux audaces ou aux dons individuels. Mais cela ne nous concerne pas pour l'instant. Ce que nous recherchons, ce sont les sources du penseur, non les inspirations de l'artiste.

Browne a beaucoup lu et beaucoup cité. Mais les livres qu'il a lus et les auteurs qu'il cite ne sont pas forcément ses sources. La source, c'est où l'on puise ; non ce qu'on regarde, montre ou critique. Or Browne a regardé maint auteur en curieux et nous le fait voir par plaisir ou par vanité. D'autres lui servent de cible : il les réfute. Un des auteurs qu'il cite le plus souvent dans ses *Pseudodoxia*, c'est Pline le Na-

turaliste. Pline n'est pas une de ses sources, ou c'en est une dans un sens très particulier : source d'où il tire ses exemples d'erreurs. Ainsi de tant d'autres...

C'est dire qu'un palmarès des auteurs nommés par Browne ne prouverait ni l'estime qu'il leur porte ni le profit qu'il en tira. Ce que l'on voudrait, ici, c'est retrouver les œuvres qui ont éveillé, stimulé ou nourri la pensée du croyant et du philosophe, du moraliste et du savant que, pour la commodité de l'analyse, nous avons tenté de distinguer en Thomas Browne.

Le croyant, en acceptant à l'avance les décisions de l'orthodoxie, nous eût dispensé de nous attarder à ses sources¹. Ses sources ne tenaient-elles pas en deux mots : la Bible et les trente-neuf articles ? Mais Browne nous l'a dit, son orthodoxie n'est pas seulement le fruit du baptême et de l'éducation, c'est la conclusion librement acceptée d'un débat d'où elle est sortie fortifiée².

Enfin, tout chrétien ne fait pas de ses livres un même usage. Tel les respecte sans bien les connaître ou les connaît de seconde main. Tel en fait une étude directe et minutieuse, les a lus, les lit, les relit sa vie durant. C'est le cas de Browne. L'Ancien et le Nouveau Testament lui étaient familiers comme ils ne le sont plus de nos jours qu'à des professionnels de la théologie ou de l'exégèse. La Bible est pour lui, au sens strict « The Word of God³ », qu'il ne se lasse pas de scruter dans tous ses livres, sous tous ses aspects : historiques, moraux, mystiques, exégétiques ou scientifiques, comme l'attestent les continuelles citations qu'il en fait, et surtout ses curieuses dissertations sur les plantes de l'Écriture⁴, les poissons que le Sauveur mangea après sa résurrection⁵, la nature du fruit défendu⁶, l'âge de

1. Cf. *supra*, 2^e partie, ch. I, § I.

2. *Rel. Med.*, I, 1.

3. *Ibid.*, I, 22.

4. *Tract 1, Works*, IV, p. 131.

5. *Ibid.*, p. 179.

6. *Pseud.*, VII, I.

Mathusalem¹, l'origine de la Tour de Babel², les mandragores de Léa³ ou les insignes d'Israël⁴.

L'étude de la Bible avait d'ailleurs chez Browne une autre cause que la curiosité de l'historien ou l'ardeur de l'exégète. Il admettait volontiers que la science humaine était, de son temps, une science déchue. La sagesse de Salomon était plus, à ses yeux, qu'une prudence philosophique : c'était la possession de secrets oubliés⁵. Toute science a donc profit à chercher dans l'Écriture les textes qui la concernent. Le chirurgien, par exemple, ne trouve-t-il pas l'abrégé de son art dans l'extraction de la côte d'Adam⁶ ?

Browne ne s'était pas borné à la lecture des livres canoniques. La littérature rabbinique l'avait attiré. Il connaissait le Talmud⁷, Maïmonide⁸, le Targum⁹ et semble familier avec Philon le Juif¹⁰.

Naturellement, il s'était aidé, dans ses études scripturaires, des travaux des commentateurs : il avait lu Grotius, Heinsius et Buxtorf¹¹. Il avait comparé les versions française, espagnole, italienne et allemande de la Bible¹², dont il possédait une grande variété d'exemplaires¹³.

Il n'avait pas seulement lu la Bible pour éclairer sa foi ; il en nourrissait sa piété, s'inspirant des sentiments religieux qu'elle exprime dans les Psaumes ou le Livre de Job¹⁴.

Cette familiarité avec les textes sacrés n'enorgueillit pas ce laïque : il reste prêt à demander aux représentants de son

1. *Ibid.*, III.

2. *Ibid.*, VI.

3. *Ibid.*, VII.

4. *Ibid.*, V, X.

5. *Rel. Med.*, I, 24.

6. *Tract I (Works, IV, p. 122).*

7. *Pseud.*, I, I (*Works, II, p. 187*).

8. *Tract I (Works, IV, p. 169).*

9. *Pseud.*, I, I (*Works, II, p. 185*).

10. *Ibid.*, VII, I ; cf. *Rel. Med.*, I, 24.

11. Cf. *Tract I, Plants in Scripture, pass.*

12. *Ibid.*, § 42.

13. Cf. catalogue de sa bibliothèque, *pass.*

14. Citations innombrables.

Eglise la vulgarisation édifiante de la parole de Dieu : il aime les sermons ; entend ceux qu'on prononce à sa paroisse, y ajoute ceux qu'on imprime et s'en fait lire « des centaines » par Elizabeth¹.

Les ouvrages de piété et même de mystique avaient une place importante dans la bibliothèque de Browne : on y trouvait les œuvres complètes de Denis le Mystique, de saint Jérôme, de saint Ambroise ; *l'Ascension de l'esprit vers Dieu*, de Robert Bellarmin ; les sermons de Boy, de Sanderson, de Cave ; plusieurs volumes de méditations de Richard Baker ; une version anglaise de *l'Imitation* ; et jusqu'à un office de la sainte Vierge.

II

Préciser les sources de la philosophie de Browne est, à proprement parler, impossible. Browne n'a pas une philosophie. Il a des idées (on dirait presque des sentiments) philosophiques, auxquelles il s'abandonne à l'occasion, sans y tenir essentiellement, tout prêt à les lâcher si elles se trouvent hétérodoxes, et, de toute façon, peu disposé à en poursuivre très loin les conséquences logiques, encore moins à les harmoniser en système.

Ramener ces notions parfois confuses et toujours dispersées à leurs sources premières, il n'y faut pas compter : toutes se trouvent mêlées à des systèmes contemporains où il n'avait qu'à les puiser. L'âme du monde, la hiérarchie des êtres invisibles, l'influence des astres, le symbolisme de la nature, la vertu mystique des nombres, l'unité des forces naturelles impliquée par la recherche alchimique, le parallélisme du microcosme et du macrocosme, ces notions se trouvent chez Platon, Pythagore, dans la kabbale ou le néo-platonisme, mais elles se retrouvent aussi, combinées, amal-

1. Cf. *Correspondance, Works*, I, pp. 237 et 282, des allusions aux sermons de J. Tillotson et du jésuite Parson. Pour les « centaines » de sermons que sa fille lui a lus, cf. *Commonplace Book of Elizabeth Lyttelton*, p. 15.

gamées, complétées ou déformées dans les systèmes des alchimistes, des Rose-Croix, dans le platonisme du XV^e siècle (Marsile Ficin), chez les platonisants de Cambridge (Cudworth, More, etc.), ou les médecins occultistes comme Paracelse, Corneille Agrippa, Robert Fludd et les deux Van Helmont.

Il en résulte qu'étudier avec méthode les conceptions philosophiques de Browne, les comparer avec celles de ses contemporains est une besogne à la fois difficile et décevante. Ceux qui l'ont tenté, en dépit de leur érudition, ne sont arrivés qu'à décrire des courants d'idées antérieurs, postérieurs ou contemporains, sans établir entre ces courants et les tendances métaphysiques de Thomas Browne de communications visibles ou assurées ¹.

Un exemple de l'impossibilité qu'il y a d'assigner des origines certaines à la métaphysique de Browne se peut tirer de sa notion de lumière-esprit ou des esprits-lumière ², empruntée soit à R. Fludd, soit à Marsile Ficin ³.

De même on établirait sans peine, avec rapprochements de textes à l'appui, la parenté de la pensée de Browne et de la philosophie thomiste, dont les grands principes sont implicitement admis par lui : distinction de la matière et de la forme, finalisme, Dieu personnel, infini et transcendant. D'ailleurs, il cite saint Thomas à plusieurs reprises ⁴ et possédait sa *Somme Théologique* ⁵. Mais tout cela est d'intérêt médiocre, car ces notions pouvaient aussi bien avoir une origine scolaire qu'avoir été puisées aux sources. Par ailleurs, il

1. Nous faisons allusion ici aux thèses de R. Sencourt, *Outflying Philosophy*, et de William P. Dunn, *Sir Thomas Browne*, dont les résultats, en ce qui regarde l'intelligence de la pensée de Browne, ne nous paraissent pas proportionnés au talent des auteurs et à la peine qu'ils ont prise dans ces travaux. Cf. *infra*, 4^e partie, ch. III, § XVI, XVII.

2. Cf. *supra*, p. 146.

3. *Liber de sole et lumine*, chap. XIII : « Lumen est quasi spiritale quoddam. Et spiritus sunt lumina quædam : similitudo luminis ad animam atque angelos ».

4. *Pseud.*, II, III ; III, XIV.

5. N^o 28, p. 2 du catal. de sa bibliothèque. Il possédait l'édition de Paris de 1638.

ne serait pas malaisé de montrer combien sa tournure d'esprit l'éloignait des exigences sévères de la dialectique thomiste : de ses étiquetages précis, de ses déductions mathématiques, de ses approfondissements inexorables, de sa démarche froide et tranquille¹.

III

On se retrouve devant des difficultés toutes semblables dès qu'il s'agit d'assigner des maîtres à Browne moraliste. Rien dans ses principes moraux ne révèle en lui un initiateur ; rien non plus qui se rattache à une influence majeure. Ses idées étaient dans l'air, c'est tout ce qu'on peut dire, sans préciser de quel point particulier de l'horizon elles sont venues. D'autres que lui ont subi, de son temps, l'influence du stoïcisme antique. Lui-même le remarque, quand il nous parle de ces principes tirés de Zénon, qui, empruntés par les prédicateurs « passent pour de la théologie courante² ». Dès lors, il est vain de se demander dans quelle mesure Lucain, Sénèque ou Cicéron ont contribué à teinter de stoïcisme sa morale chrétienne, qu'il trouvait tout accommodée par les prédicateurs du temps³.

De même, d'autres que lui ont prôné la tolérance religieuse, et il ne faut pas présenter son attitude libérale comme un contraste frappant avec la violence générale des esprits contemporains⁴. D'autre part, on serait fort empêché de dire quels ouvrages ont pu exercer sur lui une influence apaisante, si tant est qu'il en eût besoin. Quand il écrivait *Religio*, il y avait plus de quarante ans qu'avait paru l'*Ec-*

1. Cf. *supra*, 2^e partie, ch. I, § V.

2. *Rel. Med.*, I, 44.

3. Il nous a dit lui-même très exactement le rôle que devaient jouer, selon lui, dans la formation morale d'un chrétien, les monuments de la sagesse antique : les connaître est indispensable, s'y arrêter serait insuffisant : « Ne t'endors pas dans la doctrine du péripatétique, de l'Académie ou du Portique. Sois un moraliste du Sermon sur la Montagne, un Epictète de la foi et christianise tes préceptes ». (*Chr. Mor.*, III, 21.)

4. Cf. *supra*, 2^e partie, ch. III, § III.

clesiastical Polity, de Richard Hooker, et John Hales et Chillingworth préparaient le tract *Schism and Schismatics* et *Religion of Protestants*, qui allaient paraître plusieurs années avant la première édition frauduleuse de *Religio*. On peut et l'on doit marquer ces rencontres, mais il est interdit d'en tirer aucune conséquence.

De même encore, ce libéralisme politique et social qui détournait Browne de mépriser les mœurs étrangères n'était pas absolument une nouveauté : tel passage de Pierre Charron pourrait être mis en regard du texte de *Religio Medici*¹ avec autant de vraisemblance — mais sans plus de sécurité — que ceux de Montaigne qu'on l'a supposé d'avoir imités, et qui, presque assurément, ne sont que des coïncidences. Les rencontres de ce genre sont inévitables entre moralistes explorant ces thèmes éternels : l'amitié, la mort, la vanité des choses, l'incertitude et l'inconstance des opinions des hommes. Aussi bien ces rencontres seraient-elles ici plus nombreuses et se feraient-elles jusque dans l'expression qu'il n'y aurait rien à conclure, les Montaigne, les Charron et les Browne puisant constamment aux mêmes sources antiques.

Voué à une existence casanière et pourtant aventureux, curieux des mœurs humaines et réduit à un cercle familial, il trouva une compensation dans l'histoire et dans les voyages. Les voyages semblent avoir exercé sur son imagination un attrait vif et persistant. Les voyages lointains surtout. Plus que les autres ils amusaient son sens du relatif et ils enrichissaient de trésors imprévus les dossiers du psychologue et du folk-loriste. Les voyageurs sont souvent cités dans son œuvre² et nous savons encore qu'ils formaient le fond des lectures que lui faisait Elizabeth³.

1. Cf. notre *French Bibliography of Sir Thomas Browne*.

2. Notamment Duloir (*Pseud.*, VII, XIII ; *Letter*, 13 ; *Tracts : Of Cymbals*) ; Linschoten (*Garden of C.*, IV ; *Pseud.*, II, V ; *Tracts : Plants in Scripture*, 44) ; Ramusio (*Pseud.*, II, V ; *Garden of C.*, IV, *Hydr.*, I) ; J. de Laet (*Garden of C.*, V) ; Alvarez (*Pseud.*, II, V) ; Gonzales de Mendoza (*Pseud.*, II, V) ; Pigafetta (*ibid.*, IV, XI) ; etc.

3. Exactement le tiers des livres figurant sur la liste des ouvrages

L'histoire, pour des raisons analogues, ne paraît pas l'avoir non plus jamais lassé. Il s'y montre d'un électicisme étonnant : compilations massives sur des peuples anciens ou modernes, européens ou exotiques ; histoires de villes, de provinces ; mémoires privés, tout lui est bon ¹. Il nous a dit lui-même l'importance qu'il attachait à l'histoire pour la culture de l'esprit et l'acquisition d'une expérience solide et variée : vivre l'histoire, c'est élargir les limites de notre expérience personnelle dans ce passé même ; bien mieux, les hommes restant toujours semblables, c'est projeter dans le futur la vie qu'on ne vivra pas et qu'il devient indifférent de ne pas vivre, puisqu'on en sait la teneur à l'avance ².

IV

Browne ne peut être étudié comme savant, sans une distinction capitale généralement négligée : l'auteur de *Pseudodoxia*, d'une part, savant fantaisiste, collectionneur des bizarreries de la science, folk-loriste autant que naturaliste ; et, d'autre part, le médecin, qui nous a livré de lui peu de choses écrites, mais assez pourtant pour nous permettre de le juger. Cette distinction, nous l'avons faite en étudiant sa pensée scientifique. Nous l'utiliserons ici, en recherchant les bases de sa formation et de sa documentation médicales. On ne cherche pas, cela va de soi, à être complet — la nature de ce travail y répugnerait, sur un point si spécial — mais à donner un aperçu des lectures qui avaient contribué le plus efficacement à la culture professionnelle de Browne.

Inutile de nommer ici des auteurs qui ont pu, en leur temps, ouvrir à Browne des perspectives scientifiques ou

qu'elle lui a lus : voyages d'Olearius, de Tavernier, Le Blanc, Pinto, Gage, Sandys, etc. (Cf. *Commonplace Book of Elizabeth Lyttelton*, p. 14-15.)

1. *Histoire de Turquie, Histoire de Chine, Histoire de Naples, Histoire de Venise, Histoire de la Vie de M. d'Epéron, Histoire de la Reine Elizabeth* (*Ibid.*).

2. *Chr. Mor.*, 24.

pseudo-scientifiques nouvelles : les médecins occultistes, par exemple. Nous les retrouverons plus loin. Nous n'avons aucune raison de penser qu'il ait subi de leur part, comme médecin, une influence durable. La meilleure preuve en est que l'importante lettre qu'il écrivait à Henry Power, pour lui tracer un programme d'études, ne contient que des noms de savants dont les travaux méritaient indiscutablement à l'époque l'attention d'un étudiant sérieux¹. Nous pouvons en conclure en confiance que si Browne avait lu avec intérêt, avec passion peut-être, les élucubrations des médecins spagiriques, c'est plutôt pour l'excitation qu'y trouvait son imaginative, pour les perspectives qu'ils ouvraient à sa cosmologie, que pour s'assimiler leurs recettes. La philosophie hermétique, quand elle lui disait que ce monde visible n'est qu'une image de l'invisible, lui paraissait plus digne de foi que les doctrines sévères qui interdisent ces hypothèses indémonstrables². Dès qu'il s'agissait de la pratique, et non plus de « récréer sa dévotion », il ne semble pas le moins du monde avoir affectionné l'incertitude et l'aventure. Ce n'est pas par hasard, certes, qu'aucun des irréguliers de la science, mais seuls les classiques, les tenants des doctrines établies, sont recommandés à l'étude de son correspondant. Ceux dont il conseille la lecture c'est, parmi les anciens : Galien, Hippocrate et Dioscoride ; parmi les modernes : Andrea Vesale, l'illustre anatomiste de Padoue ; Daniel Sennert, connu pour sa méfiance des anciens ; Rivière, son maître de Montpellier ; Mercado, médecin de Philippe II d'Espagne ; Jean Fernel, médecin d'Henri II ; Gabriel Fallopio de Padoue, maître de Jérôme Fabrizio, qui avait lui-même formé le célèbre Harvey ; Bartholin, l'anatomiste suédois, et enfin William Harvey, dont la découverte lui semblait, disait-il, plus admirable que celle de Christophe Colomb³. Par ce choix fait pour un autre, nous savons où Thomas Browne estimait avoir acquis le

1. Cf. *supra*, 2^e partie, ch. IV, § VII.

2. *Rel. Med.*, I, 12.

3. *Works*, I, p. 356-358.

meilleur et, en tout cas, le plus sûr de sa science. Nous connaissons ses sources au sens propre du mot.

Avec l'auteur de *Pseudodoxia*, nous avons affaire à une autre manière de savant ; à un éclectique des sciences, d'abord, qui s'arrête à chacune, avec plus de curiosité que de profondeur ; à un naturaliste qui se double d'un archéologue, d'un humaniste ou d'un exégète ; à un physicien qui s'attarde dans la métaphysique ou la psychologie. C'est dire qu'ici les sources sont innombrables et, à vrai dire, ne sont plus des sources au sens que nous avons convenu. En effet, les auteurs les plus souvent cités sont en général les plus souvent réfutés ; il ne s'en inspire qu'à rebours. Ici, la méthode statistique ne donnerait rien. C'est trop peu dire : elle tromperait. Jérôme Cardan, G. Porta, Plin, Albert le Grand, saint Basile et saint Ambroise, pour prendre quelques noms au hasard, sont dans ce cas : il lui fournissent des thèmes de discussion ; ce sont des « propagateurs d'erreurs » dont il critique sévèrement la crédulité.

Aucun auteur ne lui inspire une entière confiance. Paracelse et Van Helmont, dont la science teintée d'illumisme le séduisait ¹ et à qui il était prêt à beaucoup pardonner pour le stimulant qu'ils donnaient à son intelligence, ne trouvent pourtant pas grâce à ses yeux. Leur audace lui plaît, sans désarmer son bon sens en face des erreurs flagrantes, « monstrueuses ² », où elle les entraîna. *L'Archidoxis*, de Paracelse, est un livre bien curieux, et son auteur a un troublant génie ³, mais sa prétention d'annuler par sa science tous les travaux de ses prédécesseurs est proprement « intolérable ⁴ ». On voit combien il est exagéré de dire qu'il avait l'esprit « tout rempli des doctrines de Paracelse, philosophe qui semble avoir exercé sur son intelligence une influence toute puissante ⁵ ».

1. *Rel. Med.*, I, 19 et 31.

2. *Chr. Mor.*, II, 5.

3. *Rel. Med.*, I, 19 et 31.

4. *Pseud.*, I, VII.

5. E. Gosse, *op. cit.*, p. 40.

A côté de cette erreur par excès, E. Gosse s'est mépris par défaut en supposant que Browne n'avait jamais connu Descartes :

« C'est, dit-il, une vaine mais tentante spéculation de se demander quelle sorte d'influence Browne aurait exercée si, au lieu de vivre côte à côte avec Descartes, tout en ignorant, semble-t-il, son existence, il était né une génération plus tard et avait été plongé en plein mouvement cartésien. Peut-être aurions-nous eu un philosophe plus puissant ; presque certainement un artiste moins séduisant ¹ ».

La spéculation n'est ni vaine ni tentante. Elle n'est pas vaine parce que Browne a connu l'œuvre de Descartes et paraît même avoir suivi avec attention sa production philosophique et scientifique ² ; elle n'est tentante que pour ceux qui n'ont pas compris combien la nature intellectuelle de Browne était imperméable à la pensée cartésienne.

Certains auteurs doivent être cités ici, non comme ayant eu une action sur la pensée de Browne, mais comme ayant pu lui suggérer l'idée de son traité des *Erreurs populaires* : Bacon, d'abord — qui avait réclamé ce « calendar of popular errors ³ » — Joubert ⁴, Mercurio ⁵, et Primrose ⁶ ensuite, qui avaient traité une matière il est vrai différente (ils visaient uniquement les erreurs médicales), mais, sous un titre sem-

1. *Ibid.*, p. 37. Gosse n'est pas plus heureux en reprochant (p. 78) à Browne son « manque d'enthousiasme » pour Aldrovandi. Aldrovandi est un des savants que Browne cite le plus souvent (24 citations dans *Pseudodoxia* et 5 dans sa correspondance) et toujours pour s'appuyer sur son autorité. C'est, dit-il : « a most exact zoographer » (*Pseud.*, IV, XI) et il vante « his excellent Book of Fishes » (*Ibid.*, III, VII).

2. Outre que Browne fait allusion à la théorie de Descartes sur le magnétisme terrestre (*Pseud.*, II, II) et l'attraction électrique (*ibid.*, IV), il avait dans sa bibliothèque : le *Discours de la Méthode*, les *Lettres*, les traités *Des Passions* et *De la Lumière* (Cf. *A French Bibliography of Sir Thomas Browne*, sect. VII, ainsi qu'une traduction anglaise du *Discours* et des *Principia* (*Catalogue*, n° 86, p. 50 et 87, p. 57).

3. Cf. *supra*, 1^{re} partie, ch. II § IV.

4. *Erreurs populaires et propos vulgaires*, 1579.

5. *De gli errori popolari*, 1603.

6. *De vulgi erroribus in medicina*, 1639.

blable et parfois avec un succès bien fait pour confirmer Browne dans son dessein ¹.

V

Il est difficile de dire l'intérêt que Browne portait à la littérature de son temps ou à la littérature en général. Si l'on s'en tenait aux allusions de son œuvre ou de sa correspondance, on serait tenté de penser que Browne éprouvait un parfait dédain pour les œuvres d'imagination. A cette tentation, son principal biographe et critique a cédé :

« Son cas est bien curieux, remarque-t-il, car nous trouvons chez lui peu de sympathie pour la littérature courante de son pays, et même pour tous les ouvrages de langue anglaise. Dans son oubli superbe de toute la poésie et de toute la prose contemporaines, dans son mépris des poètes, en particulier, il dépasse Jeremy Taylor, pourtant si dédaigneux de toute littérature moderne ² ».

Il est vrai que les allusions à des œuvres de pure littérature sont très rares dans l'œuvre de Browne ; mais il faut observer qu'elles n'y sont guère amenées par la nature des sujets qu'il traite. On ne peut dire, sous ce rapport, que son cas soit « curieux ». Qu'un médecin humaniste et né bon écrivain, voué aux sciences et à la philosophie, parle peu de littérature ou même n'en parle pas du tout, où est l'énigme, où est le scandale ? Serait-ce qu'on lui fait grief de n'avoir eu d'intérêt que pour sa propre littérature et d'avoir bien écrit sans modèles ?

Mais, en réalité, son cas est plus simple, et si l'on veut bien examiner les choses d'un peu plus près, on verra que l'intérêt que Browne prenait aux lettres égalait, ou même dépassait, celui qu'on pourrait attendre d'un esprit professionnellement aussi spécialisé.

1. Browne les connaissait et les cite ; mais déclare n'avoir rien tiré de cette lecture (Cf. *Pseud., To the Reader*).

2. E. Gosse, *op. cit.*, p. 191.

En complétant les maigres données de ses allusions par les titres des ouvrages qu'il avait sur les rayons de sa bibliothèque, on arrive à former une section littéraire groupant une proportion remarquable de chefs-d'œuvre. S'il semble avoir ignoré Shakespeare¹, il signale son intérêt pour l'art dramatique par la possession des œuvres de Ben Jonson et de celles de Beaumont et Fletcher². Il a même fait sur le premier une devise qui prouve qu'il l'avait lu³. Il avait lu *Hudibras* ; mais il est vrai que la satire de Butler n'avait excité en lui que la veine érudite⁴. Nous savons encore qu'il aimait Drayton, « poète savant », dont il appréciait le *Polyolbion* pour ses mérites topographiques et ses vers harmonieux⁵. Il avait encore les poèmes du célèbre Cowley et sa *Davidéis*⁶, et même un auteur beaucoup moins réputé, John Milton, dont nous trouvons chez lui *Paradise Lost*, *Paradise Regained* et *Samson Agonistes*⁷. Enfin, il avait l'*Arcadia*⁸ et, de Spenser, outre la *Faerie Queene*, un exemplaire de ses œuvres complètes⁹.

De tout quoi l'on ne peut certainement inférer qu'il avait la passion du théâtre et de la poésie ; mais ces quelques titres suffisent à suggérer qu'il trouvait, à la comédie ou dans les beaux vers, plaisir et délassement, et que l'« oubli superbe » de Sir Thomas Browne à l'égard des poètes est à reléguer parmi les légendes littéraires.

1. Du moins, il n'en parle nulle part et n'avait pas ses œuvres. En revanche, un passage de *Religio* contient des expressions qui pourraient être des reminiscences de *Macbeth* et d'*As You Like It* : « Methinks I have outlived myself and begin to be weary of the Sun ; [...] the World to me is but a dream or mock-show, and we all therein but Pantalones and Anticks to my severer contemplations ». (I, 41). Cf. *Macbeth*, V, V, 49 ; *As You Like It*, II, VII, 137 et suiv.

2. Cf. *Catalogue*, n° 67, p. 45 et 101, p. 46.

3. Plus exactement il lui applique la louange d'Horace à Lucilius : « ...sale multo urbem defricuit ». (*Sat.* I, X, 4-5).

4. Cf. *Upon reading Hudibras* (*Works*, IV, p. 253).

5. Cf. Lettre à Edward, *Works*, I, p. 315.

6. *Catalogue*, n° 64, p. 45.

7. *Ibid.*, n° 185 et 186, p. 52.

8. *Ibid.*, n° 95, p. 46.

9. *Ibid.*, n° 62, p. 45 et 115, p. 58.

Il n'était pas davantage indifférent aux lettres étrangères : familier avec Dante ¹ et Rabelais ² ; il possédait une édition du *Pastor Fido*, de Guarini ³, de la *Jérusalem délivrée* ⁴ et, parmi ses livres français, figuraient : Pascal, La Fontaine, Boileau, Guez de Balzac et Voiture ⁵.

Pour les auteurs grecs et latins, il en est peu qui ne soient cités dans son œuvre. Certains noms, comme Homère ou Virgile, Horace ou Juvénal, reviennent même très fréquemment sous sa plume ; mais ces allusions n'ont rien de littéraire. S'il mentionne les Géorgiques, c'est parce qu'il y est question de plantations en quinconces ⁶, et s'il transcrit des vers de Juvénal, c'est qu'ils rappellent une superstition populaire sur les mœurs du castor ⁷. Nulle part il n'a donné une appréciation de quelques lignes sur un seul auteur classique et ses louanges, quand il en donne, sont si brèves et incolores qu'elles passeraient pour des formules conventionnelles ⁸, si nous ne savions, par ailleurs, quel désir il avait que ses fils devinssent bons humanistes. « Je suis heureux que vous aimiez Lucain ⁹ », dit-il un jour à Thomas. Malheureusement, on se prend à douter que ce soit un cri du cœur — du moins d'un cœur désintéressé — connaissant l'emploi judicieux qu'il conseillait de faire de cette érudition. Il s'agissait, en partie, de meubler sa mémoire de citations indispensables à l'ornement d'un style d'honnête homme ¹⁰.

1. Cf. *Pseud.*, VII, X, *Hydriot.*, III et IV ; cf. *catal.*, n° 16, p. 41.

2. Cf. *Rel. Med.*, I, 21 ; *Pseud.*, VII, XVIII.

3. *Catal.*, n° 20, p. 40.

4. *Ibid.*, n° 17, p. 39.

5. Cf. *A French Bibliography of Sir Thomas Browne*, sect. VII.

6. *Garden of C.*, I.

7. *Pseud.*, III, IV.

8. Hérodote, « an excellent and very elegant historian » (*Pseud.*, I, VIII, n. 1) ; Pline le Naturaliste, « a man of great eloquence » (*ibid.*, 5) ; Atheneus, « a delectable author » (*ibid.*, 8) ; Oppianus, « his elegant lines are neglected » (*ibid.*, 9). Milsand est vraiment indulgent quand il dit que Browne a, dans *Pseudodoxia*, « caractérisé » les écrivains de l'antiquité « avec une justesse et un équilibre d'aperçus qui sont tout à fait supérieurs ». (*Thomas Browne*, 1^{er} art., p. 666.)

9. *Works*, I, p. 143.

10. *Ibid.*, pp. 301, 340.

Enfin, son humanisme était d'une extrême prudence. Le dire chrétien est à peine suffisant. C'est presque de « l'humanisme dévot » à la François de Sales. Il était fort inquiet de voir Edward (âgé alors de 32 ans) lui demander un exemplaire de Lucrèce : c'est un auteur qui contient diverses impiétés et dont la connaissance fait peu d'honneur¹. Il envoya le *De Natura Rerum*, mais y joignit, comme antidote, un *De Officiis*, dont il vante le format portatif et la bonne langue classique².

VI

Comparé rétrospectivement au contenu de ce chapitre, le titre en paraît ambitieux. La liste des livres que Browne avait lus pourrait se dresser avec bien peu de lacunes et d'erreurs : elle ne nous dirait pas ce qu'il y avait trouvé de plaisir et de nourriture. De ce point de vue, la recherche entreprise est en partie stérile. En partie seulement ; car ce résultat apparemment négatif ne va pas sans enrichir indirectement notre information sur la pensée de Browne. Par la difficulté même de discerner la filiation de cette pensée, nous avons appris combien peu elle était homogène, uniforme et systématique, en dehors de l'unité qu'elle tire de son orthodoxie chrétienne. Ni comme philosophe, ni comme moraliste, ni comme savant, Browne ne soutient sur une question donnée — encore moins sur un ensemble de questions — de thèse positive, où l'analyse révèle des influences, des imitations ou des emprunts. Chez lui, influences, imitations, emprunts existent assurément. Ils sont à peu près indiscernables. Ce qui empêche de les discerner, ce n'est pas leur rareté, c'est leur diffusion même et leur peu de profondeur.

La pensée de Browne s'est nourrie de l'Écriture ; sa philosophie pratique est celle de l'Ecclésiaste, adoucie et complétée par l'Évangile. Son credo est bien celui de son

1. *Ibid.*, p. 209.

2. *Ibid.*

Eglise. Tout le reste est à fleur de peau. Sans doute, il n'est pas une ouaille si engourdie qu'il n'ait tâté, à l'occasion, dans d'autres pâtis, de quelque herbe à senteur sauvage ; mais il ne s'est pas risqué bien loin, et de ces provendes passagères il n'a fait ni chair ni sang. Leur saveur n'était plus qu'un souvenir au temps de sa maturité, et ira s'effaçant au fur et à mesure qu'il prendra de l'âge et s'enclora plus prudemment au centre du bercail.

La recherche des sources de Browne ne pourrait être une besogne passionnante que pour celui qui n'aurait pas — à notre sens — saisi tout son esprit. Il y faudrait une foi fondée sur la méprise : voir en Browne ce sceptique ou ce mystique, ou cet hurluberlu que nous n'avons jamais pu rencontrer. Alors, vraiment, les rapports de ce triple personnage avec ses prédécesseurs ou ses contemporains prendraient un vivant intérêt. Si Browne, au lieu de dire sa croyance en la magie, faisait le magicien, on aimerait à connaître ses initiateurs ou ses complices ; si, au lieu de citer Paracelse, il se vantait, comme lui, de pouvoir conserver, par ses remèdes, un homme plusieurs siècles en vie, on voudrait savoir ce qu'il doit au fameux « spagirique » ; si les grimoires de John Dee le jetaient dans la poursuite de la poudre de projection, il faudrait déchiffrer ces grimoires ; si nous avons de bonnes raisons de douter de sa foi, il s'agirait de retrouver qui l'ébranla ; si, au lieu de dire pieusement son pater, ce brave homme portait cilice, on s'inquiéterait de savoir qui lui inspira cette ascèse.

Mais ce mage n'a d'autre magie que ses phrases ; ce médecin soigne ses malades le plus rationnellement qu'il peut ; ce mystique suit son pasteur et vit en bon bourgeois ; ce faiseur d'or n'a d'ambition qu'une aisance modeste, gagnée par son travail et ses économies ; ce Rose-croix vit au grand jour, sans l'ombre d'un secret.

TROISIÈME PARTIE

L'ART

CHAPITRE PREMIER

LES FORMES ET LES COULEURS

I. *Amour du rare et du grotesque.* — II. *Browne en face de la nature.*

I

« Je suis amoureux de toute beauté », nous a confié Browne ; et il ajoute qu'il eût volontiers contemplé tout un jour l'image du plus humble objet, si le travail en était bon ¹.

On a peine à croire que la peinture eût pour lui tant de charme, quand on passe en revue cette curieuse galerie de tableaux qu'il suggère aux peintres à venir, dans son *Museum Clausum* ². Rien ne parle ici de beauté ; tout est soumis au document, ou au bizarre, au grotesque, à l'horrible — et qui pis est, à l'horrible grotesque, au mélodramatique répugnant des pièces à trahisons, à supplices, à tueries, de la pire tradition élizabéthaine.

Le paysage a pour but de nous renseigner sur le relief du sol, sur la faune d'un pays ou une curiosité de son architecture. Browne nous propose, entre autres, ceux-ci : une vue des régions polaires, avec icebergs peuplés d'ours, phoques, renards, et des espèces variées d'oiseaux rares ; comme marines : le fond de la Méditerranée, la pêche du corail ou des éponges ³.

Les scènes d'histoire dignes de ce musée doivent se signaler par quelque anomalie où Browne semble trouver beaucoup de piquant ou de pathétique : batailles livrées au clair de lune, ou sur la glace ; incendies et carnages ; supplices

1. *Rel. Med.*, II, 9.

2. *Tract XIII, Works*, IV, 239-250.

3. *Ibid.*, p. 243.

raffinés en usage chez les Turcs, les Perses ou les Romains ¹.

Les portraits seront des caricatures, ou exprimeront des sentiments extraordinaires : Thyeste apprenant qu'il vient de manger de son fils, Bajazet entrant dans sa cage, OEdipe atterré d'avoir tué son père et épousé sa mère ².

Les pures fantaisies sont à l'unisson : d'une affligeante sottise : une vestale emmurée dans son caveau qu'éclaire une chandelle ; un éléphant dansant sur la corde, un petit nègre sur le dos ; une beauté anglaise, noire comme l'Éthiopie, avec, sous le portrait, cette inscription : « *sed quandam volo nocte nigriorem* ³ ».

On voudrait croire que Browne plaisante. Rien n'est moins sûr. Il paraît très fier de ces trouvailles ⁴, et dans tous les cas, jointes à d'autres indices — dont on parlera plus loin — elles témoignent d'une pénible incompréhension d'un art majeur. Cette incompréhension, comment l'expliquer chez un homme capable par ailleurs de créer de la beauté pour son compte ?

C'est que Browne s'est trompé en partie quand il nous a dit qu'il sentait en lui l'amour de *toute* beauté. Ce n'était que la beauté abstraite qui l'émouvait. Dans les plantes, les bêtes ou les hommes, il n'a jamais vu que des sujets de dissertations. Eux ou leurs représentations excitaient son cerveau, ils ne touchaient pas ses sens. C'est la musique, le plus impalpable et, dans ses moyens, le plus abstrait des arts, qui seule le soulevait au-dessus de lui-même et c'est par la musique uniquement qu'il saura à son tour nous remuer. Peinture, sculpture, architecture, proposent à ses yeux une matière trop solide et trop définie : son érudition ou sa philosophie trouvent toujours à s'y accrocher. La poésie même est trop liée aux mots et aux idées pour permettre son évasion. La poésie à l'état pur, celle des ondes sonores, arrivait seule

1. *Ibid.*, p. 243-247.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, p. 239 : « I am bold to present you with the list of a collection, which I may justly say you have not seen before ».

à le mettre dans une jubilation où l'ivresse sensible s'enveloppait d'un prétexte métaphysique ¹.

II

L'esthétique de Browne n'est pas celle d'un Renaissant. La beauté du monde, c'est surtout pour lui la réussite d'un transcendant géomètre. La grâce des poèmes lui est de peu de prix si elle n'est au service du vrai ; c'est un dangereux poison si elle accrédite le faux ². Le corps humain est une merveille pour l'esprit bien plus que pour les yeux : l'organisation, les proportions, l'ajustement aux fins qu'on y découvre, voilà qui l'émerveille. Plus vraiment puritain que Milton, Browne ne s'est jamais permis l'émoi que donne une belle nudité. Le corps rappelle à ce biblique de trop fâcheux souvenirs pour qu'il le contemple avec sérénité. C'est un vieil ennemi dont il faut se méfier. Et, pour couper court à toute faiblesse, il se plaît à l'avilir ; il insiste sans pitié sur l'imperfection de cette grossière enveloppe de l'âme. Comme il rappelait lourdement l'humble origine de notre mère commune, de même il va, ce médecin théologien, nous étaler les tares secrètes de notre corps. Voyez, cette peau fine et satinée, quel triste paysage elle fait sous une lentille ; les moindres follicules ont figure d'écailles d'huîtres ; ces grains de beauté, noirs et velus, sont pareils à des hérissons ³.

Un Renaissant aussi — un Vinci — avait cette passion de palper les choses, de les ouvrir, de les fouiller, mais c'est pour les trouver plus belles. Il avait oublié le péché. Browne, par sa méfiance de la chair, est resté du moyen âge, pour qui le corps terrestre est la chrysalide du corps glorieux promis aux élus. Ici-bas on l'émacie ou on le voile, et même dans l'au-delà on l' imagine drapé d'une robe blanche semée de fleurs d'or, à la manière d'Angelico.

1. *Rel. Med.*, II, 9.

2. *Pseud.*, I. IX.

3. *Chr. Mor.*, II, 9.

Browne aimait peut-être la nature ; elle ne lui procurait pas de frisson. Lui qui connaît si bien son Norfolk, il n'a pas laissé sur le pays, sa flore ou sa faune, une ligne qui détonnerait dans un manuel scolaire. Il savait voir pourtant : à de rares moments, nous pourrions le croire sur le point de franchir la marge qui sépare la photographie d'un croquis personnel. L'illusion ne dure pas. La frontière est toujours respectée. Nous espérions un petit tableau, nous n'avons qu'un document exact, scrupuleux, habile même, mais dénué de ce minimum de lyrisme sans quoi nulle peinture ne vaut son objet.

Il discerne bien les couleurs. Il n'y prend pas de plaisir. Il ne s'en sert que pour l'utile. S'il s'agit de peindre un oiseau peu connu — telle cette espèce de geai qu'on lui avait envoyé de Crostwick — il le décrit avec minutie, sans omettre une nuance, une tache ou une moucheture ; mais sans plus de style et de verve qu'un bon illustrateur de traité d'ornithologie :

« Le bec était noir, fort, plus gros que celui d'un geai ; les ongles jaunâtres, tachetés de noir ; trois ongles devant et un derrière ; l'oiseau n'est pas plus gros qu'un geai. La tête, le cou et la gorge sont violets ; le dos et le haut des ailes jaune roux ; la partie antérieure de l'aile, azur ; puis, en descendant, bleu verdâtre ; puis, sur les penne, bleu vif ; le bas de l'aile, à l'extérieur est brun ; à l'intérieur d'un bleu gai ; le ventre bleu pâle ; le dos, vers la queue, bleu pourpre ; la queue est formée de onze plumes verdâtres ; les extrémités des plumes extérieures de la queue sont blanches, avec une pointe de vert ¹ ».

Le choix de cet exemple peut paraître injuste. Browne, dans son mémoire sur les oiseaux, n'écrit pas pour charmer le lecteur, mais pour l'instruire. Il fait un catalogue et s'interdit le pittoresque. Sans doute. Mais comment se fait-il que la même sécheresse se retrouve dans les sept livres de *Pseudodoxia*. Là Browne, par la variété des choses et des êtres qui l'occupent, par la liberté d'allure qu'il s'est donnée,

1. *Works*, IV, p. 323-324.

avait toute occasion de montrer qu'il savait voir autrement qu'en naturaliste. Jamais il ne l'a fait. Pas une page de cet observateur des bêtes où revive une bête : par la grâce d'une pose, la prestesse d'une fuite ou le chatolement d'un plumage.

Il faut s'y résigner. Browne n'a rien d'un peintre. Trop d'idées, de théories, d'abstractions et de livres se pressent entre son regard et le relief de la nature. Comme ces bibliophiles qui finissent par ne plus juger les livres que d'après les éditions et les formats, Browne a perdu le goût — ou ne l'a jamais eu — d'aimer les choses pour leur charme intime : les plantes, les fleurs sont pour mettre dans des herbiers ; les oiseaux s'empaillent ; les poissons et les mammifères se dissèquent ; les hommes, animaux politiques et moraux, sont matière à philosopher — à moins que, malades, ils ne réclament les soins du médecin, auquel cas Browne est prêt à donner, pour les guérir, toute sa science et son dévouement.

Mais ne lui demandez pas autre chose.

Cet homme, en face de la nature, est un savant doublé d'un classique. Il n'y voit pas un objet de jouissance, mais de compréhension. Elle n'est pas proposée à ses sens, elle est soumise à son intelligence. Le plaisir paisible qu'elle lui donne, il ne songe pas à le communiquer. Le monde extérieur existe, certes, pour lui. Pan ne l'habite plus. Et si, en sa présence, une émotion le gagnait, ce serait de l'idolâtrie de n'en pas faire hommage, par sublimation métaphysique, à l'Artiste Suprême qui l'a conçu.

CHAPITRE II

COMPOSITION ET STYLE

I. « *A sauts et à gambades* ». — II. *L'imagination « métaphysique » : subtilités, pointes et jongleries.*

I

Les points négatifs dans la psychologie d'un homme ou la définition d'un auteur ne sont pas de purs vides. Les marquer avec soin, c'est faire autour d'un talent et d'une œuvre un déblayage nécessaire à la mise en valeur des conquêtes positives où l'on tend. Avec Browne, nous n'en sommes pas encore aux conquêtes. Ayant établi qu'il ne sait pas voir ou qu'il voit tout, ce qui en art revient au même, il nous reste à montrer qu'il ne compose pas.

Un essayiste comme Charles Lamb met toute sa science à ne pas composer. Il est d'une adresse consommée à mettre du décousu dans sa pensée, à détruire jusqu'aux moindres traces de liaison dans le discours. Tel essai, comme le *Chapitre sur les oreilles*, s'évertue à retrouver le primesaut de la conversation. Dans tel autre, on cite avec une feinte gaucherie, en se trompant, comme de mémoire. Rien de plus savamment machiné que cette débandade. Il a fallu des trésors d'attention et de méthode pour créer ce beau désordre, lequel n'est pas seulement un effet de l'art, mais d'un labeur patient.

Sans s'être donné tant de mal, Browne est arrivé du premier coup à ce vagabondage qui devait devenir l'idéal et la règle du genre. Bien loin qu'il s'efforce artificiellement à cet imprévu, il paraît rechercher la liaison et la logique : il a des divisions rigoureuses et des subdivisions ; mais on pour-

rait sans péril bouleverser ces repères : ils n'assemblent que la matière typographique.

Et cela est chez Browne d'une vérité générale. Comme Montaigne, il aime la « farcissure », l'allure « à sauts et gambades », et comme Montaigne, il l'avoue : sa préférence va aux sujets à « excursions », où l'on peut, sans péché grave, se divertir parmi des « vérités collatérales ¹ ». Plus fantaisiste encore que Montaigne, Browne porte la digression dans la science et la philosophie. Un grave traité comme *Pseudodoxia*, où il se fait le champion de la vérité scientifique, est disposé comme un de ces jardins égayés de volières, de viviers, de toutes sortes de bêtes, si vivants et si variés, qu'ils sont « un épitomé de l'univers ² ».

Qu'on lise *Religio*, *Pseudodoxia*, *Hydrotaphia*, *Letter to a Friend*, *Garden of Cyrus* ou *Christian Morals*, on garde l'impression qu'on a devant soi des carnets de notes dont on a mis les feuillets bout à bout. Livres, parties, sections, chapitres, paragraphes n'y font rien. Aucun groupement n'est impérieux : maint passage pourrait être supprimé ou changé de place sans brouiller le sens ou rompre l'enchaînement.

Ce n'est pas seulement une impression. Beaucoup de passages de *Christian Morals* ou de *Letter to a Friend* étaient rédigés à l'avance dans les *commonplace books*, alors peut-être qu'il n'était pas encore question de les mettre sous un titre commun ³. Et bien qu'on ait pas de preuves, on affirmerait volontiers que *Religio* n'a pas d'autre origine.

Le procédé, quand il est employé ingénument, comme ici, et non par raffinement littéraire, peut avoir des conséquences fâcheuses. En l'absence de plan, le développement se fait au hasard des associations, non seulement de pensées — où pourrait subsister sous la broderie des digressions une certaine texture logique — mais de mots, mais de sons. Il en résulte

1. Cf. *Garden of C.*, *The Epistle Dedicatory* (*Works*, III, p. 382 : cf. p. 383).

2. *Ibid.*, p. 383.

3. Cf. les notes de l'édition Greenhill, *pass.*

pour le lecteur trop attaché à la marche suivie des idées, une titubation parfois pénible de la pensée. Ainsi sur ce thème moral : *tâchons de voir clair en nous ; la conscience nous permet de discerner sans lumière les mobiles cachés de nos actes*, se greffera une tirade d'une demi-page sur l'au-delà spirituel où les réalités seront vues par illumination intérieure :

« Heureux cet état où l'on voit sans lumière, bien que toutes choses aient le même aspect qu'avant la création, alors qu'il n'y avait point d'yeux pour voir ou de lumière pour produire une vision. Pourtant l'obscurité n'est imaginable que par rapport à des yeux. Pour Dieu il n'en existe pas : la lumière éternelle fut de tout temps ; la lumière créée fut pour la création, non pour lui-même et il voyait avant le soleil et peut encore voir sans le soleil. Dans la Nouvelle Jérusalem, il n'y a ni soleil, ni lune ; les yeux glorifiés y verront à la lumière du soleil archétype ou lumière divine, capable d'illuminer les yeux de l'intelligence et de créer des visions inconnues. Les perceptions intuitives des êtres spirituels ont peut-être des analogies avec la vision ; mais comment ils nous voient ou comment ils se voient mutuellement, quel œil, quelle lumière, quelle perception est requise pour leur intuition, cela est encore obscur pour notre intelligence. Et même aussi, comment ils voient Dieu, ou comment se fera pour nos yeux glorifiés la vision béatifique, un autre monde doit nous l'apprendre, où les perceptions seront nouvelles, où nous pouvons espérer contempler les choses invisibles ¹ ».

Le passage qu'on vient de lire forme exactement la deuxième moitié de la section dont la première partie traite de la nécessité du regard intérieur pour discerner notre exact état moral. Il n'a aucun rapport avec cette première partie, et serait à peine justifié dans une note. Il est né d'un simple accident : de la tentation du mot *light* surgissant dans la phrase qui le précède immédiatement ; à moins que Browne n'ait tenu toute prête cette aimable divagation sur la lumière divine et n'ait fait naître par la « lumière » de la conscience

1. *Chr. Mor.*, III, 15.

l'occasion de nous y entraîner. Dans les deux cas, l'exemple illustre bien sa manière et son dédain de la cohérence.

D'autres fois, cette mobilité capricante de la pensée ne se marque pas par une brisure soudaine dans le développement d'un paragraphe, mais dans la marche générale du discours, lequel n'est qu'un dévidement d'images, suggérées les unes par les autres, où une suppression faite au hasard ne nuirait en rien, pour le sens, à l'équilibre du morceau. Soit ce thème : « Agis suivant la dignité de ta nature humaine ¹ ». Browne en tirera les propositions suivantes :

- a) Qu'on ne se demande pas après ta mort ce qui l'a emporté chez toi, de l'animal ou de l'homme ;
- b) Ne te « déshumanise » pas par une transformation bestiale ;
- c) Ne marche pas moralement à quatre pattes ;
- d) Ne te demande pas, comme un Pythagoricien, quel animal tu deviendras après ta mort ;
- e) Ne pratique pas dès ici-bas la métempsychose ; marche dans l'attitude droite propre à l'être humain ;
- f) Que l'horizon rationnel soit chez toi plus vaste que l'horizon des sens ;
- g) Que la portion divine de ton être soit toujours élevée et la portion animale sans cesse abaissée ;
- h) N'abandonne pas ton titre à participer au divin et à t'unir aux êtres invisibles ;
- i) Que ta science et ta vertu annoncent que tu fais partie de la sphère supérieure de l'univers ;
- j) Que tes pensées s'appliquent à des objets ignorés de l'esprit des bêtes ;
- k) Efforce-toi, par l'intellect, d'atteindre ce que tes sens ne te montrent pas ;
- l) Nourris ton esprit de vérités spirituelles et religieuses ;
- m) Les âmes humaines sont égales ; mais non dans leurs opérations : certaines sont humaines (normalement), certai-

1. *Chr. Mor.*, III, 14 : « Live unto the dignity of thy nature ».

nes sont moins qu'humaines, d'autres beaucoup plus qu'humaines.

Comme on le voit, ce développement ne doit rien à des aspects nouveaux de la pensée. C'est un chapelet métaphorique que l'on égrène en méditant sur la dignité de l'homme, et que l'on peut interrompre où l'on veut ¹.

Cet abandon à la fortune des images et des mots dispense Browne, s'il le désire, de toute discussion serrée. Il cache sous son verbalisme les faiblesses de sa dialectique. La manière dont il termine son paragraphe des miracles, dans *Religio* ², en est un exemple topique.

Il vient de nous confier qu'il n'a guère de foi dans les reliques. Or il n'y a rien dans l'efficace des reliques qui puisse choquer la philosophie de Browne, laquelle s'accommode de bien autres difficultés. On a suggéré qu'ici le protestant, non le métaphysicien, dictait ce scepticisme ³. Il n'importe. Ce qu'il faut voir, c'est comment l'écrivain, non le penseur, va justifier cette opinion. Il lui suffit, comme on l'a vu faire déjà, de prêter l'oreille au bruit de ses mots : *reliques, antiquité, éternité*. Il n'en faut pas davantage. Prenez ces trois termes dans l'ordre voulu ; vous avez un très bon argument : « Comment moi, Browne, qui ai tant de respect pour l'éternité, pourrais-je faire crédit à la simple antiquité : à ces restes d'un passé en somme bien modeste et peu vénérable, les reliques des saints ⁴ ? ».

Il n'y a pas là, c'est évident, ombre de raison ou même de raisonnement. C'est une boutade, une pirouette, un tour de passe-passe, dont Browne pourrait bien être la première dupe, tant il est capable de prendre les mots pour des choses.

L'érudit trouve encore son compte à ce mépris de la com-

1. Est-il besoin de dire que l'exemple choisi n'est pas exceptionnel. On pourrait en composer un recueil d'aussi caractéristiques, tirés de tous les ouvrages de Browne.

2. I, 28.

3. E. Gosse, *op. cit.*, p. 39.

4. *Rel. Med.*, I, 28.

position. N'étant pas bridé par les exigences d'une idée en progrès et qui refuse, dans sa marche, de s'alourdir de matière inutile, il n'hésite pas, quand l'occasion s'en trouve (et au besoin, il la provoque), à exploiter jusqu'à la dernière et la plus vaine, les notes qu'il a accumulées. S'agit-il de décrire les objets où il voit la figure du quinconce ? Il ne croit pas abuser de votre patience en faisant défiler d'abord ceux où il ne l'a pas trouvée, puis ceux où il n'est pas illogique d'admettre qu'elle ait pu se trouver, bien qu'on n'en sache rien du tout ¹. Ou bien, ayant administré la preuve que le vœu de Philoxène, d'avoir un cou de grue pour savourer plus longtemps sa nourriture, est fondé sur une erreur anatomique, il énumère les souhaits plus raisonnables qu'il eût pu former dans le même but : comme par exemple, d'être un singe (car les singes ont le palais fin); ou de quelque oiseau granivore (car ils discernent les aliments du premier coup de bec) ; ou un ruminant (parce qu'ils mâchent deux fois ce qu'ils ont mangé) ; ou un éléphant ou un cheval (parce qu'ils mangent beaucoup) ². Intolérable bavardage où Browne s'amuse à dévider des hypothèses qui n'ont d'égales en niaiserie que les séries de pourquoi des très jeunes enfants, où il ne fait valoir ni sa science, ni ses lectures, ni son imagination, ni son esprit, et qui nous révèle à quel point il pouvait ignorer l'art du choix et de la contrainte.

II

« Alors [après ma mort] énigme misérable, le même ver sera ma mère et ma sœur et moi-même. Alors, inceste misérable, je serai marié à ma propre mère et à ma sœur et je serai à la fois le père et la mère de ma mère et de ma sœur ³ ».

Ce feu roulant de concetti sous lequel se fut évanoui notre

1. *Garden of C.*, I.

2. *Pseud.*, VII, XIV.

3. Dernier sermon de Donne. *Works*, éd. Alford, London, 1839, t. VI, p. 287. (Cité par Jusserand, *op. cit.*, t. II, p. 919.)

Boileau, se tirait à Withehall, devant le roi, dans un sermon prononcé par John Donne, ex-poète licencié, devenu Doyen de Saint-Paul, vers le temps que Browne allait se mettre à sa *Religio*. Ces gentilleses furent fort admirées des connaisseurs. Ce n'était pas pourtant le fin du fin. Lancelot Andrews, « étoile des prédicateurs », pouvait faire mieux. Aussi, cumula-t-il les honneurs et ses sermons furent publiés par ordre royal¹.

Jamais Thomas Browne n'atteindra ces sommets, mais il ne les manquera pas de loin et il est bon de les entrevoir pour prendre la juste mesure de son extravagance et ne pas imputer à lui-même ce qui revient aux conventions du temps.

En général, les jeux d'esprit de Browne marquent un progrès sur l'affolant amphigouri des imaginations « métaphysiques ». Ses acrobaties sont moins fréquentes : elles sont aussi moins angoissantes pour le public. Par là, sa prose nous achemine vers l'aube classique de la fin de la Restauration. Certains de ses meilleurs morceaux réaliseront cet idéal, d'avoir gardé la grandeur, le souffle et l'éclat de la période élizabéthaine, tout en prenant à la génération qui vient un peu de sa clarté et de sa modération. Mais cela n'est vrai que de ses passages les meilleurs, de ceux où il cherche son effet dans l'expression harmonieusement balancée d'une pensée simple et grande, se déroulant paisiblement en belles ondes sonores. Ces passages-là ne sont pas l'objet de notre présente attention, occupée de la matière de ses images, non de la sonorité qu'il leur prête.

En fait, pour un moderne, le chapitre des images, chez Browne, n'est pas très différent de ce *Musæum Clausum* qu'il proposait à la curiosité d'un ami et dont nous avons donné plus haut quelques échantillons. C'est une collection de trouvailles bizarres, de pointes, de calembours, d'équivoques, d'à-peu-près, de subtilités qui tournent à l'énigme, de deductions qui sont des jongleries. Telle pièce de cette anthologie ne le cède guère, pour l'entortillement et le galimatias, au

1. Cf. *ibid.*, p. 320.

passage de John Donne cité précédemment. Celle-ci, par exemple, qu'une citation biblique a suffi à déclencher :

« *Toute chair est de l'herbe* n'est pas seulement métaphysiquement, mais littéralement vrai : car toutes ces créatures que nous voyons ne sont que l'herbe des champs digérée et transformée en chair et devenue enfin notre propre chair. Que dis-je ! nous sommes tout ce que nous abhorrons, anthropophages et cannibales ; non seulement mangeurs d'hommes, mais de notre personne ; non point allégoriquement, mais positivement et en toute vérité ; car cette masse de chair qui est sous nos yeux a passé par notre bouche ; ce corps que nous contemplons a été sur nos plats ; bref, nous nous sommes nous-mêmes dévorés ¹. »

On voudrait croire à un accident, à une faiblesse. Une récurrence, à peu de là, nous l'interdit. Et si ressemblante, d'un mécanisme si fidèlement parallèle, qu'il est manifeste que Browne applique délibérément une recette. On part, cette fois encore, d'une sentence scripturaire, et l'on en extrait avec minutie les conséquences verbales les plus saugrenues, en ayant soin d'observer dans l'hétéroclite un crescendo constant jusqu'au bouquet final :

« *Avant qu'Abraham fut, je suis*, est une phrase prononcée par le Christ ; mais elle reste vraie, dans un certain sens, si je me l'applique à moi-même, car je n'étais pas seulement avant moi, mais avant Adam, du moins dans la pensée de Dieu et dans le décret de ce synode tenu de toute éternité. Et, en ce sens, je dis que le monde était avant la création et qu'il a eu sa fin avant d'avoir commencé ; et, de la sorte, j'étais mort avant d'être en vie : quoique ma tombe soit l'Angleterre, je mourus au Paradis ; Eve avorta de moi avant de concevoir Caïn ². »

Le jeu est discutable. Une fois admis, reconnaissons à Browne le mérite d'y être passé maître. Et la dextérité qu'il montre à ses débuts suppose, outre des dons natifs, une étude attentive des bons modèles.

1. *Rel. Med.*, I, 37.

2. *Ibid.*, I, 59.

Ce serait, d'autre part, donner une impression fausse de laisser croire que son style brille sans cesse d'un mauvais goût aussi éblouissant et aussi soutenu. De tels feux d'artifice ne se tirent pas à tous les carrefours. Le plus souvent, il amuse son public d'une courte flambée ou d'une gerbe d'étincelles. Il y a surprise encore ; mais moins durable, partant moins d'effort. Ainsi, il se contentera de dire qu'il est resté dans l'enfance parce qu'il ne s'est pas corrigé de ses défauts d'enfant et qu'un homme, pour cette raison, peut avoir eu deux enfances avant d'atteindre le radotage¹ ; ou bien, il comparera le repos des cendres humaines, au creux des urnes funéraires, au sommeil de l'embryon dans le sein maternel : « Alors que nous étions dans les urnes de notre nativité, gisant sous la voûte intérieure de notre microcosme² ». *Demeurer dans la vertu* deviendra chez lui cet exercice incroyablement compliqué :

« rester magnétiquement sur cet axe où la prudente simplicité nous a mis, sans souffrir que nulle attraction n'invertisse les pôles de notre honnêteté³ ».

Les catholiques, qui refusent de rien abandonner de leurs traditions, sont semblables à des marins préférant courir le large sur une coque avariée, plutôt que de la faire réparer à temps⁴ ; et pour lui :

« il aime mieux se laisser entraîner par le mouvement de la grande roue de son Eglise, sans même se réserver le mouvement propre de l'épicycle de son cerveau⁵ ».

Le pire, c'est que souvent cette industrie s'applique à faire briller des vérités de l'ordre le plus humble. Ainsi, le simple précepte : *soyez fidèle à vos serments*, va devenir, traduit en ce langage, cette chose à la fois subtile et amoullée :

1. *Rel. Med.*, I, 42.

2. *Hydr.*, III, 1.

3. *Chr. Mor.*, I, 9.

4. *Rel. Med.*, I, 3.

5. *Ibid.*, I, 6.

« N'appelle pas Jupiter en témoignage, avec une pierre dans une main et une paille dans l'autre, pour aller ensuite laisser emporter tes vœux à tous les vents comme de la balle et du chaume. Pour les esprits mondains qui ne croient qu'à leur intérêt, les obligations sont comme des toiles d'araignées, et si elles peuvent éluder l'urne du Prêteur, elles risqueront la foudre de Jupiter. Aussi, en admettant qu'elles jurent aussi solennellement qu'Osman à Béthlen Gabor, il n'est rien moins que sûr que, liées par ces chaînes, elles ne trouveraient pas moyen de trancher de pareils nœuds gordiens. Mais les paroles de l'honnête homme sont des serments faits par le Styx et des promesses inviolables ¹ ».

Pour nous rappeler que certaines gens font plus souvent le mal que le bien, il faudra mettre en branle la mécanique, la botanique et la mythologie :

Ceux qui ont des tendances vicieuses n'ont pas besoin de roues pour activer leurs vices ; ils ont dans leur propre nature l'élatère ² et le ressort qui leur facilitera l'iniquité. C'est pourquoi tant de gens gauchers pour le bien sont ambidextres pour le mal ; véritables Vulcains dans les sentiers de la vertu, ce sont des Achilles dans les mouvements du vice ³ ».

Les métaphores les plus courtes ne sont pas toujours les plus claires. La plupart réclament une clé littéraire, historique, biblique, scientifique, ou métaphysique : elles semblent inventées pour la joie des faiseurs de notes : « Il trouva bientôt la Sardaigne à Tivoli ⁴ » signifie, en parlant d'un malade, que l'air salubre ne lui fit pas de bien — à condition de connaître l'épigramme de Martial ⁵. « Restreindre l'Eglise aux proportions du manteau de Strabon », veut dire l'enfermer en Europe — si l'on sait que Strabon a comparé le monde connu de son temps à un manteau ⁶, Dire du premier homme que « sa superstruction fut sa ruine

1. *Chr. Mor.*, III, 19.

2. Organe élastique qui projette au dehors les spores des cryptogames

3. *Chr. Mor.*, III, 20

4. *Letter to a Friend*, 4.

5. *Epigr.* IV, 60, 5.

6. II, 5., 14 (c. 118).

et que la fécondité de son sommeil aboutit à sa mort¹ », peut paraître une tournure exagérément indirecte à des esprits moins préoccupés que Browne du drame de la Genèse. Et cette définition de l'ange « *the best part of nothing*² » est vraiment hermétique pour qui n'a pas présent à l'esprit que « *nothing* » c'est la création, ce néant appelé à l'être...

Ces tours de gobelet ne sont pas toujours innocents. Les plus vertigineux servent à Browne à mimer la profondeur philosophique :

« Lui seul est [il s'agit de Dieu] ; tout le reste n'a qu'un être contingent, et n'est quelque chose que par un *distinguo*. Et ici, la théologie est conforme à la philosophie : non seulement la génération, mais la création, est fondée sur les contraires. Dieu étant tout est contraire au rien d'où tout a été tiré, et ainsi le rien est devenu quelque chose et le Tout a fait une essence du Rien en lui donnant une forme³. »

Ce serait un travail très long, très fastidieux et assez inutile que de dresser la proportion des sciences diverses d'où Browne trouve les matériaux de son imagerie. Il est vraisemblable qu'aucune ne serait absente de ce recensement. S'il est permis de hasarder une statistique qui ne soit fondée que sur une impression d'ensemble, l'astronomie, l'art militaire, la médecine et l'histoire ancienne (y compris la mythologie) semblent avoir apporté à cette contribution métaphorique les plus riches contingents, sans qu'une prédilection pour l'une d'elles s'affirme nettement.

Pour les emprunts à l'Écriture, ils sont encore plus fréquents, mais forment une classe à part. Aux sciences ou aux Anciens, Browne demande des thèmes ou des termes de comparaison ; de l'Ecclésiaste, des Psaumes, des évangélistes, il prend les images mêmes, il s'approprie leur langage, le mêle au sien avec une telle liberté que certains passages

1. *Pseud.*, I, I.

2. *Rel. Med.*, I, 34.

3. *Ibid.*, 35.

de *Christian Morals* ne sont plus que des centons évangéliques¹.

Et cela, à l'improviste, nous ramène à un point de vue d'où l'on est sûr de ne jamais s'écarter beaucoup quand on s'attache à discerner dans la vie de Browne, dans sa pensée et jusque dans son style, ce qui en est l'élément permanent, essentiel. Après de négligeables oscillations, le vrai centre de gravité de l'homme, du philosophe et de l'écrivain nous replace inéluctablement en présence du fait religieux, chrétien et biblique.

1. Cf. sect. 5.

CHAPITRE III

LA LANGUE ET LA MUSIQUE

! Sesquipedalia verba. — II. « De la musique avant toute chose ». — III. *Essai de version française du fragment sur les rêves*. — IV. *Les petits vers d'un grand prosateur*. — V. *Le problème de l'inspiration esthétique chez Browne*.

I

Souvent précieux ou ampoulé dans ses images, Browne n'est pas plus simple dans la matière de sa diction : il affecte les mots savants, sonores, volumineux, qu'il calque sur le grec ou de préférence sur le latin. Toute sa vie, il gardera, et même il fortifiera, sa manie latinisante, laquelle, si elle lui vaut de notables réussites musicales, le fait aussi tomber dans un pédantesque galimatias.

Il ne faut pourtant pas être trop sévère : il formait beaucoup de mots parce qu'il en avait besoin, comme la science continue de le faire de nos jours, pour signifier des choses nouvelles ou pour se forger des outils ayant plus de pointe et de fil que les mots émoussés par l'usage. C'est pour des raisons scientifiques, par précision ou pour éviter des circonlocutions, qu'il invente : *stillicidious*, *atramentous*, *chylifactive*, *tardigradous*, *retromingent*, *ophiophagous*, *latirotous*, *incremable*, *opaline*, *conglaciate*, *lambitive*, *exilition*, *preaspection*, *retrocopulation*¹, et même ce *paralogical*, si

1. Tous ces mots, à l'exception d'*opaline* (*Hydriotaphia*, 3) sont tirés de *Pseudodoxia*. Il n'a pas semblé nécessaire d'en donner les références exactes tant ils sont, eux ou leurs équivalents, de rencontre courante dans l'œuvre de Browne. Aucun, sauf *opaline*, *lambitive* et *exilition*, n'est passé dans la langue, si l'on s'en rapporte à l'*Oxford Dictionary*.

peu rébarbatif, si normal de formation, auquel Johnson, par un caprice bizarre, refusa l'entrée de son dictionnaire¹.

Même si ces nouveautés sont sans charme pour l'oreille, même si elles n'ont pas survécu (le plus souvent, c'est pur hasard), il ne mérite pas d'être blâmé de ces essais. En général, il avait pour lui l'excuse que Dryden invoquera : « When I want at home I must seek abroad¹ ». Mais il ne l'a pas toujours. Il est parfois surpris à préférer le mot latin par goût de redondance ou vanité de savant. Et souvent il nous prouve combien le mot rare lui était peu nécessaire (au point de vue du sens, du moins) en l'accouplant d'un synonyme saxon ou même d'un deuxième mot latin moins incongru : *to eradicate or dig up ; testicles or stones ; aver-sely or backward ; aquatile or water-frog ; fingers pectinated or shut together ; vagipennous or sheath-winged ; cucullated or capuched ; etc., etc.*².

G. Saintsbury a défendu avec énergie et partialité la manie latinisante de Browne. A l'entendre, dans la majorité des cas, Browne n'a préféré les redondances du polysyllabisme latin que pour faire ses périodes plus sonores, plus coulantes et plus rondes⁴... Sous cette forme absolue, la thèse est inacceptable.

Il est, au contraire, à peu près certain qu'une statistique rigoureuse et portant sur toute l'œuvre de Browne accuserait

1. Cf. *Life, Works*, I, p. 1 : « Browne [...] poured in a multitude of exotic words ; many indeed, useful and significant [...] but many superfluous, as « a paralogical » for an unreasonable doubt ; and some so obscure, that they conceal his meaning rather than explain it, as « arthritical analogies » for parts that serve some animals in the place of joints ». En fait, l'omission de *paralogical* au dictionnaire pourrait bien être un oubli, car *paralogism* et *paralogy* — qui sont aussi des néologismes de Browne — y figurent, de même qu'*arthritical*.

2. *Dedication of the Æneis*.

3. Même remarque que précédemment en ce qui concerne les références. La liste s'allongerait facilement jusqu'à former un opusculé. A noter que Browne ne relie pas toujours ses synonymes par *or*. Il use parfois de *and*, comme si le second mot lui semblait ajouter une nuance ; ainsi la langue du rossignol « is not acuminate and pointed ». (*Pseud.*, VII, XV.)

4. *A History of English Prose Rhythm*, 1922, p. 182.

une majorité de mots latins pédantesques, indifférents, et même, à l'occasion, cacophoniques. D'autre part, les deux tiers de cette œuvre sont formés par le traité des *Erreurs Vulgaires*, lequel ne vise pas à la beauté de l'expression. Si nous l'y trouvons — et cela arrive — regardons-le comme une aubaine. Dans l'autre cas, rappelons-nous que la critique littéraire n'est pas ici sur ses terres. Si on a l'imprudence de l'y inviter, elle sera, par pli professionnel, inévitablement amenée à des remarques sans indulgence, et on aura beaucoup de peine à lui faire admettre que des expressions de ce genre :

« [The Jews] [...] nor erring in gulosity or superfluity of meat¹ » ; « inordinate longitude of the organ² » ; « that tortuosity or complicated nodosity we usually call the navel³ », etc.,

aient été imaginés dans un but d'euphonie.

Il faut donc préciser d'abord que le souci musical de Browne, s'il s'est affirmé par le choix de sonorités heureuses, apparaît principalement — on pourrait presque dire uniquement — dans la portion proprement littéraire de son œuvre. Et même avec cette restriction, il serait encore exagéré de dire qu'il a été *le plus souvent* guidé par son oreille. On citerait, en effet, facilement des passages entiers de ses essais moraux où l'emploi des mots latins ne dénote rien d'autre qu'un faible pour l'emphase et l'abstrait⁴.

1. *Pseud.*, IV, X.

2. *Ibid.*, VII, XVI.

3. *Ibid.*, V, V. A ces exemples se joignent naturellement ceux qui ont été donnés à la page précédente, d'autant plus probants qu'ils n'ont pas été choisis dans le même but.

4. Celui-ci, par exemple : « And therefore to soften the stream of our Lives, we are fain to take in the reputed contentations of this world, to unite with the crowd with their beatitudes and to make ourselves happy by consortium, opinion, or co-existimation : for strictly to separate from received and customary felicities, and to confine unto the rigor of realities, were to contract the consolation of our beings unto too uncomfortable circumscriptions ». (*Letter*, XXV.) Browne avait une telle prédilection pour les mots abstraits qu'il les substituait souvent de façon bizarre et peu compréhensible au terme concret voulu par le sens et

C'est seulement sous ces réserves que la formule de Saintsbury est inattaquable. Car il est bien vrai que Browne a délibérément ajouté à l'ampleur harmonieuse de ses phrases en y mettant au bon endroit les mots que réclamaient le son et le sens : pour faire marcher la pensée d'un pas plus solennel, ou, au contraire, après l'avoir réglée sur une allure plus vive, pour la précipiter brusquement vers son but :

« The threefold effect of Jupiter's trisulk, to burn, discuss and terebrate ¹ ».

On serait incomplet et injuste si l'on n'ajoutait que Browne savait, quand il voulait, parler un langage simple et saxon : dans sa correspondance, dans certaines notes documentaires, il n'a pas plus de mots latins que tout autre Anglais cultivé de son temps.

Et même quand il se surveille, et veut plaire, toucher ou surprendre, il lui arrive d'être excellent, sans rechercher les images baroques ni frapper sur les mots à double ou triple carillon. Les morceaux d'anthologie dont son œuvre est riche, sont ceux, justement, où la brusquerie du saxon se tempère de la langueur latine, où l'âpreté des monosyllabes gutturaux s'adoucit au contact moëlleux des modulations polysyllabiques, où les deux chants s'opposent, se répondent, se balancent ou se mêlent, apportant à l'oreille comblée le régal d'un parfait équilibre :

« Life is a pure flame, and we live by an invisible sun within us. A small fire sufficeth for life, great flames seemed too little after death, while men vainly affected precious pyres, and to burn like Sardanapalus ; but the wisdom of

l'usage. Par exemple, il désigne les ambitieux par *ambitions* (*Chr. Mor.*, I, 19) (Cf. *honesties*, *Letter*, 47 et *Chr. Mor.*, I, 18 ; *intelligences*, *Rel. Med.*, I, 18 ; *pieties*, *Chr. Mor.*, II, 12 et III, 29 ; *resolutions*, *Rel. Med.*, I, 3 ; *zeals*, *Rel. Med.*, I, 3 et 59 ; *Pseud.*, VII, XIX, 4.) Tout ceci est prémédité, car le *resolutions* qu'on vient de citer a été mis par Browne à la place du *resolvers* de l'édition frauduleuse de 1642. Keck, dans ses annotations (sect. 3) se figure qu'il y a erreur : « *Resolvers* it should be without doubt ».

1. *Pseud.*, II, VI, 6.

funeral laws found the folly of prodigal blazes, and reduced undoing fires unto the rule of sober obsequies, wherein few could be so mean as not to provide wood, pitch, a mourner, and an urn ¹. »

Cette variété et cette plénitude ne sont pas une acquisition progressive. On les observait déjà dans *Religio*, on les retrouve dans *Garden of Cyrus* ou *Letter to a Friend*. C'est au contraire sur le tard, dans *Christian Morals*, que le style de Browne s'empâte, se surcharge d'érudition, et s'empêtre dans la boursoufflure.

II

Browne a dit lui-même combien il aimait la musique. Les roulements « suaves » de l'orgue de l'église St. Peter Mancroft ² ou l'orchestre aigret des tavernes — cornet, saquebute et guimbarde — le ravissaient ³. Ceux qui n'aimaient pas la musique ne lui inspiraient pas confiance. Sans aller, avec Lorenzo, jusqu'à leur prêter de la fourbe ⁴, il n'est pas trop certain qu'ils aient la tête bien construite ⁵.

Ses phrases, à défaut de son aveu, nous apprendraient qu'il avait l'oreille sensible au rythme comme à la mélodie. C'est avant tout par la musique que Browne est grand prosateur. Musique dans les éléments de la langue : voyelles, syllabes et mots ; musique dans l'agencement des mots, des phrases et des périodes ; dans les cadences intérieures ou finales.

Avait-il des procédés ? Appliquait-il consciemment des règles définies ? Il est bien difficile de l'affirmer ⁶ ; mais il

1. *Hydriotaphia*, V, 13.

2. Cf. *Repertorium*, *Works*, IV, p. 26, et *Correspondence*, *ibid.*, I, p. 8.

3. *Rel. Med.*, II, 9 : « For even that vulgar and Tavern-musick », etc.

4. *Merchant of Venice*, V, I, 83 et suiv.

5. *Rel. Med.*, II, 9.

6. Signalons toutefois qu'il s'intéressait à la prosodie. Cf. (*Works*, IV, p. 386) sa remarque que Virgile, dans ce vers : « *Illi inter sese magna vi brachia tollunt* », a mis une pesanteur spondéique, pour évoquer les coups puissants des marteaux des Titans.

suffit de regarder de près son travail pour voir sinon comment cela *s'est fait*, du moins, en partie, comment cela *est fait*.

D'abord, il usait, on l'a vu, des procédés que la mode enseignait : ces mots latins dont il enlumine ses phrases, les *aureators* du XV^e siècle en assouplissaient déjà leur saxon ¹. Les mots sonores et flexueux que la langue savante lui offre, ou qu'il lui impose, Browne les mêle comme des fils d'or à la rude texture du parler vulgaire :

« What song the Syrens sang, or what name Achilles assumed when he hid himself among women, though puzzling questions, are not beyond all conjecture. What time the persons of these ossuaries entered the famous nations of the dead, and slept with princes and counsellors, might admit a wide solution. But who were the proprietaries of these bones, or what bodies these ashes made up, were a question above antiquarism ; not to be resolved by man, nor easily perhaps by spirits, except we consult the provincial guardians, or tutelary observers. Had they made as good provision for their names, as they have done for their relicks, they had not so grossly erred in the art of perpetuation. But to subsist in bones, and be pyramidally extant, is a fallacy in duration ² ».

Ailleurs, on se demande s'il a vraiment besoin de notes étrangères pour émettre des sons délectables et si l'on peut parler sans injustice de « rudesse saxonne » quand le saxon a passé par sa bouche :

« But who can be drowsy at that hour which freed us from everlasting sleep ? or have slumbering thoughts at that time, when sleep itself must end, and, as some conjecture, all shall awake again ³ ?

Bien loin de toujours rechercher l'imprévu dans les mots, Browne excelle à tirer des effets harmonieux d'éléments sonores ordinaires disposés en tel ordre qu'ils font une musique nouvelle :

1. G. Saintsbury, *op. cit.*, p. 111 sq.

2. *Hydriotaphia*, V, 4.

3. *Ibid.*, V, *in fine*.

« But birds that are canorous and whose notes we most commend, are of little throats and short necks, as nightingales, finches, linnets, Canary birds and larks¹ ».

Sauf l'entrechat dactylique de *canorous*, cette phrase ne doit rien au langage savant. Elle vaut par la sûreté d'oreille qui, de termes communs a fait une troupe si docile, si liée et si organique, qu'il n'est plus permis d'en déranger une syllabe.

L'allitération est un de ses procédés favoris. Elle lui est si facile qu'elle l'entraîne à des maladresses, tel ce sifflement suivi d'une quadruple explosion — le tout parfaitement superflu :

« To serve Him singly to serve ourselves, were to partial a piece of piety, not like to place us in the illustrious mansion of glory² ».

Mais c'est là un accident largement compensé par maint passage où l'allitération est intelligente et efficace : issue de la pensée et y ramenant pour la fortifier ; comme dans cet andante tiré de *Letter to a Friend*, où le double leit-motiv : *death* (ou *dead*) et *dream*, donne à l'ensemble sa tonalité, règle la marche de la période d'un battement lent et feutré :

« And they were also too deeply dejected that he should dream of his dead friends, inconsequently divining that he would not be long from them ; for strange it was not that *he* should sometimes dream of the dead, when thoughts run always upon death : beside, to dream of the dead, so they appear not in dark habits, and take nothing away from us, in Hippocrates his sense was of good signification ; for we live by the dead and everything is or must be so before it becomes our nourishment. And Cardan, who dream'd that he discoursed with his dead father in the Moon, made thereof no mortal interpretation : and even to dream that we are dead, was no condemnable fantasm in old *oneirocriticism*, as having a signification of liberty, vacuity from cares,

1, *Pseud.*, VII, XIV.

2. *Chr. Mor.*, I, 1. Cf. *ibid.*, II, 10 : [...] therefore many brave men finding their fortune grow faint and feeling its declination [...] ».

exemption and freedom from troubles, unknown unto the dead¹ ».

Une autre fois, tout au contraire, il tirera du même procédé une impression de fluidité, de fraîcheur et de mélancolie :

« 'Twas too late to dream of flying, of limpid fountains, smooth water, white vestments and fruitful green trees, which are the visions of healthful sleeps and at good distance from the grave² ».

Des allitérations, Browne joue comme un autre des rimes. Là, elles étaient entrelacées (LFLF), suivies (WW), puis entrelacées de nouveau (FGFG). Ailleurs, elles seront prestement embrassées :

« Affliction smarts most in the most happy state...³ ».

Une étude spéciale, suivie et méthodique de l'allitération dans l'œuvre de Browne révélerait chez lui une rare dextérité dans le maniement de cette figure de diction. Elle serait d'ailleurs aisément trompeuse en faisant croire qu'il en abuse généralement ou qu'il manque d'autres moyens. Il faudrait y joindre une revue des balancements, des parallélismes, avec ou sans antithèse :

« If avarice be thy vice, yet make it not thy punishment. Miserable men commiserate not themselves, bowelless unto others, and merciless unto their own bowels. Let the fruition of things bless the possession of them, and think it more satisfaction to live richly than dye rich. For since thy good works, not thy goods, will follow thee ; since wealth is an appertinance of life, and no dead man is rich ; to famish in

1. *Letter*, 18. Cf. *ibid.*, 25 : « Nor to fear death, nor desire it, was short of his resolution : to be dissolved and be with Christ, was his dying ditty ». Cf. *Rel. Med.*, II, 12 : « It is that death by which we may be literally said to dye daily ; a death which Adam dyed before his mortality ; a death whereby we live a middle and moderating point between life and death [...] ».

2. *Letter*, 16.

3. *Chr. Mor.*, II, 10.

plenty, and live poorly to dye rich, were a multiplying improvement in madness, and use upon use in folly ¹ ».

Cet euphuisme un peu monotone est plutôt dans sa dernière manière. Il a des eurythmies moins manifestes et moins faciles, obtenues non par cet artifice ou par cet autre, mais à la fois par tous ceux qu'il possède et qu'il fait travailler sous la règle insaisissable et suprême de la diversité :

« It is my temper, and I like it the better, to affect all harmony ; and sure there is musick even in the beauty, and the silent note which Cupid strikes, far sweeter than the sound of an instrument. For there is a musick where ever there is a harmony, order, or proportion : and thus far we may maintain the musick of the sphears ; for those well-ordered motions, and regular paces, though they give no sound unto the ear, yet to the understanding they strike a note most full of harmony. Whosoever is harmonically composed delights in harmony ; which makes me much distrust the symmetry of those heads which declaim against all church-musick. For myself, not only from my obedience, but my particular genius, I do embrace it : for even that vulgar and tavern-musick, which makes one man merry, another mad, strikes in me a deep fit of devotion, and a profound contemplation of the first Composer. There is something in it of divinity more than the ear discovers : it is an hieroglyphical and shadowed lesson of the whole world, and creatures of God ; such a melody to the ear, as the whole world, well understood, would afford the understanding ² ».

Ici, pas trace de mauvais goût. En fait, point d'images. (Une peut-être, et si aérienne : *the silent note that Cupid strikes* !). De mots à longue traîne, juste ce qu'il faut pour laisser à ce rêve métaphysico-musical ce qu'il veut d'ample et de vaporeux. Des allitérations, des échos même. De la douceur, que répand sur le tout l'essaim velouté des labiales. Puis, c'est le timbre frais du hautbois : *there is something in it of divinity*, après la mugissante méditation du grand orgue : *profound contemplation of the first Composer*, le-

1. Chr. Mor., I, 7.

2. Rel. Med., II, 9.

quel aussitôt reprend : *an hieroglyphical and shadowed lesson of the whole world*, pour conclure, après le divertissement de quelques modulations légères, presque rieuses : *such a melody of the ear*, sur la cadence chaude et grave : *the whole world well understood would afford the understanding...*

Un des traits originaux — unique peut-être — de l'art de Browne, c'est l'aisance à donner une voix de sirène à l'érudition la plus rechignée. Quel autre eût jamais songé à décrire dans ce langage les mœurs funéraires des Anciens, ou, l'ayant tenté, eût gagné la gageure ?

« That they kindled the pyre aversely, or turning their face from it, was an handsome symbol of unwilling ministration. That they washed their bones with wine and milk ; that the mother wrapt them in linen, and dried them in her bosom, the first fostering part, and place of their nourishment ; that they opened their eyes toward heaven before they kindled the fire, as the place of their hopes or original, were no improper ceremonies. Their last valediction, thrice uttered by the attendants, was also very solemn, and somewhat answered by Christians, who thought it too little, if they threw not the earth thrice upon the interred body. That, in strewing their tombs, the Romans affected the rose ; the Greeks amaranthus and myrtle : that the funeral pyre consisted of sweet fuel, cypress, fir, larix, yew, and trees perpetually verdant, lay silent expressions of their surviving hopes¹ ».

Cette prose cajoleuse n'a qu'un défaut : elle rend impossible à l'intelligence de suivre les mots de sa mélodie. Qu'importe à qui l'entend la manière dont les Grecs et les Romains allumaient leurs bûchers, comment ils lavaient leurs ossements, les formules qu'ils prononçaient, les fleurs dont ils jonchaient les tombes... Sous le charme de l'incantation, son oreille en oublie les paroles à mesure. Et le tranquille éparpillement des dernières notes le laisse tout étourdi,

1. *Hydr.* IV, 3. Cf. *ibid.*, presque à chaque page, des exemples aussi suaves de ce mélange de musique, d'érudition et d'émoi discret.

plongé dans un délicieux désarroi, incapable de redire un mot de cette leçon trop harmonieuse.

III

La prose de Browne doit trop au choix de la matière sonore pour que ses mots se puissent changer sans perte irréparable en mots d'un idiome étranger. Non seulement le chant s'altère, les cadences gauchissent, la mélodie s'éteint, mais le riche contraste — essentiel pour l'oreille et l'esprit — des vocables latins et saxons, s'évapore dans l'unité de notre langue.

Il ne faut donc chercher, dans les lignes qui vont suivre, qu'un essai (voué consciemment à la médiocrité) de faire parvenir à l'oreille française quelques échos distants, incertains, et souvent déformés, d'une fête oratoire dont on ne peut jouir vraiment sans y être.

Nous aurions choisi volontiers, pour cette interprétation, l'inimitable chapitre cinquième d'*Hydriotaphia*, mais la version heureuse qu'en a donnée naguère M. Valéry Larbaud¹, nous a fait chercher ailleurs un échantillon suggestif de la manière du maître.

La difficulté n'était pas de trouver un beau passage — ils abondent — mais que ce beau passage fût assez bref et homogène et contînt tout ensemble la musique, l'humour, l'éloquence (et aussi la grandiloquence), les grâces alambiquées, l'érudition et la malice, la bonhomie et le mysticisme, le sourire et la gravité, les soubresauts burlesques, les aperçus baroques, qui font de la prose brownienne un électuaire nonpareil.

Le fragment sur les rêves², peu connu, rarement cité, nous a paru (en retranchant, dans le milieu, des longueurs) offrir assez libéralement l'équilibre voulu : cette opulence et ces épices :

1. Dans *Commerce*, cahier XXI, 1929, p. 185-205.

2. *On Dreams* (Works, IV, p. 353-359).

« La moitié de nos jours se passe dans l'ombre de la terre, et le frère de la mort exige un tiers de notre vie. Souvent, parmi notre sommeil, émergent des visions, des objets fantastiques qui, manifestement, nous trompent. Le jour nous pourvoit de vérités, la nuit, de fictions et de mensonges, qui troublent, en le partageant, le cours normal de notre vie. Ainsi, ayant passé le jour dans les travaux sérieux et la poursuite rationnelle du vrai, il faut nous livrer à un état où les têtes les plus posées ont commis tous les excès de la mélancolie, lesquels, pour des yeux éveillés, ne sont plus que sottise et démence.

« Heureux ceux qui s'endorment, comme Pythagore, aux accents d'une musique sublime, ou qui ont le secret de calmer l'esprit fantastique dont les divagations détournent le sommeil intérieur, remplissant notre cerveau des visions de saint Antoine, et le paisible séjour du repos, des rêves de Lipari ¹.

« Les pensées vertueuses du jour réservent pour la nuit, des trésors précieux, par où, des formes qui s'impriment en

« Half our days we pass in the shadow of the earth ; and the brother of death exacteth a third part of our lives. A good part of our sleep is peered out with visions and phantastical objects, wherein we are confessedly deceived. The day supplieth us with truths ; the night with fictions and falsehoods, which uncomfortably divide the natural account of our beings. And, therefore, having passed the day in sober labours and rational enquiries of truth, we are fain to betake ourselves unto such a state of being, wherein the soberest heads have acted all the monstrosities of melancholy, and which unto open eyes are no better than folly and madness.

« Happy are they that go to bed with grand music, like Pythagoras, or have ways to compose the phantastical spirit, whose unruly wanderings take off inward sleep, filling our heads with St. Anthony's visions, and the dreams of Lipara in the sober chambers of rest.

« Virtuous thoughts of the day lay up good treasures for the night ; whereby the impressions of imaginary forms

1. Une des îles Eoliennes où était l'atelier de Vulcain (*Enéide*, VIII 410 sq.). Par « rêves de Lipari », Browne veut dire, sans doute, des rêves troublés, tumultueux, comme pouvaient l'être ceux des gens de Lipari où ne cessait de retentir le fracas des forges.

l'imaginative, surgissent de sobres allégories, qu'accueille notre moi assoupi et qui disposent aux suggestions divines. Par là, le sommeil de Salomon était heureux. Ainsi préparé, Jacob pouvait bien rêver d'anges sur un coussin de pierre. Et le meilleur sommeil d'Adam pouvait être le meilleur de tous les sommeils à venir¹.

« Qu'il y ait des rêves divins, paraît, sans raison, mis en doute par Aristote. Qu'il y ait des rêves démoniaques, nous n'avons guère de raison d'en douter. Pourquoi n'en serait-il pas d'angéliques ? S'il y a des esprits tutélaires, peut-être ne sont-ils pas inactifs pendant notre sommeil ; peut-être qu'ils ordonnent parfois nos songes et que tant d'étranges allusions, inspirations ou raisonnements qui nous confondent n'ont point d'autre origine.

« Mais les phantasmes du sommeil suivent communément la grand'route des rêves naturels et animaux, où les pensées et les actions du jour recommencent de nuit et sont comme répétées par un écho. Qui donc peut s'étonner que Chrysostome rêvât de saint Paul, lui qui, chaque jour, lisait ses épî-

rise into sober similitudes, acceptable unto our slumbering selves and preparatory unto divine impressions. Hereby Solomon's sleep was happy. Thus prepared, Jacob might well dream of angels upon a pillow of stone. And the best sleep of Adam might be the best of any after.

« That there should be divine dreams seems unreasonably doubted by Aristotle. That there are demoniacal dreams we have little reason to doubt. Why may there not be angelical ? If there be guardian spirits, they may not be inactively about us in sleep ; but may sometimes order our dreams : and many strange hints, instigations, or discourses, which are so amazing unto us, may arise from such foundations.

« But the phantasms of sleep do commonly walk in the great road of natural and animal dreams, wherein the thoughts or actions of the day are acted over and echoed in the night. Who can therefore wonder that Chrysostom should dream of St. Paul, who daily read his Epistles ; or

1. Le sommeil mystérieux où Dieu fit tomber Adam et pendant lequel il forma Eve d'une de ses côtes (*Gen.*, II, XXI). Est-ce pour l'opération miraculeuse que ce sommeil favorise ou pour son origine divine que Browne l'appelle « le meilleur » ? On ne sait trop. Dans le premier cas, qui semble assez probable, on voit que Browne disait vrai, en écrivant qu'il n'était pas « averse from that sweet sex ». (*Rel. Med.*, II, 9. Cf. *supra*, 2^e partie, ch. III, § V.)

tres ; ou que Cardan, dont la tête était tout absorbée par les astres, songeât que son âme se trouvait dans la lune ! Les pieuses gens, dont les pensées, pendant le jour, sont occupées du ciel et de sa béatitude, ne peuvent guère, la nuit, en éviter les phantasmes, lesquels, bien qu'on les prenne parfois pour illuminations ou rêves divins, peuvent n'être, dûment examinés, que visions animales et scènes naturelles et nocturnes inspirées par leurs contemplations du jour.

« [.....]

« Pour ajouter à la tromperie des rêves, les objets fantastiques y semblent plus grands que nature, et, contemplés dans l'état vaporeux du sommeil, leur diamètre à nos yeux s'amplifie ; par où il paraît plus facile de rêver de géants que de pygmées. Démocrite rêvait sans doute rarement d'atomes, lui qui si souvent y pensait. Mais en songe il aurait pu se croire une bulle distendue jusqu'à la huitième sphère. Un peu d'eau fait une mer ; une faible bouffée de vent, une tempête. Un grain de soufre embrasé dans le sang peut faire une flamme comme l'Etna ; une simple bluette dans les entrailles d'Olympias allume un éclair par toute la chambre ¹.

that Cardan, whose head was so taken up about the stars, should dream that his soul was in the moon ! Pious persons, whose thoughts are daily busied about heaven, and the blessed state thereof, can hardly escape the nightly phantasms of it, which though sometimes taken for illuminations, or divine dreams, yet rightly perpended, may prove but animal visions, and natural night-scenes of their waking contemplations.

« [.....]

« To add unto the delusion of dreams, the phantastical objects seem greater than they are ; and being beheld in the vaporous state of sleep, enlarge their diameters unto us ; whereby it may prove more easy to dream of giants than Pygmies. Democritus might seldom dream of atoms, who so often thought of them. He almost might dream himself a bubble extending unto the eighth sphere. A little water makes a sea ; a small puff of wind a tempest. A grain of sulphur kindled in the blood may make a flame like Ætna ; and a small spark in the bowels of Olympias a lightning over all the chamber.

1. Olympias, mère d'Alexandre. Allusion à ce passage de Plutarque

« Mais il est, à côté de ces innocentes illusions, des rêves peccamineux. La mort seule, non le sommeil, a le pouvoir de détruire le péché ; et il y a peut-être un registre de nuit de nos iniquités : car en plus des transgressions de jour, les casuistes nous parlent de péchés mortels commis en rêve, par suite de vicieuses précogitations. La loi humaine, cependant, ne s'inquiète pas des somnambules, et si l'un d'eux se rompt le cou ou tue un homme, elle n'en a cure.

« Denys fut absurdement tyrannique de tuer un homme pour avoir rêvé que celui-ci l'avait tué, prenant vraiment la vie de qui n'avait ravi la sienne qu'en sa propre imagination¹, Lamia fut ridiculement injuste de poursuivre un jeune homme qui confessait avoir pris d'elle, en rêve, le plaisir refusé à ses sens éveillés, dans l'idée qu'elle méritait salaire pour la jouissance qu'il avait eue de posséder son ombre².

« But beside these innocent delusions there is a sinful state of dreams. Death alone, not sleep, is able to put an end unto sin ; and there may be a night-book of our iniquities ; for besides the transgressions of the day, casuists will tell us of moral sins in dreams, arising from evil precogitations ; meanwhile human law regards not noctambulos ; and if a night-walker should break his neck or kill a man, takes no notice of it.

« Dionysius was absurdly tyrannical to kill a man for dreaming that he had killed him ; and really to take away his life, who had but fantastically taken away his. Lamia was ridiculously unjust to sue a young man for a reward, who had confessed that pleasure from her in a dream which she had denied unto his awaking senses : conceiving that she had merited somewhat from his fantastical fruition and

(*Alexandre*, II) : « La nuit qui précéda celle de leur entrée [de Philippe et d'Olympias] dans la chambre nuptiale, Olympias songea qu'à la suite d'un grand coup de tonnerre la foudre était tombée sur elle, et avait allumé un grand feu qui, après s'être divisé en plusieurs traits de flamme, se dissipa promptement ».

1. Denys le Jeune, rapporte Plutarque (*Dion*, X), tua Marsyas, un de ses officiers, parce qu'il avait vu en songe cet officier l'égorger.

2. Cf. Plutarque (*Démétrius*, XXXI). Browne se trompe : ce n'est pas Lamia, mais Thonis qui fit appeler en justice un Egyptien qui avait cru en rêve avoir commerce avec elle. Lamia ne fit qu'exprimer son sentiment sur le jugement rendu. Sur cette histoire et diverses autres dont Lamia est le sujet, voir Bayle, *Dict. s. v. Lamie*.

S'il existe de semblables dettes, nous sommes lourdement débiteurs des causes sympathiques¹ ; mais le Commun Esprit du monde² doit payer comptant ce genre d'arrérages.

« Si certains ont pâmé en rêve, il peuvent encore y avoir péri, puisque la mort n'est qu'une pâmoison qui dure. Si Platon est mort en rêve, comme plusieurs le rapportent, il faudrait, pour nous en assurer, qu'il revînt lui-même nous le dire. Que d'aucuns n'aient jamais rêvé est aussi improbable que d'autres n'aient jamais ri. Que les enfants ne rêvent pas au cours de leurs six premiers mois ; que les hommes ne rêvent pas dans certaines contrées, et maintes autres choses, sont pour moi des rêves de malades : rêves issus de la porte d'ivoire³ et visions d'avant la mi-nuit. »

shadow of herself. If there be such debts, we owe deeply unto sympathies ; but the common spirit of the world must be ready in such arrearages.

« If some have swooned, they may have also died in dreams, since death is but a confirmed swooning. Whether Plato died in a dream, as some deliver, he must rise again to inform us. That some have never dreamed is as improbable as that some have never laughed. That children dream not the first half year ; that men dream not in some countries, with many more, are unto me sick men's dreams ; dreams out of the ivory gate and visions before midnight ».

1. « Les causes sympathiques », c'est-à-dire les attractions secrètes qui sont à l'origine de certains phénomènes inexplicables (Cf. *Rel. Med.*, I, 19).

2. « Le Commun Esprit du monde », c'est-à-dire *l'anima mundi*, ou principe intermédiaire entre le créateur et la création. Cf. *infra*, pp. 357, 359.

3. Cf. Rabelais, III, XIII : « Par aduenture est ce qu'escripuent Homere et Virgile des deux portes de songe esuelles vous estes recom-mendé. L'une est d'iuoire, par laquelle entrent les songes confuz, fallaces et incertains ; comme à trauers l'iuoire, tant soit deliée que voudrez, possible n'est rien veoir ; sa densité et opacité empesche la penetration des esperitz visifz et reception des especes visibles. L'autre est de corne, par laquelle entrent les songes certains, vrays et infailibles, comme a trauers la corne, par sa resplendeur et diaphaneité apparoy-sent toutes especes certainement et distingtement ». Cf. Homère, *Odys-sée*, livre XI, *in fine* ; Virgile, *Enéide*, livre VI, v. 894 : « Sunt geminæ Somni portæ [...] » ; Horace, *Odes*, livre III, xxvii, v. 40 . « [...] quæ porta fugiens eburnea [...] »

IV

Un admirateur de Thomas Browne a cru fort le louer en disant qu'il ne faudrait guère reprendre à sa prose pour en faire des vers dignes de Shakespeare¹. C'était un sot compliment. La prose de Browne se suffit à elle-même. Aucune prose ne fut plus vraiment prose, plus libre, *soluta* : sans autre lien que l'observance de la règle de variété. Jamais elle ne s'embourbe dans l' » ornière où geint le vieux Pégase étique » ; jamais on ne la surprend à « singer le mètre »². Les vers qu'on rencontre si souvent chez un Ruskin, un Fénelon ou un Joubert, sont chez lui presque sans exemple. S'il s'en trouve, c'est pur accident, et si discrets, qu'il faut vraiment leur avoir fait la chasse. Ils ne sont pas suspects de nous avoir voulu charmer par fraude³.

Quand Browne a fait des vers, il les a mis dans sa prose au grand jour : ils s'y étalent ingénument en trois morceaux de quelque vingt lignes chacun, lesquels forment, à peu de chose près, la totalité de sa production poétique⁴. Ils sont médiocres. Ils ne sont pas ridicules, ou, s'ils le sont, c'est par leur place : pierres sans éclat qu'on a serties mal à propos dans un métal précieux et chantourné. C'est que pour Browne — comme pour la plupart des maîtres de la prose oratoire — la poésie n'est que l'art de versifier. La musique réglée du vers lui est un joug, jamais un aiguillon. Dès qu'il s'y soumet, le voilà prisonnier. L'oiseau est en cage. Ce captivant chanteur nocturne

« most musical, most melancholy »

n'est plus qu'un passereau vulgaire, sautillant d'un mouvement plein d'ennui de l'une à l'autre de ses rimes plates :

1. A. Whyte, *op. cit.*, p. 29.

2. Victor Hugo, *Les quatre vents de l'Esprit*, XIV, *A un écrivain*.

3. On trouve dans *Hydriotaphia* : « unto the rule of sober obsequies » (ch. V), « Darknesse and light divide the course of time » (*ibid.*) et, dans *Garden of Cyrus* : « 'tis not easy to hold a mediocrity » (*Epistle Dedicatory*). Cf. *infra*, 4^e partie, ch. III, § XV.

4. Cf. *Rel. Med.*, I, 13, 32 et II, 12, à quoi il faut ajouter une pièce

« The night is come, like to the day,
Depart not Thou, great God away.
Let not my sins, black as the night,
Eclipse the lustre of Thy light ¹ ».

Quel critique n'aurait pas jugé apocryphes ces mesures de cantique si Browne n'avait pris soin de les enchasser dans sa prose ? Qui soupçonnerait que cette musiquette sort des mêmes grandes orgues d'où s'échappent les flots triomphants d'*Hydriotaphia* ? L'orgue, il est vrai, a des jeux multiples : voix humaine, voix céleste, contrebasse et viole d'amour. Ce n'est pas ici une excuse. Browne n'a pas voulu tirer de son instrument une musique plus grêle qu'ailleurs. Au contraire. Il est certain, et c'est le pire, qu'il a trouvé l'allure iambique de ce vers à quatre battements plus digne que sa prose de rendre une noble pensée. Et l'on songe au mot de Montaigne sur Cicéron :

« Ce n'est pas grande imperfection que de faire mal des vers, mais c'est une imperfection de n'avoir pas senti combien ils étaient indignes de la gloire de son nom ² ».

Pour Browne, peut-être ne trouvait-il pas ses vers si bons que cela. Il les trouvait corrects, ce qui est vrai, et cela lui suffisait pour n'en pas rougir. Browne ne croyait pas, sans doute, qu'il eût une « gloire » à ménager. Il avait de l'estime pour son savoir ; devait relire avec agrément les morceaux de sa prose qu'il trouvait bien tournés ; mais il eût souri des enthousiasmes posthumes qui l'attendaient. Non pas que son art soit inconscient, comme on le verra tout à l'heure, mais ce bonhomme avait un talent naturel

de vingt-huit vers découverte par Geoffrey Keynes et publiée par lui dans son *Commonplace Book of Elizabeth Lyttelton* (p. 21). Une note d'Elizabeth indique que ces vers intitulés *Upon a tempest at sea* furent composés par Browne « at the Crowe Inn in Chester at his coming from Ireland ». Cette poésie n'est ni meilleure ni pire que les autres :

« The waves swell high, the surges reare
As though each wave a Jonas were... »

1. *Rel. Med.*, II, 12.

2. *Essais*, II, X.

qui ne lui appartient pas tout entier. Sa chance est d'avoir été le sol où s'est épanouie, avant de se flétrir, une fleur capiteuse et brillante dont on ne savait pas avant lui tout l'éclat et tout le parfum.

V

Thomas Browne n'avait rien d'un esthète. Il goûtait l'art de dire comme on estimerait aujourd'hui la correction du style et l'orthographe. Sa présomption, s'il en avait, portait sur des vétilles : il était fier de savoir plusieurs langues, d'avoir vu du pays, de connaître les noms des étoiles et des plantes ¹. Il n'avait pas l'orgueil de l'artiste. A bien écrire il devait trouver une délectation ; mais ce serait un faux portrait que de le voir se délivrant dans la fièvre et l'angoisse de ses grandes périodes chantantes. Voyons-le plutôt s'appliquant à bien dire comme un calligraphe à tracer de belles lettres, à les orner profusément de paraphes, d'arabesques, de rinceaux et de fioritures. Ce n'était pas son invention. Il restait simplement fidèle à une mode de sa jeunesse qui déjà devenait surannée ². Par une rencontre fortunée, son génie était fait pour cette mode-là, et il la porta, sans s'en douter, à son plus haut point d'excellence. Ce mérite d'être le dernier et le plus brillant virtuose de la prose flamboyante anglaise, Browne ne pouvait se le soupçonner, pas plus que ses contemporains.

Il s'appliquait, avons-nous dit. N'allons pas pour autant ne voir en lui qu'un scrupuleux ouvrier en marqueterie, dont les chefs-d'œuvre sont le produit d'une virtuosité impassible ³. Personne ne réclame qu'un artiste pour être grand soit toujours agité d'une fureur dyonisiaque ; mais on ne peut admettre que le genre de perfection littéraire

1. *Rel. Med.*, II, 8.

* 2. Quand Browne compose *Religio*, Hooker, Raleigh, Donne sont morts. Tout le reste de son œuvre est postérieur aux grands modèles de la prose taylorienne et miltonienne.

3. E. Gosse, *op. cit.*, p. 203.

que nous apporte Browne se produise sans la collaboration d'un cœur remué. Browne, rappelons-le, n'est pas un descriptif ; c'est un lyrique de la pensée religieuse et métaphysique. Si, par moments, il peut nous enlever avec lui assez haut pour que nous sentions un peu de son vertige, cela ne s'obtient pas en alignant des mots bien choisis.

Il est vrai — ses méthodes de travail le suggèrent — que Browne était un styliste attentif. N'en faisons pas un peseur de syllabes et un liseur de phrases ! Si la comparaison de ses périodes à d'opulents bijoux favorise la vision d'un orfèvre penché sur l'établi, l'analogie musicale (autrement proche et pressante, car la musique est là !) nous interdit de faire confiance à la seule technique dans une aussi palpitante réussite. Corrections, repentirs, refontes même, rien n'y fera. Jamais nous ne croirons que ce *bel canto* et cette architecture ne se modèlent sur un chant intérieur.

D'ailleurs, que savons-nous de son travail ? On a dit que « l'examen de ses nombreux manuscrits suffit à démontrer avec quel soin il travaillait ses phrases ¹ ». Or il n'est pas permis de parler des nombreux manuscrits de Browne, pour la simple raison qu'il en existe fort peu. Et ceux qui existent ne sont pas justement ceux des œuvres capables de nous dire le secret de son style. Il n'existe de manuscrit (original), ni pour *Religio*, ni pour *Pseudodoxia*, ni pour *Hydriotaphia*, ni pour *Garden of Cyrus*, ni pour la totalité de *Christian Morals*. On n'a de manuscrit complet et olographe que pour *Letter to a Friend*, *Repertorium* (*Antiquities of Norwich*), *Brampton Urns*, et *Miscellany Tracts*. De toutes ces œuvres, seule, *Letter* manifeste un effort de style ; les autres ne visent qu'à la clarté documentaire. Que peut-on tirer du manuscrit de *Letter* en ce qui nous intéresse ? Assez peu de chose et rien d'assuré. Des passages entiers sont biffés plutôt que des mots. Les ratures de détail sont relativement rares chez Browne. Il reprenait son travail à larges touches. Sa minutie ne se traduit pas par des rapiécages, mais des

1. E. Gosse, *op. cit.*, p. 192.

suppressions ou des renouvellements. Son souci prémédité de la forme, joint à la peine qu'il lui fallait pour la trouver, se déduirait plutôt de cette parcimonie qui lui fait se servir plusieurs fois des morceaux jugés réussis. Telle cette dernière section de *Christian Morals*, composée en partie de la dernière section de *Letter to a Friend*, et dont la péroraison est empruntée, à peu près sans retouches, à l'avant-dernier paragraphe d'*Hydriotaphia*.

Les rares changements qu'on observe n'apportent, d'ailleurs, sur l'art de Browne aucun éclaircissement. Tout ce qu'on peut dire, c'est que ces manières de faire, si elles attestent du bon vouloir et des scrupules, ne dénotent pas chez un auteur une débordante *ubertas*. L'inspiration de Browne n'était ni sûre, ni régulière. Toute son œuvre le prouve, où les bosquets peuplés de chants s'entourent si souvent d'une campagne revêche. La symphonie ne prenait l'essor que sur un thème qui échauffât son imagination, et, quand il l'avait transcrite, il ne pouvait la corriger qu'en se rejouant le morceau tout entier. Les textes qu'il a préférés représentent des versions épurées par refontes plutôt que par sarclages tatillons. Le mot de « marqueterie », pour caractériser sa manière, est le dernier qu'il fallait choisir. Browne est à la fois très au-dessus et un peu au-dessous de la perfection technique que l'on veut suggérer par ce terme. Un marqueur ne juxtapose pas les essences rares et les bois ordinaires.

Browne ferait plutôt penser à ces bons artisans gothiques, pleins de génie et de simplicité, qui, ayant fait tous leurs efforts pour nous plaire, mêlent sans rougir à leur chef-d'œuvre l'aveu touchant de leur gaucherie.

QUATRIÈME PARTIE

LES CRITIQUES

CHAPITRE PREMIER

XVII^e & XVIII^e SIECLES

1. *Sir Kenelm Digby et ses Observations.* — II. *Un défenseur fougueux de l'orthodoxie et de l'antiquité : Alexander Ross. Medicus Medicatus et Arcana Microcosmi.* — III. — *A Calm Ventilation of Pseudodoxia, par le Dr John Robinson.* — IV. *Les Annotations de Thomas Keck. Levin Nicol von Moltke. Guy Patin.* — V. *Première étude d'ensemble : Samuel Johnson.*

I

Une double et apparente mésaventure marque les débuts littéraires de Thomas Browne. On connaît la première : un texte assez peu fidèle de *Religio* fut publié à son insu en 1642¹. Par la seconde, il eut le privilège, peut-être unique dans l'histoire de la littérature, de voir son œuvre publiquement discutée, avant d'en avoir pu lui-même donner une version authentique. Pour comble de chance, cette critique était signée d'un nom connu, presque fameux, celui de Sir Kenelm Digby, courtisan, homme de guerre, philosophe, chimiste et presque magicien.

Nous avons déjà rencontré Digby. Il avait vulgarisé une certaine poudre à guérir les blessures dont la vogue fut grande². Fils de cet Everard Digby décapité en 1606 comme membre de la Conspiration des Poudres, Kenelm Digby était rentré ensuite en grâce et Jacques I^{er} l'avait fait chevalier. Pourvu de charges par Charles I^{er}, il avait été encore autorisé à armer en course une flottille sur laquelle il pourchassa en Méditerranée Maures et Vénitiens. Sa vie de cour-

1. Cf. *supra*, 1^{re} partie, ch. II, § IV.

2. Cf. *supra*, 2^e partie, ch. IV, § V.

tisan et de marin ne l'empêchait pas de se passionner pour les lettres, les sciences et la philosophie. Au moment où nous sommes, il préparait un traité sur l'immortalité de l'âme au sujet duquel il eut avec Descartes plusieurs entretiens. Banni comme catholique, il vécut en France, revint en Angleterre à la Restauration et mourut à Londres en 1665, âgé de 62 ans. Digby avait épousé la fille unique d'Edward Stanley, la belle Venetia Anastasia, dont il prétendait perpétuer l'éclat par un régime de chapons nourris de vipères.

Sa vie mouvementée et le remède mystérieux qu'il vantait, ne doivent pas le faire prendre pour un charlatan. Digby avait simplement, comme tant d'hommes de son temps, une imagination ardente et une culture sans équilibre. Ce n'était pas un imposteur, et l'estime où le tenait Descartes¹, peu suspect d'indulgence pour les esprits médiocres ou brumeux, suffit à nous mettre en garde contre les jugements sommaires portés parfois contre lui².

Anthony Wood a laissé sur Digby quelques lignes qu'il faut citer pour montrer quelle allure extraordinaire avait ce personnage aux yeux des contemporains :

« Il était beau, avec une stature de géant. Il s'exprimait avec tant de grâce et ses manières étaient si nobles que s'il était tombé du ciel, en n'importe quel point de la terre, il aurait inspiré le respect. Il possédait six langues et excellait dans les lettres et les armes³ ».

C'était vraiment une rare aubaine pour un jeune auteur d'être commenté par un homme aussi prestigieux.

Le chevalier Digby se trouvait enfermé à Winchester House par décision parlementaire, comme catholique et royaliste,

1. Il avait failli, sur ses instances, quitter la Hollande pour l'Angleterre (*Vie de Descartes*, dans *Œuvres*, éd. Adam et Tannery, t. XII, p. 286).

2. Les détails qui précèdent sont empruntés au *Dictionnaire de Bayle* (éd. 1720, t. IV, p. 3041), au *Grand dictionnaire Larousse* et au *Dictionnaire des sciences philosophiques* de Franck.

3. Cité par Emerson, *English Traits*, éd. *Everyman's Library*, p. 39.

quand il reçut, le 19 décembre 1642, de son ami Edward Sackville, comte de Dorset, une lettre lui recommandant chaudement la lecture de *Religio Medici*, dont l'édition frauduleuse venait de paraître. Le prisonnier, qui devait jouir d'un régime assez libéral, envoya aussitôt son domestique à *St. Paul's Churchyard* quérir un exemplaire de ce curieux ouvrage.

Il ne l'eut qu'assez tard et il était au lit quand son domestique le lui apporta. Il se mit à le lire et y prit tant d'intérêt qu'il ne s'arrêta pas avant d'avoir fait l'inventaire « des trésors enfermés en ces quelques feuilles ¹ ».

Le lendemain matin, à peine éveillé, Digby, l'esprit encore tout excité par cette lecture, écrivit d'une seule traite au comte de Dorset, les réflexions et les critiques qu'elle lui avaient suggérées. C'est cette lettre qu'il devait publier peu après sous le titre de *Observations upon Religio Medici* ².

Son manuscrit était entre les mains de l'imprimeur quand Browne, informé du projet, lui écrivit pour le prier de différer sa critique jusqu'au temps où paraîtrait le texte correct qu'il préparait ³. Sa lettre est datée du 3 mars 1643. Le 20 mars, Digby répondit à Browne par une lettre toute remplie d'admiration, d'humilité et de politesses, mais où manquait l'essentiel : la promesse de retarder la publication de ses remarques. Celles-ci, disait-il, n'avaient été destinées qu'à lord Sackville ; jamais il n'avait eu l'intention de les publier ; il ignorait de quoi il s'agissait ; néanmoins, il avait envoyé de suite son serviteur à l'imprimerie où l'on disait que se trouvaient ses notes ; l'imprimeur, malheureusement, n'avait pu être rencontré... ⁴.

Quelques semaines après, les *Observations* de Digby étaient

1. Il n'affirme pas avoir réellement lu l'ouvrage de bout en bout : « I closed not my eyes, till I had enricht my self with (or at least exactly surveyed), all the treasures that are lapped up in the folds of those few sheets ». *Observations, Works*, II, p. 120.

2. *Observations upon Religio Medici Occasionally Written by Sir Kenelme Digby, Knight*, London, 1643.

3. Lettre à Digby, *Works*, II, p. xxvii-xxviii.

4. *Ibid.*, p. xxviii-xxix.

en vente chez Daniel Frere, à l'enseigne du Taureau Rouge. Elles eurent assez de succès pour justifier, l'année suivante, une réédition ¹.

Pour nous, devenus insensibles au prestige du Chevalier Digby, ses observations n'ont qu'un intérêt de curiosité. Elles nous montrent les réactions d'un esprit cultivé du temps à la lecture du fameux essai. A ce titre, elles méritent une brève analyse.

Ces critiques sont entièrement décousues. Simples remarques bonnes à servir de notes, dans une édition de *Religio Medici*, plutôt que commentaire d'ensemble. Le fait que l'auteur les ait jugées dignes de l'impression ne témoigne pas en faveur de sa modestie littéraire. L'intérêt propre en est faible. Digby y pense trop à lui-même, à ses ouvrages, à sa science. Il veut briller aux yeux de son ami et protecteur et s'évertue à trouver chez Browne le plus d'erreurs qu'il peut, pour montrer la sûreté de sa doctrine et l'étendue de son érudition, ou encore pour vanter les mérites de son ami « the knowing Master White ² ».

Sans doute, il faut louer Browne pour sa subtilité, sa religion, son bon sens. C'est « un cœur noble et généreux », servi par une « intelligence vigoureuse ³ » ; mais c'est vraiment un assez pauvre philosophe ! Ses idées sur la nature de l'âme, sur l'éternité, sur la matière première, sur la sorcellerie, sur Dieu, sur la vision des corps glorieux, etc., dénotent une formation métaphysique des plus insuffisantes ⁴.

Digby apprécie le caractère autobiographique de l'ouvrage, mais raille assez durement Browne d'avoir de sa personne

1. 1644. Dite « corrected and amended » mais sans changements appréciables.

2. *Observations, Works*, II, p. 126. Thomas White était un prêtre catholique dont les ouvrages, dit Moréri, furent également désapprouvés par les catholiques et les protestants. Est-ce par suite des conseils de Digby ? mais on trouve deux de ses livres : *Contemplation of Heaven* et *Religion and Reason*, dans le catalogue de la bibliothèque de Browne.

3. *Ibid.*, p. 125.

4. *Ibid.*, p. 123-131.

une opinion aussi indulgente ¹. Son impression générale se ramène à ceci : Browne est une intelligence alerte et fine, un écrivain plein de talent, fort agréable à entendre, chaque fois qu'il n'aborde pas des sujets trop relevés pour sa science ² ; malheureusement, il a trop d'ambition et de lyrisme, et parfois, « la légèreté de son imagination met en péril la solidité de son entendement ³ ».

Les notions morales de Browne ne semblent pas moins déficientes à Digby que sa métaphysique : sa conception de la charité est assez plate et vulgaire ⁴ ; sa louange de l'amitié manifestement forcée ⁵, et son mépris de la science, sous prétexte qu'un jour nous jouirons de la science infuse, méconnaît sottement la nécessité de faire ici-bas l'apprentissage de notre vie future. Il faut commencer par désirer la science sur cette terre. C'est le plus sûr moyen d'en apprécier la possession dans l'autre vie ⁶. Quant à sa répugnance pour l'union physique des sexes, elle atteste un choquant mépris du mariage, « le lien le plus puissant et le plus divin de la société humaine ⁷ ».

En fait, à part quelques louanges assez inconsistantes, les *Observations* forment un ensemble de critiques plutôt sévères et souvent pertinentes. Il est probable qu'elles piquèrent Browne plus au vif que nous ne saurions l'imaginer. Si elles lui accordaient de tourner joliment des pensées ordinaires, elles lui refusaient d'avoir sur les grands problèmes de la philosophie des idées originales ou même soutenables, et l'on peut supposer qu'il avait plus d'estime pour sa philosophie que pour son talent d'écrivain.

Quatre ans après la première publication des *Observations*, un ami de Browne, Henry Bates, croyait devoir lui dire,

1. *Ibid.*, p. 134.

2. *Ibid.*, p. 139.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, p. 143-144.

5. *Ibid.*, p. 145.

6. *Ibid.*, p. 147.

7. *Ibid.*, p. 148.

dans une lettre, le peu de cas qu'il faisait du travail critique de « Monsieur le Chevalier » qui, malgré l'esprit et le jugement qu'on lui prête, aurait mieux fait de ne pas veiller si tard ce soir-là, et d'épargner à ses lecteurs un pareil soporifique¹. Peut-être Henry Bates savait-il que ces consolations n'étaient pas superflues.

II

Cette première critique était pourtant très indulgente et courtoise au prix de celle qui devait suivre. En 1645, Alexander Ross, dont le nom est maintenant oublié, mais qui passait alors pour un pamphlétaire redoutable², attaqua à la fois Browne et son commentateur dans un ouvrage dont le titre indique assez l'humeur batailleuse : « *Guérison du médecin au moyen d'une potion lenitive* »³.

Johnson déclare que ce pamphlet « passa complètement inaperçu »⁴. Il doit exagérer, et, en fait, n'en sait rien. Le public qui avait lu *Religio*, puis les *Observations*, continuait sans doute de suivre la polémique. En tout cas, la « potion lenitive » n'interrompit pas la vente de *Religio*, dont une nouvelle édition parut l'année même.

Alexander Ross, bien qu'il censurât Digby dans la deuxième partie de son livre, travaillait sur le même plan et dans le même esprit : c'est-à-dire que de plan, il n'en avait aucun, réfutant à la suite ce qu'il trouvait à réfuter ; et, pour l'es-

1. *Works*, I, p. 354.

2. Thomas Urquhart, le traducteur de Rabelais, avait une grande admiration pour Ross « qui a écrit plus de livres excellents en latin et en anglais, en prose et en vers, qu'il n'a vécu d'années ». Ross avait, selon lui, tant de piété, de science théologique et philosophique, d'éloquence et de génie poétique, qu'on eût dit, « que les âmes de Socrate, de saint Jean Chrysostome, d'Aristote, de Cicéron et de Virgile avaient contribué à former cet esprit sublime ». (*Tracts by Sir Thomas Urquhart*, 1782, p. 108-110, cité par Wilkin, *Works*, I, p. LXII, n. 9.)

3. *Medicus Medicatus : or the physicians religion cured, by a lenitive or gentle potion : With some Animadversions upon Sir Kenelme Digbie's Observations on Religio Medici*. By Alexander Ross, London, 1645.

4. *Works*, I, p. xxv.

prit, il continuait, comme Digby — mais avec de moins bonnes manières — à reprocher à Browne sa rhétorique, son manque de logique, la faiblesse de sa pensée, plus fantaisiste et sentimentale que philosophique.

A la différence de Digby, Ross, fougueux protestant, s'indignait des sympathies catholicisantes de Browne et se montrait sceptique sur son orthodoxie en général¹. Prier avec les papistes, n'est-ce pas approuver indirectement une idolâtrie pire que celle des païens, qui, eux, du moins, adoraient les astres et non des images² ? Il a pleuré à une procession ! Etrange émotion. Etait-ce de voir leur sottise ? « Si oui, j'approuve vos larmes³ ». A l'occasion, une grosse plaisanterie lui servait d'argument :

« Vous vous félicitez de n'avoir jamais vu le Christ ni ses disciples. Serait-ce parce qu'en guérissant les malades, ils vous auraient enlevé vos clients⁴ ? »

Pourtant, cet adversaire farouche et souvent balourd ne reste pas insensible au charme de Browne. Après avoir vilipendé de son mieux le théologien, le philosophe et le moraliste, il ne peut s'empêcher de rendre justice à la beauté de son langage. C'est même, nous dit-il, le charme du style qui fait le livre de Browne si dangereux et s'il a publié cette critique, c'est pour faire connaître aux jeunes gens sans expérience qu'un poison mortel était contenu dans cette pilule si bien dorée⁵.

Cette admiration pour l'écrivain ne pouvait qu'exciter Ross à revenir à la charge contre le philosophe ou le savant. En 1651, il publiait à la suite de ses *Arcana Microcosmi*, une critique de *Pseudodoxia*⁶. Il ne pouvait s'agir d'une réfuta-

1. Il suspecte cette religion « which is trimmed up with too many tropical pigments and rhetoricall dresses ». *Medicus*, p. 2-3.

2. *Ibid.*, p. 3.

3. *Ibid.*, p. 5.

4. *Ibid.*, p. 16.

5. *Ibid.*, p. 80.

6. *Arcana Microcosmi* : or, *The hid Secrets of Mans Body disclosed, etc. With a Refutation of Doctor Browns Vulgar Errors, and the Ancient Opinions vindicated*, London, 1651.

tion d'ensemble, le traité de Browne étant, comme on le sait, une collection d'erreurs réfutées par lui-même, une à une, et sans ordre réel. Ross a simplement défendu contre Browne diverses croyances qu'il estime fondées. Il se montre, dans cette défense, champion fougueux, crédule, et souvent comique, de la tradition quelle qu'elle soit. La seule chose qu'il arrive à prouver, c'est que le travail de Browne était plus nécessaire que nous ne serions, sans lui, disposés à le croire.

La volonté de Ross de donner raison, coûte que coûte, aux croyances traditionnelles, s'étale sous la forme d'un dogmatisme violent et naïf. Il s'agit, avant tout, de défendre les Anciens qui, même en science, sont nos maîtres, et auprès de qui nous faisons l'effet de « méprisables Pygmées ¹ ». L'ergotage le plus tortueux, l'hypothèse la plus saugrenue, le démenti le plus effronté, tout est permis, tout est plausible, pour sauver le prestige d'Aristote : si Pline dit que l'ail neutralise l'attraction de l'aimant, c'est qu'on avait de son temps un ail plus fort que le nôtre ² ; si l'on ne rencontre plus de griffons, c'est qu'ils se sont retirés dans des lieux inaccessibles ³ ; et si les phénix sont rares, c'est qu'un instinct très sûr les pousse à éviter la compagnie de l'homme ⁴. Ross tient fort à ce que le caméléon ne vive que de l'air du temps, selon l'opinion de Solin et de Pline ; que si cet animal est surpris gobant quelque mouche, « c'est plutôt par jeu ou comme remède ⁵ ». Browne avait montré que le chant du coq n'effrayait pas le lion, comme le croyaient les Anciens. Et la preuve, c'est qu'un des lions du prince de Bavière ayant pénétré dans une basse-cour, y avait dévoré force volailles ⁶. Mais Ross n'est pas un homme dont on ébranle les convictions avec des historiettes. La conduite de ce lion peut, après

1. Ch. *Epistle Dedicatory*, p. 2-3 (non foliotées).

2. *Arcana*, p. 192.

3. *Ibid.*, p. 199.

4. *Ibid.*, p. 202.

5. *Ibid.*, p. 197-198.

6. *Pseud.*, III, XXVII

tout, être exceptionnelle et imputable à un accès de folie furieuse ¹.

III

Les superstitions populaires devaient trouver un nouveau et dernier défenseur en la personne de John Robinson, collègue de Browne à Norwich, dont les *Endoxa* étaient suivies de ce qu'il appelait « une calme ventilation » du traité des *Erreurs Vulgaires* ².

Le D^r Robinson n'a pas la véhémence de Ross et son titre n'est pas menteur. Comme le remarque Wilkin : « there was little in this *gale* to ruffle a far more excitable antagonist than Sir Thomas ³ ». Lui aussi ne fait qu'une critique discursive de Browne et reprend un à un, au hasard de ses préférences ou de ses possibilités, des points qui lui paraissent discutables et, à nous, les plus sottement oiseux : il n'est pas vrai que, dans la chute, le plus fort ait été trompé par le plus faible, car Satan, sous la forme du serpent, était plus puissant que l'homme ⁴. Adam et Eve n'étaient pas les plus grands pécheurs du monde, car le monde comprend les esprits qui péchèrent irrémédiablement et sans tentation extérieure ⁵. L'opinion courante sur l'absence d'articulation chez les éléphants n'est pas si ridicule que le pense Browne : cette conformation n'empêcherait pas les éléphants d'avancer, par un mouvement de la hanche, comme des hommes sur des échasses ⁶. Pourquoi Adam n'aurait-il pas eu de nombril ? Outre son rôle esthétique — c'est le centre et l'ornement du

1. *Arcana*, p. 209-211.

2. *Endoxa seu Quæstionum quarundam, etc. Una cum Pseudodoxiæ Epidemicæ Ventilatione Tranquilla*, London, 1656. Publié en anglais deux ans plus tard. Le titre de cette critique est inspiré de ce passage de *Religio* : « Whosoever feels not the warme gale and gentle ventilation of this Spirit [...] » (I, 32.)

3. *Works*, II, p. 170.

4. *Endoxa*, p. 113.

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*, p. 128.

ventre — le nombril n'est pas physiologiquement superflu, c'est un utile émonctoire¹. Etc., etc.

IV

Il y a lieu de citer ici, sans s'y arrêter longtemps, les *Annotations* de Thomas Keck, les commentaires de Levin Nicol von Moltke et les remarques de Guy Patin.

Thomas Keck, homme de loi lettré, s'était amusé à annoter son exemplaire de *Religio*, recherchant les sources supposées ou réelles de Browne, expliquant ses passages obscurs, ses allusions historiques, classiques ou mythologiques, et quand il eut accumulé une quantité suffisante de ces gloses, il les publia à la suite de la quatrième édition de *Religio*². Les annotations de Keck ont ceci d'insupportable qu'elles tendent encore plus manifestement que les critiques précédentes à faire valoir l'érudition du commentateur et il leur manqua ce tour personnel qui permettait encore de classer Digby ou Ross parmi les *critiques* de Browne. Parmi ces notes, seules mériteraient à la rigueur notre attention celles où il signale des passages de *Religio* qu'il croit inspirés des *Essais* de Montaigne. Nous nous réservons de discuter ailleurs la valeur de ses rapprochements³.

Les notes dont Levinus Nicolas von Moltke accompagnait l'édition latine de *Religio*, parue à Strasbourg en 1652, avaient été, nous assure-t-il, rédigées pour lui-même⁴. Il les

1. *Ibid.*, p. 141.

2. *Religio Medici. The fourth Edition, Corrected and amended with Annotations Never before published, upon all the obscure passages therein*, London, 1656. — Les annotations étaient anonymes. Wilkin est le premier, à notre connaissance, à les avoir attribuées à Thomas Keck, dont l'exemplaire annoté de *Religio* se trouve actuellement à la Bodléienne.

3. Cf. *A French Bibliography of Sir Thomas Browne*, sect. II.

4. Cf. (Præf.) : *Sed privato hæc meo usui, non publico destinaveram* ». C'était alors une clause de style Keck, lui aussi, proteste que, sans les instances du libraire, son ami, il n'aurait jamais confié son modeste travail à l'impression (*To the Reader*). Les notes de von Moltke sont également anonymes. Il a simplement signé sa préface des initiales :

éditait sur les instances de ses amis. Malgré toute l'érudition profane et sacrée qu'il y déploie, il faut reconnaître que l'auteur n'est pas sans mériter plusieurs fois le reproche que lui fait son concurrent Thomas Keck « that he cannot *manum de tabula* even in matters the most obvious ¹.

Guy Patin, par sa personnalité, excite davantage notre curiosité ; mais les remarques sur *Religio* qu'on trouve dans plusieurs de ses lettres sont trop courtes et superficielles pour être regardées comme une appréciation proprement dite de la philosophie ou du talent de Browne. Bien qu'elles attestent le succès de Browne et la vogue de *Religio*, elles intéressent plutôt le bibliographe que le critique ².

V

Il faut faire maintenant un saut d'un siècle pour trouver un commentaire important de l'œuvre de Browne. Mais, cette fois, nous sommes en présence d'un travail complet, solide, intelligent et sympathique. C'est l'essai que Samuel Johnson a placé en tête de la deuxième édition de *Christian Morals*, publiée en 1756 ³. Bien qu'il se présente surtout comme une biographie, l'essai de Johnson contient une brève analyse des œuvres de Browne, en marque avec netteté les mérites et termine sur une esquisse ferme et sensée de sa physionomie morale. Cette physionomie, elle lui apparaît surtout composée de traits aimables, dont il n'hésite pas à emprunter un grand nombre aux admirations de John Whitefoot ⁴. Il est clair que la personne de Browne lui inspire

L. N. M. E. M., soit, selon Nicéron (*Mémoires pour servir à l'hist. des hommes célèbres*, XXIII, p. 356) : Levinus Nicolaus Moltkenius Eques Misniensis. Johnson l'appelle par erreur : Lennus Nicolaus Moltfarius.

1. *To the Reader*.

2. Voir les citations de ces lettres dans *A French Bibliography of Sir Thomas Browne*, sect. V.

3. *Christian Morals* : by sir Thomas Browne, etc. With a life of the author by Samuel Johnson, London, 1756. — Les notes qui vont suivre renvoient au texte de Johnson inséré par Wilkin dans ses œuvres complètes de Browne.

4. *Works*, I, p. xli-xlvii.

de la sympathie, de l'affection même, et qu'il est prêt à excuser pas mal de ses travers. Sans doute Browne s'est parfois chargé lui-même de son panégyrique, mais excusons-le : il disait la vérité ¹ Nous ne pouvons plus sourire de ses bravades devant la mort, sachant le calme qu'il a montré en la voyant venir ². Esprit religieux, Johnson aime en Browne une âme dont il a senti la piété sincère. Le fanatisme ou la ruse seuls ont pu parler de son irrégion. Pour lui, ce lui semble « une tâche facile de le replacer parmi les plus zélés défenseurs de la foi chrétienne ³ ». Il se peut que, dans l'ardeur de son imagination, il ait hasardé une expression qu'un esprit mal intentionné interprétera comme une hérésie, en la sortant de son contexte ; mais une phrase ne s'oppose pas à des volumes. En fait :

« On ne trouverait guère d'écrivain, en dehors des théologiens de profession, qui ait si souvent affirmé sa foi dans l'Écriture, s'y soit soumis avec tant d'humilité, l'ait citée avec un respect aussi constant ⁴ ».

D'ailleurs, la vie de Browne atteste la sincérité de ses croyances :

« Pour savoir les opinions d'un homme, c'est à lui-même qu'on les demande. Pour connaître sa conduite, il vaut mieux s'en rapporter aux déclarations étrangères. Quand ces témoignages concordent, c'est le plus haut point de certitude historique où l'on puisse arriver. Or ici l'accord est manifeste pour dire que Browne fut attaché fermement à la foi chrétienne, qu'il vécut conformément à ses préceptes et mourut confiant dans ses promesses ⁵ ».

Pour l'esprit, Johnson admirait en Browne une diversité de savoir qu'il avait ambitionnée pour lui-même comme la plus élégante et aussi comme la plus profitable culture.

« L'estime de la postérité ne saurait lui manquer, disait-il,

1. *Ibid.*, p. XLVIII.

2. *Ibid.*, p. XLIX.

3. *Ibid.*, p. LIII.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*, p. LIV.

tant que le savoir sera apprécié parmi les hommes, car il s'est montré habile dans tous les ordres de connaissances : matières profanes ou sacrées, sciences abstruses ou belles-lettres, il n'est pas de domaine qu'il ne semble avoir cultivé avec succès ¹ ».

Johnson a la plus grande indulgence pour cette exubérance et cette obscurité de la pensée qui offusquaient le chevalier Digby et les explique avec beaucoup de finesse ; c'est, dit-il, que chez Browne :

« Un sujet quelconque faisait lever en son esprit une foule d'images dont les unes s'échappaient au fur et à mesure qu'il voulait s'emparer des autres ² ».

Sa mémoire était si riche,

« elle lui fournissait tant d'exemples, tant de notions parallèles ou connexes, qu'il s'engageait sans cesse dans des considérations collatérales ³ ».

Mais cette humeur volage n'est pas un péché grave aux yeux de Johnson :

« L'ardeur et la force qu'il met à poursuivre sa pensée donnent toujours du plaisir, et le lecteur le suit bien volontiers dans ses méandres si fleuris, si charmants, qui le conduisent en fin de compte au point primitivement visé ⁴ ».

Enfin Johnson, le premier, a reconnu à Browne, de manière explicite, ce qui restera désormais son principal, sinon son unique, et son très suffisant titre de gloire : l'excellence du style. Il est loin pourtant de l'admirer sans réserve : s'il le trouve savant, profond, vigoureux, il y voit de la rudesse, du pédantisme et de l'obscurité : « ses figures sont choquantes et ses rapprochements bizarres ⁵ ». Browne a latinisé avec excès. Il a employé des mots savants inutiles ou maladroits ⁶.

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*, p. XLIX.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, p. XLIX-L.

5. *Ibid.*, L.

6. *Ibid.* — Il est curieux que l'unique exemple que Johnson donne

« Son style est un tissu formé de plusieurs langages, une mixture de mots hétérogènes amenés de distantes contrées, et de termes appartenant primitivement à un art et que l'on introduit de force dans un autre ¹ ».

Par ailleurs, Johnson avoue volontiers que Browne « a enrichi la langue philosophique », et s'il a usé de mots et d'expressions extraordinaires, c'est que ses sentiments aussi l'étaient et qu'

« il avait de la répugnance à exprimer en beaucoup de mots ce qu'il pouvait rendre par un seul mot d'une langue quelconque ² ».

Enfin, il faut pardonner à Browne ses audaces, car elles furent souvent heureuses :

« Il a une foule de mots étincelants, d'expressions énergiques, qu'il n'eût jamais rencontrés sans s'aventurer à la limite extrême des conventions. Il plane à des hauteurs qu'il n'eût jamais atteintes, s'il n'avait méprisé la crainte d'une chute ³ ».

Quelles que soient les incompréhensions que reprocherait aujourd'hui à Johnson un admirateur du style de Browne, il doit savoir gré au grand critique classique d'avoir cédé ici, comme il saura le faire pour Shakespeare, au mouvement d'enthousiasme qui le portait à l'opposé de ses principes.

Maintenant, le ton est donné. La critique ne l'oubliera plus. La musique s'amplifiera, s'orchestrera, se nuancera — s'exaltera parfois, peut-être, de s'entendre — le thème restera le même. Browne pourra disparaître un moment de l'hor-

des mots superflus inventés par Browne soit « *paralogical* », que sa parenté avec paralogisme nous rend si familier. Cf. *supra*, 3^e partie, ch. III, § I.

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*, LI

3. *Ibid.* — Il est d'ailleurs remarquable que Johnson, malgré ses critiques, n'ait pu se soustraire lui-même à l'influence du style brownien qu'il imite parfois d'une façon frappante et jusque dans les excès qu'il lui reproche, ainsi que l'a fait remarquer Boswell (*Life of Johnson*, éd. G. Birkbeck, vol. I, pp. 221 et 308).

zon littéraire, quand on reviendra à son œuvre, ce sera comme à un monument où l'on cherche de nouveaux aspects, d'autres jouissances, quelque surprise ; jamais comme à un effort philosophique ou savant dont on discute sans plus le sens, la portée, ou la réussite.

Non pas que sa pensée sera traitée avec mépris ; la forme dont il l'a parée lui assure le respect ; mais on ne lui infligera plus guère d'épreuves scolastiques. On ne notera plus triomphalement — à peine modestement — ses erreurs ou ses défaillances. On ne détachera pas ses paroles de la musique qu'il leur a faite. Sa belle langue nombreuse, ses figures alambiquées, sa sagesse chrétienne, ses saillies baroques, son humour pédantesque et fané seront désormais inséparables : aromates également nécessaires d'un mets d'exquise et rare saveur que l'on se contentera de déguster sans le soumettre à une chimie trop indiscreète.

CHAPITRE II

LES ROMANTIQUES

I. *S. T. Coleridge*. — II. *William Hazlitt*. — III. *Thomas de Quincey*.
— IV. *Robert Southey*. — V. *Charles Lamb*.

I

Tout le château dormait depuis Johnson. On attendait un prince charmant : ce fut Coleridge. A sa venue, la vie se mit à bourdonner. Sous son baiser se leva une princesse si belle qu'on ne se rappelait pas, d'abord, l'avoir jamais rencontrée. La princesse était là pourtant. Mais cette grâce étrange qu'on ne lui savait pas, elle ne l'a que depuis la caresse du prince.

Princesse de rêve ? Non pas ! Elle a toujours vécu depuis. Le rêve en durant a pris un corps. Le Browne retrouvé par Coleridge est le seul Browne que veuille connaître désormais la littérature : Browne idéal, non point artificiel ou déformé, dont l'image — recomposée par un génie de même famille, ardent, musical et confus, amoureux de l'étrange et tourmenté de métaphysique, est au Browne ancien ce qu'est à son modèle un grand portrait : une vérité moins transfigurée que surprise dans son instant essentiel, plus vraie que nature, plus vivante, plus elle-même, dans sa stylisation pénétrante et amie, qu'une plate addition de banalités objectives.

Coleridge analyse ; mais il dépasse l'analyse. Intuitif et hardi, un désir passionné l'anime de se jeter au cœur de l'œuvre, pour en entendre la secrète palpitation, de lui surprendre l'âme et, d'une lumière brusque, de l'en éclairer toute.

Coleridge a peu écrit sur Browne. Ce peu est d'un grand prix. On ne prononcera pas, sur cet esprit, de paroles plus intimes et plus pertinentes :

« Sir Thomas Browne est un de mes grands préférés. Riche d'un savoir varié, tout plein d'images et d'idées, rêveur, imaginatif, souvent d'une vraie grandeur dans le style et la diction, bien que, sans doute, assez souvent ampoulé, cérémonieux, infatué de latinisme. Telle est la manière dont je pourrais, sans manquer à la vérité, décrire Sir Thomas Browne, et le seul défaut de ma description serait de pouvoir s'appliquer en même temps, ou peu s'en faut, à une demi-douzaine d'autres écrivains, du début du règne d'Elizabeth à la fin du règne de Charles II. Pour lui, certes, il est tout cela ; et quant à ce qu'il possède en outre et en propre, il me semble que je me l'exprime assez bien en disant qu'il est doué d'un paisible et sublime enthousiasme puissamment coloré de fantaisie. Son humour entremêle sans cesse ses lueurs à sa philosophie : telles ces couleurs intermittentes chatoyant sur le fond d'une soie à reflets. Bref, c'est un cerveau vigoureux dont la vigueur a d'autant plus d'attrait qu'elle se pimente d'un grain de bizarrerie ¹ ».

Browne lui rappelle Montaigne par son égotisme, un Montaigne plus tendre et aussi plus profond ². Egotisme aisément pardonnable d'ailleurs :

« naturel et seyant chez un homme qui, aimant autrui comme soi-même, a pris l'habitude et le privilège de parler de lui aussi simplement que des autres ³ ».

Mais ce que Coleridge aime le mieux en Browne, et qu'il analyse avec la plus fine sympathie, c'est son amour de l'extraordinaire :

1. *Blackwood's Edinburgh Magazine*, vol. VI, 1820. *Character of Sir Thomas Browne as a writer*, p. 197.

2. Pour Coleridge, le bavardage de Montaigne ne conduit pas à grand' chose. C'est trop souvent : « A mere amusing gossip, a chit chat story of whim and peculiarities that lead to nothing. » (*Ibid.*) Point de vue évidemment tout superficiel. Il y a dans le *chitchat* de Montaigne une philosophie plus délibérée que dans les méditations de *Religio*.

3. *Ibid.*

« Epris de choses anciennes, pourchasseur de bizarreries et d'étrangetés — tout en s'examinant avec une gravité baroque et malicieuse — ce chercheur diligent de vérités physiques et de science positive aimait à contempler et discuter ses pensées et ses sentiments, parce qu'en les comparant avec ceux d'autrui, il les trouvait également singuliers. En vérité, il ne se trompait pas : il voit toutes choses si complètement dans sa propre lumière — lisant la nature non à la clarté du soleil, de la lune ou d'une chandelle — mais à la lueur du halo féérique qui nimbe sa tête — qu'on croirait que la Nature lui a concédé personnellement à perpétuité le monopole de ses propres pensées ¹ ».

Ce n'est pas le Browne de *Religio*, de *Pseudodoxia*, ou de *Christian Morals* qui semble avoir d'abord séduit le visionnaire de l'*Ancient Mariner* ou de *Kubla Khan*, c'est, on l'a deviné, la troublante musique d'*Hydriotaphia*, puis la dissertation mystique et vagabonde du *Traité des Quinconces* :

« Lisez avant tout *Hydriotaphia*, et — outre la bizarrerie, outre l'inexorable *Sir-Thomas-Brownéité* de ces fantaisies et de ces images — admirez le prodige : il est là, tout entier, dans le sujet qu'il traite. *Totus in illo*, il le suit, il ne le lâche plus. Et comment le lâcherait-il ? A ce sujet, quel qu'il soit, l'Univers métamorphosé participe. Dans ce traité d'*Hydriotaphia*, écrit à propos de quelques urnes déterrées dans le Norfolk — comme chaque ligne a une senteur de terre, de tombes et de sépulcres ! Voici du noir terreau ; voici un fémur, un crâne, et puis un morceau de cercueil moisi ; un fragment de pierre tombale, dont l'*hic jacet* s'est comblé de mousse ; un spectre, un linceul ou l'écho d'un psaume funèbre apporté par le vent de novembre. Et ce qu'on vous fera voir de plus gai, ce sera un clou d'argent ou l'*anno domini* de la plaque dorée d'un cercueil disparu ² ! ».

Ce même caractère : le don total de son esprit à la matière qu'il traite, Coleridge le retrouve dans le *Jardin de Cyrus*, qu'il place pourtant en intérêt au-dessous d'*Hydriotaphia* :

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*, 198.

« Quinconces dans les cieux, quinconces sous nos pieds, quinconces dans la déité, quinconces dans l'esprit de l'homme, quinconces dans les os, les nerfs optiques, les racines des arbres ou les feuilles ; quinconces partout ! Mais prenez plutôt la dernière page du livre et lisez-vous, à haute voix, les sept derniers paragraphes du chapitre cinquième, à partir de « more considerable...¹ ».

Mais Coleridge ne peut résister au désir de donner lui-même un échantillon de l'ensorcelante mélodie ; et c'est au finale du *Traité des Quinconces* qu'il emprunte son propre épilogue :

« Mais il est temps que j'aie dormi, ou, dans le langage de Sir Thomas (ce sera un bon échantillon de sa manière) : « Le quinconce des cieux (les Hyades, cinq étoiles proches, à minuit, de l'horizon, à cette époque) s'abaisse, et il est temps de clore les cinq portes du savoir. Nous ne voulons pas faire de nos veilles le tissu fantastique du rêve qui, souvent, se poursuit sur nos cogitations, grossissant comme des cables des toiles d'araignées et faisant des déserts de délicieux bosquets. Garder les yeux ouverts plus longtemps, ce serait prendre le rôle de nos antipodes. Les chasseurs sont debout en Arabie² et déjà, dans la Perse, ont passé leur premier sommeil ».

« Pensez-vous qu'on ait jamais donné pareille raison pour aller dormir à minuit, à savoir que si nous ne le faisons pas, nous jouerions le rôle de nos antipodes ! Et puis ceci : « Les chasseurs sont levés en Arabie ». Quelle vie, quelle imagination ! Voyez-vous le bizarre chevalier qui nous sert sa plus forte infusion de thé vert et appelle cela un narcotique³ ! »

Coleridge n'admirait pas seulement en Browne le tour imprévu de l'esprit. Il aimait chez lui cet appétit de croyance qu'il ressentait pour son compte et où il trouvait comme une jouissance :

« Si je n'ai pas toute la foi de l'auteur de *Religio Medici*, j'y ai toute l'inclination : je trouve du plaisir à croire⁴ ».

1. *Ibid.*

2. Le texte de Browne porte « America ».

3. *Ibid.*, 198.

4. *The Literary Remains, Notes on Sir Thomas Browne's Religio Medici*,

Il ne comprenait pas qu'on discutât la rigueur philosophique des vues de Browne, où il ne voulait voir que l'intérêt dramatique :

« *Religio Medici*, c'est le portrait charmant d'un homme de bonne mine dans ses plus beaux habits. C'est en partie ce qu'il était toujours ; en partie ce qu'il n'était que dans ses moments les meilleurs. Jamais je n'ai lu de livre où j'aie trouvé plus de ressemblance avec ma propre nature : un esprit curieux et pourtant avide de croire — bref, celui d'un tendre visionnaire ¹ ! ».

Les *Literary Remains* contiennent encore des remarques sur *Garden of Cyrus* et *Vulgar Errors*. Ce sont des notes sans intérêt littéraire où Coleridge discute divers points de vue scientifiques de Browne. Ce qui prouve, soit dit en passant, qu'il attachait plus d'importance qu'il ne le semblerait au fond même de ses livres. Ses dernières remarques sur *Religio* ² sont inspirées du même esprit : au lieu de se laisser faire tout bonnement par le charme du livre et de jouir de ses gaucheries ou de ses naïvetés, on est étonné de le voir tomber plusieurs fois dans l'argumentation pédantesque qu'il reprochait à Digby ³.

vol. I, p. 241. Mais il pensait qu'en notre temps la foi de Browne n'eût pas tenu bon. « Had Sir Thomas Browne lived now-a-days, he would probably have been a very ingenious and bold infidel, in his real opinions, though the kindness of his nature would have kept him aloof from vulgar prating and obtrusive infidelity. » (*Ibid.*, p. 243, remarques sur la section 19 de *Religio*, où Browne cite quelques-uns des doutes qui ont importuné son esprit.)

1. *Ibid.*, p. 242. *Literary Remains* est, en France, un livre si peu commun que sans doute vaut-il mieux citer la fin de ce passage : « But then I should tell a different tale of my own heart ; for I would not only endeavour to tell the truth (which I doubt not Sir Thomas Browne has done) but likewise to tell the whole truth, which most assuredly he has not done. However it is a most delicious book. His own character was a fine mixture of humourist, genius, and pedant. A library was a living world to him, and every book a man, absolute flesh and blood ! And the gravity with which he records contradictory opinions is exquisite ».

2. *Notes on Sir Thomas Browne's Religio Medici made during a second perusal*, 1808 (*ibid.*, vol II, p. 398-404).

3. « Sir Kenelm Digby's observations however are those of a pedant. » (*Ibid.*, vol. I, p. 242.)

Ne restons pas sur cette impression. Revenons plutôt à la conclusion de son premier contact, où il marque de nouveau cette affinité spirituelle qu'il se sentait avec Browne et qui n'était pas une illusion, car, sans elle, jamais il n'eût jeté sur le papier des mots non préparés témoignant de la communion la plus intime et la plus chaude qui ait encore existé entre Browne et un de ses lecteurs :

« This book paints certain parts of my moral and intellectual being (the best parts, no doubt), better than any other book I ever met with ; — and the style is throughout delicious ¹ ».

II

Dès les premières lignes qu'Hazlitt a écrites sur Thomas Browne, il est manifeste qu'il a pour lui des sentiments tout contraires à ceux qu'éprouvait instinctivement Coleridge. Ses spéculations philosophiques l'agacent visiblement et cette antipathie pour le penseur l'empêche de s'abandonner au plaisir que lui procurerait l'écrivain. Au reste, il le connaît mal. Il l'a lu avec négligence et s'est diminué en écrivant sur lui des pages qu'on est bien forcé de trouver inintelligentes. Le moraliste chrétien qui tient tant de place dans l'œuvre de Browne lui est inconnu : Browne n'est qu'un rêveur qui « contemple les affaires sublunaires comme s'il avait choisi une des planètes comme poste d'observation ² ». Son scepticisme, si relatif et si nuancé, devient pour Hazlitt une grosse indifférence à toute question dogmatique : « Pour lui, toutes les religions se valent ³ ». Remarquant que certains l'ont préféré à Montaigne (sans doute pense-t-il à Coleridge), il déclare qu'il place, pour lui, les substantielles réflexions du Périgourdin très au-dessus des « vaines spéculations du médecin de Norwich ⁴. « D'ailleurs, que peut-on goûter en

1. *Ibid.*, p. 248.

2. *Lectures chiefly on the Dramatic Literature of the Age of Elizabeth*, 1820, p. 293.

3. « To him all religions are much the same. » (*Ibid.*, p. 294.)

4. *Ibid.*

Browne ? Il n'a guère que des côtés négatifs. N'a-t-il pas avoué lui-même qu'il ne pouvait rien haïr, pas même le Diable¹ ? La boutade de Browne sur l'amour l'impatiente fort ; mais il observe sur un ton de victoire bien comique que, du moins, de telles répugnances n'ont pas empêché ce misogyne de se marier deux fois ! L'intervention de Browne dans le procès des sorcières est stigmatisée par une formule qui voudrait être humoristique, mais qui ne peut faire sourire qu'aux dépens d'Hazlitt pris en flagrant délit, cette fois, d'ignorance psychologique :

« Il contribua à l'exécution de quelques vieilles femmes accusées de sorcellerie, afin, je suppose, de se tenir à un niveau suffisant d'absurdité et d'agréments d'un frisson d'horreur ses fantastiques rêveries² ».

L'admiration de Coleridge pour *Hydriotaphia* lui paraissait très inopportune et la description de ses sensations, des plus artificielles :

« On ne peut dire que Sir Thomas Browne soit « tout entier dans son sujet » si ce n'est parce qu'il est *complètement* en dehors. Il n'y a pas dans *Hydriotaphia* la moindre allusion à un « tibia ou à un crâne, ou à un morceau de cercueil moisi ou à une pierre tombale, à un fantôme, à un linceul, à un écho », et il n'est pas vrai qu'un clou d'argent ou un *anno domini* doré « soit la chose la plus gaie qu'on vous montrera ». Vous ne verrez rien de tel dans le texte. Et cela est impossible de par la nature du sujet ou de l'esprit de Sir Thomas Browne. Il a choisi le sujet d'*Urn-Burial* parce que c'était un sujet « sans intérêt comme sans vérité », tout à fait dénué de ce charme romantique et de ces aimables lieux communs poétiques dont Mr. Coleridge l'a orné, et parce qu'étant « sans forme et vide », il donnait libre carrière à son imagination trouble et exaltée. L'épigraphe de

1. *Ibid.*, p. 294-295 : « He even professes that he could never bring himself heartily to hate the Devil ».

2. « He was twice married, as if to show his disregard even for his own theory ; and he had a hand in the execution of some old women for witchcraft. I suppose to keep a decorum in absurdity, and to indulge an agreeable horror at his own fantastical reveries on the occasion. » (*Ibid.*, p. 295.)

cette composition pourrait être : De apparentibus et non existentibus eadem est ratio ». Il a créé ses propres matériaux ou, pour parler son langage : « Il a vu la nature dans les éléments de son chaos et a discerné ses notions favorites dans la grande obscurité du néant ¹ ! »

Qu'il y eût entre Browne et Hazlitt une incompatibilité naturelle, personne ne songerait à s'en indigner. Mais il faut regretter qu'un des plus clairvoyants et des plus intuitifs parmi les critiques anglais ait commis cette faute technique et morale de remplacer l'étude d'une œuvre et l'effort sympathique qu'il devait à l'auteur, par quelques boutades dont l'esprit, s'il y en avait, se retournerait cruellement contre lui.

III

Des velléités d'érudition et de métaphysique, une prédilection pour les voyages au paradis des songes, la passion de la musique et de l'emphase, tout portait de Quincey à faire de Thomas Browne un objet d'admiration et même un modèle ; et c'est dans un pastiche de sa manière qu'il en donne cet exubérant panégyrique :

« Milton [...] n'était pas destiné à remporter les dépouilles opimes de la rhétorique anglaise. Deux de ses contemporains, dont la carrière coïncide de très près avec la sienne sous le rapport de la chronologie, se sont mis en dehors de toute compétition, et dans cet amphithéâtre sont devenus les protagonistes. Ce sont Jeremy Taylor et Sir Thomas Browne qui, s'ils ne sont au tout premier rang des plus grands écrivains, sont sans aucun doute les plus riches, les plus éblouissants, et, pour le fond, les plus captivants de tous les rhétoriciens. En eux, pour la première fois, et peut-être (si l'on excepte quelques passages occasionnels de Jean-Paul Richter) en eux seuls, les forces contrastées de l'éloquence passionnée et de la rhétorique imaginative se trouvent réunies dans un délicieux équilibre : se rapprochant, s'éloi-

1. *Ibid.*, p. 306-307.

gnant ; s'attirant, se repoussant ; se mêlant, se séparant ; pourchassant ou pourchassées, ainsi que dans une fugue ; puis, de nouveau se confondant d'une manière exquise pour former un type mixte de composition plus varié et plus stimulant pour l'esprit que la pure éloquence, plus attrayant pour l'imagination que la simple rhétorique ¹ ».

Par ailleurs, le génie de Browne différait de celui de Taylor. De Quincey est surtout frappé chez Browne par la profondeur, la tranquillité, par une majesté miltonienne. En Taylor, il goûte l'ardeur, l'exubérance de vie, une luxuriance d'imagination shakespearienne ².

« Mais où trouver ailleurs que chez Browne une musique aussi miltonienne, des accords aussi harmonieux et solennels que ceux qu'il frappe dans cette première mesure d'un passage d'*Urn-Burial* : « Now since these bones have rested quietly in the grave under the drums and tramlings of threë conquests », etc ³. Quels accents mélodieux, comme ceux d'un prélude à quelque ardent requiem exhalé par les pompes de la terre et la sainteté du tombeau ! Quel *fluctus decumanus* de rhétorique ! Le temps compté non par générations et par siècles, mais par les vastes périodes des conquêtes et des dynasties ; par les cycles des pharaons et des Ptolémées, des Antiochus et des Arsacides ! Et ces vastes successions de temps distinguées et figurées par le tumulte que soulève leur inauguration : par le roulement des tambours et les piétinements passant sur la demeure des morts oubliés — les trépidations du temps et des mortels venant,

1. *Literary Theory and Criticism, Rhetoric*, 1897, p. 104.

2. *Ibid.*

3. De Quincey cite de mémoire, ajoute des mots ou les intervertit et laisse tomber un membre important de la période. Cf. *Hydriotaphia*, début du Chap. V. Ce passage est justement célèbre : « Puis, donc, que ces os morts ont déjà plus longtemps duré que les os vivants de Mathusalem et, sous trois pieds de terre, en de minces parois d'argile, ont vu la ruine des monuments puissants et magnifiques qui s'élevaient au-dessus d'eux et qu'ils ont reposé en paix sous les tambours et la marche pesante d'une triple conquête ; quel prince peut promettre à ses restes une pareille diuturnité et ne dirait pas volontiers :

« Sic ego componi versus in ossa velin » ?

Le temps qui envieillit la vétusté et qui sait tout mettre en poussière, a pourtant épargné ces monuments fragiles. »

à intervalles séculaires, troubler le repos éternel du tombeau ¹ ! »

Et comme exalté par le bruit de ses mots, enivré par l'excès de sa louange et de sa rhétorique, de Quincey termine sur un défi assez burlesque de trouver chez les Anciens un aussi noble morceau d'éloquence :

« Montre-nous, ô pédant, un pareil envol chez les orateurs de la Grèce et de Rome ! Ce n'est pas certes un οὐ μα τοὺς ἐν Μαραθῶνι τεθνηκοτας ou quelque autre air de bravoure qui pourra faire écho à ces accents sublimes ² ».

Est-ce lassitude ? Est-ce pudeur de s'être livré sans retenue à ce transport un peu histrionique ? Veut-il nous prouver qu'il n'est pas ébloui lui-même de ces fusées ? Toujours est-il que de Quincey laisse choir brusquement ce lyrisme et reprend, comme si de rien n'était, le ton de la conversation, pour déclarer, avec une modestie tardive, qu'il est bien inutile de faire l'éloge de Browne, Coleridge s'étant acquitté excellemment de ce travail ³.

De Quincey n'admirait pas moins l'esprit que la forme de Browne. Ou plutôt cet amoureux de la forme ne pouvait résister à un esprit dont le langage procédait si étroitement de sa philosophie esthétique. Comme Browne, il aimait la musique et seul, depuis l'origine des temps, Browne lui semblait en avoir parlé dans les termes voulus ⁴.

Son admiration, on vient de le voir, n'avait rien de platonique. Parmi les maîtres qu'il s'est donnés ¹, c'est à

1. *Ibid.*

2. *Ibid.* Ici encore, de Quincey, cite de mémoire : le passage de Démosthène auquel il semble faire allusion (*Discours de la Couronne*, LX). porte : « μὰ τοὺς Μαραθῶνι προκινδυνεύσαντας. »

3. *Ibid.* : « We will not, however, attempt a descent upon the merits of Sir Thomas Browne, after the admirable one by Coleridge ».

4. *Confessions of an English Opium-eater* part. II, p. 200, éd. *The World's Classics*.

5. Sur ses préférences, cf. *ibid.*, p. 52 : « Donne, Chillingworth, Sir Thomas Browne, Jeremy Taylor, Milton, South, Barrow, form a *pleiad*, a constellation of seven stars such as no literature can match in their own

Browne, sans doute, qu'il faut donner le premier rang. De Browne il a pris l'art de ces belles périodes flexibles qu'il mène, comme lui, d'une main sûre vers une chute moëlleuse¹. Il a sa manière aussi d'y mêler des mots étonnants et nombreux. Mais son érudition a comme un air de paco-tille et il lui manque cette naïveté, cette indicible *quaintness*, qui sont chez Browne le condiment et le contrepoids de la sublimité.

IV

Southey n'a écrit sur Browne que quelques lignes, mais le plaisir qu'il trouvait à le lire ne doit certainement pas se mesurer à la brièveté de son appréciation. Il s'en est fallu de peu qu'il ne nous donnât sur Browne une étude complète. Il avait, en effet, l'intention d'écrire un article sur lui pour la *Quarterly Review*. Il l'avait promis à Wilkin, l'éditeur de Browne, qui l'attendait avec impatience. L'article ne parut jamais. Southey n'en écrivit que le préambule. Il y rend hommage au beau travail de Wilkin dont l'édition est digne « d'un des plus délicieux auteurs de la langue anglaise ». Puis l'essai s'interrompt, après un résumé de la vie de Browne et une digression sur l'histoire de Norwich².

class ». Mais, comme le remarque Leslie Stephen : « Perhaps his affinity to Sir Thomas Browne is more obvious (than to Burke and Taylor) ». (*Hours in a Library*, p. 243.)

1. Cf. par exemple le passage souvent cité de *Our Lady of Sorrow* : « And her eyes if they were ever seen... », ou encore celui-ci dont la savante caresse est tout à fait brownienne : « Like God, whose servants they are... » (Cité par G. Saintsbury, *A Hist. of Engl. Prose Rhythm*, pp. 307, 315) — Même dans les *Confessions* dont le style est généralement plus simple, on trouverait facilement des morceaux rappelant le style de Browne, et pas toujours dans ce qu'il a de meilleur. Celui-ci, par exemple : « O just and righteous opium ! that to the chancery of dreams summonest, for the triumphs of despairing innocence, etc. » (p. 207). Ou encore : « Sometimes I ran perilously close into my perihelion ; sometimes I became frightened, and wheeled off into a vast cometary aphelion, where for six months « opium » was a word unknown » (p. 232).

2. Cf. l'extrait jusqu'alors inédit de son manuscrit, publié par Geofrey Keynes, ainsi que la correspondance échangée précédemment entre

Il n'y a pourtant aucun doute que Southey avait pour Browne une vraie prédilection. S'il avait eu, disait-il, à composer une bibliothèque réduite à douze volumes, l'in-folio de ses œuvres complètes eût figuré dans cette sélection. Voici le conseil qu'il donnait pour ses lectures à son ami Grosvenor C. Bedford :

« Mon cher Grosvenor,

« Vous pourrez trouver l'ensemble des œuvres de Sir Thomas Browne plus facilement peut-être qu'*Hydriotaphia* séparément. L'édition in-folio n'est ni rare ni chère¹, et c'est un livre qui vous plaira complètement. Si je devais me contenter d'une vingtaine de livres anglais, celui-ci, je crois, en ferait partie ; et même, probablement, si je n'en pouvais choisir que douze² ».

V

Charles Lamb n'a rien écrit sur Browne. Pourtant ne pas lui faire une place dans cette galerie des romantiques serait un oubli impardonnable. Lamb a fait plus que lire Browne, qu'aimer Browne, il s'en est inspiré, presque nourri, et il l'a fait aimer autour de lui³.

« Il était si familier avec les œuvres de Browne, remarque Alfred Ainger, que non seulement il le cite plus souvent que n'importe quel auteur, mais chaque fois qu'il est en présence du mystère de la vie et de la mort, son attitude mentale se modèle sur celle de Browne et son style se dilate et prend une teinte sombre. L'influence dominante subie par Lamb quand il est en humeur méditative, c'est celle de Browne. L'amour du paradoxe, le coloris que donne à son

Southey et Wilkin, dans *A Bibliography of Sir Thomas Browne*, Appendix IV, Wilkin, *Southey and Sir Thomas Browne*.

1. Cela s'écrivait en novembre 1828. Aujourd'hui, l'édition dont parle Southey (*Works*, 1686) se paierait, en bon état, une quinzaine de livres.

2. *Life and Correspondance*, vol. V, p. 332.

3. Cf. *Essays of Elia*, *The Two Races of Men*, le passage où il dit que c'est lui qui a fait connaître *Urn-Burial* à C[oleridge] et qu'il a été le premier des modernes à découvrir ses beautés. (Ed. *The Temple Library*, p. 46.)

style l'emploi de mots latins qui ne sont jamais tout à fait acclimatés, cela vient encore de la même source ¹ ».

Il est vrai que, par ailleurs, Lamb a raillé Browne, mais c'est, comme le remarque J. Derocquigny, une raillerie affectueuse, une verve sans âpreté qu'il exerce à ses dépens et qui témoignent simplement de la bonne humeur où le met son vieil auteur préféré ².

1. Introduction des *Essays of Elia*, éd. Macmillan, 1883. — Cf. G. Saintsbury, *A History of Elizabethan Literature*, 1907, p. 338 : « No Browne no Lamb may be pronounced in confidence ». Pour les citations, allusions, ou réminiscences relatives à Browne, cf. notamment, *Essays of Elia : Oxford in the Vacation*, p. 17 ; *The Two Races of Men* (outre le passage précédemment cité), p. 49 ; *The Old and the New Schoolmaster*, p. 95 ; *Imperfect Sympathies*, p. 110 ; *My Relations*, p. 132 ; *Mackery End, in Hertfordshire*, p. 143. (Ed. *The Temple Library*.)

2. Charles Lamb, *sa vie et ses œuvres*, p. 334.

CHAPITRE III

LA CRITIQUE MODERNE ¹ (1858-1927)

I. Joseph Milsand. — II. Leslie Stephen. — III. Walter Pater. — IV. Alexander Whyte. — V. Joseph Texte. — VI. Edmund Gosse. — VII. P. E. More. — VIII. Wilhelm Schonack. — IX. George Saintsbury. — X. Charles Whibley. — XI. Hugh Walker. — XII. Lafcadio Hearn. — XIII. Stuart Robertson. — XIV. Lytton Strachey. — XV. Basil Anderton. — XVI. Robert Sencourt. — XVII. William P. Dunn. — XVIII. Norton R. Tempest.

I

C'est à la langue française qu'il faut demander maintenant la première appréciation notable de l'œuvre et du génie de Browne. On la trouve dans une étude de Joseph Milsand, inspirée sans doute par l'édition des œuvres complètes de Browne publiée par Simon Wilkin ². Comme les autres critiques de langue française, cette étude sera analysée ailleurs en détail ³. Ici, on se contentera d'en marquer la physionomie générale et d'en résumer les conclusions.

Notons d'abord, à propos de Milsand, un renouveau de

1. On n'a retenu, pour matière du présent chapitre, que les critiques s'imposant par une certaine originalité de pensée, par l'abondance des points de vue ou la notoriété de l'auteur. Ont été, entre autres, volontairement omis : les comptes-rendus des nombreuses éditions de Browne, les préfaces de ces éditions les esquisses biographiques sans nouveauté, les notices des manuels de littérature, ainsi que les innombrables notes parues sur Browne dans *Notes and Queries*.

2. Thomas Browne, *Le médecin philosophe de Norwich*, *Revue des Deux-Mondes*, XXVII^e année, t. XIV, 1858, p. 646-685 ; t. XVI, p. 632-661. L'auteur indique qu'il a pris pour base de son travail l'édition de Wilkin de 1852 : *Bohn's Antiquarian Library*, 3 vols. Cette édition est un peu moins complète que celle de 1835-1836.

3. *A French Bibliography of Sir Thomas Browne*, sect. V.

la critique philosophique et psychologique de Browne. Coleridge et de Quincey, sans être indifférents aux idées métaphysiques de Browne, ne les discutent guère. Ils ne cherchent pas à concilier les tendances divergentes de son esprit : son goût d'exactitude scientifique et sa complaisance pour le merveilleux. Plutôt que de discuter les notions de Browne sur la magie, ils se laissent prendre au sortilège de ses phrases où le fond et la forme s'épousent si naturellement qu'il est vain de souhaiter l'une et de critiquer l'autre. A ce point de vue, la critique de Milsand marque un recul. Elle veut voir trop clair dans un esprit qu'il faut, pour en jouir, entendre divaguer dans une semi-somnolence. Elle examine ses opinions, regrette sa candeur, s'attache avec diligence à l'expliquer historiquement. Pour Milsand, Thomas Browne est en partie le reflet d'une époque : il résume une phase de transition marquée par un rationalisme croissant en contraste avec la luxuriance imaginative héritée du moyen âge ¹. Il n'est pas seulement un reflet : s'il réfléchit ces tendances de son temps, c'est qu'il leur offre un milieu parfaitement réfringent. Son goût de la critique et de la méditation est bien à lui (il est d'ailleurs de tous les âges), mais il a trouvé dans son siècle une atmosphère propre à son épanouissement.

Dans le style de Browne se retrouve cette double influence : c'est ce mélange d'imagination ardente incessamment bridée par un jugement robuste qui explique ces « transports » et ces

« crescendo de pensée qui terminent si fréquemment ses paragraphes et qui semblent des feux d'artifice qu'il fait partir dans sa joie d'avoir mené à fin le sujet qu'il considérait et qui l'empêchait de s'abandonner à son imagination ² ».

Contrairement à la majorité des critiques, c'est dans *Christian Morals* que Milsand trouve concentrés les mérites littéraires et spirituels de Browne ; c'est, dit-il, de ses livres :

1. 2^e art., p. 633.

2. *Ibid.*, p. 654.

« assurément celui où il montre sa supériorité la plus constante et la plus incontestable. Jamais son style n'a été plus inspiré que dans ces pages, jamais son imagination et sa mémoire n'ont été si empressées à mettre tous leurs trésors au service de ses pensées ¹ ».

Quelles analogies avec notre temps valent à Browne ce regain de faveur ? C'est que nous retrouvons en lui le double courant qui nous entraîne vers l'intellectualisme scientifique et nous porte en même temps à le dépasser par recours (ou abandon) à la connaissance intuitive ². La place de Thomas Browne dans notre bibliothèque n'est pas pour autant parmi les philosophes, mais sur le rayon des « auteurs charmants ». Nous pouvons, dans le détail, n'être pas de son avis ; dans l'ensemble, il nous plaît toujours. Nous oublions l'agacement et l'ennui qu'il nous a parfois causés :

« Ses manières de voir ne s'accordaient pas avec les nôtres, sa manière d'être devient pour nous tout aimable. Tel est le genre d'attrait que possède Browne : il inspire l'affection ³. »

Milsand, malgré le soin qu'il a pris de repérer le plus d'aspects possibles du génie de Browne, ne prétend pas en avoir trouvé la formule :

« Il y a en lui du caméléon, remarque-t-il, il change complètement d'aspect suivant le point de vue sous lequel on le regarde ⁴ ».

Il faut bien qu'il y ait du vrai dans cette réflexion, puisque c'est par un trait qu'il n'a même pas soupçonné, lui Milsand, que la physionomie de Browne s'affirme d'abord au regard d'un autre critique : Leslie Stephen.

II

Pour Leslie Stephen, Browne est avant tout un fantaisiste. C'est l'humour qui est le fond et la clé de son esprit. Browne

1. *Ibid.*, p. 655.

2. 2^e art., *in fine*.

3. 1^{er} art., p. 649.

4. *Ibid.*

« est le dernier des hommes à croire sur parole. Il est humoriste jusqu'aux moëllles ¹ ». Telle est la formule devant laquelle vont s'éclaircir les énigmes, se résoudre les contradictions, s'évanouir les paradoxes dont se hérissait l'œuvre de Browne pour le lecteur qui s'obstinait à le prendre au sérieux. Humoriste, Browne, quand il nous dit qu'il jouit ici-bas de tout le bonheur dont homme soit capable, et prétend s'être mis hors de portée des catastrophes ² ; humoriste, quand il excepte le démon de son indulgence universelle ;

« En réalité, sa haine pour ce personnage est si loin d'être implacable que personne ne se serait associé de meilleur cœur que lui à la prière du pasteur écossais en faveur du « *puir de'il* » ³ ».

Humoriste encore, et non pas vaniteux, quand il nous dit trop de bien de lui-même ⁴.

Formule précieuse, on le voit, et d'une admirable souplesse, qui permet à Leslie Stephen de se construire un Browne sans obscurité ni conflits. Il lui suffit de prendre *cum grano salis* tout ce qui ferait un Browne trop sévère, austère, bizarre, contradictoire, compliqué, difficile à comprendre, et de recevoir comme un aveu direct et spontané les paroles qui conviennent au personnage de sa prédilection ⁵.

Le Browne de Leslie Stephen est exclusivement l'auteur de *Religio Medici*, et plus exactement encore de quelques passages de *Religio Medici*. Sa théologie est des plus conciliantes :

« Il regarde toute opinion moins comme un philosophe que comme un poète. Il ne demande pas si un dogme est vrai, mais s'il est amusant ou cocasse ⁶ ».

1. *Hours in a Library*, vol. I, p. 269 : « [...] he, of all men, is the last to be taken too literally at his word. He is a humorist to the core [...] » (La 1^{re} édition de l'ouvrage est de 1876. Nous renvoyons ici à l'édition de 1892.)

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 270.

4. *Ibid.*, p. 288.

5. *Ibid.*, p. 270.

6. *Ibid.* : « He regards all opinions less as a philosopher than as a

Son esprit répugne si fort à la contrainte qu' « il ne peut accepter sans réserve aucun dogme », mais d'autre part, il est si libéral qu' « aucun dogme ne lui répugne ¹ ».

Si d'avoir limité aussi étroitement son attention à quelques fragments de l'œuvre de Browne n'a pas permis à Leslie Stephen d'en apercevoir la complexité, les nuances et l'unité finale, son instinct d'artiste l'a dispensé d'un commerce prolongé avec l'écrivain pour reconnaître en lui un charme aussi prenant qu'il est éluusif : son style est exquis, mais il faut renoncer à l'analyser : « Like other spells [...], it is incommunicable ² ».

III

Jusqu'à Dryden et Locke, remarque Walter Pater, la prose anglaise avait eu ce laisser-aller qu'on trouve dans les paroles qu'un homme se dit à soi-même ³. Thomas Browne est un représentant de cette littérature capricieuse où le manque de discipline se compense par le charme d'une parfaite sincérité et l'expression spontanée des bizarreries individuelles ⁴.

Browne a un style inégal : à la fois disert, solennel et précieux, il nous montre combien l'écrivain de la libre école qu'il représente avait besoin d'une technique. Pourtant il ne faut pas le souhaiter autrement. Cette absence de contrainte en face d'un public qui est, à la lettre, l' « ami lecteur », a une grâce qu'on chercherait en vain dans une littérature plus surveillée ⁵.

Pater ne jouit pas avec un parfait abandon de la musique brownienne. Il est trop sensible pour n'en pas saisir le charme, trop intelligent pour n'en pas mesurer le prix ;

poet. He asks not whether a dogma is true, but whether it is amusing or quaint ». (P. 283.)

1. *Ibid.*, p. 296 : He cannot adopt any dogma unreservedly, but neither does any dogma repel him ».

2. *Ibid.*, p. 292.

3. *Sir Thomas Browne*, *Macmillan's Magazine*, vol. LIV, 1886, p. 5.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*, p. 6.

mais il est trop amoureux de règle, de clarté, de bon sens et de santé grecque, pour se livrer sans remords aux délices de ce romantisme gothicisant. Il y a en Browne une supèrfluité, un hasard et un clair-obscur à quoi il ne peut, physiquement, se résigner. *Pseudodoxia* que G. Saintsbury dira « un des plus charmants livres qui existent ou qui se puissent concevoir ¹ », paraît à Pater une œuvre assez revêche et d'un style qui le fait soupirer après la fêrule de Johnson ².

Les deux chefs-d'œuvre de Browne sont, pour Pater, *Hydriotaphia* et *Letter to a Friend* ³. Cet essai sur la mort d'un ami où un fond d'émotion intime, contenue, mais chaleureuse, se glace soudain si curieusement et parfois si péniblement de digressions érudites ou médicales, est, pour Pater, « un morceau littéraire unique » ; il n'en trouve, dit-il, l'équivalent que « dans la délicate sculpture funéraire des primitifs toscans ou dans certains dessins de William Blake ⁴ ».

Dans *Hydriotaphia*, Browne a répandu une atmosphère inanalysable où les mots ordinaires prennent des « significations plus fortes et plus profondes ⁵ ». Son éloquence, bien qu'elle use d'un instrument bizarre et difficile, est délicateuse. Et ce livre, dans son étrangeté, ce livre qui n'avait d'autre ambition que d'être un traité sur les pratiques funéraires des Anciens, est en fait un poème, une grande œuvre, qui mérite d'être appelée classique pour avoir réalisé dans sa plénitude un type littéraire nouveau ⁶.

Browne est d'abord un styliste. Il ne faut pas pourtant que son style nous fasse oublier tout à fait la pensée qu'il veut servir. Cette pensée, elle est chez Browne, avant tout, reli-

1. *A Short Hist. of Engl. Lit.*, éd. 1919, p. 450.

2. *Op. cit.*, p. 12.

3. Pater regardait *Letter* comme : « a kind of prelude, which keeps the keynote to the *Urn-Lurial* » (p. 15). En fait, *Letter* a été composé une quinzaine d'années après la publication d'*Hydriotaphia* (Cf. *supra*, 1^{re} partie, ch. VII, § VII).

4. *Op. cit.*, p. 15.

5. *Ibid.*, p. 16.

6. *Ibid.*

gieuse : « C'est la religion qui l'occupe du commencement à la fin ». Son sujet favori et principal, c'est l'immortalité de l'âme. La tendance essentielle de son intelligence, c'est d'être accueillante au surnaturel.

Ajoutons que « sa religion lui fut, pour ainsi parler, tout profit » : c'est dans la foi qu'il trouve la sérénité d'esprit indispensable à sa tâche littéraire ¹.

IV

Alexander Whyte a fait de Browne un panégyrique intemérant. Son manque de réserve et de nuance occupe, dans l'admiration, une position à peu près symétrique à la partialité grincheuse de Hazlitt. Browne est à la fois l'écrivain le plus grand et l'âme la plus édifiante que l'Angleterre ait donnés au monde. On l'a comparé à Montaigne. Quelle calomnie !

« Appeler Browne sceptique, comme il a été de mode parmi ses admirateurs purement littéraires, et aller répétant, jusqu'à ce que tout le monde le croie, qu'il est le Montaigne anglais, c'est un véritable abus de langage. Sauf pour un cercle restreint et silencieux d'écrivains et de lecteurs, ce jugement est tout à fait trompeur et essentiellement faux ² ».

Pour A. Whyte, Browne n'est pas seulement, comme pour tout lecteur impartial et attentif, un esprit sincèrement, solidement religieux, il le voit planant sur la littérature anglaise comme un symbole de religion, de piété, de sainteté :

« Jamais auteur ne mit à une plume anglaise main plus pure, plus humble, plus pieuse et désintéressée que Sir Thomas Browne. Et si jamais dans ses jeunes années, il eut quelques doutes sur la religion naturelle et révélée, il nous dit qu'il en avait triomphé à deux genoux ³. »

Chose remarquable, le meilleur de son œuvre n'est pas, au jugement de ce critique, *Christian Morals* — le fruit le plus

1. *Ibid.*, p. 17.

2. *Sir Thomas Browne, etc.*, 1898, p. 42.

3. *Ibid.*, p. 42-43.

orthodoxe pourtant, et le plus fervent de sa maturité chrétienne. — mais bien *Religio Medici*¹. Quant au traité des *Erreurs populaires*, c'est un livre « rempli des principes philosophiques les plus profonds, exprimés dans l'anglais le plus majestueux² ». Alexander Whyte croit trouver dans *The Grammar of Assent* un exemple de l'influence de ce livre « puissant, original et suggestif³ ».

V

L'année même où paraissait l'ouvrage dont on vient d'esquisser les tendances, un critique français commettait le péché signalé et flétri par le Révérend Alexander Whyte. Pour Joseph Texte, en effet, sans être vraiment un disciple de Montaigne, Thomas Browne doit être classé parmi ceux qui lui ont emprunté

« soit la tournure de son imagination, soit l'éternelle curiosité de son esprit, soit simplement l'allure de son style, qui est encore une des formes de sa pensée⁴ ».

Browne est un des premiers humoristes anglais. C'est aussi un sceptique doublé d'un mystique⁵. Pour les idées, il est égaré dans son siècle. Il a traversé la période tragique que l'on sait sans en sentir la gravité, enfermé dans son cabinet d'antiquaire⁶.

1. *Ibid.*, p. II.

2. *Ibid.*, p. 31 : « The book of Pseudodoxia is full of the profoundest philosophical principles set forth in the stateliest English ».

3. *Ibid.*, p. 31-32 : « *The Grammar of Assent* also would seem to have had some of its deepest roots in the same powerful, original and suggestive book ». — Le rapprochement est curieux, inattendu, et il est dommage que l'auteur n'ait pas pris la peine de le justifier par quelque exemple. La lecture du traité de Newman ne permet pas d'apercevoir entre les deux esprits d'autre similitude qu'une commune tendance à défendre le surnaturel...

4. *Etudes de littérature européenne*, Paris, 1898 : *La descendance de Montaigne* : Sir Thomas Browne, p. 53. Sur la dette de Browne envers Montaigne, voir notre *French Bibliography of Sir Thomas Browne*, sect. II.

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*, p. 61.

Savant amateur « dans le sens le plus moderne et le plus défavorable du mot ¹ », Browne s'est surtout attaché à discuter des absurdités « qu'un Newton eût dédaigné de réfuter ² ». Son traité des *Erreurs vulgaires*, « qui fait horreur aux savants », peut néanmoins trouver grâce aux yeux des moralistes, car Browne y a mis « infiniment d'humeur et de gaieté toute rabelaisienne ³ ». C'est l'œuvre non d'un homme de science, mais d'un érudit épris d'histoires curieuses et qui, « pour s'égayer des absurdités de l'homme a puisé à pleines mains dans Pantagruel ou dans les Essais ⁴ ».

Impropre à la science, Browne était au contraire admirablement préparé à nous donner cette sorte d'autobiographie morale : *Religio Medici*, où l'influence de Montaigne « est visible à chaque page ⁵ ». Le scepticisme qu'il y montre procède de Montaigne et annonce celui de Bayle ⁶.

Cet humour n'est pas incessant. Il se tait devant le mystère de la mort ⁷, dont Browne, qui est aussi un mélancolique, a su parler si bien. Mais sa mélancolie ne le mène pas au pessimisme irrémédiable, car, en lui, ce n'est pas le sceptique qui a le dernier mot, c'est le croyant ⁸.

VI

Par un contraste auquel nous sommes déjà habitués, l'impression toute contraire va se dégager du livre ingénieux, partial et brillant consacré à Browne par Edmund Gosse ⁹.

Celui-ci a une tendance irrésistible à se complaire dans un Browne frondeur, et l'avoue avec ingénuité. Il « reçoit avec

1. *Ibid.*, p. 65.

2. *Ibid.*, p. 67.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, p. 69.

5. *Ibid.*, p. 70.

6. *Ibid.*, p. 75.

7. *Ibid.*, p. 84.

8. *Ibid.*, p. 92.

9. *Sir Thomas Browne*. 1905

regret », dit-il, cette confession que nous fait Browne dans *Religio*, d'avoir « progressivement conquis sa philosophie à deux genoux ¹ ».

Cette préférence instinctive pour un personnage de son crû entraîne le critique à des erreurs manifestes. Pour commencer, elle lui retire toute prudence dans l'interprétation des différences de texte entre l'édition frauduleuse et l'édition autorisée de *Religio*. Que le texte de celle-ci marque une pensée plus orthodoxe que le précédent, il n'aura aucun doute que le premier ne soit le bon, n'exprime la pensée vraie et spontanée de Browne, tandis que le second est un texte amendé par la circonspection d'un Browne qui s'embourgeoise. Ainsi, n'est-il pas curieux, remarque E. Gosse, que Browne, en 1643, nous assure être indemne d'opinions hérétiques, alors que le texte frauduleux contient justement un aveu tout contraire ² ?

Religio Medici n'est pas, comme beaucoup le pensent, un simple recueil de paradoxes mis pour notre étonnement et notre joie dans un aimable langage. Ce livre a un enseignement. Dans cette « plaine souriante », l'observateur distrait n'aperçoit scintiller qu'une rivière de propos variés semblant couler à l'aventure. Illusion. Ce cours d'eau n'est pas si fri-

1. « He tells us, and we receive the confession with regret, that he gradually conquered his philosophy on his knees. » (*Ibid.*, p. 21.)

2. *Ibid.*, p. 21 : « It is a very curious fact that whereas in the present text, he declares that (in 1643) he had « no taint or tincture » of heresy, schism, or error, the manuscripts and the unauthorized texts represent him (in 1635) as confessing precisely the reverse, namely that he is conscious of such a taint or tincture. »

Un examen plus attentif du texte eût montré à E. Gosse qu'il n'y avait rien là de « curieux ». Browne, affirmant son orthodoxie anglicane, déclare qu'il se laisse entraîner « par la grande roue de l'Eglise », sans « se réserver de pôles personnels ou de mouvement à part venant de l'épicycle de son propre cerveau ». « By this means », conclut-il, « I leave no gap for heresies, schisms or errors, of which at present I hope I shall not injure truth to say I have no taint or tincture ». (*Rel. Med.*, I, 6.) Or le texte de l'édition frauduleuse et de trois manuscrits (copies) porte : « I hope I shall injure truth, etc ». Tout indique que le second texte est correct et que la retouche a été prescrite non par l'orthodoxie mais par le bon sens. (Cf. *infra*, Appendice, I, 2.)

vole qu'il en a l'air : malgré ses méandres et malgré sa lenteur, il a un but très défini et s'y porte délibérément ¹.

Quel est donc le terme de cette promenade dont un rusé batifolage nous masquait le plan et le sérieux ? Celui-ci :

« Après une lecture attentive, nous voyons que le but de *Religio Medici* est de défendre l'attitude d'esprit d'un homme à la fois scientifique et religieux. Le sujet du traité, c'est la religion telle qu'elle apparaît — on dirait presque : réflexion faite — à une intelligence qui, depuis longtemps, s'occupe exclusivement de science expérimentale et revient à la religion avec ses nouvelles habitudes d'esprit ² ».

Ici, il est impossible de dissimuler que le familier de Browne est voué au désappointement devant une révélation aussi contradictoire à ce qu'il a voulu nous livrer de lui-même. Car en admettant qu'il y ait dans *Religio* ce dessein général et constant, du moins ne saurait-il être celui qu'on nous dit, Browne ne s'étant jamais proposé, même incidemment, de faire entre son credo religieux et sa foi scientifique une conciliation qui lui paraissait tout acquise...

« L'esprit de notre médecin, poursuit E. Gosse, une fois muni de connaissances scientifiques, reviendra à l'examen du surnaturel, mais dans une disposition bien différente ! Il sait que sa foi a passé par une terrible épreuve : « mes études de jeunesse ont été souillées, avoue-t-il, par des hérésies et des erreurs ³ ».

Bien que notre but soit d'exposer, plutôt que de discuter, les explications qu'on a données de la pensée de Browne, il semble difficile ne pas ouvrir ici une nouvelle parenthèse pour indiquer brièvement l'erreur du critique. Les hérésies dont nous parle Browne, nous les connaissons : c'étaient le *mortalisme* (mort temporaire de l'âme) ; la non-éternité des peines ; la prière pour les morts ⁴. Croyances

1. *Ibid.*, p. 25.

2. *Ibid.*, p. 25-26.

3. *Ibid.*, p. 26.

4. *Rel. Med.*, I, 7. Cf. *supra*, 2^e partie, ch. I, § I.

bien étrangères aux enseignements de l'histoire naturelle ou de la biologie et que ne pouvaient aucunement suggérer les cours d'anatomie à l'amphithéâtre de Padoue¹.

La vérité, c'est qu'E. Gosse interprète Browne avec un esprit moderne qui nuit beaucoup à sa compréhension. Plus ou moins sceptique lui-même, il n'a pu imaginer un Browne dont le scepticisme ne fût pas la réalité psychologique foncière. D'où chez lui une tendance à majorer les déclarations de Browne qui souffrent une telle interprétation. Plutôt que d'admettre un Browne soumis sincèrement à l'anglicanisme, il préfère lui prêter des intentions tortueuses qui jurent avec son caractère : « Nous découvrons de la ruse sous son apparente innocence² ».

D'ailleurs, pourquoi aurait-il composé « un long traité uniquement pour nous assurer qu'il est d'accord avec l'Eglise d'Angleterre³ » ?

Le bavardage de Browne n'a pas la spontanéité qu'on croirait. Cette manière volubile qu'il a de parler de choses et d'autres, c'est, n'en doutons pas, une tactique, pour glisser dans l'oreille du lecteur averti les seules phrases qui comptent de son message véritable⁴. Car, il ne faut pas s'y tromper, il y a dans cet apparent badinage des apartés « de la

1. E. Gosse, *op. cit.* : « Religion, urges the sceptic, is all very well for the childish, for the inexperienced, for the ignorant. But how does it affect you, the instructed, the illuminated, you who come, learned far above your fellows, from discussion over the sources of life and the causes of death in the anatomical theatre of Padua ? » (P. 26.)

2. *Ibid.*, p. 28 : « We presently detect a cunning in his apparent innocence ». Cf. p. 25 : « The mind of its author had curious mixture of directness and tortuousness which disguises from all but the careful reader the singleness of his aim ».

3. *Ibid.*, p. 28 : « It would not have been worth while for him to compose a long treatise merely to assert that he is in accordance with the Church of England ». — Assurément ! Aussi bien Browne n'a-t-il pas écrit un « traité », mais un essai, léger de poids et souvent léger de ton, et n'a-t-il pas prétendu y poursuivre de bout en bout un dessein préconçu.

4. *Ibid.*, p. 28 : « He makes his confession, as we have seen, rather glibly, in order that under the shelter of it he may insinuate some more subtle reservations ».

plus formidable importance ¹ ». Il n'est que de savoir les entendre :

« Au moment où nous nous demandons où les résultats d'une culture scientifique expérimentale vont se faire sentir, et ce qui va différencier ce docile et assez quelconque fidèle des autres pieuses âmes de sa paroisse, une voix murmure : « En philosophie, où la vérité semble avoir double aspect, personne n'est plus paradoxal que moi ; mais en théologie, j'aime garder la route commune ² ».

Et voilà la clé de la pensée de Browne, le secret de son compromis pour vivre en paix avec sa foi et sa raison :

« Théologie et science dans des compartiments étanches, tel est l'idéal religieux du médecin, tel est le système qui va lui permettre d'obéir à l'Eglise tout en restant le monarque absolu de son intelligence ³ »,

Ce que le chrétien croit dans la Bible, le médecin se réserve le droit d'en douter, ou d'interpréter le texte comme il lui plaît et de chercher refuge au « fond de son imagination solitaire ⁴ ».

Grâce à sa formation scientifique, « laquelle lui donne le courage et la sagesse de résoudre tous les problèmes en dehors des formules et des doctrines ⁵, » Browne a décidé de trancher en toute indépendance les difficultés religieuses qu'il rencontre. D'ailleurs, Browne nous le dit lui-même :

« Je remarque que notre raison à chacun est notre meilleur Œdipe, habile à relâcher les liens par où les subtilités de l'erreur avaient enchaîné notre jugement au temps qu'il était plus flexible et plus tendre ⁶ ».

1. *Ibid.*, p. 29 : « This leads him to a statement, dropped almost as an aside, which is of the most tremendous importance ».

2. *Ibid.*, p. 29.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, p. 31. A noter que l'expression de Browne « In my solitary and retired imagination » (*Rel. Med.*, I, 11) se rapporte à un tout autre ordre d'idée. C'est là, dit-il : « Dans la retraite solitaire de mon imagination que je me rappelle que je ne suis pas seul, et que je contemple avec Ses attributs Celui qui ne me quitte jamais... »

5. *Ibid.*, p. 30.

6. *Ibid.*, p. 30. Le passage se trouve dans *Rel. Med.*, I, 6.

« L'attitude de notre médecin, observe E. Gosse, est si intéressante qu'on souhaiterait la lui voir conserver¹ ». Or, il est naturel qu'une position imposée aussi arbitrairement à Browne, et contre toutes les lois de son équilibre personnel, ne puisse être conservée longtemps, fut-ce au prix des sollicitations de textes les plus hardies ou les plus adroites². Une fiction masquera la défaite : Browne

« voit le danger qu'il court dans un âge fanatique, et il donne au courant de sa pensée une de ces brusques inflexions par où il aime à nous désorienter. A peine vient-il d'affirmer le droit de chacun à prendre son propre esprit pour guide, qu'il se met à bavarder sur les hérésies et semble abandonner tous ses gains³. »

En somme, le Browne de *Religio*, tel que le montre E. Gosse, se ramène, dans ses traits essentiels, à un sceptique assez cauteleux, que personne auparavant n'avait soupçonné.

La fantaisie avec laquelle le critique compose cette première silhouette ne doit pas nous rebuter de poursuivre l'analyse de son travail. Les erreurs ou les parti-pris que nous y rencontrerons encore sont généralement si subtils ou si ingénieux que s'ils excitent la contradiction, ils n'inspirent jamais le dédain.

1. *Ibid.*

2. Il n'y a pas moyen d'appeler autrement l'usage qui est fait des citations dans l'ouvrage ici analysé, et dont l'analyse est impossible sans un commentaire critique. On vient de voir plus haut (p. 327, n. 4), que si Browne se retirait dans la solitude de son imagination, ce n'était pas pour échapper aux interprétations trop littérales de l'Écriture, mais pour méditer en paix sur la majesté divine. De même quand il nous conseille d'être notre propre Œdipe par l'usage libre de notre raison, Browne ne nous donne pas un moyen de nous affranchir des contraintes de la foi, mais bien de résoudre nos doutes, lesquels sont justement ces liens où s'empêtre un entendement encore peu exercé : « If therefore there rise any doubts in my way, I do forget them, till my better settled judgment, and more manly reason be able to resolve them, for I perceive every mans own reason is his best *Œdipus*, and will upon a reasonable truce, find a way to loose those bonds wherewith the subtleties of error have enchain'd our more flexible and tender judgements ». (*Rel. Med.*, I, 6.) De remettre en place ces textes non seulement leur enlève leur fumet subversif, mais les transforme en pieuses réflexions !

3. *Ibid.*, p. 31.

On s'est demandé ici de quelle nature était le pessimisme de Browne ¹. La question ne se pose pas pour Gosse : Browne lui fait l'effet d'un optimiste né :

« Nous sommes loin d'avoir fait connaissance avec Browne si nous n'avons pas encore découvert que c'était un optimiste, un homme pour qui la Providence a peint l'univers couleur de rose ² ».

Cette pente naturelle se révélerait notamment par le fait qu'il réservait peu de place dans ses méditations à l'idée de l'enfer :

« A un tempérament comme le sien, l'enfer ne pouvait causer d'alarmes, parce qu'il ne savait pas concentrer son attention. La vie, avec ses doux plaisirs et ses émotions variées, lui semblait délicieuse, et tout ce qu'il lui était possible d'entrevoir à l'autre bout de l'existence, bien loin et fermant la perspective, c'était une vision du ciel, toute pareille à cette vie, mais seulement plus brillamment illuminée ³ ».

L'idée d'ensemble que doit nous laisser *Religio Medici* est celle d'une œuvre évasive et paradoxale, où l'auteur a discuté des questions semi-théologiques dont beaucoup n'avaient pour lui qu'un intérêt médiocre. Ce livre :

« dans sa lumière vaporeuse et dorée, pareil à une prairie qu'inonde la lumière oblique du couchant, nous suggère que l'auteur aimait vraiment le paradoxe pour lui-même et que ses extraordinaires gambades, à la fois solennelles et capri-

1. Cf. *supra*, 2^e partie, ch. III, § VIII.

2. *Ibid.*, p. 44.

3. *Ibid.*, p. 44. — Est-il besoin de dire que la théologie de Browne n'avait rien de la simplicité un peu niaise qu'on lui suppose. Prêter à Browne, si résolument abstrait dans toutes ses rêveries sur l'au-delà, l'idéal d'un monde futur reproduisant, avec plus de coloris, les lignes générales de celui-ci, est une déformation gratuite et grossière de sa pensée et de toute sa personne morale et intellectuelle. Quoiqu'il en soit, comme la présente analyse, accompagnée du commentaire critique qu'elle appelle si souvent, perdrait toute proportion avec cet exposé, on se bornera dès maintenant, ayant mis le lecteur en garde contre les vues violemment subjectives d'Edmund Gosse, à rapporter purement et simplement ses opinions.

cieuses, ont pour but de satisfaire son humeur joviale et d'éblouir le lecteur naïf¹ ».

C'est dans *Religio* que la beauté singulière du style de Browne est le plus apparente. En maint passage, Browne semble perdre contact avec sa propre pensée, ce n'est plus elle qui le guide : l'ivresse de la forme le jette dans un délicieux délire, « son style saisi d'un transport extatique titube² ».

Mais ce n'est pas seulement par le style que *Religio* a charmé plusieurs générations de lecteurs, et dans chaque génération des individualités toutes différentes, c'est par l'atmosphère de sympathie et d'aimable confiance qu'on y respire :

« Chacun reconnaît ou croit reconnaître sa nature morale et intellectuelle dans les affectueux épanchements de Browne, et l'écrivain a tant d'aménité qu'on oublie facilement qu'il peut différer de nous par des côtés non moins importants dans l'ensemble de son caractère³ ».

Dans son traité des *Erreurs vulgaires*, Browne s'est montré naturaliste plutôt que philosophe, comme dans *Religio* nous l'avions trouvé plus artiste que théologien⁴. Une critique vétilleuse pourrait objecter à ce réfuteur d'erreurs qu'il n'en est pas lui-même exempt. Si l'on voulait être sévère pour Browne, on remarquerait son faible pour la thaumaturgie, sa tentation de s'égarer dans les sentiers d'une science chimérique ; on lui reprocherait « de se mêler de nécromancie, de sorcellerie et d'alchimie⁵ ». Mais ce sont là des tares où la postérité n'aime guère insister et qui ne doivent pas faire oublier ses mérites réels : si *Pseudodoxia* n'a pas fait faire à la science un bond prodigieux, elle lui a fait gravir un échelon vers le vrai, et Browne a eu le mérite d'affirmer son mé-

1. *Ibid.*, p. 46.

2. *Ibid.*, p. 49 : « Like some Italian of the Renaissance, born two hundred years earlier, Browne seems intoxicated with the newborn sense of loveliness, and his style totters with ecstasy ».

3. *Ibid.*, p. 49-50.

4. *Ibid.*, p. 73.

5. *Ibid.*

pris pour toute autre autorité que l'expérience et l'observation ¹.

Buckle, dans son *History of Civilisation* (1857), croit trouver dans une comparaison de *Religio* et de *Pseudodoxia* la preuve et le symbole de la marche de l'esprit humain vers une conception rationnelle du monde. Dans *Religio*, Browne est encore embourbé dans une crédulité toute médiévale ; dans *Pseudodoxia*, il a pris à l'égard de la science et de la religion un ton « en contraste avec l'ancien esprit théologique ».

Gosse estime que cette construction ne tient pas. Buckle avait lu superficiellement les œuvres de Browne dont les « méthodes sinueuses » sont des plus décevantes. Et,

« en citant un passage de l'un quelconque de ses livres sans référence au contexte, il serait aisé de faire de Browne un athée, un fanatique, un âpre chercheur de vérité ou un superstitieux ignorant ² » .

En fait :

« Dans chacun de ses ouvrages, Browne se montre le même : un homme pieux qui refuse de laisser obscurcir sa foi par d'inutiles excès de crédulité servile ; qui sentait jusqu'en ses fibres les plus intimes le mystère et la sublimité de la vie, mais ne voulait pas, en les contemplant, perdre la maîtrise de lui-même ³. »

Religio est un livre « exquis dans sa grâce pleine d'aisance » ; *Pseudodoxia* montre des passages pittoresques parmi beaucoup de fatras ; avec *Urn-Burial*, nous avons « un exercice d'imagination aussi hardi que *Lycidas* et presque aussi réussi ⁴ ».

Urn-Burial est le joyau de la prose flamboyante anglaise :

« Les phrases chargées de gemmes se déroulent avec majesté, donnant une impression de pompe et de splendeur

1. *Ibid.*, p. 74.

2. *Ibid.*, p. 99.

3. *Ibid.*, p. 99-100.

4. *Ibid.*, p. 110.

extraordinaires, alourdies, et comme ployant sous le poids de leur harnachement et de leurs parures ¹. »

Et cette « musique spacieuse » qu'on y entend s'enfle encore au chapitre cinquième où « sans aucun doute, le génie de Thomas Browne se révèle dans toute sa splendeur ² ».

Dans cette rhapsodie étrange perce cette fois « le scepticisme radical » que l'on désavouait dans *Religio* et dans *Pseudodoxia* ³. Le traité se clôt bien, il est vrai, sur un hommage à la religion chrétienne, mais cet épilogue a quelque chose de postiche. On dirait que Browne se rappelle tout à coup,

« comme si la cloche de l'église l'avait interrompu dans son travail, qu'il n'est pas un prêtre de l'antique Syrie, mais un respectable médecin établi dans la ville chrétienne de Norwich ⁴ ».

The Garden of Cyrus, bien qu'il soit, d'après les normes littéraires « un livre foncièrement mauvais », contient, néanmoins, « quelques-uns des plus charmants paragraphes écrits par une plume anglaise au cours du XVII^e siècle ⁵ ». On retrouve ce style étincelant dans *Letter to a Friend* :

« Traité que certains des plus judicieux admirateurs de Browne n'ont pas hésité à mettre au tout premier rang parmi ses œuvres ⁶ ».

Dans *Christian Morals*, l'attrayante atmosphère d'autobiographie de *Religio* a tout à fait disparu : plus de confidences personnelles. C'est un recueil de maximes morales où l'au-

1. *Ibid.*, p. 112.

2. *Ibid.*, p. 118. Il est piquant et instructif de rapprocher cette appréciation de celle que porte sur le même ouvrage William Hazlitt. Cf. *supra*, 4^e partie, ch. II, § II.

3. *Ibid.*, p. 110.

4. *Ibid.* — Rappelons que c'est dans le dernier paragraphe d'*Urn-Burial* que se trouve le curieux passage de Browne sur la contemplation mystique : « And if any have been so happy as truly understand Christian annihilation », etc... Cf. *supra*, 2^e partie, ch. III, § VII, *in fine*.

5. *Ibid.*, p. 128.

6. *Ibid.*, p. 169. Cf. *supra*, § III, l'opinion de Walter Pater.

teur parle à la manière d'un oracle sybillin, avec une élégance de langage excessive. C'est un sermon qu'il est permis d'admirer sans enthousiasme ¹.

Ce n'est pas par le fond que l'œuvre de Browne a résisté au temps : nous n'allons demander à ses livres aucune information médicale, archéologique ou morale. C'est son style qui nous attire et nous retient. Et par *style*, il faut entendre ici non seulement un arrangement mélodieux de mots bien choisis, mais cette savante manipulation du langage par où se traduit un tempérament ². Bien peu, parmi les écrivains anglais, ont visé plus consciemment et avec plus de succès que Thomas Browne à s'exprimer par leur style. Et, chez Browne, le cas est d'autant plus curieux qu'il était assez indifférent à la littérature courante de son pays, car c'est un fait, ce très grand écrivain,

« dans son oubli superbe de toute poésie et de toute prose contemporaines, a dépassé Jeremy Taylor lui-même ³ ».

Enregistrons, sans pouvoir l'expliquer, le cas paradoxal de Thomas Browne qui :

« profondément indifférent à toute prose anglaise autre que la sienne, se consacra à la prose anglaise comme à son art de prédilection. Sans aucun doute, il jouissait, pour lui-même, du plaisir divin d'écrire : cela respire dans ses pages les meilleures. En outre, en dépit de son attitude inexplicable à l'égard de la littérature de son temps et de son dédain pour ses efforts, il se sentait assuré de conquérir l'immortalité par le délicieux artifice du style ⁴ ».

1. *Ibid.*, p. 177-178.

2. *Ibid.*, p. 190-191.

3. *Ibid.*, p. 191.

4. *Ibid.*, p. 192. — Voir *supra*, 2^e partie, ch. V, § V, la part d'exagération que comporte ce jugement. N'eût-il lu que des sermons — quand les sermonnaires s'appellent Hooker, Taylor ou Donne — Browne n'eût pas fait un exercice littéraire négligeable. Bien mieux, on pourrait soutenir que la fréquentation assidue de quelques bons auteurs suffit grandement à initier un talent naturel aux secrets de son art. C'est un préjugé de critique — et assez naïf — d'imaginer qu'un écrivain doit forcément s'intéresser aux autres écrivains.

Browne était un homme de manières simples, mais son style ne lui ressemble pas. Il est d'un art raffiné à l'extrême : c'est le produit d'un travail acharné et minutieux, comme le prouve l'examen des « nombreux manuscrits » de l'auteur ¹.

Browne aimait les mots pour leur sonorité, leur forme, pour les images qu'ils évoquent. Il en a souvent abusé ². Sur-tout, il a trop latinisé. On ne peut le justifier en disant qu'il préférerait les mots latins comme ayant plus de nombre et d'harmonie. Il n'y a pas d'excuse à dire des jardins de Babylone qu'ils sont « *pensile* », quand on a à sa disposition le mot « *hanging* » et l'épithète « *honey-combed* » appliquée à la fleur du soleil vaudrait bien mieux que « *favaginous* » ³.

L'exemple de Browne a encouragé Johnson et plusieurs autres écrivains du XVIII^e siècle à remplacer la circonlocution par des mots pédantesques et obscurs :

« C'est le malheur de Browne d'avoir — jusqu'au temps où ses mérites authentiques furent redécouverts par Coleridge et Lamb — servi de modèle ou d'excuse à tous ceux qui introduisaient dans la langue anglaise des mots latins inutiles ⁴ ».

Comme styliste, Browne offre un sujet d'étude particulièrement captivant, car il y a peu d'auteurs où le fond soit aussi exclusivement subordonné à la forme ⁵ :

« Il est manifeste que le but de Browne, en écrivant, était de produire une émotion esthétique. Il voulait stimuler, peut-être même éblouir et étonner, plutôt qu'instruire ses disciples. On peut imaginer que les réussites de Jeremy Taylor et les traits d'esprit de Fuller ont été en partie accidentels, ou du moins instinctifs, nés d'un accès d'enthousiasme. Nous pouvons supposer que ces écrivains ne se doutaient pas de leur splendeur. Pour Browne, nous pouvons être certains que jamais il ne fut emporté par sa véhémence. Ses effets

1. *Ibid.*, p. 192. Cf. *supra*, 3^e partie, ch. III, § IV.

2. *Ibid.*, p. 193.

3. *Ibid.*, p. 196. Voir *infra*, § XIV, la critique de ce point de vue, par Lytton Strachey.

4. *Ibid.*, p. 200.

5. *Ibid.*, p. 203.

sont soigneusement étudiés, ils sont le fruit d'efforts prémédités et attentifs ¹ ».

Il en résulte un style très artificiel. Ceux que leur passion pour la simplicité n'éloigne pas de la beauté difficile et parée peuvent trouver un vif plaisir à la « marqueterie » de Browne, comme l'appelle Saintsbury ².

Son imagination trouvait son apaisement dans cet art raffiné et minutieux. Elle était placide et de peu d'envergure ³.

La philosophie de Browne avait perdu, avec l'âge, beaucoup de sa souplesse et de son enjouement. Elle était devenue presque entièrement religion et religion assez peu sympathique :

« Avec le temps, le cœur de cet homme modéré et sceptique s'était enfermé non dans une pierre, mais dans une sorte de cristal glacé. Il n'avait jamais eu, en fait, la passion de Montaigne pour la vérité et sa religion devint quelque chose qui restait là, bien en vue et brillant, mais sans contact avec son humaine sympathie, son imagination ou son style ⁴ ».

Pour Gosse, Browne n'est pas un humoriste. Il n'avait aucunement le sens de l'humour. Ceux qui veulent à tout prix trouver cette qualité dans son œuvre sont trompés par l'allure baroque de son langage archaïque ⁵.

L'étude de Gosse est importante. C'est, par le volume, la multiplicité de ses points de vue et le talent de l'auteur, la plus considérable qui ait été écrite sur Browne, sur sa vie, son génie et son œuvre. Malgré ce talent — peut-être en partie à cause de ce talent, fait d'imagination vive, épris de para-

1. *Ibid.*, p. 203. Cf. *supra*, 3^e partie, ch. III, § IV, et noter la contradiction de ceci avec les précédentes remarques sur le style de Browne dans *Religio*, dont la beauté, loin de paraître au critique le résultat d'une technique impassible, lui faisait l'effet d'un chant extatique où sa voix balbutiait d'émotion.

2. *Ibid.*, p. 203.

3. *Ibid.*, p. 204.

4. *Ibid.*, p. 204-205.

5. *Ibid.*, p. 183.

doxe, et mis au service d'une pensée peu sympathique à l'idéal philosophique de Browne — cette étude n'est pas satisfaisante. Ni quand il loue, ni quand il blâme, le critique n'a su garder la mesure, et, tout compte fait, le pauvre Browne sort plutôt amoindri que grandi de cette critique impressionniste et partielle. Nous avons retrouvé ici, sur une plus grande échelle, mais aussi avec de larges compensations, les mêmes insuffisances que chez Hazlitt et il semble qu'on doive leur assigner des causes identiques : l'incapacité d'oublier sa propre philosophie jointe à une connaissance trop sommaire de l'œuvre de Browne.

Edmund Gosse a une excuse : élevé dans une atmosphère piétiste proprement irrespirable, il gardait en face de l'idéal religieux de Browne — pourtant si souple et si humain — une irrépressible répugnance. La religion âpre et bornée qui avait pesé sur son enfance ¹ enlevait à cet esprit alerte beaucoup d'aisance et de pénétration en matière de psychologie religieuse. Du moins, c'est la seule raison qui explique à nos yeux les jugements trop souvent inacceptables qu'il a portés sur Browne.

Ni la correspondance, ni les extraits des *Commonplace Books* ne paraissent avoir assez retenu l'attention d'Edmund Gosse. La seule lecture du passage sur la prière ², par exemple, l'eût empêché de dire qu'il y avait chez Browne divorce entre la religion et la sympathie humaine. Car c'est exactement le contraire de la réalité.

Prisonnier de préjugés philosophico-littéraires, Edmund Gosse a cru que le Browne « bien pensant » avait un peu l'air d'un bedeau et ce rare don d'écrivain dans les mains d'un homme si banal lui sembla un scandale esthétique. Il ne pouvait y croire. S'il a falsifié son modèle, c'est de bonne foi. Pareil à ce savant qui, dans une démonstration publique, donnait à la machine qui ne marchait pas (mais qu'il *savait* devoir marcher) l'indispensable coup de pousse, le critique

1. Cf. *Father and Son*.

2. Cf. *supra*, 2^e part., ch. I, § VI.

a voulu faire plus vrai que nature. Malheureusement, il a été chercher sa vérité dans un sens contraire à la nature.

Malgré cette déformation, malgré ses erreurs et ses contradictions, le livre d'Edmund Gosse reste une contribution capitale à l'étude de Browne, à laquelle une analyse comme la nôtre, allant au plus pressé, ne peut rendre toute justice. Cet essai brillant, allègre, sans pédanterie, volontairement et agréablement discursif, enferme sous un mince volume (207 pp.) une matière très diverse et très dense. En dépit de ses parti-pris, et de l'humeur qu'il donne, on ne peut souhaiter que cet hommage — souvent ambigu — à la gloire littéraire de Browne n'eût pas été écrit.

VII

Il faut, pour comprendre Browne, selon P. E. More ¹, distinguer en lui l'intelligence et le cœur. Par l'une, il appartient au mouvement baconien, rationaliste et expérimental, par l'autre, il tient au passé épris de foi et de merveilleux.

Cette double tendance en lui nous explique pourquoi, ayant entrepris, avec *Pseudodoxia*, d'écrire un traité critique qu'eussent approuvé Bacon et Descartes (p), il réfute tant d'erreurs par des arguments dignes de la mythologie qu'il veut ruiner.

On donnerait une assez juste formule de l'esprit qui a conçu les *Erreurs Vulgaires* en disant qu'il est un composé où entrent, en parties égales, Francis Bacon et Robert Burton.

Mais en Browne le baconien ne laissait pas de sentir ce que la technique expérimentale mettait en péril et, tout en se laissant entraîner par cet idéal de science positive, il tâchait d'en limiter les ravages, en réconciliant orthodoxie et naturalisme scientifique ².

Browne possédait au plus haut point ce qui manquait à Bacon et à Descartes : l'imagination religieuse telle que la concevait S. T. Coleridge, cette faculté par où nous unissons

1. *Studies of Religious Dualism, Sir Thomas Browne* (p. 154-186) Cambridge, 1909.

2. *Ibid.* p. 164-165.

en un tout harmonieux les images fragmentaires et dispersées du monde ¹. Pour Browne, il y a toujours, cachée derrière une loi naturelle, une réalité mystérieuse et insaisissable, qui est en fait la seule réalité. Son esprit offre l'exemple le plus caractéristique d'une imagination religieuse indépendante de tout dogme et de toute école ².

Nul plus que Thomas Browne, n'a su, par le style, transporter son lecteur dans une sphère où il croit percevoir les accents d'un monde différent du nôtre. Et pourtant, ce grand écrivain n'est pas uniformément grand : son œuvre vaut surtout par des « morceaux de pourpre » ³.

VIII

Appliqué, érudit, mais borné et sans risques — au demeurant d'une importance littéraire quasi nulle — est le travail de Wilhelm Schonack. Travail sans prétention d'ailleurs, exercice scolaire dont il n'y aurait pas lieu de parler ici, s'il n'avait le mérite d'être (à notre connaissance) la seule étude allemande parue sur Browne ⁴. Jusqu'en 1911, en effet, Browne n'avait été l'objet en Allemagne que d'observations incidentes et sans portée : remarques ou notes venant surtout de théologiens, dont les uns le traitaient d'athée, tandis que les autres louaient en passant son esprit religieux ⁵. Tous ayant d'ailleurs ceci de commun qu'ils ne l'avaient pas lu : ils en parlaient par ouï-dire et par acquit de conscience ⁶. Wilhelm Schonack a voulu mieux faire et, dans les limites qu'il s'est fixées, il y a réussi. En fait, son

1. *Ibid.*, p. 167.

2. *Ibid.*, p. 172.

3. *Ibid.*, p. 177.

4. *Sir Thomas Brownes Religio Medici Ein verschollenes Denkmal des englischen Deismus von Dr. phil. Wilhelm Schonack, Tübingen, 1911.*

5. Cf. *ibid.*, les auteurs cités par Schonack, p. 41 sq.

6. *Ibid.*, p. 23, n. 1 : « Gottfried Arnold [...] verteidigt Browne gegen den Vorwurf des Atheismus. Aber so richtig diese Verteidigung ist und so gut der vortreffliche alte Kirchenhistoriker es meinte, seine Begründung zeigt, dass er selbst die R. M. nicht gelesen haben can ».

travail ne vise que *Religio*, dont il analyse avec soin les tendances théologico-philosophiques. Cette analyse est accompagnée de notes bibliographiques le plus souvent peu instructives : références à des dictionnaires, traités théologiques, manuels d'histoire religieuse, où se rencontre par hasard le nom de Browne accompagné d'une glose incolore ou erronée. Fort curieusement, le premier commentateur de *Religio*, et le plus abondant : Levin Nicol von Moltke, ne se trouve pas cité...

Naturellement, Wilhelm Schonack, familier avec le texte de *Religio*, ne s'arrête pas à discuter la vieille thèse de l'athéisme¹. D'autre part, Browne n'est pas à ranger, selon lui, parmi les purs orthodoxes : il a, sur divers points du dogme, des idées trop indépendantes².

La théologie personnelle de Browne annonce et amorce, selon Schonack, le déisme tel qu'il se rencontre dans la pensée moderne en Angleterre et dont les principes sont les suivants : foi dans un Dieu tout-puissant et tout-sage ; foi dans l'immortalité de l'âme ; usage de la raison en matière religieuse et comme un devoir à l'égard de Dieu³.

IX

Avec G. Saintsbury, nous oublierons de nouveau les idées de Browne pour écouter, guidé par un de ses plus enthousiastes admirateurs, les harmonies de sa prose. Jamais Browne n'avait trouvé encore de fidèle aussi habile à justifier son culte. Pour la première fois, on va demander à cette musique le secret de son sortilège.

Selon G. Saintsbury, les trois grands virtuoses de la prose oratoire anglaise au XVII^e siècle sont Browne, Milton, et Taylor. Des trois, Browne est le plus grand⁴.

Il a ses défauts pourtant : sa beauté n'a pas pour marque

1. *Ibid.*, p. 40.

2. *Ibid.*, p. 46-47.

3. *Ibid.*, p. 47.

4. *History of English Prose Rhythm*, éd. 1922, p. 181.

l'ampleur ou plus exactement l'étendue ; sa réussite est bornée le plus souvent à la phrase ; parfois, il a aussi — mais parfois seulement — des paragraphes d'une architecture accomplie¹.

On a dit sa syntaxe indisciplinée (Coleridge). Cela est vrai ; ce ne l'est pas moins de Taylor et de Milton. Il a force termes latins, mais mérite notre indulgence, si ce n'est notre admiration, pour l'emploi étonnamment adroit qu'il en fait :

« Dans la plupart des cas, quand il préfère *clarity* à *clearness* ; quand il verse sur la tête du vulgaire ces baumes — dont le prix vraisemblablement lui échappe — d'*abreviature* et d'*exantlation* ; même quand il tend à l'esprit distrait des pièges comme *equable* pris dans le sens d'*équitable*, et *gratitude* dans celui de « *a grateful person* », il n'use pas seulement de *xena*, de mots « étranges » et frappant l'imagination, d'une manière permise et louable, il ajoute vraiment et délibérément à la sonorité et à l'harmonie de sa phrase² ».

Par le soin qu'il met à bâtir ses périodes, par le choix attentif de sa manière musicale, Browne arrive à donner à la texture de son style une perfection singulière. L'iridescence qui se joue dans la trame de ce rare tissu n'est pas toujours égale, il est vrai : elle peut s'aviver, s'assoupir, ou fulgurer. Jamais elle ne s'évanouit.

Le mystère technique de cette inimitable harmonie, Saintsbury pense l'avoir découvert. La scansion des plus beaux passages de Browne (notamment celle du chapitre cinquième d'*Urn-Burial*) le lui aurait révélé. C'est, selon lui, la nouveauté incessante dans l'arrangement des pieds, qui *jamais* — du moins pour les parties excellentes — ne vont par groupes, ni même par couples³.

La scansion nous apprend encore le soin que Browne apportait à l'économie métrique de son discours : variant les chutes des membres de phrases, puis des phrases, puis des

1. *Ibid.*, p. 182.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 191.

paragraphes ¹ ; habile aussi à ménager les plus opportuns *diminuendo*, sans jamais faire la faute — que Milton n'évite pas toujours — de gâter une belle cadence par un maladroit post-scriptum que le sens n'exigeait pas et qui ruine tout l'équilibre ².

Les passages sont si bien choisis ; ils forment une brève mais si exquise anthologie de Browne, qu'on se laisserait volontiers séduire par les théories de Saintsbury. Il est plus sûr, pourtant, de ne le suivre que dans son enthousiasme et de l'abandonner dans ses démonstrations prosodiques, à la fois arbitraires, ingénieuses, et, dans le détail, fort peu convaincantes.

Il n'importe, au surplus, que les buts et les procédés que Saintsbury prête à Browne soient imaginaires. Peu importe même la rigueur de l'analyse par où il espère expliquer la vertu de l'incantation, s'il en a éprouvé personnellement et sait en propager la magie.

Ce solfège qu'il tente de la musique brownienne peut sembler téméraire dans ses principes et dans ses ambitions ; du moins, le porte-t-il à prêter une oreille plus délicatement attentive qu'on ne l'avait fait avant lui aux grâces intimes de ce prestigieux contrepoint et nous devons lui savoir gré de nous en découvrir de nouvelles splendeurs ou d'insoupçonnables finesses ³.

1. *Ibid.*, p. 192-197.

2. *Ibid.*, p. 193.

3. Voici, sans y insister, quelques exemples de ce que nous avons appelé les « démonstrations arbitraires et ingénieuses » de Saintsbury : dans cette phrase : « He that is tabidly inclined [la citation porte : *staidly* inclined, qui n'a pas de sens] were unwise to pass his days in Portugal : cholical persons will find little comfort in Austria or Vienna ; he that is weak-legg'd must not be in love with Rome, nor an infirm head with Venice or Paris. » (*Letter to a Friend*, sect. 4 ; cité p. 197), Saintsbury admire la dextérité (sleight of hand) avec laquelle Browne a varié ses quatre cadences (l'accent tonique est marqué par un caractère gras) : *Portugal*, *Vienna* (sic), *Rome*, or *Paris*. — Dans cette autre : « I confess there is cause of passion between us : by his [the Pope's] sentence I stand excommunicated ; Heretick is the best language he affords me ; yet can no ear witness I ever returned him the name of Antichrist, Man of Sin.

X

Charles Whibley a consacré à Browne dans ses *Essays in Biography*¹, quelques pages éclairées et sympathiques. Ses données biographiques, n'apportant rien de nouveau, sont pour nous négligeables. Notons simplement que Browne, bien qu'il soit montré comme un homme s'étant nettement désintéressé des affaires publiques, et ayant « fermé résolument la porte de son cabinet » aux bruits de la révolution, est reconnu comme « un ardent partisan dont personne ne

or Whore of Babylon », (*Rel. Med.*, I, 5 ; cité p. 193), il admire, au contraire, le parallélisme métrique des amphibraques : *between us, icated, affords me*, épousant le parallélisme sémantique des trois propositions. — La manière dont il compose ses segments rythmiques ou dont il marque la valeur des syllabes paraît trop souvent n'obéir qu'à des lois personnelles : pourquoi (p. 184) : *or might not | gladly | say |*, plutôt que : *or m igh | no glad|ly say |*, ou : *or might not | gladly say |* ? Pourquoi (*ibid.*) : *like petty | sums |*, plutôt que : *like | petty sums |*, ou : *like petty sums |* ? Pourquoi (p. 185) : *in the art of | perpetuation |* ? Ou (*ibid.*) *which in | the oblivion |* ? — Pourquoi (cette fois sous le rapport de la quantité) (*ibid.*, p. 184) : *diuturnity, antiquities, hath yet spared these minor ...* ? ou (p. 186) : *considereth, eternity, enigmatical, in our short memories* (cf. : *in our survivors*), *antiquaries, who we were, and have new names, etc., etc.* ? Ces bizarreries sont trop fréquentes pour ne pas nous mettre en défiance non contre les admirations de Saintsbury mais contre les mécanismes qu'il suppose cachés sous l'objet de son plaisir. On retrouverait d'ailleurs, à l'occasion, des exemples analogues de subtilités intempestives dans son appréciation de la pensée de Browne. Témoin ce commentaire d'une phrase assez insignifiante de *Rel. Med.*, I, 56 (« The vulgarity of those judgments that wrap the Church of God in Strabo's cloak ») : « For irony of phrase and thought and rhythm combined, that seems to me unsurpassed : especially when I think of some popular writers of our day brought to the bar of Sir Thomas for « vulgarity of judgment ». (*Ibid.*, p. 195, n. 1.) Quitte à passer soi-même pour un esprit dépourvu de finesse et de distinction, il faut avouer que la remarque de Browne ne semble une merveille ni de rythme ni d'ironie. Le délicat amateur de langage suranné s'échauffe ici dans le vide — pire que cela, sur une méprise — et il devrait être le dernier à donner au mot « vulgarity » un sens moderne, d'où la phrase tire sa prétendue ironie. Sous la plume de Browne, *vulgarity* n'est pas péjoratif, et il n'hésite pas, un peu plus loin, à s'appliquer le mot à lui-même : « the vulgarity of my disposition » (*ibid.*, II, 7), pour indiquer le caractère *normal*, courant de son tempérament, lequel ne l'a jamais incité, nous dit-il, à des transgressions morales singulières...

1. 1913, *Sir Thomas Browne*, p. 277-311.

saurait suspecter la loyauté¹. Il semble difficile qu'il n'y ait pas exagération dans un sens ou dans l'autre.

Charles Whibley a le mérite assez rare de juger la conduite de Browne dans le procès des sorcières en tenant compte des idées du temps et fait remarquer que de très libres et hardies intelligences n'auraient pas hésité à approuver le verdict de Bury St. Edmunds².

D'ailleurs, pourquoi nous arrêter aux idées de Browne ? N'est-ce pas le styliste qui doit uniquement nous retenir ?

On a reproché à Browne ses inventions de mots latins. Beaucoup de ses créations, si l'on en juge par leur fortune, n'étaient pas indispensables. Certaines, pourtant, ont survécu et sont entrées dans la langue courante (comme *medical*, *hallucination*, *antediluvian*).

La remarque de Walter Pater sur la langue de Browne, laquelle lui faisait souhaiter, pour l'Angleterre, une influence semblable à celle de l'Hôtel de Rambouillet, semble à Whibley une véritable hérésie³. Vouloir Browne autre qu'il n'est, c'est ne rien comprendre à son charme ; condamner quelque chose de lui, c'est le condamner en bloc⁴.

XI

Un essayiste, et cela foncièrement, par sa manière et sa substance ; sans aucun doute un des plus grands essayistes, le plus grand peut-être, voilà comment Hugh Walker se représente d'abord Browne⁵.

Son chef d'œuvre, c'est *Hydriotaphia. Letter to a Friend*, qu'on a voulu parfois mettre au même niveau, est très in-

1. P. 283 : « Few men have more sternly divorced themselves from affairs than him. When Cromwell took arms against his king Browne with the greatest resolution closed the door of his study ». Cf. *ibid.* : « He was a keen partisan. No man dared doubt his loyalty ».

2. *Ibid.*, p. 285.

3. *Ibid.*, p. 311 : « Was ever criticism more sadly irrelevant ? »

4. *Ibid.*

5. *The English Essay and Essayists, Sir Thomas Browne*, p. 71.

férieur¹. Une anthologie de Browne où l'on se proposerait de ne mettre que l'irréprochable contiendrait, à la vérité, peu de pièces, mais elles viendraient surtout de cet essai².

Le style de Browne fait corps avec sa pensée si intimement qu'il en est un aspect plutôt qu'un vêtement. Ce sont deux éléments de son art qu'il est injuste et dangereux de séparer³.

Aussi bien, ce qu'il dit ne doit pas être examiné de trop près. Cela vaut par la puissance suggestive. *Hydriotaphia* ne prouve rien ; pas plus que *Paradise Lost*. *Paradise Lost* et *Hydriotaphia* ne sont pas des traités, ce sont des instruments à faire vibrer l'imagination⁴.

On peut admettre à la rigueur que Browne a latinisé avec excès et qu'il a donné le mauvais exemple à la postérité littéraire. Soyons-lui indulgent, en songeant à tous ceux qui ont écrit un anglais plus mélodieux parce que la musique de Browne leur avait affiné l'oreille⁵.

XII

A la rude simplicité des vieux auteurs saxons on ne saurait trouver, note Lafcadio Hearn, de plus frappant contraste que le style orné et savant de Browne⁶. Ce style a exercé une influence considérable dans les lettres anglaises et Samuel Johnson, le premier, en a subi puissamment l'action⁷.

Hydriotaphia est, des œuvres de Browne, celle qui donne la meilleure idée de son génie. Il s'y montre d'une étourdissante érudition⁸. Pourtant on ne peut taxer Browne de

1. *Ibid.*, p. 76.

2. *Ibid.*, p. 79.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, p. 80.

5. *Ibid.*, p. 81.

6. *Interpretations of Literature*, vol. II, p. 60.

7. *Ibid.*, p. 61.

8. *Ibid.*, p. 63. — En fait, c'est peut-être dans *Hydriotaphia* que l'érudition de Browne est du moins bon aloi. Il semble bien, en effet, qu'il y cite le plus souvent de deuxième main et qu'il avait trouvé dans *De Fu-*

pédanterie, car il ne cite ses auteurs qu'à propos et tire de ses citations des effets inattendus ¹.

Il est difficile de donner une idée des beautés de Browne par la reproduction de courts passages, car

« ses splendeurs sont dans un petit nombre de phrases qui illuminent pour ainsi dire toute la page où elles se trouvent ² ».

Sir Thomas Browne est « le père et le créateur de la prose classique anglaise » ; de lui dérivent Johnson, Gibbon, Macaulay ³.

Un style comme celui de Browne trouve dans son artificialisme les éléments de sa dissolution, au rebours de ces œuvres simples des auteurs anglo-saxons que leur pureté naturelle préserve de la caducité ⁴.

XIII

R. L. Stevenson, bien qu'il n'ait pas cité Thomas Browne parmi les auteurs dont il reconnaît sur lui l'influence ⁵, pourrait être ajouté à la liste des écrivains dont la prose, consciemment ou non, s'inspire de la technique brownienne. D'ailleurs, remarque Stuart Robertson ⁶, l'esprit de Stevenson n'était pas sans affinités avec celui de Browne ; outre que l'auteur de *Lay Morals* rappelle par son libéralisme l'auteur de *Religio Medici*, il partage son émerveillement devant le miracle permanent de l'univers et il se penche avec un même intérêt sur la mort ⁷.

neribus Romanorum, de Johann Kirchmann de Lübeck (1575-1643), le gros de sa documentation. C'est peut-être à cela que nous devons de le trouver plus libre et plus harmonieux que partout ailleurs.

1. *Ibid.*, p. 63.

2. *Ibid.*, p. 65.

3. *Ibid.*, p. 69.

4. *Ibid.*

5. *Books which have influenced me (Essays of Travel)*.

6. *Sir Thomas Browne and R. L. Stevenson*, Journal of English and German Philology, vol. XX, Jul. 1921, p. 371-384.

7. *Ibid.* Cf. sa comparaison de Whitman et de Browne, restés tous deux sensibles aux splendeurs les plus familières : « He (Whitman) declares « a

Pour le style, un trait de frappante ressemblance entre Browne et Stevenson est dans le procédé qui consiste à suggérer une antithèse, puis tournant court, à l'éviter, rompant ainsi, avec un grand charme, ce qu'une langue très musicale pourrait avoir de trop monotone harmonie ¹.

XIV

Le style de Browne trouve en Lytton Strachey un admirateur résolu et un défenseur presque agressif. Edmund Gosse, pour avoir dit que Browne avait encouragé par son exemple Johnson, d'abord, et à sa suite toute une série de prosateurs du XVIII^e siècle, à remplacer les circonlocutions par des mots obscurs et pédants, est réprimandé vertement ². Déplorer l'influence de Browne sur Johnson et sur les prosateurs de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, c'est ne rien comprendre à la révolution que Browne a faite dans les lettres anglaises ³. C'est en prenant pour modèle *Christian Morals* que Johnson a transformé l'ordre dorique de Swift en l'ordre corinthien de Gibbon ⁴. Gosse parle de mots « superflus ». Quelle injustice ! C'est la diction brownienne qui donne sa saveur à part à la prose de presque tous les chefs-d'œuvre de la seconde moitié du XVIII^e siècle. On la trouve chez Johnson, Hume, Reynolds, Walpole, puis chez Burke et Gibbon. Sans *Christian Morals*, nous n'aurions pas eu *Decline and Fall* ⁵.

hair on the back of his hand just as curious as any special revelation. » His whole life is to him what it was to Sir Thomas Browne, one perpetual miracle, etc. » (*Familiar Studies of Men and Books*, Walt Whitman, III.) Il n'est peut-être pas superflu de faire remarquer que la ressemblance est assez superficielle : pour Browne, le miraculeux, dans sa vie, est miraculeux à la lettre, théologiquement, parce que Dieu y intervient. Pour Whitman le miracle est partout, c'est-à-dire qu'il n'est nulle part.

1. *Ibid.*, p. 375. Cf. Prof. Croll, introduction de *Lily's Euphues*, London, 1916, p. xvii : « It is characteristic of Browne to suggest, and then carefully avoid exact balance of clauses ». (*Ibid.* p. 376, n. 16.)

2. *Books and Characters French and English*, 1922, p. 32-33.

3. *Ibid.*, p. 33.

4. *Ibid.*, p. 34.

5. *Ibid.*

D'autre part, il n'est pas facile de critiquer cette opinion de Gosse sur le style de Browne : elle trahit une absence totale de sympathie pour son talent et la sympathie ne se discute pas :

« Pour celui qui aime vraiment Browne, il y a quelque chose de presque choquant dans l'état d'esprit de quelqu'un qui voudrait remplacer *pensile* par *hanging*, et *asperous* par *rough*¹ ».

La vérité, c'est qu'il y a un abîme entre ceux qui goûtent la prose oratoire et ceux qu'elle importune. C'est une incompatibilité définitive².

Browne, au surplus, savait employer le saxon à fort bon escient et ne tire pas toujours ses effets des mots rares, comme, par exemple, quand il dit : « *The areopagy and dark tribunal of our hearts*³. » S'il préférait le plus souvent les mots latins, c'est parce qu'il voulait créer dans l'esprit de son lecteur des émotions complexes, des sensations de grandeur, de mystère, de révérence :

« Let thy thoughts be of things which have not entred into the hearts of beasts ; think of things long past, and

1. *Ibid.*, p. 35.

2. *Ibid.* — Placer E. Gosse dans la seconde catégorie, sur la foi de cette critique, serait d'ailleurs une grosse injustice. Gosse n'a blâmé, dans le style de Browne, que le « brownisme » intempestif. Ce qu'il ne peut sentir chez Browne c'est le gaspillage de la rhétorique au profit de banalités : « Browne's rock ahead is wrapping the trite in the coronation robes of fine language » (p. 197). Tout au contraire : « When Browne is extremely moved by his imagination he can hardly be too grandiloquent ; we accept his most audacious « Brownisms » with delight. He leads us, at his will, through his labyrinths of language, and every turn of the path displays some new sombre beauty, brings forward to our ears some new strain of melancholy faëry music » (p. 201). Discuter la sympathie de celui qui a écrit ces lignes pour le talent de Browne, c'est faire supposer qu'on a lu sa critique non seulement partialement mais partiellement. En fait, quelles que soient les erreurs que Gosse ait pu commettre dans l'appréciation de la personne morale de Browne, il faut convenir qu'il a écrit sur son art quelques-unes des pages les plus sensibles, les plus intelligentes et aussi, par leur propre beauté, les plus dignes de leur sujet.

3. *Ibid.*, p. 36.

long to come ; acquaint thyself with the choragium of the stars, and consider the vast expansion beyond them. Let intellectual tubes give thee a glance of things which visible organs reach not. Have a glimpse of incomprehensibles, and thoughts of things which thoughts but tenderly touch ¹».

A exprimer de telles pensées, à composer cette atmosphère, la simplicité du saxon et son rythme spondéïque (²) sont impropres. Le saxon peut émouvoir, il peut être pathétique ; ses associations intimes avec la vie de chaque jour lui enlèvent la faculté d'évoquer les choses rares et lointaines ².

Sans sa diction latine, jamais Browne n'aurait pu broser ces brillants panneaux de prose comparables pour leur magnificence à des tableaux de Rubens et de Velasquez ³.

Les chefs-d'œuvre de Browne furent écrits sur le tard. Rien dans *Religio* ne vaut les grands passages de *Garden of Cyrus* ou d'*Hydriotaphia* ⁴.

Chaque auteur peut s'associer à quelque lieu plus apte que tout autre à intensifier les jouissances particulières qu'il procure. S'il fallait trouver le meilleur endroit pour savourer Thomas Browne, Lytton Strachey proposerait quelque cloître saturé de souvenirs d'étude, telles ces arcades de *Trinity College*, où il se donnait à lui-même d'inoubliables concerts en faisant résonner dans la nuit cette ample et fluide musique d'*Urn-Burial* dont les roulades semblaient défier le rossignol ⁵.

XV

Après tant d'autres, Basil Anderton note que les écrits de Browne ont peu ou point d'écho des événements du dehors.

1. *Ibid.*, p. 37-38. Le passage est tiré de *Christian Morals*, III, 14.

2. *Ibid.*, p. 38.

3. *Ibid.*, p. 39.

4. *Ibid.*, p. 43.

5. *Ibid.*, p. 44 : « The present writer [...] has known few happier moments than those in which he has rolled the periods of the *Hydriotaphia* out to darkness and the nightingales through the studious cloisters of Trinity ».

Mais il ajoute avec un bon sens et une justice qui ont manqué à plusieurs, que ce phénomène est loin d'être exceptionnel en littérature : Shakespeare, Henry Vaughan, Izaak Walton, Charles Lamb, sont là pour le prouver ¹

Le style de Browne nous apporte une double jouissance : celle de ses phrases d'apparat au déroulement majestueux ; celle aussi de ses expressions familières, pleines de vigueur et adroitement placées :

« My conscience will not give me the lie — I am as wholesome a morsel for the worms as any — Heads that are disposed unto schism... do subdivide and mince themselves almost into atoms — Christians there are who disdain to suck divinity from the flowers of nature ² ».

Un tour de main particulier à Browne et où il excelle consiste à nous lancer brusquement au delà du sensible au moment où nous nous figurions cheminer avec lui par les voies les moins transcendantes :

« Death is « though nauseous to queasy stomachs yet to prepared appetites a pleasant potion of immortality ³ ».

Telle est sa manière imprévue de gagner les hauteurs et de nous y enlever avec lui : « Il accroche son chariot à une étoile ⁴ ».

Un des défauts de la prose de Browne, c'est d'avoir trop de phrases rappelant le rythme poétique. Tantôt c'est un pentamètre complet :

« Those vulgar heads that rudely stare about ⁵ ».

1. *Sketches from a Library Window*, 1922, p. 135.

2. *Ibid.*, p. 152.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, p. 153.

5. *Ibid.*, p. 154. Les exemples qu'on donne sont naturellement très insuffisants, en qualité et en nombre, pour prouver que la prose de Browne emprunte, consciemment ou non, des mètres poétiques. Saintsbury soutient au contraire — et c'est notre opinion — que son mérite et sa marque sont de rester toujours prose pure. Cf. *op. cit.*, p. 195 et *supra*, 3^e partie, ch. III, § III.

Tantôt, c'est une phrase qui se termine par un demi-hexamètre :

« One in the trunk of a cedar ¹ ».

Comme Saintsbury, Basil Anderton a eu la curiosité d'éprouver par la scansion la qualité prosodique du style de Browne ; mais ses analyses le conduisent à des résultats souvent différents. Une mesure, selon lui, forme le fond de son rythme, et c'est la mesure à cinq temps ².

Trouvaille piquante et bien opportune. Quelle n'eût été la surprise et la joie de Browne, acharné à poursuivre parmi les étoiles ou l'ombelle du sureau le mystère de la « décusation », de savoir que son art, tout comme le « quinconce des Hyades », les cailloux de David, les cinq vierges folles ou les cinq vierges sages, était régi par la loi du chiffre cabalistique, et que sa prose jamais n'avait autant de grâce que quand elle dansait sur une cadence impaire !

XVI

Avec les travaux de Robert Sencourt et de William P. Dunn, nous avons l'impression de revenir, après un long détour, à notre point de départ. Car ces critiques, tout comme Digby et Alexander Ross, font de la pensée de Browne, non de son art, l'objet principal de leur observation. Mais leur effort nous apprend combien nous nous sommes enrichis en chemin. S'ils estiment que la pensée de Browne mérite qu'on l'analyse en soi, qu'on en recherche les origines, qu'on la compare à celle de ses contemporains, ils apportent à leur travail un esprit attentif, une impartialité, une intelligente sympathie, une compréhension esthétique, qui manquaient tout à fait à leurs devanciers. S'ils ne se sont pas mis en

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*, p. 167. Les pieds les plus fréquents dans la prose de Browne — du moins dans ses morceaux les plus chantants — seraient : le crétique, le péon, le bacchius et l'antibacchius.

route pour découvrir dans son œuvre de nouvelles beautés, ils ne se font pas faute, en passant, d'admirer les anciennes : mieux encore, ils comprennent et ils sentent ce que le style a donné à la pensée de Browne de puissance suggestive. Ils savent que ce philosophe, s'il n'était un poète, ne mériterait pas qu'ils s'attachassent à sa philosophie. Par là, leur tentative appartient bien à la littérature, elle s'y annexe et la prolonge.

C'est moins *philosophie* que *religion* qu'il faudrait dire, en parlant de l' *Outflying Philosophy* de Robert Sencourt, dont l'intérêt se concentre sur la pensée religieuse de Thomas Browne et de deux poètes et hommes d'église contemporains : John Donne et Henry Vaughan ¹.

Pour ce critique, la ferveur religieuse de Browne ne fait pas de doute. Sa religion n'est pas un sentiment vague, une tendance dont il exploiterait les possibilités littéraires : sa foi est simple, solide, effective ². C'était l'amour de Dieu qui le portait à observer avec patience, avec passion, ce monde que Dieu a fait :

« Dans son travail quotidien, en explorant l'univers visible et l'univers des livres, en contemplant les étoiles, en étudiant la terre dans les relations de voyages et par les cartes, en examinant les plantes et les fleurs, en collectionnant toutes sortes de raretés, Browne sentait qu'il pratiquait l'humaine charité aussi bien que la divine ³ ».

Tout devient chez Browne prétexte à contemplation religieuse. Son *Urn-Burial*, qui ne devait être qu'un discours

1. *Outflying Philosophy A Literary Study of the Religious Element in the Poems and Letters of John Donne and in the Works of Sir Thomas Browne and of Henry Vaughan*, etc., 1925 (P). Le titre s'explique par cette épigraphe tirée de Meredith : « They have outflown philosophy », laquelle marque à la fois la position philosophique des trois auteurs qu'étudie R. Sencourt et, en même temps, peut-être, son appréciation personnelle de la valeur des philosophies de l'intuition. — Il semble, sans qu'il soit dit là-dessus rien de très clair, que ce travail soit une thèse (Cf. *Préface*, p. 3).

2. *Ibid.*, p. 98-99.

3. *Ibid.*, p. 101-102.

sur les tombes, se tourne en méditation sur l'immortalité¹. Browne était un de ceux qui ne trouvent que dans la religion l'apaisement aux angoisses de la mort².

Il était, comme le Donne d'après la conversion, un anglican fidèle. Ce n'est pas le seul point de ressemblance qu'il ait avec le poète. Sa pensée offre avec la sienne d'assez frappantes analogies de détail : comme Donne, il croyait que le rêve délivre l'âme des liens corporels, la rend plus pure et plus intuitive³ ; comme lui, il fait au corps une large part dans l'activité religieuse. Tous deux, enfin, ont exalté en termes mystiques le sentiment de l'amitié⁴.

Ce ne sont là que des rapprochements. Voici maintenant des influences : quand Browne nous dit qu'il occupe sa solitude par la méditation des mystères de la Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption, ne s'inspire-t-il pas de Dante⁵ ?

Ses réflexions sur l'amitié sont celles d'un disciple de saint Thomas, suggérées par une définition de la *Somme*⁶.

1. *Ibid.*, p. 116. — A rapprocher de l'opinion d'Edmund Gosse (*supra*, § VI).

2. *Ibid.*, p. 117.

3. *Ibid.*, p. 128. — La rencontre n'a pas d'intérêt tant cette notion était banale.

4. *Ibid.*, p. 129-130. Cf. *Donne's Friendship*, p. 75 sq.

5. *Ibid.*, p. 300.

6. *Ibid.*, p. 301. Allusion au passage de *Religio* (II, 5) où Browne dit que deux âmes unies par l'amitié forment une seule âme en deux corps. Est-il besoin de dire que la banalité de cette image dispense tout à fait d'y trouver une origine aussi érudite, comme le prouvent d'ailleurs les textes produits à cette occasion, où rien n'apparaît qu'une vague analogie de sujet et d'expression. — De même dans son passage sur l'harmonie (*Rel. Med.*, II, 9 : « I will not say, with Plato, the soul is an harmony, but harmonical, and hath its nearest sympathy unto musick. »), Browne s'inspirerait directement de saint Thomas (« he is translating a notion from the *Summa Contra Gentiles* where he says that the soul is neither harmony nor temperament. » *Ibid.*, p. 302). En fait, si l'on se reporte au passage en question (L. II, ch. LXIV), on y voit que saint Thomas ne fait que discuter une opinion aussi vieille qu'Empédocle, exposée ou réfutée dans Aristote et saint Grégoire de Nysse. On y trouve, au surplus, que l'harmonie à laquelle il est fait allusion n'a point de rapport à la musique mais à « celle que produit l'union des principes

D'ailleurs, l'influence de saint Thomas est presque constante chez Browne ; non seulement il lui emprunte des notions sur Dieu et les anges, sur la nature mi-animale, mi-spirituelle de l'homme, sur la création, sur le symbolisme scripturaire, sur la distinction de la substance et de l'accident¹, mais même dans ses passages les moins philosophiques on peut retrouver des traces de l'enseignement thomiste. Par exemple, quand Browne nous confie son faible pour les manifestations extérieures de piété, il ne fait que suivre à la lettre la doctrine exposée dans la *Somme contre les Gentils*². Il suffit de lire l'œuvre de Browne avec un peu d'attention pour voir que :

« dans sa jeunesse, dans sa maturité et dans sa vieillesse, il a fait de la philosophie scolastique la base de ses méditations³ ».

Cette insistance à vouloir annexer la pensée de Browne non à la philosophie thomiste en général — dont il avait certainement subi l'influence — mais à des textes définis, n'est pas le seul défaut de l'étude de Robert Sencourt. Ce travail n'est qu'une masse de notes, de remarques, de comparaisons,

contraires dont les corps animés sont composés ». On ne saurait faire de l'érudition un usage plus regrettable.

1. *Ibid.*, p. 306-319.

2. *Ibid.*, p. 304. Allusion au passage de *Religio* où Browne nous confie : « At my devotion I love to use the civility of my knee, my hat and hand etc. » (I, 3). « No passage », commente R. Sencourt, « has more the tone of a personal confession ; yet Browne is following up closely a doctrine expounded in the *Summa contra Gentiles* ». Suit un texte latin, donné sans référence. On le trouve au livre III, ch. CXIX de l'ouvrage indiqué. Il est indispensable de s'y reporter pour avoir un sens exact, car la citation ne contient pas moins de onze coquilles dont plusieurs suffisent à retirer au texte toute signification. Malheureusement cette peine reste sans récompense, à moins qu'on ne regarde comme telle, d'avoir trouvé de nouveau à la charge de l'auteur un rapprochement sans intérêt. Le chapitre de saint Thomas traite simplement de l'action des choses sensibles pour élever notre esprit vers Dieu : *Quod per sensibilia quedam mens nostra dirigitur in Deum*. Il faut vraiment avoir la passion de faire de Browne un disciple de saint Thomas pour penser qu'il ne s'est avisé de mettre le genou en terre ou de faire le signe de croix, qu'après lecture de ce chapitre.

3. *Ibid.*, p. 323.

de rapprochements, de citations, d'appendices, parfois d'effusions, qu'il resterait, pour en faire un livre, à organiser autour de quelques idées centrales — sans parler des *centaines* de fautes typographiques qui défigurent le texte ¹. Ces réserves faites — et pour un esprit français elles s'imposent — on a plaisir à louer chez l'auteur un effort plein de sympathie pour mieux comprendre l'esprit religieux de Browne. On aime cette clairvoyance esthétique et morale qui lui fait rejoindre hardiment dans une relation de cause à effet : sa piété, son lyrisme et son style.

Sencourt, enfin, fait une besogne utile et tout à fait originale quand il restitue au « mysticisme » de Browne ce caractère éminemment raisonnable et logique inaperçu de ses amis romantiques. Coleridge goûtait en Browne un génial hurluberlu ². Sencourt a trouvé des raisons d'admirer chez lui une pensée où s'assemblent et s'harmonisent les exigences d'une imagination pétulante, d'un cœur chaud et d'une raison solide : un génie assez personnel pour faire son aliment des vérités expérimentales sans renoncer aux suggestions du cœur.

XVII

La thèse de William P. Dunn a pour but, de nouveau, l'étude de Browne comme penseur, non comme artiste ³. Il semblerait même, d'après son sous-titre, que le point de vue de l'auteur fût tout pareil à celui de Robert Sencourt. En fait, il attache plus d'importance que lui aux côtés purement phi-

1. La table des *errata*, en tête du livre, signale une centaine d'erreurs ou de lacunes. Le fait que sur les onze fautes trouvées plus haut (p. 353, n. 2) dans la citation de saint Thomas, une seule est mentionnée aux *errata*, suggère la vraie proportion entre cet avertissement et la réalité...

2. « He has brains in his head which is all the more interesting for a little twist in the brains. » (*Blackwood's Edinburgh Magazine*, art. cit., p. 197.)

3. *Sir Thomas Browne A Study in Religious Philosophy*, 1926. L'obligeance du conservateur de *Columbia University*, qui a bien voulu nous faire don de cet ouvrage, nous a permis de l'étudier à loisir. La thèse en question n'a pas été mise dans le commerce.

losophiques et scientifiques de la pensée de Browne, laquelle, de plus, est son unique objet. Le travail se distribue en quatre chapitres : *The World of Sir Thomas Browne, Faith and Reason, Philosophy of Nature, The Soul and Immortality*.

Browne représenterait essentiellement la période de transition à laquelle il appartient : ce XVII^e siècle qui, par ses curiosités et ses recherches, prépare l'essor scientifique moderne, tout en restant, par sa philosophie et son imagination, enchaîné à la pensée médiévale¹. Celui qui veut comprendre le XVII^e siècle ne peut négliger *Vulgar Errors*, « crépuscule des dieux du moyen âge² ». Browne est encore attaché aux préjugés du passé : écrire sur l'histoire naturelle, c'est pour lui surtout fouiller dans les bibliothèques, citer et discuter des auteurs³. Ce n'est pas qu'il ne s'intéresse au monde où il vit, mais il ne comprend pas la portée des découvertes qui se font sous ses yeux. D'ailleurs, il ne croyait guère à l'avenir de la science et cela explique cette lassitude intellectuelle qui le rejetait dans le « mysticisme ». Browne ne peut se donner librement à l'idéal scientifique qui se forme de son temps : il en est empêché par le charme scolastique qui le paralyse⁴.

Bien qu'il ne soit vraiment ni théologien ni philosophe, Browne se regardait comme tel. C'était aussi l'avis de ses contemporains. On n'a pas tout dit sur sa *Religio* quand on en a loué le style et le mysticisme bizarre. Ce livre est en contact plus étroit qu'on ne pense avec la pensée du siècle⁵. Malheureusement, il défie l'analyse : on y trouve de tout : sentiments d'orthodoxe soumission, persistant scepticisme, enthousiasme mystique, argumentation scientifique et philosophique, vaine curiosité, lassitude stoïque⁶...

Cette complexité, ces antinomies, nous les comprenons

1. *Ibid.*, p. 2.

2. *Ibid.*, p. 3.

3. *Ibid.*, p. 4.

4. *Ibid.*, p. 6.

5. *Ibid.*, p. 35.

6. *Ibid.*, p. 38.

mieux aujourd'hui qu'on ne le faisait de son temps : elles sont le produit inévitable du désarroi de la pensée d'alors ¹.

Le trait le plus marquant de la religion de Browne c'est la tolérance, en un siècle où le fanatisme régnait. C'est pourtant une erreur de voir en Browne comme un excentrique libéral. Les noms de Hooker, Bacon, Hales, Falkland, Chillingworth, doivent nous rappeler que Browne ne vivait pas à une époque de tyrannie théologique incontestée ².

Des critiques comme Hazlitt et Gosse ne semblent pas avoir bien compris l'attitude de Browne à l'égard de la religion : ce n'est ni un malin qui cache son jeu, ni un superficiel qui joue avec des idées : le conflit entre la foi et la raison se résout pour lui dans une théologie romanesque dont l'essence est tout à tour l'amour et l'émerveillement. Attitude intellectuelle assez floue, mais moralement sans mollesse. Sur les points qu'il regarde comme fondamentaux, Browne se prononce toujours avec la vigueur désirable ³. Sa soumission à l'Eglise d'Angleterre est totale et sincère. Son credo lui fournit le symbole de l'inconnaissable. Il a besoin d'un vaste édifice théologique où se rencontrent Aristote et saint Augustin.

Ce qui est remarquable chez Browne, c'est qu'il emprunte plus à Tertullien qu'à saint Thomas. Cette formule : « j'aime me perdre dans un mystère et pousser ma raison jusqu'au point où il n'y a plus qu'à s'écrier *O Altitudo !* » pourrait bien nous donner la clé de la philosophie de Browne ⁴.

On a pu douter que sa pensée mérite un examen en règle. Quand Tulloch (*Rational Theology in England in the XVII th Century*, 1872) en arrive à Browne, il ne lui vient pas à l'idée de lui accorder plus que quelques mots. Jusqu'ici, on s'est contenté de caractériser les aspects de la pensée philosophique et scientifique de Browne au moyen de formules assez vagues : on a dit qu'il y avait en lui un mélange de mysti-

1. *Ibid.*, p. 40.

2. *Ibid.*, p. 43.

3. *Ibid.*, p. 50.

4. *Ibid.*, p. 51.

cisme et de science ; que les éléments de sa pensée étaient empruntés à la scolastique, à l'alchimie, au néo-platonisme, à la kabbale. Que veut-on dire au juste ¹ ?

Il faut, pour juger la pensée de Browne avec exactitude, la remettre au milieu des théories philosophiques et religieuses qui, au XVII^e siècle, se juxtaposent, se mêlent ou contrastent.

Bien qu'un Giordano Bruno eût enseigné en Angleterre même, avant 1600, une doctrine d'immanence et que des contemporains de Browne aient pu l'entendre, il est certain que la philosophie du temps admet, dans son ensemble, des principes bien différents et maintient fermement les distinctions traditionnelles : esprit et matière, corps et esprit, nature et surnature ². Un créateur transcendant a fait le monde de rien et dans le temps. Cette philosophie, naturellement, est finaliste.

Pourtant, cette doctrine traditionnelle s'est assimilée d'autres éléments, par exemple le platonisme, dont la trace est visible chez Spenser et Milton ; mais plus particulièrement chez le premier, qui combine à sa notion chrétienne de Dieu transcendant le concept de *nature plastique* ou âme du monde, comme le feront les *Platoniciens de Cambridge* et Thomas Browne lui-même ³.

On ne comprend rien à l'attitude de Browne à l'égard du surnaturel si l'on ne connaît la tradition occultiste qui vit alors côte à côte avec la physique aristotélicienne et aspire à arracher à la nature ses secrets au moyen de formules magiques. L'alchimie, notamment, avait dégénéré — ou s'était sublimée, si l'on préfère — en une sorte de théosophie où la quête de la pierre philosophale tendait moins à découvrir une substance propre à faire de l'or qu'à conquérir une puissance magique universelle ⁴.

1. *Ibid.*, p. 75.

2. *Ibid.*, p. 76.

3. *Ibid.*, p. 77-79.

4. *Ibid.*, p. 79.

Le platonisme de la Renaissance était, de son côté, bien plus un mélange de doctrines kabbalistes et néo-platoniciennes qu'une philosophie dérivée en droite ligne de Platon. C'est de ce platonisme syncrétique que s'inspiraient de nombreux penseurs du temps de Browne et il est clair qu'il n'était pas pour lui sans attrait ¹.

Le monde de la nature est encore, chez Bacon, mal assujéti au déterminisme des lois physiques : la tâche du savant est de traquer une nature pleine de caprices ². Les corps ont une âme, pour lui, et bien qu'il dise regretter les métaphores scolastiques : *natura nihil facit frustra, omnis res fugit sui destructionem, similia similibus gaudent*, il ne laisse pas de parler lui-même de *motus nexus* par où les corps refusent de s'abandonner mutuellement ³.

Telles sont les conceptions qui forment la chaîne et la trame du monde qu'imaginent Bacon et Sir Thomas Browne. Sans doute, par certains côtés, ces esprits s'opposent diamétralement : Bacon a un idéal pratique : « *Knowledge is power* » et goûte peu le mystère : « *Wonder is broken knowledge* », tandis que Browne trouve son apaisement dans des formules comme : « *Lux est umbra Dei* » et : « *Nature is the art of God* » ; mais tous deux appartiennent aux lettres avant d'appartenir à la science : tous deux sont des esprits dominés par la force imaginative ⁴.

Un mouvement de pensée dont il convient de marquer la nature, les tendances et les oscillations, si l'on veut refaire à la pensée brownienne sa véritable ambiance, c'est celui des *Cambridge Platonists*. Bien que les penseurs de cette école ne fassent entendre clairement leur voix que dans les dernières années de Browne, bien qu'il n'y ait jamais fait allusion, leurs préoccupations et leur idéal ont avec les siens des affinités évidentes ⁵.

1. *Ibid.*, p. 80.

2. *Ibid.*, p. 83 : « He speaks of « hounding nature in her wanderings. »

3. *Ibid.*, p. 83.

4. *Ibid.*, p. 83-84.

5. *Ibid.*, p. 84.

Les *Platoniciens de Cambridge* disaient que la religion est « une vie et un esprit » et qu' « elle est essentiellement rationnelle » ¹. Après avoir (avec H. More) accueilli le cartésianisme avec enthousiasme, ils le rejetèrent comme trop radicalement dualiste. L'idée que l'univers est un mécanisme remonté par Dieu une fois pour toutes leur répugnait. Ils désiraient que Dieu restât âme et centre du monde, sans admettre, pourtant, qu'il intervînt dans le détail de son fonctionnement. Aussi ils réintroduisirent dans le monde le principe de la *nature plastique*, trait d'union entre le sensible et le suprasensible. -

Les idées et les tendances de cette école se répandirent pendant les dernières années du *Commonwealth* et la première décennie de la Restauration par les sermons et les écrits de ses membres, connus sous le nom de *Latitudinaires* : Whichcote, Culverwel, More, Cudworth.

Le fond de leur doctrine à tous, c'est que l'esprit est *premier* et que Dieu meut le monde au moyen d'une âme universelle. Cudworth, dans son *True Intellectual System of the Universe* (1672), est celui qui a donné la théorie la plus complète de la *nature plastique* :

« instrument inférieur et subordonné exécutant péniblement cette portion de la besogne de la Providence qui consiste à donner à la matière ses impulsions régulières » ².

Faute d'adopter cette notion d'un médium entre le monde et Dieu, nous devons ou nier Dieu ou admettre qu'il fait de ses mains les moindres insectes. Un Dieu tout-puissant ferait son travail de manière infaillible et sans tâtonnements. Or les procédés de la nature sont pleins d'erreur et de gaucherie. Il faut donc que Dieu agisse par un intermédiaire, par une âme du monde, comme celle de Platon, puissance obscure, récalcitrante, à demi-consciente, par où le Créateur atteint ses fins du mieux qu'il peut ³.

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*, p. 86.

3. *Ibid.*, p. 87.

« Tels sont les courants de pensée qui orientèrent principalement les vues de Sir Thomas Browne sur la nature. Ils appartenaient plutôt à un âge finissant qu'à l'avenir » ¹.

Mais les idées de Browne lui-même sont plus difficiles à déterminer que celles des autres penseurs contemporains. Son activité intellectuelle — vive, certes, et constante — est celle d'un esprit qui ne peut — ou ne veut — mener la pensée à son terme, ou la systématiser, d'un esprit tout en flamboiements, assuré que la raison n'est pas la voie unique — pas même la voie royale — menant à la vérité ².

Tout ce qu'on peut faire, c'est de montrer de cette pensée les principes et les prédilections sans se demander en pure logique ses points d'aboutissement. C'est une pensée protéiforme. Au moment où on croit la tenir, elle échappe, brusquement se transforme en un symbole ou en un paradoxe. Cela vient de ce que la faculté métaphysique, médiocrement développée, est chez Browne dominée par une très puissante imagination. Il suit que la pensée de Browne ne peut être comprise que par une critique également imaginative, intuitive et créatrice ³.

On trouverait un bon exemple de cette pensée à la fois brillante et obscure, de cette manière paradoxale et évasive, dans la solution qu'il donne du problème de l'omnipotence divine et de la création imparfaite :

« Il n'est de difformité que dans les monstres, où d'ailleurs se trouve une sorte de beauté [...] Pour parler plus précisément, il n'y eut jamais rien de laid ou de difforme que le chaos, où, pourtant, pour parler strictement, il n'y avait point de difformité, puisqu'il n'y avait point de forme ⁴ ».

En fait, Browne traite les problèmes métaphysiques avec une certaine désinvolture et congédie plutôt qu'il ne les tranche les difficultés qui embarrassaient ses contemporains :

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*, p. 89.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, p. 101. Le passage se trouve dans *Religio*, I, 17.

« Il ne nie pas la réalité du monde fini avec les idéalistes ; il ne limite pas la puissance divine de quelque manière, comme le faisaient réellement les néo-platoniciens et comme Milton. Il se débarrasse simplement du chaos avec une de ces pirouettes verbales qui troublent l'esprit plutôt qu'elles ne l'éclairent et il se réfugie dans l'esthétique ¹ ».

La Providence dont l'action se fait sentir dans la vie de l'homme est pour Browne bien différente de celle qui assure les destinées physiques de l'univers. Le monde moral de Browne est plein d'influences sataniques ou angéliques ². Les voies divines, à l'égard de l'homme sont obscures et sinueuses. D'ailleurs, on a l'impression que Browne est plutôt déprimé que stimulé par l'idée qu'une Providence aussi inexorablement attentive règle les événements de sa vie :

« God's ways with men are dark and winding, and He works against nature to cut off our days. A great deal of this feeling is temperamental. Much of *Religio Medici* is overshadowed by the conviction that there is « a secret gloom or bottom of our days ». One feels that Browne was not stimulated but depressed by the perpetual and waking providence that fulfills and accomplisheth them ³ ».

Quant à l'antinomie d'un Dieu agissant dans chaque destinée particulière et d'une nature aux lois inflexibles, elle ne semble pas avoir tourmenté Browne :

« Il appartient au monde médiéval où le miracle était la règle plutôt que l'exception, et où, comme dans une famille ou un état minuscule, l'économie cosmique était régie directement, immédiatement par la Providence en personne ⁴ ».

1. *Ibid.*, p. 101.

2. *Ibid.*, p. 105.

3. *Ibid.* — C'est oublier que pour Browne les desseins de cette providence, même quand elle met fin à notre existence plus tôt que le simple jeu des lois naturelles ne l'aurait fait espérer, agit immanquablement au mieux de nos intérêts. C'est oublier que le monde où il vit est, à la lettre, « le meilleur des mondes possibles ». D'ailleurs la lecture « gloom » de la citation (*Religio*, I, 43) n'est pas admissible. Il faut rétablir ainsi : « There is therefore a secret gloome or bottome of our days », où « bottome » a le sens de pelote de fil.

4. *Ibid.*, p. 110. — Tout ceci n'est qu'un exposé — qu'on s'efforce de

Il est difficile de préciser l'opinion de Browne sur l'existence d'une *anima mundi* ; mais il est remarquable que son langage est emprunté à l'alchimie plutôt qu'au platonisme. Ses expressions de « gentle heat that brooded on the water », « the warm gale and gentle ventilation of this Spirit », rappellent le vocabulaire des alchimistes ¹. Bien qu'il ait soin de répudier tout panthéisme, sa conception de la lumière « substance spirituelle », sa formule « *Lux est umbra Dei* », ses anges-lumière, dont l'habitat est l'omniprésente essence divine, semblent difficilement conciliables avec une doctrine très ferme de la transcendance. Et si on lui demande ce qu'il entend par cette création *ex nihilo* à laquelle il nous assure rester fidèle, il s'en tire encore par une étourdissante culbute :

« Dieu étant tout, est contraire au rien, d'où tout a été fait, et ainsi le rien est devenu quelque chose, et l'omnité donnant forme au néant en a fait une essence ² ».

Comment s'étonner que cette théologie scabreuse ait fait vitupérer Browne par les théologiens et qu'on soit allé jusqu'à l'accuser d'athéisme ³ ?

De même, quand il avance que la « forme » de la plante brûlée subsiste cachée parmi la cendre ou que l'homme — vrai microcosme — s'il ne périt, le monde ne peut non plus périr, cela n'implique-t-il pas que tout n'a d'existence qu'en Dieu, et que Browne, consciemment ou non, est un idéaliste ⁴ ?

faire aussi fidèle que possible, en dépit de la compression nécessaire — de la pensée de Dunn. Outre que ce moyen âge où l'on regardait le miracle « comme la règle » est une naïveté ou une caricature (Cf. saint Thomas, *Summa contra Gentiles*, I. III, ch. XCVIII sq.), Browne, pour sa part, était si loin d'être aussi entiché de surnaturel, qu'il penchait à croire le temps des miracles pratiquement révolu : « That miracles are ceased, I can neither prove nor absolutely deny, much less define the time and period of their cessation ». (*Rel. Med.*, I, 27.)

1. *Ibid.*, p. 110-111.

2. *Ibid.*, p. 114. — Citation de *Rel. Med.*, I, 35.

3. *Ibid.*, p. 114.

4. *Ibid.*, p. 117.

En somme, la pensée de Browne est basée en gros sur l'adhésion aux principes généraux de la théologie catholique traditionnelle additionnés d'éléments platoniciens empruntés à des sources indirectes comme la kabbale et l'hermétisme. Cette combinaison de Christianisme et de Platonisme l'amène fort près du type de pensée des *Cambridge Platonists*, tout en laissant subsister chez lui de notables différences. De part et d'autre, on a le goût de l'alchimie, du symbolisme, et l'on croit à l'intervention des esprits dans le monde, le tout coloré des mêmes ardeurs poétiques. Mais on ne trouve pas chez Browne la croyance *explicite* à la nature plastique de H. More et de ses disciples. Il se sépare d'eux encore par sa tendance à voir dans le monde visible le symbole de l'invisible, à admettre que la partie contient le tout et le condense. En outre, les explications mécanistiques de l'univers ne paraissent pas l'inquiéter : un monde — « this visible fabrick » — sans un divin fabricant lui paraîtrait une extravagance philosophique à peine digne d'être discutée¹.

Si l'on recherche ce que devient la philosophie de Browne en passant de *Religio* à *Vulgar Errors*, on s'aperçoit bientôt qu'on n'a pas laissé la théologie pour la science. La science au sens moderne du mot est presque absente de ce traité. Qu'il parle de l'aimant, de la phosphorescence, de la vitalité des semences, on voit que la science, pour Browne, est une région ténébreuse, mal explorée et féerique « où le mystique et l'occultiste marchent aux côtés de l'investigateur expérimental² ». Le monde qu'il parcourt ignore les êtres inanimés. Tout y a vie, intentions, attractions, désirs, antipathies³.

Dans *Garden of Cyrus*, on respire une atmosphère nouvelle : une fraîche brise campagnarde souffle à travers ce petit traité érudit et en disperse le relent de vieux livres qui flottait dans les œuvres précédentes⁴. Ici le fond d'érudition

1. *Ibid.*, p. 118.

2. *Ibid.*, p. 120.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, p. 125.

austère s'éclaire d'exquises observations que l'auteur — on le sent — a faites en plein air¹.

Mais pour la science, à part la remarque de Browne sur l'arrangement quinaire des feuilles², elle n'est pas d'une qualité plus solide qu'ailleurs. C'est toujours, suivant son expression même, cette quête des « *delightful truths* », cette passion des symboles et des analogies, ce penchant à prendre des abstractions pour des choses, des images pour des démonstrations, des analogies pour des principes³.

On peut d'ailleurs remarquer que ces faiblesses ne lui sont pas exclusivement personnelles : Henri More, dans son *Antidote against Atheism* ne déploie pas une philosophie botanique moins naïvement fantaisiste, et le symbolisme numérique de sa *Conjectura Cabbalistica* n'est pas moins « mystique » ou « prélogique », comme dirait un disciple de M. Lévy-Bruhl, que celui du traité des quinconces⁴.

Concluons :

Sir Thomas Browne n'est pas un vrai savant : il n'a rien fait pour hâter la détermination des lois naturelles, objet propre de la science telle que nous la concevons. Il aimait mieux adorer les mystères de la nature que « piller ses trésors et asservir ses forces »⁵. C'est en mystique et en poète

1. *Ibid.*, p. 128. — On aimerait pouvoir approuver ce jugement et partager cette impression, et que l'auteur les justifîât par d'autres exemples que l'unique citation qu'il fait — après Gosse — de « l'artichaut où les mouches noires et brillantes se réfugient, etc. » (Cf. *Garden of Cyrus*, III : « After this order hath Nature planted the leaves in the head of the common and prickled artichoak ; wherein the black and shining flies do shelter themselves, when they retire from the purple flower about it »). La pâleur de cet exemple unique suffirait à prouver combien il est difficile de trouver, chez Browne, des notations pittoresques. En fait, les descriptions de fleurs ou de plantes, qu'on trouve dans *Garden of Cyrus*, peuvent être d'un dessin soigné et véridique, elles ne dépassent jamais par leur valeur d'art les vignettes destinées à un traité de botanique. Ruskin les eût louées comme « a simple piece of fact work, healthy and good as such » ; il n'y eût certainement pas discerné « an attempt at design ».

2. *Ibid.*, p. 126 (Allusion au ch. V de *Garden*).

3. *Ibid.*, p. 129.

4. *Ibid.*, p. 130.

5. *Ibid.*, p. 136.

qu'il a déchiffré ce « manuscrit public et universel », pour y trouver des suggestions de beauté et de vérité idéales¹.

Il a fait une découverte, pourtant : unique et très modeste. Et il est curieux et instructif, note William Dunn, que cette découverte de Browne soit celle d'une substance grasseuse suintant des cadavres : l'apidocire². Le fait est symbolique. Il nous rappelle que le thème préféré, quasi constant des méditations de Browne, c'est la mort. C'est sur la mort qu'il a écrit ses morceaux les plus majestueux, c'est la mort qui lui suggère ses images les plus fantastiques. Non seulement son imagination était sombre et se complaisait dans les tableaux funèbres, mais on peut dire que le macabre exerçait sur lui une véritable fascination³, et « parfois il fait l'effet d'une manière d'hypocondriaque se raccrochant, dans son désespoir, à l'idéal chrétien⁴ ». Cette préoccupation de la mort nous prouve que son tempérament était d'une tristesse foncière. Il éprouvait ce dégoût du monde présent et cet intérêt passionné du monde futur que l'on attribue à l'âme médiévale, puritaine et mystique⁵. Tout en reconnaissant dans cette tendance ce qui est propre à Browne, il faut noter combien par là il s'apparente à la génération puritaine⁶.

1. *Ibid.* — Cf. la thèse de Mr. A. C. Howell, pour qui Browne s'inspire, comme savant, des plus purs principes de Bacon et de Descartes (*Sir Thomas Browne and Seventeenth-Century Thought, Studies in Philology*, vol. 22, p. 61-80).

2. *Ibid.*, p. 145. Allusion à ce passage d'*Urn-Burial* : « In an hydropical body, ten years buried in the churchyard, we met with a fat concretion, where the nitre of the earth, and the salt and lixivious liquor of the body, had coagulated large lumps of fat into the consistence of the hardest Castile soap, whereof part remaineth with us ». (Ch. III) Wilkin, dans une note, dit que Browne fut le premier à découvrir cette substance que Fourcroy redécouvrit à son tour dans le cimetière des Innocents. (*Works*, III, p. 479.)

3. *Ibid.*, p. 144 : « Mortality is his constant preoccupation and by far his most powerful stimulus ».

4. *Ibid.* : « He is more than grave or sombre ; there is something actually macabre in the fascination that details of death and decay and the grave exercise over him, and sometimes he even appears to be a kind of hypocondriac who is clinging against hope to Christianity. »

5. *Ibid.*, p. 147.

6. *Ibid.*, p. 151. — Tout cela est, naturellement, assombri comme à

Les noms de Raleigh, de Donne, de Drummond, de Bacon et de Jeremy Taylor nous rappellent la prédilection des écrivains du XVII^e siècle pour le thème de la fragilité humaine. Tel passage de *Cypresse Grove* : « Empires, states, kingdoms... » se glisserait sans heurter la pensée ni la forme dans *Hydriotaphia*, et d'ailleurs, ne détonnerait pas davantage dans un sermon de Donne, dans *Holy Dying*, *History of the World* ou même *Vicissitude of Things* de François Bacon ¹.

De même une certaine atmosphère stoïcienne qu'on respire dans l'œuvre de Browne (bien qu'il ne soit pas proprement un stoïque) appartient à son temps : elle se propage de Montaigne à Drummond ; et l'on entend jusque chez Taylor ces mêmes échos de Cicéron, de Lucain et de Sénèque ².

Bien qu'il se rapproche plus d'un Chillingworth ou d'un Whichcote que d'un puritain par sa religion libérale et confiante, par sa conception idéaliste du ciel et de l'enfer (manières d'être plutôt que lieux matériels), Browne n'est pas indemne de toute contamination puritaine : non seulement, comme on l'a vu plus haut, par sa hantise de la mort, mais par sa crainte du péché, par sa conviction pessimiste que l'homme empire plutôt qu'il ne s'améliore avec l'âge, et que le monde, enfin, est emporté vers un destin catastrophique ³.

Quelques critiques, en face de ses doutes sur le miracle et de son pessimisme stoïque, l'ont traité de « sceptique masqué ⁴ ». Ils ne l'ont certainement pas compris. A aucun moment nous ne pouvons douter de sa ferme et paisible croyance en l'immortalité, appuyée sur le bloc des raisons classiques et vivifiée par les lumières de son intuition personnelle ⁵.

plaisir. William Dunn commente, ici, non la pensée de Browne, mais celle d'un Browne qui aurait à la fois, de la mort, la préoccupation du Browne véritable, et l'horreur qu'inspire à certains Américains modernes cet accident humiliant et presque anachronique.

1. *Ibid.*, p. 151-152.

2. *Ibid.*, p. 160-162.

3. *Ibid.*, p. 165-166.

4. *Ibid.*, p. 167.

5. *Ibid.*, p. 187.

Browne, penseur moyen, est un très grand artiste. Aussi est-il vain de vouloir le jauger par quelque commune mesure empruntée à son temps. A ce temps — comme à tout autre — il restera toujours, par l'élément personnel de sa grandeur, incommensurable :

« Le progrès de la pensée humaine n'affecte nullement la valeur des plus beaux passages de *Religio* et *d'Urn-Burial* : la philosophie qui les inspira a toujours été valide¹ ».

Telles sont, croyons-nous, les réflexions les plus notables qui jalonnent la thèse de William P. Dunn : travail soigné et utile, premier effort méthodique pour replacer la pensée philosophique, religieuse et scientifique de Browne, dans son ambiance historique.

Effort sympathique aussi et dont la sympathie est d'autant plus méritoire que l'auteur est plus attaché lui-même, semble-t-il, à un idéal philosophique que Browne eût regardé sans hésitation comme inspiré par le Démon...

Ce travail, bien qu'il se limite, en principe, à l'étude de la pensée de Thomas Browne, est peut-être, comme on le verra, le plus bel hommage, et le plus ingénu, qu'on pouvait rendre à son génie littéraire.

Si un esprit tourné vers la philosophie est venu regarder de près une philosophie dont tant d'affirmations lui semblaient désuètes, s'il l'a observée si longtemps, avec bienveillance et, semble-t-il, avec plaisir, n'est-ce pas qu'à son insu, c'était moins *les* paroles du philosophe que *sa* parole qui l'avait attiré et le tenait captif ?

Venu en curieux, il s'éloigne en ami, un peu troublé par cette lumière que Coleridge voyait flotter comme un halo autour du front de sir Thomas Browne² : étrange et douce phosphorescence, clarté lunaire, qui transfigure les plus ordinaires lieux communs en paysages de rêve et leur fait des arrière-plans si vaporeux, si profonds et si mystérieux, que le

1. *Ibid.*, p. 189.

2. Cf. *supra*, p. 303.

positiviste le moins émerveillé s'y découvre une âme métaphysicienne.

XVIII

La prose de Thomas Browne, à part l'étude un peu brève de G. Saintsbury¹ et les quelques remarques de Basil Anderton², n'a pas été, remarque Norton R. Tempest, l'objet de l'attention technique qu'elle mérite³. On peut dire, en effet, que dans le genre « somptueux », la langue anglaise n'offre rien de plus parfait.

La langue de Browne — on le voit par sa correspondance et dans *Vulgar Errors* — n'est, spontanément, ni ornée ni rythmique, et même *Letter to a Friend* et *Christian Morals*, œuvres posthumes, et moins soigneusement revues, n'ont pas la plénitude d'harmonie de *Religio, Garden of Cyrus* ou *Hydriotaphia*.

Cette langue harmonieuse, comme celle de Jeremy Taylor, appelle la scansion, mais elle est plus suave, moins brusque et aussi plus majestueuse que celle du sermonnaire⁴.

Le rythme, chez Browne, n'est pas indépendant de la pensée. Il prend l'essor du même mouvement que l'imagination. Le chapitre V d'*Hydriotaphia* en est le plus frappant exemple. Ses phrases sont probablement les plus splendidement rythmées de la littérature anglaise⁵.

Le rythme de la prose brownienne est d'une inépuisable variété. Cependant Browne a ses préférences pour certains types de pieds : le mouvement de sa phrase est le plus souvent croissant (*rising*) ou croissant-décroissant (*waved*) ; ce qui ne l'empêche pas d'utiliser à l'occasion la mesure trochaïque :

1. Cf. *supra*, § IX.

2. Cf. *supra*, § XV.

3. *Rhythm in the Prose of Sir Thomas Browne*, Review of English Studies, July, 1927, p. 308.

4. *Ibid.*, p. 311.

5. *Ibid.*, p. 312.

« But the iniquity | of oblivion | blindly | scattereth | her poppy¹ ».

Les rencontres de pieds identiques sont chez lui des plus rares, et il excelle à entrelacer les pieds de deux et trois syllabes :

« Gardens | were before | gardeners | and but some hours | after | the earth² ».

Une construction rythmique chère à Browne est celle qui consiste soit à réduire, soit à accroître, de proche en proche, le nombre de syllabes de chaque pied d'une période rythmique :

« But the quincunx | of heaven | runs low³ ».

A noter encore parmi les procédés de Browne, celui qui consiste à donner à sa période ce qu'on peut appeler une clé de voûte ou un pivot, en juxtaposant des pieds dont les syllabes vont croissant ou diminuant en nombre, avec, au centre (c'est le pivot), un monosyllabe accentué :

« But many | are too early | old, | and before | the date | of age⁴ ».

Les cadences de Browne sont plutôt classiques (sur une faible) que saxonnes (sur une forte) ; mais il les emploie concurremment et les mêle avec un rare bonheur.

Sens et rythme s'accordent toujours dans les meilleures pages de Browne : ses pensées mélancoliques avancent d'une marche pompeuse et funèbre ; mais que s'excite sa fantaisie, et aussitôt il prend un pas fantasque et pétulant⁵.

Et avec quel art il ajuste son rythme et sa cadence pour donner tout son poids à un mot ou à un membre de phrase ;

1. *Ibid.*, p. 312. — *Hydriotaphia*, V, 8.

2. *Ibid.*, p. 313. — *Garden of C.*, I, 2. (but n'a qu'un accent secondaire)

3. *Ibid.*, p. 315. — *Garden of C.*, V, 12. (runs n'a qu'un accent secondaire).

4. *Ibid.*, p. 414. — *Hydriotaphia*, V, 3.

5. *Ibid.*, p. 316.

telles ces trois fortes, martelant sa conclusion, avec une insistance péremptoire :

« There is a nearer way to Heaven than Homer's chain ; an easy logick may conjoin a heaven and earth in one argument, and, with less than a sorites, resolve all things to God⁴ ».

Mais ce sont là (entre autres), Norton R. Tempest ne fait pas difficulté de l'avouer, de petits secrets dont l'addition ne livre pas le grand secret du magicien...

La musique brownienne, dans son essence et son charme, échappe, comme toute beauté, aux prises de la science :

« Any attempt to express adequately the subtlety of his music is impossible ; it is endeavouring to define the undefinable² ».

1. *Ibid.*, p. 317. — *Rel. Med.*, I, 18.

2. *Ibid.*, p. 317.

CONCLUSION

Après la confusion de ces critiques où tant de jugements, de louanges ou de blâmes s'opposent ou se contredisent ; après la diversité des points de vue qu'il a fallu choisir pour nous faire du génie de Browne une idée assez compréhensive, une conclusion fortement synthétique est un vrai besoin de l'esprit. On voudrait qu'une revue bienveillante, loyale, et pourtant systématique, accueillît, en l'ordonnant, tout ce que la présente étude a pu livrer d'incontestable.

Il ne s'agit pas de reprendre une à une, en les résumant, nos affirmations, nos négations ou nos doutes. Il n'est pas question de remettre sous les yeux, dans une forme plus facile à embrasser, ce qui se trouve disséminé dans ce livre. Ce que l'on veut donner, ce n'est pas une somme, c'est une essence et une explication.

Une explication ! L'audace est grande de vouloir expliquer un de nos semblables, quand nous nous comprenons si peu nous-mêmes et que nous ne pouvons expliquer les autres que par nous-mêmes. Si bien qu'on se demande si nous disposons d'une autre lumière pour éclairer un caractère et et une œuvre que du reflet de notre propre esprit.

Et pourtant, cette incertitude n'est pas victorieuse. Nous sentons aussi, obscurément, que la tâche n'est peut-être pas impossible, si nous voulons y mettre beaucoup de bon vouloir, d'application, de sincérité et de modestie ; si nous faisons effort pour que ce moi, lequel est bien, au fond, comme le pensait Browne, en dépit de sa singularité, un résumé du monde, s'approprie ces aspects d'une âme étrangère et amie, qui ne sont pas toujours les siens, mais le peuvent, et cela suffit, devenir un moment.

*
* *

Les contradictions abondent dans l'œuvre de Browne. C'est du moins l'impression générale qu'en laisse une lecture première. Mais il est facile de montrer qu'elles sont de surface et n'ont pris du relief que par le soin des critiques à mettre en lumière les côtés de son caractère ou de sa philosophie par où ils se croyaient avec lui des affinités, ou bien encore parce qu'ils leur semblaient plus propres à composer un portrait original.

Cela explique comment un Johnson ou Alexander Whyte, âmes croyantes, virent surtout en Browne un croyant, traitant comme négligeable ces propos sceptiques où Edmund Gosse trouve, au contraire, l'expression la plus véridique de son tempérament. Pour la même raison, cette physionomie, où plusieurs nous affirment retrouver un air du moyen âge, prend sous le crayon nerveux de Taine tous les traits d'un Renaissant.

Une autre source de ces contrariétés est l'emploi relâché, et très favorable aux malentendus, qu'on fait de certains termes. Des mots comme « croyant » et « sceptique », « médiéval » et « renaissant » sont si flous et hospitaliers, ils se peuplent suivant les esprits, les cultures et les passions, de tant de chimères, qu'à les opposer on se voue à d'interminables disputes.

Pour se limiter à l'exemple de Taine, quelle clarté gagnons-nous sur le génie de Browne à faire de lui un homme de la Renaissance ? En admettant que son esprit se laisse assimiler, par quelques tendances, au type qu'on est convenu d'appeler renaissant, il s'y oppose ou le déborde par tant d'antipathies ou de prédilections que poser l'analogie catégorique de Taine, c'est brouiller complètement les idées !

« O Jahrhundert... es ist eine Lust zu Leben ! » s'écrie Ulrich de Hutten. « La terre est un endroit où nous sommes venus non pour vivre, mais pour mourir », répond Browne. Singulier Renaissant. Et si l'on veut à tout prix des analo-

gies et des parentés, l'hermite de Hampole se présente à l'esprit bien plutôt que Philip Sidney.

Mais n'allons pas opposer à ce faux Renaissant un personnage gothique qui, bientôt, ne serait pas moins compromis quand on évoquerait en Browne, comme on ne manquerait pas de le faire : l'exégète pointilleux, l'expérimentateur ténace, le théologien ennemi des rigueurs scolastiques.

On a traité Browne d'esprit caméléon. Cette formule, comme toutes celles qui mettent l'accent sur les tons changeants de sa pensée, n'est acceptable que pour ceux qui ont voulu trouver l'explication de Browne dans son premier essai. Ayant tracé d'après *Religio Medici* — parfois d'après certains passages — les grandes lignes de leur portrait, ils refusent par la suite, comme altérant leur ébauche, les retouches faites par l'âge à cette physionomie.

Pourtant, de quel droit dirons-nous que le Browne de *Christian Morals* est moins authentique que celui de *Religio*, sinon du droit qu'on s'arroge d'arrêter cet esprit dans son développement et de le prendre comme plus représentatif de lui-même, à un moment de son œuvre qu'on a choisi suivant ses propres préférences ?

C'est bien, n'en doutons pas, ce qu'ont fait la plupart des critiques, et c'est pourquoi les meilleurs d'entre eux n'ont donné de Browne que des instantanés de valeur fragmentaire et relative.

Le savant et le mystique, le sceptique et le croyant, l'humoriste et le solennel, le jovial et le mélancolique, l'enthousiaste et l'indifférent, le charitable et l'égoïste, l'optimiste et le sombre, le puritain et l'indulgent, le fanfaron et le modeste, le catholique et l'anglican, le patriote et le cosmopolite, le raisonnable et l'extravagant, l'indolent et le laborieux : autant de dyptiques figurant, pour notre perplexité, dans l'iconographie brownienne et dont chaque volet, hélas ! prétend à une égale véracité.

Nous faut-il les accepter tous ? « Assurément », murmure la paresse qui voudrait bien éviter le travail des discrimina-

tions et des dosages nécessaires. « Ce trop-plein, n'est-ce pas la vie même ? »

L'argument est spécieux. Et il est tentant de s'affranchir de l'effort sous le prétexte flatteur que notre sens de la vie nous incline à respecter cette luxuriance.

« Ne voyez-vous pas, poursuit la même voix, combien serait vaine et fausse, et pernicieuse, votre clarification ? Le degré de votre réussite serait la mesure de votre échec réel ! Mieux vous aurez débrouillé cet enchevêtrement, plus vous aurez mis de clarté dans cette pénombre, plus vous aurez offusqué de vérité. Votre ordre appauvrit, votre raison futile. On ne découpe pas l'arc-en-ciel pour en mieux faire voir les couleurs, on le montre d'un seul coup dans la continuité de ses valeurs complémentaires. A votre choix, à vos numérotages, nous préférons l'entassement naturel, où, du moins, rien n'est exclu, pas même la confusion et les antinomies. Ce n'est pas de clarté que nous sommes avides, c'est de vérité, et si le vrai veut des contraires, nous les préférons à votre décanage ».

Ce plaidoyer en faveur d'un portrait naturaliste, où s'absorberait la totalité du détail, sans souci d'une interprétation personnelle, serait irrésistible si nous ne pouvions obéir à la nature que par la passivité. Mais il n'en est rien. « *Art is the perfection of Nature* » nous dit Browne¹, et ici la nature nous suggère de retrouver ses intentions principales en observant docilement ses démarches.

Au lieu de traiter la pensée de Browne comme une série de moments séparés et équivalents, la vie, qui est mouvement et liaison, nous enjoint de la regarder, cette pensée, comme un développement, comme une évolution. Y consentir, c'est aussitôt répandre dans notre étude une lumière, une sécurité et comme un réconfort ; c'est retrouver le pouvoir de lutter contre les tromperies de notre moi ; c'est l'assurance de satisfaire à notre besoin d'ordre, de compréhension et de vérité.

1. *Rel. Med.*, I, 16.

Chacun, on le sait, s'est attaché surtout, dans Browne, à l'étude d'une œuvre particulière, où il a vu l'expression la plus raffinée de son talent, ou la formule la plus authentique de sa pensée. Pour l'un, l'esprit de Browne, c'est le scepticisme léger, le paradoxe et l'humour de quelques pages de *Religio* ; pour l'autre, c'est le symbolisme fantastique du *Jardin de Cyrus* ; la sombre méditation d'*Urn-Burial* ; la science bariolée des *Erreurs Vulgaires* ; la veine émue et digressive de *Letter to a Friend* ; ou la sagesse sentencieuse de *Christian Morals*.

A qui se fier ?

A personne, mais à cette règle, empruntée à la morphologie biologique : le type arrivé explique le balbutiement et non l'inverse.

Or c'est bien cet inverse qu'admet un Edmund Gosse quand il regarde *Christian Morals* non comme une évolution, mais comme une « involution » littéraire.

Il est en effet certain qu'il y a chez Browne une ligne de développement bien apparente, et qu'il suffit de suivre, pour se garer des écarts personnels. Cette ligne, elle va, pour la pensée, dans le sens d'une philosophie plus nettement chrétienne, plus rigoureusement orthodoxe ; pour le style, vers un goût plus immodéré de la luxuriance et de l'érudition, vers une musique plus pleine et plus solennelle.

Certains éléments, comme le paradoxe, l'étalement du moi, un certain pyrrhonisme, apparaissent au contraire comme éphémères et liés à une poussée de jeunesse : simples feux follets voltigeant à la surface de l'esprit de Browne, au fort de ses « jours caniculaires ». Et s'il est interdit d'ignorer ce phénomène dans l'*histoire* de son développement intellectuel et moral, nous ne pouvons davantage le traiter comme un élément stable de sa personnalité.

D'autres valeurs, enfin, se montrent sensiblement constantes, présentes à l'origine comme à l'aboutissement : la tolérance, l'adhésion sans murmure au code moral chrétien, la poursuite de la science, la foi dans le surnaturel — jointe

au souhait d'en circonscrire rationnellement le domaine — une certaine qualité stoïque du sentiment religieux...

Au point de vue de son art, se classeraient également dans ce groupe : le mépris ou l'ignorance de la composition ; l'inaptitude à peindre ; la pâleur d'un humour privé de nourriture solide ; une oreille admirable, sûre, subtile, exigeante, également sensible au rythme et à la mélodie.

Ainsi cataloguées, les tendances de Browne ne perdent rien de leur réalité, mais se situent à des degrés différents d'importance, et cela sans que cette hiérarchie puisse être discutée, dès là qu'on admet le principe d'analyse qui l'a fait découvrir.

Cette méthode ne réduit pas toutes les antinomies de l'homme et de son œuvre. Si elle le faisait, elle ne mériterait que notre méfiance. La simplification qu'elle obtiendrait causerait un appauvrissement, non un agencement organique. Aucune pensée humaine n'étant purement logique et homogène, il n'y a pas de raison de découvrir cette logique et cette homogénéité dans l'œuvre d'un esprit vaste, orné, imaginaire, et qui s'étend sur une durée d'un demi-siècle. Il reste dans Browne des contrastes réels, mais qui ne dépassent pas les divergences révélées en chacun de nous par une introspection sommaire. Son goût de la science et du mystère, par exemple, est certainement resté un des éléments permanents de sa pensée. On ne peut y voir une contradiction que si l'on fait sien l'idéal d'une science destinée à expulser le mystère du monde. Mais si cet idéal existe — si même il est propre à aiguillonner certains esprits vers de belles conquêtes positives, et si, inversement, la tendance contraire risque de mettre dans l'investigation scientifique un peu de sceptique somnolence — il s'en faut qu'il s'identifie avec l'esprit même de la science.

« J'ai toujours pensé et toujours dit, déclarait récemment un savant géologue, que la science est faite pour donner à l'homme le sens du mystère, et pour le conduire au seuil de la métaphysique ; qu'elle est révélatrice du mystère, bien plus qu'explicatrice et qu'une science qui se bornerait à

l'observation de quelques faits et à l'énoncé de quelques lois, sans aucun espoir d'en trouver jamais le sens et les causes, ne serait pas digne de l'homme¹ ».

Ces lignes, si Browne pouvait les lire, lui prouveraient que les prodiges faits par l'homme dans l'analyse et la maîtrise des forces naturelles n'ont pas encore détruit un mode de pensée qui était le sien et qu'il n'est pas téméraire, en dépit d'apparentes défaites, de supposer indestructible. A nous, elles montrent qu'il n'est pas nécessaire de mettre en branle d'aussi lourdes et incertaines machines que le Moyen Age, la Renaissance, le Mysticisme gothique et le Rationalisme expérimental, pour justifier la rencontre, dans un médecin anglais du XVII^e siècle, de tendances élémentaires et éternelles de l'esprit humain.

Il ne faut pas se plaindre, pourtant, que cette santé, cet équilibre — on est tenté de dire : cette banalité — de la pensée de Browne n'aient pas été généralement aperçus ou sentis. Cela eût nui à sa gloire. C'est parce qu'il le regardait comme un cerveau un peu fêlé que Coleridge trouvait une volupté particulière à le lire, et c'est à cette méprise que nous devons le rajeunissement de son œuvre.

C'est parce que Browne a eu beaucoup d'amis, de caractères très différents et souvent opposés, et que chacun a cru trouver chez lui ses raisons particulières de l'aimer, que nous avons aujourd'hui un Browne nouveau : plus riche, plus émouvant, avec plus d'arrière-plan, que le vrai Sir Thomas Browne, médecin consultant de Norwich, paroissien de St. Peter Mancroft, naturaliste et polygraphe.

Le Browne que nous admirons a subi, en effet, de ses admirateurs, la métamorphose décrite par Stendahl, que fait l'amant dans la personne aimée. La cristallisation n'est pas vraie qu'en amour. C'est aussi un phénomène littéraire. La seule différence, c'est qu'en littérature, il est collectif et durable. Collectif, parce que nombre d'amants ont fait tom-

1. Déclarations de Pierre Termier à Fréd. Lefèvre. *Les Nouvelles Littéraires*, 8 mars 1930, p. 5, col. 2

ber sur l'œuvre préférée le givre diamanté qui en est maintenant l'inséparable parure. Durable, parce que ces amants étant des esprits plus prompts et plus hardis que les nôtres, des sensibilités plus intuitives, des imaginations plus constructives, la modestie et la raison nous suggèrent, quand nous ne partageons pas leur enthousiasme, de n'en accuser que notre insuffisance.

Au reste, se serait-elle faite, cette cristallisation, sans un objet la justifiant ? En amour, des circonstances individuelles, contingentes, physiologiques, peuvent la déclancher. En littérature, les conditions sont autres. L'imagination n'a pas de motifs si puissants et si inconscients de se laisser surprendre et de s'échauffer. Il lui faut un noyau vraiment suggestif, chargé, pour ainsi parler, d'un potentiel esthétique réel. Et, en outre, on l'a dit, l'embellissement n'est pas l'ouvrage d'un seul. Le coup de foudre littéraire, en admettant qu'il soit possible, resterait sans lendemain.

Que celui, donc, qui ne sentirait pas directement la valeur permanente apportée par Browne au trésor littéraire anglais, s'en remette sans scrupules à un jugement admiratif dont les premiers attendus, prononcés il y a plus d'un siècle et demi par Samuel Johnson, homologués, développés et circonscrits par l'école romantique, n'ont été récusés par aucun critique moderne.

Cette unanimité ne peut avoir qu'une cause : la richesse foncière de l'œuvre où elle se manifeste.

Chez Sir Thomas Browne, une beauté intermittente, mais, aux points où elle s'allume, d'un éclat vif, profond, singulier, a jeté sa splendeur sur l'ensemble, lui a mérité la grâce, et l'a promu à ce paradis des lettres où la gloire des grandes œuvres ne souffre plus ni déclin ni bourrasques.

APPENDICE

Examen critique des divergences entre le texte des éditions frauduleuses de "Religio Medici" (1642) et le texte de la première édition autorisée (1643), au point de vue de l'évolution possible de la pensée de Browne.

S. Wilkin, tout en relevant plus de deux cents divergences (exactement 210), entre le texte des éditions frauduleuses de *Religio Medici* (nos 1 et 2 de la *Bibliography* de G. Keynes), et celui de l'édition autorisée de 1643, a encore laissé quelques variantes à glaner à W. A. Greenhill ¹.

On peut, dans l'étude de ces variantes, distinguer divers cas, selon que le texte de 1642 :

- a) contredit le texte autorisé ;
- b) exprime sous forme plus hardie une pensée analogue à celle du texte autorisé ;
- c) exprime sous forme légèrement différente la même pensée que le texte autorisé ;
- d) contient une erreur matérielle évidente.

I

Parmi les lectures de 1642, les suivantes viennent se ranger dans le premier groupe :

Texte de l'édition autorisée (1643)	Texte des éditions frauduleuses (1642)
1. I, 6 ² : « Where we desire to be informed, 'tis good to contest	«

1. Cf. *infra*, *Bibliographie*, I, B, 1, g.

2. C.-à-d. : première partie, section 6, etc.

with men above our selves ; but to confirm, and establish our opinions, 'tis best to **argue** with judgments below our own, that the frequent spoils and victories over their reasons may settle in ourselves an esteem and confirmed opinion of our own. »

2. I, 6 : « By this means I leave no gap for heresy, schisms, or errors, of which at present, I hope **I shall not** injure truth to say, I have no taint or tincture. I must confess my greener studies have been polluted with two or three. »

3. I, 13 : « [...] for we behold Him but asquint, upon reflex or shadow ; our understanding is **dimmer** than Moses's eye ; we are ignorant of the back-parts or lower side of His divinity. »

4. I, 22 : « How all the kinds of creatures, not only in their own bulks, but with a competency of food and sustenance, might be preserved in one ark, and within the extent of three hundred cubits, to a reason that rightly examines it, will appear very **feasible**. »

5. I, 27 : We do too narrowly define the power of God, restraining it to our capacities. I hold that God **can** do all things : how he should work contradictions, I do not understand, yet dare not, therefore deny. »

6. I, 34 : « And truly, for the first chapters of Genesis, I

.....

 **agree**

 »

«

 **I shall**

 »

«

 **diviner**

 »

«

 **difficult**. »

«

 **cannot**

 »

«
 last »

must confess a great deal of
obscurity. »

7. I, 39 : « The smattering I
have of the philosopher's stone
(which is something more than
the perfect exaltation of gold)
hath taught me a great deal of
divinity. »

8. I, 45 : « Now what force
should be able to consume it
[the world] thus far, without
the breath of God, which is
the truest consuming fire, my
philosophy cannot inform me. »

9. I, 48 : « [...] the forms
are not perished [of plants
burnt to ashes] but withdrawn
into their incombustible part. »

10. I, 49 : « Thus the soul of
man may be in heaven any-
where. »

11. I, 50 : « I know not what
to make of Purgatory, or con-
ceive a flame that can either
prey upon [n]or purify the
substance of a soul¹. »

12. I, 59 : « [...] she [an
humble soul] shall [...] sud-
denly find how little we stand
in need of the precept of St.
Paul, « work out your salva-
tion with fear and trembling. »

13. II, 2 : « For there are mys-
tically in our faces certain char-
acters which carry in them
the motto of our souls, wherein
he that cannot read A. B. C.
may read our natures. »

1. « either... nor », corrigé en « either... or » dans l'édition de 1645.

14. II, 2 : « Aristotle, I confess, in his acute and singular book of Physiognomy, hath made no mention of Chiromancy ; yet I believe the Egyptians, who were nearer addicted to those abstruse and mystical sciences... »

«
.....
.....
made mention
.....
..... never ¹
.....
..... »

15. II, 8 : « We do but learn to-day what our better advanced judgments will unteach to-morrow. »

«
.....
..... teach
..... »

16. II, 10 : « For my conversation, it is, like the sun's, with all men... »

«
.....
without »

17. II, 10 : « But it is the corruption that I fear within me ; not the contagion of commerce without me. »

«
.....
..... and
..... »

18. II, 12 : « We term sleep a death : and yet it is waking that kills us... »

« death
a sleep
..... »

Presque toujours, dans les cas qui précèdent, non seulement le sens de 1643 diffère de celui des versions frauduleuses, mais il s'y oppose. Le problème est donc de savoir si le premier texte (1643), ou le second, dans chacun de ces cas, semble représenter la pensée authentique de Browne ou si, au contraire, nous avons des raisons de croire que nous le surprenons à modifier son opinion première et spontanée dans le probable souci de ne pas scandaliser le lecteur. Un examen critique de chaque passage cité peut seul nous renseigner là-dessus.

1. Le sens correct est manifestement celui de 1643 : pour nous instruire, discutons (*contest*) avec des esprits supérieurs à nous ; pour nous confirmer dans nos propres idées, argu-

1. Une seulement des éditions de 1642 a *never*. L'autre a *ever*.

mentons (*argue*) avec des gens moins capables de se défendre.

2. Cette variante serait, selon W. A. Greenhill, d'une importance capitale pour l'intelligence de la vraie pensée de Browne :

« This alteration of the reading is interesting, as showing that about 1635, when Browne was thirty years old, and wrote the *Religio Medici*, he could not, without injury to truth, say that he had no taint or tincture of heresies, schisms, or errors ; but that eight years later, when the first authorized edition was published, his opinion had so far changed, that he hoped he should not injure truth in saying that he had no longer any such taint or tincture in him ¹ ».

Selon nous, le contexte interdit absolument de considérer la lecture de 1642 (*I shall injure truth*) comme acceptable. « J'espère, dit Browne, que je puis dire, sans altérer la vérité, qu'il n'y a plus trace en moi, actuellement, de ces opinions subversives qui, je le reconnais, s'étaient glissées dans mon esprit, à la faveur de l'inexpérience ». Une paraphrase analogue du texte de 1642 montre au contraire comme il est peu satisfaisant. Browne y déclarerait : « Aujourd'hui, je suis loin d'être indemne d'opinions hérétiques et même j'avoue (*I must confess*) qu'autrefois, quand j'étais étudiant inexpérimenté, j'étais tombé dans deux ou trois erreurs de ce genre ». La phrase « I must confess my greener studies have been polluted, etc. » n'a de sens que si elle s'oppose à la déclaration : qu'aujourd'hui l'auteur est exempt de ce qu'il appelle cette « souillure » intellectuelle. Ajoutons que l'expression « I hope I shall injure truth » offre peu de sens : on *espère* que l'on *n'offense pas* la vérité ; on *n'espère pas qu'on l'offense*. Il est curieux que le critique très méticuleux qu'était Greenhill ait cru pouvoir arguer d'une lecture aussi improbable pour imputer à Browne, soit une pareille volte-face, soit tant de pusillanimité à exprimer son opinion véritable. Il pouvait d'autant moins croire à une correction

1. *Op. cit.*, p. 242.

de Browne que sur les quatre manuscrits par lui collationnés, trois (n^{os} 1, 2, 4, de la *Bibliography* de Keynes), ont la lecture *I shall*¹.

3. *Diviner* fait un contresens certain, comme l'indique la suite : « we are ignorant... » D'ailleurs, Browne emprunte ici son vocabulaire au texte biblique : « And Moses was an hundred and twenty years old when he died : his eye was not dim, [...] » (*Deuteronomy*, XXXIV, 7), comme il le fait plus loin : « [...] and thou shalt see my back parts : but my face shall not be seen ». (*Ibid*).

4. Comment Browne pourrait-il dire qu'il lui paraît difficile que l'arche ait pu contenir les couples des animaux existant avec des provisions suffisantes, après avoir déclaré plus haut qu'il allait maintenant citer des objections communément soulevées, mais qu'on résout sans peine : des faits qu'on révoque en doute, mais qui sont fort possibles : « There are more other [niceties] more generally questioned, and called to the bar, yet methinks, of an easy and possible truth ». Il serait contradictoire de produire, tout de suite après, une objection difficilement réfutable, et surtout d'insister en disant : *qu'à bien examiner les choses*, il semble difficile de loger tant d'animaux dans l'arche de Noé. Il faut donc admettre que c'est la version autorisée qui rend la pensée exacte de Browne : non pas sa pensée d'alors, postérieure à la composition de *Religio*, assagie et orthodoxe, mais sa pensée première. Le contexte l'exige.

5. La phrase qui précède et celle qui suit le : « I hold that God can do all things » montrent bien que cette forme affirmative est la bonne et non la négation de 1642 : Dieu peut

1. Wilkin et Greenhill n'ont connu que quatre manuscrits (copies) de *Religio*. On en connaît actuellement sept. Aucun n'est original. Ceux qui ont été collationnés par Wilkin et Greenhill contiennent le plus souvent les mêmes fautes que les éditions de 1642. Cela ne peut pas prouver qu'ils se rapprochent davantage de l'original que le texte officiel, puisque nombre des fautes en question sont de manifestes bévues.

tout ; même réaliser ce qui nous paraît contradictoire. Deux manuscrits portent la version plus acceptable : « God can do all things but sin ».

6. *Last chapters* ne correspond à rien. Browne n'a pu trouver de l'obscurité dans les derniers chapitres de la Genèse qui sont une introduction à l'histoire du peuple juif. Il fait allusion à la description symbolique de l'origine du monde et aux difficultés d'interprétation qu'elle soulève (Cf. la suite : « Though divines have to the power of humane reason endeavoured to make all go in a literal meaning, yet those allegorical interpretations are also probable [...] ».)

7. Le contexte appelle la formule de 1643. On ne voit pas pourquoi Browne aurait introduit une parenthèse pour dire qu'il n'y avait *rien d'autre*, dans le « grand œuvre » qu'une sublimation métallique, alors que précisément, dans ce qui suit, il nous montre qu'il y a *plus* à tirer de cette opération qu'un enseignement chimique : une vérité théologique, c'est à savoir que l'or de l'âme humaine peut rester caché, lui aussi, dans la gangue du corps. La concordance de quatre manuscrits avec le texte des éditions frauduleuses prouve simplement l'insuffisance grossière de ces copies.

8. Le seul vrai feu capable de consumer l'univers, c'est le souffle de Dieu. « En dehors de cette force-là, je ne vois pas, dit Browne, celle qui pourrait être assez puissante ». Le sens de 1643 est tout clair et l'autre tout à fait obscur, pour ne pas dire incompréhensible.

9. Même remarque : c'est évidemment dans une partie inaccessible au feu que doit se réfugier la « forme » impérissable de la plante.

10. Le sens *soul* s'impose. Cf. la suite : « even within the limits of his own proper body ; and when it ceaseth to live in the body, it may remain in its own soul, that is its Creator ».

11. Ici le texte de 1643 est partiellement fautif : *either* appelant évidemment *or*, et la faute a été corrigée à l'édition suivante de 1645. Quant au texte de 1642, il est tout entier fautif avec sa double négation. La flamme du purgatoire a cette propriété étrange d'avoir prise sur une chose immatérielle, l'âme, ou, en tout cas, de la purifier.

12. Ce passage est des plus curieux : les quatre manuscrits portent, en effet, tout comme l'édition autorisée : « *how little* ». Il semble qu'il y ait là une correction inintelligente de l'éditeur des textes frauduleux qui, faute d'avoir lu le texte avec assez d'attention, a cru à une erreur et a mis « *how much* », pensant que, naturellement, tout bon chrétien devait se trouver en pressant besoin du précepte de saint Paul. Il n'a pas vu que l'âme pieuse et humble à laquelle Browne fait allusion, est précisément si pieuse et humble que le précepte en question lui est quasi superflu. Le sens réclame donc « *how little* », car il est clairement celui-ci : tout chrétien suffisamment humble ne manquera pas de découvrir sa profonde indignité et n'a guère besoin, pour cela, de l'exhortation de l'apôtre.

13. Browne croit, nous dit-il, à la physiognomonie. Le caractère se discerne sur les traits du visage, et il n'est pas même besoin, pour ce discernement, d'être capable de lire l'alphabet. Cela est si bien le sens que, plus haut, on vient de nous dire que les mendiants professionnels excellaient à cette lecture psychologique : « *And truly I have observed that those professed eleemosynaries, though in a crowd or multitude, do yet direct and place their petitions on a few and selected persons* ».

14. Le sens est le suivant : bien qu'Aristote n'ait pas parlé de la chiromancie dans son livre sur la physiognomonie, je crois que cet art était pratiqué dans l'antiquité, notamment par les Egyptiens, grands amateurs de choses mystérieuses.

15. Seul, le sens « *unteach* » est satisfaisant : nous apprenons aujourd'hui ce qu'il faudra désapprendre demain. Cf.

la suite : « and Aristotle doth but instruct us, as Plato did him ; that is, to confute himself ».

16. Le soleil verse sa lumière et sa chaleur sur tous les êtres : moi, Browne, de même, je me plais à communiquer à tous mes semblables les trésors de ma sagesse et de ma science... Le fait que la lecture « without » est celle des quatre manuscrits montre la mince valeur de ces documents, et avec quelle méfiance il faut accepter leurs variantes, même quand elles offrent un sens plausible.

17. La suite : « 'Tis that unruly regiment within me, that will destroy me ; 'tis I that do infect myself », montre bien que l'opposition du *not* est nécessaire : « ce n'est pas la contamination extérieure que je crains, c'est le danger qui vient de moi-même ».

18. La formule de 1642, bien qu'elle soit (on dirait un procédé !) le contrepied du texte officiel, donne un sens acceptable. Les formules sont en somme interchangeable ; pourtant celle de 1643 : « nous appelons le sommeil une mort », s'harmonise mieux avec la suite : « et pourtant c'est l'éveil qui nous donne la mort ».

II

D'autres variantes, au contraire, paraissent bien correspondre à la pensée de Browne, soit qu'il les ait introduites spécialement pour l'édition de 1643, soit qu'elles aient déjà figuré sur quelque manuscrit antérieurement remanié. En tout cas, ici, le texte frauduleux n'est pas en contradiction avec le contexte, et ne peut être rejeté comme une corruption du texte original. Nous donnerons ci-dessous les exemples qui entrent dans cette catégorie, et comme le texte de 1643 semble, cette fois, une correction de 1642, c'est ce dernier qui figurera comme base de comparaison dans la colonne de gauche :

Texte des éditions de 1642

Texte de l'édition de 1643

1. I, 38 : « [...] in my best meditations, [I] do often desire death. »

«
..... defy
..... »

2. I, 48 : « This I make good by experience, and can from the ashes of a plant revive the plant. »

« is made ...
..... which
.....
..... »

3. I, 59 : « Before Abraham was, I am », is the saying of Christ, yet it is true, [] if I say it of myself. »

«
.....
..... in some sense
..... »

4. II, 1 : « [...] my conscience would give me the lie if I should say I absolutely detest or hate the devil, or so at least abhor him but that we may come to composition. »

«
.....
.....
..... any essence but the
devil anything might
..... »

5. II, 3 : « There remains not one controversy worth a passion. »

«
many controversies worthy ..
..... »¹.

6. II, 5 : « There is [] no man that apprehendeth his own miseries less than myself. »

« I think
.....
.....
..... »

7. II, 5 : « [...] the heroick examples of Damon and Pythias, Achilles and Patroclus, which [] I could not perform. »

«
.....
..... methinks upon some
grounds
..... »

8. II, 5 : « I hope I do not break the fifth commandment, if I confess I love my friend before the nearest of my blood. »

«
.....
..... conceive I may love
.....
..... »

1. Le texte de 1643 a gardé « remains », malgré l'introduction du pluriel.

9. II, 9 « I was never yet
once, and am resolved never to
be married twice. » «
..... commend their resolu-
tions who never marry twice. »

10. II, 9 : « Where I do him
no good [to my patient], me-
thinks it is no honest gain. » «
..... scarce »

11. II, 13 : « I can justly
boast I am as charitable as
some who have built hospi-
tals, or erected cathedrals. » « Surely poor men
may also build hospitals and
the rich alone have not erec-
ted cathedrals. »

Dans la plupart des passages qu'on vient de citer, on note, de 1642 à 1643, une atténuation de l'expression, destinée, ce semble, à rendre la pensée moins abrupte, sans toutefois l'altérer (n^{os} 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11). Dans deux cas (1, 2), sans qu'il y ait contradiction entre les deux versions, l'adoucissement va jusqu'à présenter l'idée, et même un fait (n^o 2) sous une forme assez différente, sans qu'on puisse pourtant soutenir que la première version n'ait jamais exprimé la pensée originale de l'auteur. Il semble, au contraire, bien probable qu'il a senti le besoin de mettre son texte plus en harmonie avec ses sentiments exacts du moment ou avec les résultats derniers de son expérience.

Dans cette même catégorie de variantes, se rangent plusieurs suppressions de passages de 1642, jugés trop hardis, trop appuyés, ou hyperboliques. Celles-ci par exemple :

Texte de 1642

(Les passages en caractères gras ont disparu dans l'édition de 1643)

1. I, 5 : « [...] the Church of England ; to whose faith I am a sworn subject [...] and endeavour to observe her constitutions. No man shall reach my faith unto another article or command my obedience to a canon more. »

2. I, 22 : « There are yet others [points of faith], and those familiarly concluded from the text, wherein (under favour) I see no consequence, as to prove the Trinity from the speech of God,

in the plural number, — *faciamus hominem*, « let us make man, » which is but the common style of princes and men of eminency, — he that shall read one of His Majesty's proclamations, may with the same logick conclude, there be two kings in England. »

3. I, 42, 43 : « The course and order of my life would be a very death to others : I use myself to all diets, humours, airs, hunger, thirst, cold, heat, want, plenty, necessity, dangers, hazards : when I am cold, I cure not myself by heat, when I am sick, not by physick ; those that know how I live, may justly say I regard not life, nor stand in fear of death. »

4. II, 3 : « How do grammarians hack and slash for the genitive case in Jupiter : How many synods have been assembled and angrily broke up about a line in *propria quæ maribus*. »

5. II, 6 : « When I am from him [my friend], I am dead till I be with him. When I am with him, I am not satisfied, but would still be nearer him. »

6. II, 7 : « [...] that I repute myself the most abject piece of mortality, that I detest my own nature, and in my retired imaginations cannot withhold my hands from violence on myself. »

7. II, 11 : « Let me not injure the felicity of others, if I say I am the happiest man alive ; I have that in me, that can convert poverty into riches, adversity into prosperity ; I am more invulnerable than Achilles ; fortune hath no place to hit me. »

8. II, 9 : « In brief, it is a sensible fit of that harmony which intellectually sounds in the ears of God. It unties the ligaments of my frame, takes me to pieces, dilates me out of myself, and by degrees methinks resolves me into heaven. »

III

D'autre part, il faut noter quelques passages nouveaux de 1643 qui accentueraient, plutôt qu'ils ne l'effaceraient, l'audace de la pensée : telle cette section 8 de la première partie, où Browne déclare que les hérésies sont un mal nécessaire, et non seulement les grandes hérésies générales, mais les « superhérésies » qui surgissent et pullulent dans les sectes déjà séparées du corps primitif de l'Eglise ; ou encore ce

passage (1,19) où il avoue avoir, sur les suggestions du démon, douté du caractère surnaturel de plusieurs prodiges bibliques (depuis « For our endeavours » jusqu'à la fin de la section). De même, encore, on ne trouve pas, dans les éditions de 1642, la fin de la section 51 de la première partie, où Browne assure qu'il est inutile de chercher le lieu matériel de l'enfer, lequel n'est autre que le cœur de l'homme. Manque également aux éditions frauduleuses la section 56 (première partie), où Browne raille doucement la conviction de chaque église, qu'on ne peut faire son salut en dehors d'elle. Ces constatations affaiblissent bien la thèse que, d'une manière générale, le texte officiel de 1643 se présente comme une version édulcorée de la pensée de Browne.

IV

La catégorie c), celle où les divergences n'influent aucunement sur le sens n'a pas d'intérêt ici où l'on veut atteindre, sous la forme, le fond de la pensée.

Pour les bévues typographiques qui défigurent à toutes les pages le texte frauduleux, il n'est pas nécessaire de les passer en revue ; mais il est utile d'en donner quelques échantillons, pour montrer combien était légitime la protestation de Browne devant l'impression d'un texte aussi fautif, et qu'il avait lieu de trouver mauvais que Digby prétendît fonder sur ce document suspect une critique de son œuvre¹. « The late Dr. Greenhill, écrit E. Gosse, collated the piracies with the text issued by Browne himself in 1643, 'and he found the errors to be singularly few and of no importance' ». On voit déjà, par ce qui précède, ce qu'il faut penser de cette affirmation, sur laquelle W. P. Dunn semble s'être imprudemment appuyé, quand il écrit à son tour, parlant de l'indignation de Browne : « It looks like a case of nerves, for there were very few mistakes in that edition³ ».

1. Cf. *supra*, 4^e partie, ch. I, § I.

2. *Op. cit.*, p. 51.

3. *Op. cit.*, p. 49.

Les fautes matérielles étaient, au contraire, nombreuses, variées et, comme le montrent les exemples suivants, elles rendaient parfois le texte tout à fait incompréhensible :

Texte de l'édition autorisée	Texte des éditions de 1642
1. I, 23 : « Were I a pagan, I should not refrain the lecture of it [the Bible] ; and cannot but commend the judgment of Ptolomy, that thought not his library compleat without it. The Alcoran of the Turks (I speak without prejudice) is an ill composed piece. »	Passage en caractères gras omis. Ce qui donne : « [...] Pto- lomy that thought the Alcoran [...] is an ill composed piece. »
2. II, 4 : « Le mutin Anglois, [et le bravache Escossois, Le bougre Italien et le fol [François, Le poultron Romain, le larron [de Gascongne, L'Espagnol superbe, et l'Ale- [man yvrongne.	« [.. Brenach Italien [Francois, ... Romane .. carron [Gascoin, Le Espagnol superb .. le Al- [main jurogn. »
3. II, 8 : « For my own part, besides the Jargon and Patois of several provinces... »	« Fargon ... Patonis »

L'omission du n° 1 avait valu à Browne cette remarque de Digby : « I doubt he mistaketh in his Chronologie, or the Printer in the name, when he maketh Ptolomy condemne the Alchoran ¹ ».

*
* *

De la comparaison générale qui précède, on peut tirer ces conclusions :

1° Il semble probable que le texte original de *Religio* (ou l'un des textes originaux, car Browne remaniait sans cesse,

1. *Observations*, etc., p. 21 (éd. 1659).

comme le prouvent ses autres manuscrits) qu'il ne destinait pas à l'impression se caractérisait par un ton plus tranchant, par plus d'exubérance, d'enthousiasme ou de vantardise, et que les passages de 1642 où ces tendances s'affirment sont bien authentiques.

2° Aucun passage authentique de 1642 ne révèle une divergence fondamentale entre la pensée intime de Browne et sa pensée avouée, telle qu'elle s'exprime dans l'édition officielle. Les contradictions formelles entre les deux textes sont toutes attribuables à une corruption du texte original et ces contradictions sont si fréquentes et si peu justifiées par les contextes qu'elles vont, à plusieurs reprises, jusqu'à suggérer une altération systématique de la version primitive. La concordance occasionnelle des quatre manuscrits collationnés par Wilkin et Greenhill n'a aucune valeur, car elle porte souvent sur les plus grossières bévues.

3° Le fait que le texte frauduleux de 1642 n'est pas immanquablement plus audacieux que l'édition autorisée (cf. *supra* par. III *in fine*) incite à douter que Browne ait adouci, uniquement en vue de l'impression, la forme de sa pensée. Il est au moins permis de supposer que ses modifications n'avaient pas pour but d'ajuster son œuvre à une vision moyenne, mais, en toute honnêteté, de l'accorder de plus près au dernier état de son sentiment.

4° Le texte de 1643 ne peut être regardé comme une version officielle affaiblie d'un original plus vert et virulent dont les éditions de 1642 seraient une image fidèle. La première édition autorisée est bien vraiment, comme Browne l'a imprimé sur son titre :

A true and full copy of that which was most imperfectly and surreptitiously printed before under the name of : Religio Medici.

BIBLIOGRAPHIE

La liste donnée ci-dessous n'est une bibliographie complète ni des œuvres de Thomas Browne ni de ce qui a été publié sur lui. Ce travail a été fort bien fait par Mr. Geoffrey Keynes. On n'indique ci-après que ce qui a un rapport direct avec la présente étude.

I

Œuvres de Browne

A) MANUSCRITS

1. *Commonplace Books*, Sloane MSS (*Brit. Mus.*), n° 1843, 1869.
2. *Letter to a Friend*, — — — , n° 1862.
3. *Miscellany Tracts*, — — — , n° 1827.

B) IMPRIMÉS

1. *Religio Medici*.

- a) in-8°, 1642 (les deux éditions frauduleuses).
- b) in-8°, 1643 (1^{re} édition autorisée).
- c) in-8°, 1659 (*The sixth ed. with Annotations never before published*).
- d) Ed. S. Wilkin (voir n° 9).
- e) Ed. W. P. Smith, in-8°, London, Rivingtons, 1874.
- f) Ed. W. Murison, in-8°, Cambridge Univ. Press, 1922.
- g) Ed. W. A. Greenhill, in-8°, London, Macmillan, 1923 (1^{re} éd. 1881).
- h) Traduction latine de J. Merryweather, in-12°, Leyde, 1644.
- i) Traduction latine *Juxta Exempl. Lugd. Batavor*, 1644.
- j) Traduction latine de J. Merryweather, in-8°, Strasbourg, 1652 (annotations de L. N. von Moltke).
- k) Traduction française de Nicolas Le Febvre, in-12°, 1668.

2. *Pseudodoxia Epidemica* (Browne's Vulgar Errors).

- a) Ed. S. Wilkin (voir n° 9).
- b) Traduction française (par l'abbé Souchay) : *Essai sur les erreurs populaires, etc.*, 2 vol. in-12°, Paris, Briasson, 1738.

3. *Hydriotaphia* (Urn-Burial).

- a) Ed. S. Wilkin (voir n° 9).
- b) Ed. W. Murison, in-8°, Cambridge Univ. Press, 1922.
- c) Ed. W. A. Greenhill, in-8°, London, Macmillan, 1922 (1^{re} éd. 1895).

4. *The Garden of Cyrus*.

- a) Ed. S. Wilkin (voir n° 9).
- b) Ed. W. A. Greenhill (voir *supra*, n° 3).

5. *Miscellany Tracts*.

Ed. S. Wilkin (voir n° 9).

6. *A Letter to a Friend*.

- a) Ed. S. Wilkin (voir n° 9).
- b) Ed. W. A. Greenhill (à la suite de *Religio*, voir n° 1).

7. *Posthumous Works*.

Ed. S. Wilkin (voir n° 9).

8. *Christian Morals*.

- a) Ed. S. Wilkin (voir n° 9).
- b) Ed. W. A. Greenhill (à la suite de *Religio*, voir n° 1).

9. *Collected Works*.

- a) *Sir Thomas Browne's Works including his life and correspondence edited by Simon Wilkin F. L. S.*, 4 vols. in-8° London, W. Pickering, Norwich, J. Fletcher, 1835-1836.
- b) *The Works of Sir Thomas Browne, etc., ed. by Geofrey Keynes*, 6 vol. in-8°, Cambridge University Press (en cours de publication. 5 vol. parus).

II

**Œuvres se rapportant de manière principale ou incidente
à Thomas Browne ou à sa famille**

AIKIN, JOHN.

General Biography, etc., 10 vol. in-4°, London, 1801 (vol. II).

ANDERTON BASIL.

Sketches from a Library Window, in-8°, Cambridge, Heffer, 1922.

BLOMEFIELD, FRANCIS.

An Essay towards a topographical History of the County of Norfolk, in-8°, London, Miller, 1806 (Vol. I, II, III et IV).

BOYLE, ROBERT.

Certain Physiological Essays, in-4°, London, Herringman, 1661.

BROWNE, EDWARD.

Voir KEYNES, b).

BROWNE, JOHN.

Adenochoiradelogia, etc., in-8°, London, Newcomb, 1684.

CAMBRIDGE HISTORY OF ENGLISH LITERATURE, THE.

Volume VII, Cambridge Univ. Press, 1911.

CATALOGUE.

A catalogue of the libraries of the learned Sir Thomas Brown, and Dr. Edward Brown, his son, etc., in-8°, London, 1711.

COLERIDGE, S. T.

- a) *Character of Sir Thomas Browne as a Writer* (Blackwood's Edinburgh Magazine, 1820, vol. VI, p. 197-198).
- b) *The Literary Remains of Samuel Taylor Coleridge*, Collected and edited by H. N. Coleridge, 2 vol. in-8°, London, Pickering, 1836.

DE QUINCEY, THOMAS.

- a) *Literary Theory and Criticism (Rhetoric) (The Collected Writings*, London, A & C. Black, 1897, vol. X).
- b) *Confessions of an English Opium-Eater*, Oxford Univ. Press, 1902.

DEROCQUIGNY, JULES.

Charles Lamb, sa vie et ses œuvres, in-8°, Lille, 1904.

DIGBY, KENELM.

Observations upon Religio Medici Occasionally Written by Sr Kenelm Digby Knight, in-8°, London, 1659. (3rd ed.)

DUNN, WILLIAM P.

Sir Thomas Browne A Study in Religious Philosophy (Thèse de philosophie), in-8°, Menaska (Wisconsin), 1926.

EVELYN, JOHN.

The Diary, London, Macmillan (*The Globe Edition*).

FILON, AUGUSTIN.

Histoire de la littérature anglaise, in-16°, Paris, Hachette, 1883.

FITCH, ROBERT.

Note on the Discovery of the Remains of Sir Thomas Browne, in 1840 (Memoirs Illustrative of the History and Antiquities of Norfolk and the City of Norwich [...]), London, 1847, t. II, p. 223-224.)

GOSSE, EDMUND.

Sir Thomas Browne, London, Macmillan, 1905, in-8° (Collection *English Men of Letters*).

GREENHILL, W. A.

Préfaces et notes des éditions de *Religio Medici*, *Letter to a Friend*, *Christian Morals*, *Hydriotaphia*, *The Garden of Cyrus* (voir *supra* I, B).

HARVEY, GIDEON.

The Conclave of Physicians, Detecting their Intrigues, Frauds, and Plots, etc., in-12°, London, 1683.

HAZLITT, WILLIAM.

Lectures chiefly on the Dramatic Literature of the Age of Elizabeth Delivered at the Surry Institution, in-8°, London, Stodart and Steuart, 1820.

HEARN, LAFCADIO.

Interpretations of English Literature... Selected and edited by John Erskine, 2 vol. in-8°, London W. Heinemann, 1916.

HOWELL, ALMONTE C.

Sir Thomas Browne and Seventeenth-Century Thought (Studies in Philology, 1925, vol. 22, p. 61-80).

HOWELL, B. J.

Epistolæ Ho-Eliaŋæ Familiar Letters Domestic and Foreign, 2 vol. in-8°, London, Moseley, 1655.

HUTCHINSON, FRANCIS.

An Historical Essay concerning Witchcraft, etc., in-8°, London, Knaplock, 1718.

JOHNSON, SAMUEL.

Life of Thomas Browne (in *Collected Works*, éd. S. Wilkin, voir *supra*, I, B, 9).

JUSSERAND, J. J.

Histoire littéraire du peuple anglais, 2 vol. in-8°, Paris. Didot, 1894-1904 (vol. II).

KEYNES, GEOFFREY.

a) *The Commonplace Book of Elizabeth Lyttelton, daughter of Sir Thomas Browne*, etc., in-8°, Cambridge Univ. Press, 1919.

b) *Journal of a Visit to Paris in the Year 1664 by Edward Browne*, etc., in-4°, London, J. Murray, 1923.

c) *A Bibliography of Sir Thomas Browne*, in-4°, Cambridge Univ. Press, 1924.

d) *The Works of Sir Thomas Browne*, etc. (Voir I, B, 9, b).

LAMB, CHARLES.

The Essays of Elia, ed. by Augustine Birrell, London, Dent and Co, 1888 (Collect. *The Temple Library*).

LEGOUIS, E. & L. CAZAMIAN.

Histoire de la littérature anglaise, in-16°, Paris, Hachette. 1924.

LEROY OLIVIER.

A French Bibliography of Sir Thomas Browne, London, George G. Harrap and Co, 1931, in-8°.

LETTIS, MALCOLM.

Sir Thomas Browne and Witchcraft (Notes and Queries. vol. V, March 23, 1912).

LYTTLETON, ELIZABETH.

Voir KEYNES, a).

MEYRICK, F. J.

Sir Thomas Browne : the Story of his Skull, his Wig, and his Coffin Plate (The British Medical Journal, London, May 6, 1922, p. 725-726).

MILSAND, J. A.

Thomas Browne le médecin philosophe de Norwich (Revue des Deux-Mondes, vol. XIV, 1^{er} avril 1858, p. 646-685 ; vol. XVI, 1^{er} août 1858, p. 632-661).

MORE, PAUL ELMER.

Studies of Religious Dualism, Sir Thomas Browne (p. 154-186). *Shelburne Essays*, VI th series, Cambridge, 1909, in-8°, The Riverside Press.

NICERON, J. P.

Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la république des lettres, etc. In-8°, Paris, Briasson, 1733 (vol. XXIII).

FATER, WALTER.

Sir Thomas Browne (Macmillan's Magazine, vol. LIV, London, 1886).

PATIN, GUY.

- a) *Lettres choisies*, 3 vol. in-12°, Cologne, Du Laurens, 1642.
- b) *Lettres*, éd. Reveillé-Parise, 3 vol. in-8°, Paris, Baillière, 1846.

PEACOCK, EDWARD.

Index to English speaking Students who have graduated at Leyden University, London, 1883.

QUIVIS.

Sir Thomas Browne (Notes and Queries, series 3, vol. V, 1864).

ROBERTSON, STUART.

Sir Thomas Browne and R. L. Stevenson (The Journal of English and Germanic Philology, Jul. 1921).

ROBINSON, JOHN.

Endoxa or Some Probable Inquiries into Truth [...] as also a Calm Ventilation of Pseudodoxia Epidemica, in-8°, London, 1658.

ROSS, ALEXANDER.

- a) *Medicus Medicatus : or the physicians religion cured by a lenitive or gentle potion, etc.*, in-8°, London, 1645.
- b) *Arcana Microcosmi : or the Hid Secrets of Mans Body disclosed [...]* With a Refutation of Doctor Browns Vulgar Errors, etc., in-12°, London, 1651.

SAINTSBURY, GEORGE.

- a) *A History of Elizabethan Literature*, in-8°, London, Macmillan, 1907.
- b) *A Short History of English Literature*, in-8°, London, Macmillan, 1919.
- c) *A History of English Prose Rhythm*, in-8°, London, Macmillan, 1922.

SAVAGE, HENRY.

Balliofergus, or a Commentary upon the Foundation, Founders and Affairs of Balliol Colledge, [...], 4°, Oxford, 1668.

SCHONACK, WILHELM.

Sir Thomas Brownes Religio Medici ein verschollenes Denkmal des englischen Deismus von Dr. phil. Wilhelm Schonack, in-8°, Tübingen, P. Siebeck, 1911.

SENCOURT, ROBERT.

Outflying Philosophy A Literary Study of the Religious Element in the Poems and Letters of John Donne and in the Works of Sir Thomas Browne and of Henry Vaughan the Silurist, etc., in-8°, London, Simpkin, n. d. (1925).

SOUTHEY, ROBERT.

Life and Correspondence, in-8°, London, 1850 (vol. V).

STEPHEN, LESLIE.

Hours in a Library, 3 vol. in-8°, London, Smith, Elder et C°, 1892 (vol. I).

STEVENSON, MATTHEW.

Poems : or A Miscellany of Sonnets, etc., in-8°, London, 1673.

STRACHEY, G. LYTTON

Books and Characters French and English, in-8°, London, Chatto and Windus, 1922.

TEMPEST, NORTON R.

Rhythm in the Prose of Sir Thomas Browne (The Review of English Studies, vol. III, n° 11, July 1927, p. 308-318).

TEXTE, JOSEPH.

Etudes de littérature européenne, in-12°, Paris, Colin, 1898.

TRYAL OF WITCHES.

A Tryal of Witches at the Assizes held at Bury St. Edmunds for the County of Suffolk, etc., reprinted verbatim from the original edition of 1682, in-8° London, J. Russel, 1838.

WALKER, HUGH.

The English Essay and Essayists, in-8°, London, Dent and Sons, 1915.

WHIBLEY, CHARLES.

Essays in Biography, in-8°, London, Constable, 1913.

WHYTE, ALEXANDER.

Sir Thomas Browne, etc., in-8°, Edinburgh, Oliphant Anderson, 1898.

WILLIAMS, CHARLES.

a) *The Pedigree of Sir Thomas Browne, etc.*, 1902.

b) *The Will of Thomas Browne Mercer [...] Remarks on the early life of Sir Thomas Browne, etc.*, in-8°, Norwich, Gosse and Son, 1906.

WILKIN, SIMON.

Voir I, B, 9 a).

WOOD, ANTHONY.

Athenæ Oxonienses, [...], in-4°, London, 1820 (vol. II et IV).

WOTTON, HENRY.

An Essay on the Education of Children, in the First Rudiment of Learning ; Together with A Narrative of what Knowledge William Wotton, a Child six Years of Age, had attained, [...], in-4° London, 1753.

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

A

ABRAHAM : 120, 256.
 ACHILLE : 258, 266, 388, 390.
 ADAM : 114, 117 n. 5, 134, 157 n. 2, 159 n. 3, 163, 176, 227, 256, 268, 273 et n. 1, 293.
 ADAM et TANNERY, éditeurs de Des-cartes : 205 n. 3, 286 n. 1.
 ADONIS : 156.
 ADRIEN, empereur : 136, 137.
 AGRIPPA (Corneille) : 208, 214, 229.
 AIGREFEUILLE (Charles d') : 10 n. 3.
 AIKIN (John) : 57, 59.
 AINGER (Alfred) : 312-313.
 ALBERT LE GRAND : 92, 234.
 ALDROVANDI (Ulysse) : 92, 235 n. 1.
 ALEXANDRE LE GRAND : 274 n. 1.
 ALFORD, éditeur de J. Donne : 254 n. 3.
 ALVAREZ, jésuite : 231 n. 2.
 AMBROISE (Saint) : 195, 228, 234.
 AMYOT (Jacques) : 94.
 ANDERTON (Basil) : 348-350, 368.
 ANDREWS (Lancelot) : 255.
 ANGELICO (Fra) : 245.
 ANGELLIER (Auguste) : 170 et n. 2, 183 et n. 2, 184 n. 1.
 ANNE D'AUTRICHE : 204.
 ANTOINE (Saint) : 142, 272.
 AQUAPENDENTE (Jérôme-Fabrizio) : 14, 213, 233.
 ARISTOTE : 83, 92, 132 n. 5, 157, 195, 273, 290 n. 2, 292, 352 n. 6, 386.
 ARLINGTON (Cte d') : 77.
 ARNOLD (Gottfried) : 338 n. 6.
 ASHMOLE (Elias) : 69 et n. 2, 70, 200 n. 6.
 ASTLEY (Famille) : 27.
 ASTLEY (Jacob) : 89.
 ASTRUC (Jean) : 10 n. 3.
 ATHENEUS : 238 n. 8.
 AUBREY (John) : 7, 32 n. 3, 61, 70
 AUGUSTIN (Saint) : 157.
 AYLESBURY (Cte d') : 82 n. 3, 87.

B

BACKHOUSE, astrologue : 69.
 BACON (Francis) : 30, 185, 206, 235, 337, 356, 358, 366.
 BACON (Nicholas) : 26, 64, 67.
 BAJAZET : 244.
 BAKER (Richard) : 228.
 BALZAC (Guez de) : 238.
 BARKER (William) : 49.
 BARROW (Isaac) : 310 n. 5.
 BARTHOLIN (Thomas) : 233.
 BASILE (Saint) : 234.
 BATES (Henry) : 289, 290.
 BAYLE (Pierre) : 8 n. 1, 117 et n. 4, 132 n. 5, 137 n. 4, 157 et n. 1-2, 218 n. 1, 275 n. 2, 286 n. 2, 323.
 BEAUMONT (Francis) : 237.
 BEDFORD (Grosvenor C.) : 312.
 BELLARMIN (Robert) : 164, 228.
 BENTLEY (Richard) : 79.
 BERGSON (Henri) : 221.
 BERKELEY (George) : 190, 201
 BERNARD (Claude) : 174.
 BERNARD (Saint) : 104 n. 1.
 BERTHELOT (Marcelin) : 202 n. 4.
 BÉTHOUX (Max) : 10 n. 3.
 BETTY, voir Elizabeth BROWNE.
 BIRKBECK (G.) : 298 n. 3.
 BIRKLE (Dr.) : 72 n. 4.
 BLAKE (William) : 320.
 BLOMEFIELD (Francis) : 72 n. 2, 73 n. 1.
 BOCCACE : 107 n. 3.
 BODIN (Jean) : 142, 143 et n. 3.
 BOILEAU (Nicolas) : 238, 255.
 BOLINGBROKE (Henry) : 190.
 BONAL (François) : 132 n. 5.
 BONAVENTURE (Saint) : 164.
 BORELLI (J. A.) : 202.
 BOSSUET : 159 n. 3.
 BOSWELL (James) : 298 n. 3.
 BOUILLET, boutiquier : 50.
 BOURIGNON (Antoinette) : 157 n. 2.
 BOY, sermonnaire : 228.
 BOYLE (Robt.) : 73 n. 4, 207, 214, 220.

BRADFORD, pasteur de Norwich : 37
n. 4.

BRADSHAW (John) : 37 et n. 4.

BREMOND (Abbé Henri) : 132 n. 5.

BRIIGS, alderman de Norwich : 48.
89.

BRIOT (Pierre) : 51 et n. 3.

BROOKES (Captain) : 53.

BROWN (Tom) : 111 n. 1.

BROWNE (Anne), mère de l'écrivain
(Voir aussi Anne GARRAWAY) :
5 n. 2.

BROWNE (Anne), fille de l'écrivain
(Voir aussi Anne FAIRFAX) : 33
n. 1, 86, 96 n. 2.

BROWNE (Charles) : 33 n. 1.

BROWNE (Dorothy), femme de l'écri-
vain (Voir aussi Dorothy MILE-
HAM) : 52, 75, 86, 157, 160.

BROWNE (Dorothy), fille de l'écri-
vain : 33 n. 1, 47 n. 2.

BROWNE (Edward) : 3 n. 2, 4 n. 5,
9, 13, 15, 20 n. 1, 33 n. 1, 35
n. 3, 47-51, 52, 64 n. 2, 72 n. 4,
73, 75, 77, 80-84, 86, 87, 89 et
n. 2, 92, 93, 94, 96 n. 2, 187 n. 3,
188, 198 n. 3, 200 n. 6, 202 n. 2,
216 n. 4, 237 n. 5, 239.

BROWNE (Elizabeth) (Voir aussi Eli-
zabeth LITTLETON) : 4, 33 n. 1, 71,
85, 86, 216, 228, 231.

BROWNE (Frances), 1^{re} fille de l'écri-
vain : 3 n. 2, 33 n. 1, 85, 86.

BROWNE (Frances), 2^e fille de l'écri-
vain : 33 n. 1.

BROWNE (James) : 33 n. 1.

BROWNE (Mary) : 3 n. 2, 33 n. 1, 85
et n. 8.

BROWNE (Richard), frère de l'écri-
vain : 3.

BROWNE (Richard), fils de l'écri-
vain : 33 n. 1.

BROWNE (Thomas), grand-père de
l'écrivain : 3 et n. 2.

BROWNE (Thomas), père de l'écri-
vain : 3-4, 7 n. 2.

BROWNE (Thomas), fils de l'écri-
vain : 3 n. 2, 9 n. 1, 12 et n. 3,
33 n. 1, 37 et n. 4, 40, 41 n. 1, 43-
55, 162, 238.

BROWNE (Thomas), petit-fils de l'écri-
vain : 71, 84-85, 86 et n. 5, 96
n. 2.

BROWNE (Thomas), l'écrivain.

I. — Sa vie

Ascendants, 3 ; naissance, 4 ; en-
fance, 45 ; mort de son père, 4-5 ;
partage de la succession, 5 ; Win-
chester School, 5-6 ; Broadgates
Hall (Pembroke College), 7 ; étu-
des de médecine, début de prati-
que, 7-8 ; voyage en Irlande, 8 ;
départ pour la France, 9 ; Mont-
pellier, 9-10 ; conjectures sur sa
vie d'étudiant, 11-12 ; départ pour
Padoue, 13 ; Padoue : ses maîtres,
conjectures sur sa vie, 13-16 ; Ley-
de : ses maîtres, doctorat en méde-
cine, 16-17 ; retour en Angleterre,
19 ; influence sur l'esprit de
Browne de son séjour à l'étranger,
19-20 ; installation à Halifax, 21 ;
composition de *Religio Medici*, 21 ;
« ma vie, miracle de trente ans » :
interprétation de cette remarque,
22-26 ; établissement à Norwich,
26 ; docteur de la faculté d'Ox-
ford, 26 ; mariage avec Dorothy
Mileham, 27 ; des époux bien as-
sortis, 27-28 ; mérites de Dorothy,
28 ; édition frauduleuse de *Religio
Medici*, 28-29 ; édition autorisée
30 ; *Pseudodoxia Epidemica*, 30-31 ;
*Hydriotaphia et The Garden of Cy-
rus*, 31 ; la supercherie de *Nature's
Cabinet Unlocked*, 32 ; apparente
indifférence de Browne à la gloire
littéraire, 32 n. 1 ; vie domesti-
que de 1641 à 1658, 33 ; Browne
royaliste et anglican, 35 ; son atti-
tude à la Restauration, 36-37 ; pré-
tendu égoïsme, 38-39 ; rétablisse-
ment du culte officiel à Norwich,
40-41 ; Browne envoie son fils Tho-
mas en France, 43-44 ; correspon-
dances de Browne et de son fils :
ce qu'elle révèle de son caractère,
45-46 Edward, son fils aîné, *bach-
elor of arts*, 47 ; excursion
d'Edward et Thomas dans le Derby-
shire, 47 ; Edward bachelier en
médecine. Il se fait la main près
de son père, 48 ; ses délassements
et ses travaux, 48-49 ; séjour à Lon-
dres, 49-50 ; voyage en France,
50 ; rencontre de Guy Patin, 50-
51 ; Thomas s'engage dans la ma-
rine, 51-52 ; alarmes de ses pa-
rents, 52-53 ; Thomas lieutenant

de vaisseau, 53-54 ; sa disparition, 55 ; Edward docteur en médecine, 55 ; nouveau voyage sur le continent, 55-56 ; mariage et installation à Londres, 56 ; Browne dépose au procès de sorcellerie de Bury St. Edmunds, 57 ; importance attachée à son témoignage, 58 ; limites de sa responsabilité, 59-60 ; Browne et l'amitié, 61-63 ; quelques-uns de ses amis et correspondants, 63-70 ; orage extraordinaire à Norwich, 71 ; Browne *socius honorarius* du Collège des Médecins, 72 ; la peste à Norwich, 72 ; relations de Browne avec la *Royal Society*, 73-74 ; les urnes funéraires de Brompton, 74-75 ; premières attaques de l'âge, 75 ; Charles II à Norwich. Browne fait chevalier, 76-77 ; visite de John Evelyn, 77-78 ; William Wotton, enfant prodige, 79 ; Browne et le mal du Roi, 79-80 ; Edward à Londres : part de Browne dans ses succès, 80-84 ; *Little Tom* chez ses grand-parents, 84 ; mort de Mary Browne, 85 ; nouvelles maladies : Browne fait son testament, 86 ; Tom malade, 86 ; naissance de Frances Fairfax, 86 ; réussite professionnelle et mondaine d'Edward, 87, *Letter to a Friend* et *Christian Morals*, 88 ; activité intellectuelle de Browne, 88-89 ; son intérêt pour les questions politiques, 89-90 ; composition du *Repertorium*, 91 ; l'autruche d'Edward, 91-93 ; collaboration d'Edward aux *Plutarch's Lives*, 94 ; dernières curiosités, 94 ; la mort paisible de Browne, 94-95 ; vicissitudes de ses restes, 95-97 ; insuffisance inévitable de ses biographies, 99-100 ; un témoignage direct sur sa personne, 100 ; son équilibre moral et intellectuel, 101-102 ; les passions de Browne, 101 n. 1 ; son activité, 103 ; sa vantardise, 102 n. 1 ; son érudition, 103 ; le rêveur et l'homme pratique, 103 ; esprit critique et traditionnaliste, 104 ; piété et libéralisme, 104 ; banalité extérieure de sa vie, 105 ; Browne homme heureux, 105-106 ;

union intime de l'homme et de l'artiste, 107-108.

II. — Sa pensée

Browne, pseudo-athée, 111 ; origine de cette fantaisie, 112 ; ce qu'il faut penser de son scepticisme, 113-116 ; sa tolérance, 116-117 ; tendances romanisantes, 118 ; anglicanisme foncier de Browne, 119-120 ; sa conception de Dieu, 120-123 ; sa métaphysique rêveuse, 123 ; il aime comme Pascal humilier la raison, 124-125 ; ce qu'on appelle son mysticisme, 126 ; chaleur de sa piété pratique, 127-129 ; son assurance de l'immortalité, 131-133 ; le salut des infidèles, 132 et n. 5 ; résurrection des corps, 134-135 ; opprobre physique de la mort, 135 ; apologie de la consommation, 135-136 ; vains efforts des hommes pour perpétuer leur mémoire, 136-137 ; opinion de Browne sur le martyre, 137-138 ; le feu de l'enfer, 138 ; l'éternité des peines, 138-139 ; sentiment de Browne à l'égard de l'enfer, 139 ; misère humaine et miséricorde divine, 139-140 ; Satan : son rôle ici-bas, son astuce, 140-143 ; difficultés démonologiques, 143 ; magie naturelle, 143 ; tentations démoniaques, 144 ; cinq tromperies de Satan, 144 ; anges gardiens, 145 ; la lumière être spirituel, 146 ; la patrie des esprits purs, 146 ; Browne et la charité, 148-149 ; l'amitié, 149-150 ; sympathie universelle, 150-151 ; désir de paix religieuse, 151-153 ; mépris du vulgaire, 153-154 ; vraie et fausse noblesse, 154 ; respect sincère de la hiérarchie sociale, 154-155 ; Browne et l'amour, 155 ; sa boutade sur l'amour charnel, commentaires qu'elle a soulevés, 156 ; simple thème littéraire, 157-159 ; rôles respectifs des sexes, 159 ; tendances stoïques et esprit militaire, 160-162 ; abus d'appeler Browne « mystique », 162-163 ; ses innocentes vantardises, 163-164 ; traces de son intérêt pour la mystique, 164 ; son opinion sur la valeur de

la vie, 165-167 ; Browne humoriste ; limitations nécessaires de son humour, 169-170 ; l'humour est indéfinissable, 170-171 ; indulgence amusée de Browne, 172 ; son scepticisme scientifique, 172-175 ; traits d'apparente ironie, 175-176 ; humour ou concetti ? 176-177 ; plaisanteries déplacées, 177 ; humour puéril et livresque, 177 ; jeux de vieil humaniste, 178 ; réflexions scabreuses, 178-181 ; malice rabelaisienne, 181-182 ; un madrigal de Thomas Browne, 182-183 ; qualité à part de son humour, 183-184 ; Browne savant non scientifique, 185 ; curiosité universelle, 185 ; explication de cette tendance, 186-189 ; la science, devoir moral, 189-190 ; le monde, symbole à déchiffrer, 190 ; Browne observateur opiniâtre, 190-194 ; bavardages scientifiques, 194-197 ; la chasse aux citations, 197 ; problèmes saugrenus, 198 ; moments d'inspiration du savant-philosophe, 198-200 ; crédulité de Browne, 200 ; erreurs du temps, 200-201 ; l'alchimie, 202 ; son manque de confiance dans l'astrologie, 202-204 ; crédulité et cartésianisme, 204-205 ; utilité du traité des erreurs populaires, 206-207 ; complaisance de Browne pour le surnaturel, 207-208 ; état de l'opinion au sujet de la sorcellerie au temps de Browne, 208-209 ; intérêt médiocre de Browne pour les ouvrages sur la sorcellerie, 209 ; fondement métaphysique de sa croyance, 210 ; formes modernisées de son état d'esprit, 211 ; son rationalisme médical, 212 ; le fond de son credo scientifique, 213-216 ; Browne et les livres, 216-217 ; désir de savoir intuitif, 217 ; réalisme foncier de Browne, 218-219 ; qualité de sa science, 219-220 ; schéma trop simpliste : l'homme du moyen âge, 221 ; aspects modernes de sa philosophie, 222-223 ; sources religieuses de Browne, 225 ; livres de piété et de mystique, 226-228 ; sources du philosophe, 228-229 ; influences thomistes, 229-230 ; influences subies par le moraliste,

230-231 ; goût pour les relations de voyages et l'histoire, 231-232 ; sources solides de sa culture médicale, 232-234 ; sources nécessairement disparates de *Pseudodoxia*, 234 ; Browne et Descartes, 235 ; précurseurs du traité des erreurs vulgaires, 235-236 ; apparent mépris de Browne pour la littérature, 236-238 ; nature conventionnelle de son humanisme, 238-239 ; difficulté de discerner la filiation de la pensée brownienne, 239 ; pourquoi ses sources, au fond, importe peu, 239-240.

III. — Son art

Les suggestions baroques du *Musæum Clausum*, 243-244 ; incompréhension des arts plastiques, 244-245 ; esthétique abstraite de Browne, 245 ; son ignorance de l'art de peindre, 245-247 ; sa pensée digressive, 249-250 ; exemples, 251-253 ; érudition et verbiage, 253-254 ; concetti et galimatias, 254-255 ; l'imagination « métaphysique » chez Browne, 255-256 ; quelques échantillons de sa manière, 256-259 ; ses sources préférées d'images, 259-260 ; son vocabulaire latin, 261-262 ; défense de sa manie latinisante par G. Saintsbury, 262-264 ; équilibre et variété, 264-265 ; amour de la musique, 265 ; ressources musicales de sa langue, 266-268 ; allitérations et parallélismes, 268-269 ; un beau passage : « it is my temper... », 269 ; érudition trop harmonieuse, 270-271 ; le fragment sur les rêves : version française, 271-276 ; la prose de Browne est bien vraiment prose, 277 ; Browne versificateur, 278-279 ; psychologie de Browne artiste : inspiration ou effort patient ? 279-281.

IV. — Ses critiques

Double mésaventure de Browne : *Religio* publiée contre son gré et critiquée sur un texte inexact, 285 ; le chevalier Kenelm Digby, 285-286 ; il publie ses *Observations*, 287 ; analyse de ses critiques, 288.

290 ; le pamphlétaire Alexander Ross, 290 ; sa *potion lénitive*, 290-291 ; *Arcana Microcosmi*, 291-292 ; défense burlesque des traditions, 292-293 ; les *Endoxa* de John Robinson, 293 ; Thomas Keck, 294 ; L. N. von Moltke, 294-295 ; Guy Patin, 295 ; essai biographique et critique de S. Johnson, 295 ; Browne esprit sincèrement religieux, 296 ; les obscurités de son style, 297-298 ; mérite de l'essai de Johnson, 298-299 ; S. T. Coleridge inventeur du Browne de la littérature, 301 ; admiration intuitive, 301-303 ; louange d'*Hydriotaphia*, 303 ; l'épilogue du *Garden of Cyrus*, 304 ; affinités religieuses de Browne et de Coleridge, 304-305 ; *Literary Remains*, 305 ; remarques sur *Religio*, 305-306 ; W. Hazlitt : sa critique maussade et mal informée, 306-307 ; son incompréhension de l'admiration de Coleridge, 307-308 ; incompatibilité d'humeur, 308 ; un admirateur enthousiaste : de Quincey, 308 ; dithyrambe sur la prose de Browne, 309-310 ; de Quincey disciple de Browne, 310-311 ; hommage de R. Southey, 311-312 ; influence de Browne sur Ch. Lamb, 312-313 ; un renouveau de la critique philosophique, J. Mil-sand, 315-316 ; essai d'explication historique de l'esprit brownien, 316 ; *Christian Morals* chef-d'œuvre de Browne, 316-317 ; ce qui porte les esprits modernes vers Browne, 317 ; Browne auteur caméléon, 317 ; essence de l'esprit brownien selon L. Stephen : « a humorist to the core », 317-318 ; charme incommunicable de son style, 319 ; Walter Pater : admiration limitée pour la langue de Browne, 319 ; inégalable charme de *Letter to a Friend*, 320 ; valeur hors pair d'*Hydriotaphia*, 320 ; Browne vu par le Révérend A. Whyte : saint homme, profond penseur et écrivain sublime, 321-322 ; autre son de cloche : Browne Montaigne anglais (J. Texte), 322-323 ; le Browne frondeur d'Edmund Gosse, 323-324 ; le message

secret de *Religio*, 324-325 ; 1^{re} conclusion : un sceptique plein de prudence, 325-328 ; optimisme résolu de Browne, 329 ; beauté de la forme dans *Religio*, 330 ; atmosphère de sympathie, 330 ; *Pseudodoxia* : pittoresque et fatras, 330-331 ; construction arbitraire de Buckle, 331 ; l'authentique Browne : esprit à la fois religieux et critique, 331 ; *Urn Burial*, joyau de la littérature anglaise, 331-332 ; Browne semble y oublier son christianisme, 332 ; style étincelant du *Garden of Cyrus*, 332 ; l'austère sermon de *Christian Morals*, 332-333, Browne, maître styliste, a dédaigné les maîtres du style, 333 ; son abus des grands mots latins, 334 ; son influence néfaste, 334 ; artificialisme de son art, 335 ; ankylose morale de Browne vieillissant, erreur de ceux qui lui croient de l'humour, 335 ; importance et valeur de la critique de Gosse, 335 ; origine morale de ses erreurs, 336 ; insuffisance de son information, 336 ; un hommage ambigu à la gloire de Browne, 337 ; P. E. More : la double tendance scientifique et mystique de Browne, 337-338 ; analyse de *Religio* par W. Schö-nack, 338-339 ; un fidèle du style brownien : G. Saintsbury, 339 ; apologie de ses latinismes, 340 ; le secret de sa musique : variété des mètres, art consommé des cadences, 340-341 ; quelques exemples des scansions de Saintsbury, 341 n. 3 ; Charles Whibley biographe de Browne ; sage appréciation de sa conduite à Bury St. Edmunds, 342-343 ; défense de ses latinismes, 343 ; Browne essayiste (H. Walker), 343-344 ; *Hydriotaphia*, son chef-d'œuvre, 344 ; Lafcadio Hearn : influence du style de Browne sur la littérature anglaise, 344-345 ; son art complexe et sans spontanéité, 345 ; affinité de Browne avec R. L. Stevenson (Stuart Robertson), 345-346 ; injustice d'Edmund Gosse dans sa critique du style de Browne (G. L. Strachey), 346 ; on ne peut juger Browne si l'on n'ai-

me la prose oratoire, 347 ; apologie de sa diction latine, 347 ; ses chefs-d'œuvre : *Garden of Cyrus* et *Hydriotaphia*, 348 ; aucun écho du temps dans l'œuvre de Browne : c'est un phénomène normal (B. Anderton), 348-349 ; style majestueux et familier, 349 ; les vers dans la prose de Browne, 349 ; sa mesure de prédilection : le rythme quinaire, 350 ; deux essais d'interprétation philosophico-littéraire : R. Sencourt et W. P. Dunn, 350-351 ; Browne thomiste à tout prix, 352-353 ; insuffisances et mérite du travail de R. Sencourt, 353-354 ; Objet de W. P. Dunn, 354 ; attaches de Browne avec le passé, 355 ; contacts de *Religio* avec la pensée du temps, 355 ; libéralisme de Browne, 356 ; erreur de Gosse et Hazlitt, 356 ; ambiance philosophico-religieuse de Browne, 357-358 ; Bacon et Browne, savants imaginatifs, 358 ; les Platoniciens de Cambridge ; la nature plastique ou *anima mundi*, 358-359 ; pensée protéiforme de Browne, 360 ; son monde moral, 361 ; sa terminologie alchimique, 362 ; syncrétisme de la pensée brownienne, 363 ; sentiment de la nature dans *Garden of Cyrus*, 363-364 ; science fantaisiste de Browne, 364 ; son unique et macabre découverte : l'adipocire, 365 ; sa sombre imagination, 365 ; son stoïcisme, 366 ; son puritanisme, 366 ; sa foi religieuse, 366 ; penseur moyen et grand artiste, 367 ; une victoire de Thomas Browne, 367-368 ; la technique du rythme dans la prose brownienne (N. R. Tempest), 368-370 ; Conclusion : les contradictions de Browne sont superficielles, 371-372 ; ne pas juger Browne sur un de ses livres, 373 ; portrait naturaliste ou stylisation, 373-374 ; observer Browne dans son développement, 375 ; sens de son évolution intellectuelle et morale, 375 ; quelques-unes de ses valeurs constantes, 375-376 ; les contrastes réels de Browne, 376 ; élément durable de sa pensée, 376-377 ; la cristallisation en littérature,

377-378 ; richesse foncière de l'œuvre brownienne, 378.

BROWNE (John), Chirurgien du roi : 79.

BROWNE (Thomas), homonyme de l'écrivain : 14 n. 1.

BROWNE (Thomas) : autre homonyme : 21 n. 3.

BROWNING (Robert) : 211 et n. 5.

BRUNO (Giordano) : 357.

BRÜNSCHVIG (Léon) : 123 n. 2, 190 n. 2, 200 n. 8, 205 n. 1.

BUCKINGHAM (Duc de) : 76.

BUCKLE (H. Thomas) : 331.

BURKE (Edmund) : 310 n. 5, 346.

BURLEIGH (Lord) : 185, 206.

BURNS (Robert) : 170 n. 2, 184.

BURTON (Hezekiah) : 91.

BURTON (Robert) : 209 n. 4, 337.

BUTLER (Samuel) : 237.

BUXTORF (Jean) : 227.

BYRON (George Gordon) : 101 n. 2.

C

CAÏN : 176, 256.

CALIDORE, de *Faerie Queene* : 155.

CAMEBYSE : 136.

CAMPAN, jésuite : 119 et n. 5.

CAMPION (Thomas) : 182.

CARCAVI, bibliothécaire de Colbert : 111 n. 1.

CARDAN (Jérôme) : 214, 234, 267, 274.

CASSIANUS : 143 n. 3.

CASSIODORE : 195.

CAVE, sermonnaire : 228.

CATHERINE de Sienne (Ste) : 148.

CATON D'UTIQUE : 157.

CAZAMIAN (Louis) : 160 n. 2.

CÉSAR : 49, 161.

CHARLES I : 7, 35, 152, 285.

CHARLES II : 36 n. 5, 49, 51, 67, 71, 76 n. 4, 77, 79, 80 n. 2, 83 n. 2, 155, 206, 302.

CHARRON (Pierre) : 231.

CHATEAUBRIAND : 159 n. 3.

CHAUCER (Geoffrey) : 102.

CHEKE (Sir Hatton) : 55.

CHEVALIER (Jacques) : 106 n. 1.

CHILLINGWORTH (William) : 153 n. 1, 231, 310 n. 5, 356, 366.

CHITTY (Herbert) : 5 n. 3.

CHRYSALE, des *Femmes savantes* : 28.

CICÉRON : 157, 230, 278, 290 n. 2, 366.

CLÉMENT (Nicolas) : 111 et n. 1.
 CLÉOPATRE : 198.
 CLIFFORD (Thomas) : 77.
 COLBERT : 111 n. 1.
 COLERIDGE (S. T.) : 301-306, 307, 310
 et n. 3, 312 n. 3, 334, 337, 354,
 367, 377.
 COLOMB (Christophe) : 233.
 COLOMBO (Realdo) : 14.
 COPERNIC (Nicolas) : 200.
 CORBIÈRE, Pasteur : 10 n. 3.
 CORNEILLE (Pierre) : 102.
 COTTRELL (Charles) : 33 n. 1, 49.
 COTTRELL (Mrs) : 49.
 COULON : 201 n. 2.
 COURTAUD (Siméon) : 10.
 COWLEY (Abraham) : 237.
 CRADOCK (Famille) : 49.
 CRÉPIEUX-JAMIN (J.) : 101 n. 2
 CROLL, Professeur : 346 n. 1.
 CROMWELL (Oliver) : 37, 38 n. 2, 51,
 152, 343 n. 1.
 CROOKE (Andrew) : 28 n. 6, 30 n. 2.
 CROOKES (William) : 211.
 GROSSLEY (James) : 136 n. 3.
 CUDWORTH (Ralph) : 229, 359.
 CUÉNOT (L.) : 221, 223 n. 1.
 CULLENDER (Rose) : 57.
 CULVERWEL (Nathanael) : 359.
 CUPIDON : 269.
 CYRUS : 199.

219, 285-290, 291, 294, 297, 305
 et n. 3, 350, 391, 392.
 DINEAU, médecin : 13 n. 2.
 DIODORE DE SICILE : 195.
 DIOGÈNE LAËRCE : 161.
 DIOSCORIDE : 181 et n. 1, 233.
 DISRAËLI (I.) : 69 n. 4, 70 n. 4, 74
 n. 1, 90 n. 1, 102 n. 1, 202 n. 1,
 206 n. 6.
 DOD (Edward) : 30 n. 5.
 DONNE (John) : 20 n. 6, 21 n. 3, 119
 et n. 3, 254 n. 3, 255, 256, 279
 n. 2, 310 n. 5, 333 n. 4, 351 n. 1,
 352 et n. 4, 366.
 DORANTE, du *Menteur* : 201 n. 4.
 DORCHESTER (Marquis de) : 87.
 DOROTHY (voir Dorothy BROWNE).
 DRAYTON (Michael) : 237.
 DRUMMOND (William) : 366.
 DRYDEN (John) : 94 n. 1, 102 et n. 1,
 262, 319.
 DUDGALE (Wm.) : 63 et n. 4.
 DULOIR, voyageur : 231 n. 2.
 DUNN (Wm. P.) : 57 n. 1, 74 n. 1,
 132 n. 5, 182 n. 2, 221 n. 4, 229
 n. 1, 350, 354-367, 391.
 DUNTON (J.) : 156 n. 4.
 DUNY (Amy) : 57.
 DUTERTRE (M.) : 10 n. 3.
 DUTTON (Thomas) : 4 et n. 7, 55.

E

ÉLIEN : 92.
 ÉLIZABETH d'Angleterre : 206, 232
 n. 2.
 EMERSON (R. W.) : 286 n. 3.
 ÉPERNON (d') : 232 n. 2.
 ÉRASME : 132 n. 5.
 ÉTIENNE (Saint) : 198.
 EURIPIDE : 113 n. 1.
 ÈVE : 114, 159 n. 3, 175, 176 et n. 4,
 256, 273 n. 1, 293.
 EVELYN (John) : 15, 26 n. 3, 29 n. 4,
 63 et n. 3, 68, 71, 77, 78, 94 n. 1.
 ÉZÉCHIEL : 135.

F

D'ALEMBERT : 209 n. 5.
 DANIEL, prophète : 127.
 DANTE : 132 n. 5, 238.
 DAVID, roi : 127, 350.
 DEE (Arthur) : 61, 68, 70.
 DEE (John) : 68 et n. 8, 222, 240.
 DELORT (Jean) : 10.
 DÉMÉTRIUS : 275 n. 2.
 DÉMOCRITE : 157, 167, 274.
 DENYS LE JEUNE : 275 et n. 1.
 DENYS LE MYSTIQUE : 124, 164, 228.
 DE QUINCEY (Thomas) : 308-311.
 DEROCQUIGNY (J.) : 313.
 DESCARTES (René) : 16, 106 n. 1, 171
 n. 2, 200, 201, 205 et n. 3, 235 et
 n. 2, 286 et n. 1, 337.
 DIANE : 136.
 DIDEROT : 209 n. 5.
 DIDIER (J.) : 190 n. 3.
 DIGBY (Everard) : 285.
 DIGBY (Kenelm) : 74, 201, 209, 218,

FABRE (J. H.) : 186.
 FABRIZIO D'ACQUAPENDENTE (Voir AQUA-
 PENDENTE).
 FAGGIOTTI (A.) : 14 n. 2.
 FAIRFAX (Aethea) : 86 n. 5.
 FAIRFAX (Anne) (Voir aussi Anne
 BROWNE) : 33 n. 1.

FAIRFAX (Barker) : 76.
 FAIRFAX (Frances) : 86.
 FAIRFAX (Henry) : 86 et n. 5.
 FALCOBERGIUS (A.) : 17.
 FALKLAND (Lord) : 356.
 FALLOPIO (Gabriel) : 14, 213, 233.
 FAUST : 222.
 FELL SMITH (Charlotte) : 68 n. 8.
 FÉNELON : 277.
 FERNEL (J.) : 92, 213, 233.
 FIGIN (Marsile) : 132 n. 5, 229.
 PILON (Augustin) : 38 et n. 2.
 FITCH (Robert) : 96 n. 1.
 FLETCHER (John) : 237.
 FLOYER (John) : 80 n. 2.
 FLUDD (Robert) : 146 n. 1, 214, 229.
 FRANÇOIS DE SALES (St) : 15 n. 1, 16, 239.
 FRANÇOIS 1^{er} : 132 n. 5.
 FRANCK (Adolphe) : 286 n. 2.
 FRASER (A. C.) : 8 n. 3.
 FRÉDÉRIC DE SPÉE : 208.
 FRÈRE (Daniel) : 288.
 FULLER (Thomas) : 334.

G

GAFFAREL (J.) : 202.
 GAGE (Thomas) : 231 n. 3.
 GALBA, empereur : 195.
 GALIEN : 195, 213, 233.
 GARÇON (M.) : 208 n. 3.
 GARRAWAY (Anne) (Voir aussi Anne BROWNE) : 4.
 GARRAWAY (Paul) : 4.
 GARWAY (Famille) : 49.
 GEOFFROY SAINT-HILAIRE : 222.
 GERMAIN (A.) : 10 n. 3, 12 n. 1.
 GERMANICUS : 196.
 GIBBON (Edward) : 345, 346.
 GIZURSSON (B.) : 66.
 GLANVILL (Joseph) : 74 et n. 1, 209 n. 4.
 GLEANE (Sir Peter) : 89.
 GOETHE : 148, 198.
 GOSSE (Edmund) : VII, 8 n. 3, 14 n. 2, 17 n. 1, 19, 21 n. 1-3, 36 et n. 1-5, 37 et n. 3-4, 47 n. 2, 57 n. 1, 60 n. 1, 70 n. 2, 73 et n. 5-6, 77 n. 1, 101 n. 2, 106 n. 2, 116 et n. 2, 200 n. 1, 203 n. 6, 208 n. 1, 210, 234 n. 5, 235, 236 n. 2, 237 n. 2, 253 n. 3, 279 n. 3, 323-337, 346, 347 et n. 2, 352 n. 1, 356, 372, 375, 391.
 GONZÁLEZ DE MENDOZA : 231 n. 2.

GOULDING, professeur : 52.
 GREEN (J. R.) : 119 n. 4.
 GREENHILL (W. A.) : 32 n. 3, 88 n. 1, 111 n. 1, 250 n. 3, 379, 383, 384 n. 1, 391, 393.
 GRÉGOIRE DE NYSSE (Saint) : 352.
 GREW (Dr) : 94.
 GRIGNAN (Cte de) : 201 n. 4, 206 n. 3.
 GROTIUS : 227.
 GRÜNDAHL (Johann) : 72 n. 4.
 GUARINI (J. B.) : 238.

H

HACK (François) : 30 n. 3.
 HALE (Matthew) : 57, 59.
 HALES (John) : 153 n. 1, 231, 356.
 HALL (Joseph) : 40 et n. 1, 67 et n. 6, 91, 100 n. 1.
 HALLEY (Edmund) : 220.
 HARE (Sir Thomas) : 89.
 HARVEY (Gideon) : 26 n. 7.
 HARVEY (William) : 14, 233.
 HAZLITT (William) : 172 n. 2, 218 n. 1, 306-308, 332 n. 2, 336, 356.
 HEARN (Lafcadio) : 344-345.
 HEINSIUS (Daniel) : 227.
 HELMONT (J. B. van) : 17 n. 1, 214, 234.
 HELMONT (Les frères van) : 229.
 HÉLVETIUS : 202 n. 2.
 HENRI II, roi de France : 233.
 HENSHAW : 67.
 HERCULE : 132 n. 5.
 HERMÈS TRISMÉGISTE : 123 et n. 2.
 HÉRODOTE : 238 n. 8.
 HÉROSTRATE : 136.
 HEURNIUS (O.) : 17.
 HILL (Birbeck) : 80 n. 2.
 HILL (Joseph) : 72 n. 4.
 HILTON (Walter) : 104 n. 1.
 HIPPOCRATE : 8 n. 1, 157, 158, 213, 233, 267.
 HOBART (Famille) : 27.
 HOBART (John) : 27, 89.
 HOBBS (Thomas) : 60 n. 2, 70, 218 n. 1.
 HOLLIER, médecin : 8 n. 1.
 HOME (D. D.) : 211 et n. 3.
 HOME (Madame Dunglas) : 211 n. 3.
 HOMÈRE : 79, 92, 276 n. 2, 370.
 HOOKE (Robert) : 220.
 HOOKER (Richard) : 231, 279 n. 2, 333 n. 4, 356.

HORACH : 237 n. 3, 238.
 HORNEUS : 49.
 HORSTMAN (C.) : 104 n. 1.
 HOW (William) : 207.
 HOWARD (Henry) : 48, 76, 77.
 HOWELL (J.) : 156 n. 4, 365 n. 1.
 HUGO (Victor) : 277 n. 2.
 HUME (David) : 346.
 HUTCHINSON (F.) : 58, 59.
 HUTTEN (Ulrich de) : 372.

I

INGRES (J. A. D.) : 212.
 IRETON, général : 37 et n. 4.
 IXYON : 195.

J

JACOB : 120, 273.
 JACQUES 1^{er} d'Angleterre : 285.
 JAMES (William) : 211.
 JEAN (Saint) : 145.
 JEFFERY (Archdeacon) : 88 n. 1.
 JÉRÔME (Saint) : 228.
 JÉSUS-CHRIST : 132, 141, 145, 256, 268, 291.
 JOB : 227.
 JEAN CHRYSOSTOME (Saint) : 273, 290 n. 2.
 JOHNSON, pasteur : 48.
 JOHNSON (Samuel) : VII, 4, 5 et n. 1, 8 n. 3, 11 n. 1, 22, 23, 24, 26, 29, 57, 80 n. 2, 100 n. 1, 112, 119 n. 3, 156, 262, 290, 294 n. 4, 295-299, 320, 334, 344, 345, 346, 372, 378.
 JONSON (Ben) : 68.
 JONSSON (Théodore) : 66, 192.
 JOUBERT (Joseph) : 277.
 JOUBERT (Laurent) : 235.
 JULIEN, empereur : 113 n. 1.
 JULIAN of NORWICH : 104 n. 1.
 JUPITER : 258, 264, 390.
 JUSSEFAND (J.) : 117 n. 1, 151 n. 3, 152 n. 3, 200 n. 1, 254 n. 3.
 JUVÉNAL : 238.

K

KECK (Thomas) : 210 et n. 2, 263 n. 4, 294, 295.
 KEIGHLEY (Anne) : 3.
 KELLEY (Edward) : 68.
 KÉPLER (Jean) : 204, 220.
 KEYNES (Geoffrey) : VIII-IX, 21 n.

3, 27 n. 4, 28 n. 6, 29 n. 5, 51 n. 2, 72 n. 4, 87, n. 1, 112 n. 1, 210 n. 2, 215, 216 n. 2, 277 n. 3, 311 n. 2, 379, 384.
 KIPPIS (Andrew) : 57.
 KIRCHER (Athanase) : 202.
 KIRCHMANN (J.) : 344 n. 8.
 KROON (J. E.) : 17 n. 2.

L

LA BRUYÈRE : 132 n. 1, 209.
 LAET (J. de) : 231 n. 2.
 LA FAYETTE (Mad. de) : 206.
 LA FONTAINE : 102, 238.
 LAÏS : 180.
 LAMB (Charles) : 249, 312-313, 334, 349.
 LAMBIN (Denis) : 216.
 LAMIA : 275 et n. 2.
 LANGIUS (Nicolas) : 92.
 LARBAUD (Valéry) : 271.
 LAUD, archevêque : 36.
 LAZARE (Saint) : 114, 155.
 LÉA : 227.
 LE BELL, médecin : 13 n. 2.
 LE BLANC, voyageur : 231 n. 3.
 LEFÈVRE (Fréd.) : 377 n. 1.
 LÉGOUIS (Emile) : XI.
 LE GROS (Charles) : 26.
 LE GROS (Thomas) : 67.
 LEIBNIZ : 122 n. 4, 218 n. 1.
 LÉON X : 196.
 LÉON L'AFRICAIN : 92.
 LE ROY (Dr) : 72 n. 4.
 L'ESTRANGE (Sir Hamon) : 66.
 LETTS (Malcolm) : 59 et n. 1.
 LÉVY-BRUHL (L.) : 364.
 LEWYIN (J.) : 26.
 LILLY (William) : 61, 69, 204.
 LINGARD (John) : 72 n. 2.
 LINSCHOTEN (J. H.) : 231 n. 2.
 LOCKE (John) : 8 n. 3, 319.
 LORD (Henry) : 51 n. 3.
 LORENZO, du *Merchant of Venice* : 265.
 LOUIS DE GRENADE : 164.
 LOUIS XIII : 9.
 LOUIS XIV : 204.
 LUBBOCK (Edward) : 96.
 LUCAIN : 53, 230, 238, 366.
 LUCIEN : 113 n. 1.
 LUCILIUS : 237 n. 3.
 LUCRÈCH : 239.
 LULLS (Raymond) : 67.

LUSHINGTON (Thomas) : 7, 26.
 LYTTLETON, voir LITTLETON.
 LYTTLETON (Capt. George) : 87.
 LYTTLETON (Elizabeth) : ix, 5 et n. 2,
 8, 11 n. 2, 86, 87 n. 1, 88 n. 1,
 136 n. 1, 228 n. 1, 232 n. 1, 277
 n. 3.
 LYTTLETON (Sir Thomas) : 87.

M

MACAULAY (T. B.) : 80 n. 2, 106 n. 4,
 185 n. 1, 345.
 MAGIRUS : 32.
 MAÏMONIDE : 227.
 MALIZSPINI : 107 n. 3.
 MANDEVILLE (Bernard) : 154.
 MARSTAS : 275 n. 1.
 MARTIAL : 258.
 MARY TUDOR : 119.
 MATHUSALEM : 227, 309 n. 3.
 MAUREAU, médecin : 13 n. 2.
 MAURY (L. F.) : 204 n. 1.
 MERCADO (Louis) : 233.
 MERCURIO (Scipio) : 235.
 MEREDITH (George) : 351 n. 1.
 MERRYWEATHER (John) : 30 et n. 3.
 MEYRICK (F. J.) : 96 n. 1.
 MICHAUD (J. F.) : 111.
 MIDGLEY (Samuel) : 21 n. 1.
 MILEHAM (Dorothy) (Voir aussi Do-
 rothy BROWNE) : 19, 27, 156.
 MILEHAM (Edward) : 27.
 MILSAND (Joseph) : 57 n. 1, 162 n. 4,
 165 n. 1, 200 n. 1, 208 n. 1, 221
 n. 3, 238 n. 8, 315-317.
 MILTON : 38 n. 1, 39, 114 n. 4, 121
 n. 1, 159 n. 3, 237, 308, 310 n. 3,
 339, 357, 361.
 MOÏSE : 114, 120 et n. 2, 144, 199,
 384.
 MOLTKE (L. N. von) : 294 et n. 4,
 339.
 MONK (Richard) : 17.
 MONMOUTH (Duc de) : 76, 155.
 MONTAIGNE : 33, 38 n. 2, 117, 125,
 158 et n. 2, 211, 219, 231, 250,
 278, 294, 302 n. 2, 306, 322 et
 n. 4, 323, 335.
 MONTEAGLE (Lord) : 122 et n. 1.
 MONTJOIE (Christophe) : 107.
 MORE (Henry) : 229, 359, 363, 364.
 MORE (P. E.) : 337-338.
 MORE (Thomas) : 153.
 MORELAND : 82.
 MORÉRI (Louis) : 288 n. 2.

MORIN (J. B.) : 204.
 MORISON (Robert) : 220.
 MURRERUS, astrologue : 69

N

NÉRON : 195.
 NEWMAN (John Henry) : 322 n. 3.
 NEWTON : 198, 202, 206, 323.
 NICÉRON (J. B.) : 294 n. 4.
 NICHOLAS, warden de Winchester
 School : 6.
 NIDER : 208.
 NORRIS, greffier de Norwich : 89.
 NORTH (Thomas) : 94.
 NORTHUMBERLAND (Dudley, duc de) :
 119.
 NOTESTEIN (Wallace) : 60 n. 2, 208
 n. 2.

O

ODIPH : 244.
 OLDENBERG (Henry) : 73, 74.
 OLDIS (William) : 178 n. 4.
 OLEARIUS (Adam) : 231 n. 3.
 OLYMPIAS, mère d'Alexandre : 274
 et n. 1.
 OPIEN : 92, 238 n. 8.
 ORIGÈNE : 138.
 ORTÉLIUS : 83.
 OSLER (Sir William) : 216 n. 4.
 OSMAN, sultan : 258.
 OSORIUS (Jerôme) : 196.

P

PARACELSE : 92, 157 n. 2, 201, 214,
 229, 234, 240.
 PARSON, jésuite : 228 n. 1.
 PARSONS, jésuite : 119.
 PASCAL : 120, 123 n. 2, 125, 135, 154,
 190, 200 et n. 8, 205 et n. 1, 238.
 PASTON (Robert) : 64 n. 4, 66, 68, 75,
 89.
 PATER (Walter) : 38 n. 1, 319-321,
 322 n. 6, 343.
 PATIN (Guy) : 8 n. 1, 12, 13 n. 2, 30,
 50 et n. 2, 294, 295.
 PATROCLE : 388.
 PAUL (Saint) : 139, 273, 386.
 PAULO (Padre) : 90.
 PEMBROKE (Comte de) : 7.
 PEPYS (Samuel) : 39 et n. 1.
 PÉRIER (Gilberte) : 190 n. 2.
 PETIT (Pierre) : 51 et n. 5.
 PHILIPPE, de Macédoine : 274 n. 1
 PHILIPPE II d'Espagne : 233.

PHILIPPE NÉRI (Saint) : 148.
 PHILON LE JUIF : 227.
 PHILOXÈNE : 254.
 FIGAFETTA (Antoine) : 231 n. 2.
 PINARD DE LA BOULLAYE (H.) : 132 n. 5.
 PINTO (Fernand Mendez) : 231 n. 3.
 PLATON : 132 n. 5, 145, 155, 221, 228, 352.
 PLIN le naturaliste : 92, 107 n. 3, 206, 225, 234, 238 n. 8, 292.
 PLUTARQUE : 83, 94, 161, 197, 274 n. 1, 275 n. 2, 275 n. 1-2.
 POLYPHÈME : 173.
 POMPÉE : 53.
 PORTA (Giambattista) : 234.
 PORUS : 196.
 POWER (Henry) : 65 et n. 2, 213, 215, 233.
 PRIMROSE (James) : 235.
 PROMÉTHÉE : 222.
 PTOLÉMÉE : 392.
 PYRRHUS : 177.
 PYTHAGORE : 79, 145, 228, 272.

Q

QUINCEY (Thomas de) (Voir DE QUINCEY).
 QUINTE CURCE : 196.

R

RABELAIS : 181, 238, 276 n. 2.
 RALEIGH (Walter) : 279 n. 2, 366.
 RAMUSIO (J. B.) : 231 n. 2.
 RANCHIN (F.) : 10 et n. 3.
 RAND, professeur : 52.
 RAY (John) : 64 n. 2, 220.
 READ (Dr.) : 29 n. 5.
 REYNOLDS (E.) : 40, 67, 91, 346.
 RHODIGINUS (L. C.) : 92.
 RHODIUS (J.) : 14.
 RICAULT : 51 n. 3.
 RICHER DE BELLEVAL (M.) : 10.
 RICHET (Charles) : 211 n. 2.
 RICHMOND (Duc de) : 87.
 RICHTER (J. P.) : 308.
 RIOLAN (Jean) : 92.
 RIVIÈRE (Lazare) : 10, 213.
 ROBERTSON (Stuart) : 345-346.
 ROBINSON (John) : 293-294.
 RODOLPHE II : 204.
 ROHAN (Henri de) : 9.
 RÔLE DE HAMPOLE : 104 n. 1, 373.
 ROSS (Alexander) : 290-293, 294, 350.

R. T., auteur de *Witchcraft vindicated*, 209 n. 3.
 RUBENS : 348.
 RUSKIN (John) : 277.
 RYLAND : 80 n. 2.

S

SACKVILLE (Edward) : 287.
 SADEUR (Jaques) : 157 n. 2.
 SAINT-ÉVREMOND : 117.
 SAINTSBURY (George) : 262, 264, 266 n. 1, 311 n. 1, 313 n. 1, 320, 335, 339-341, 349, 368.
 SALA (J. D.) : 14.
 SALISBURY (Cecil comte de) : 122 et n. 1.
 SALOMON : 153, 218, 273.
 SALVATICUS (B.) : 14.
 SAMMONICUS : 174.
 SANCTORIO (S.) : 14 n. 2.
 SANDERSON (Robert) : 228.
 SANDYS (George) : 231 n. 3.
 SATAN : 140-144, 172, 293.
 SAURAT (Denis) : 114 n. 4, 121 n. 1, 146 n. 1.
 SAVAGE (Henry) : 7 n. 2.
 SCARBURGH (Dr.) : 68.
 SCHARPE (George) : 10.
 SCHONACK (Wilhelm) : 112 n. 1, 338-339.
 SCHOTT (Gaspar) : 202.
 SCOTT (Reginald) : 208, 209.
 SCREVELIUS (E.) : 17.
 SELDEN (John) : 60 n. 2, 117.
 SENCOURT (Robert) : 119 n. 3, 229 n. 1, 350-354.
 SÉNÈQUE : 230, 366.
 SENNERT (Daniel) : 233.
 SERTORIUS : 94.
 SÉVIGNÉ (Charles de) : 206 n. 3.
 SEVIGNÉ (Mad. de) : 201 et n. 4, 206 n. 3.
 SHAKESPEARE (William) : 107, 135, 153, 237, 277, 298, 349.
 SIDNEY (Philip) : 373.
 SIGISMOND, empereur : 143 n. 3.
 SISYPHE : 195.
 SMITH (Charlotte Fell) : 68 n. 8.
 SMITH (John) : 178 n. 4.
 SOCRATE : 132 n. 5, 290 n. 2.
 SOLINUS (Julius) : 195, 292.
 SOTHERAN (Henry) : 202 n. 3.
 SOUTH (Robert) : 310 n. 3.
 SOUTHEY (Robert) : 311-312, 312 n. 1.
 SPENSER (Edmund) : 158, 237, 357.

SPIEGELIUS (Adrien) : 213.
 SPRAT (Thomas) : 74 n. 1.
 STANLEY (Edward) : 286.
 STANLEY (Venetia Anastasia) : 286.
 STENDAHL (H. BEYLE) : 377.
 STEPHEN (Leslie) : 38, 57 n. 1, 169,
 172 n. 1, 310 n. 5, 317-319.
 STEVENSON (R. L.) : 345 et n. 6.
 STRABON : 195, 258.
 STRACHEY (Giles Lytton) : 99 n. 1,
 334 n. 3, 346-348.
 SUFTONE : 195.
 SWIFT (Jonathan) : 80 n. 2.

T

TAINÉ (H.) : 372.
 TANTALE : 195.
 TAVERNIER (J. B.) : 231 n. 3.
 TAYLOR (Jeremy) : 152, 236, 308,
 309, 310 n. 3, 333 et n. 4, 334,
 339, 366.
 TEMPEST (Norton R.) : 368-370.
 TENISON (Thomas) : 100 n. 1.
 TERMIER (Pierre) : 377 n. 1.
 TERNE (Christopher) : 50.
 TERNE (Henrietta) : 56, 81, 124.
 TERTULLIEN : 356.
 TEXTE (Joseph) : 117 n. 4, 165 et
 n. 2, 172 n. 2, 200 n. 1, 206 n. 4,
 207 n. 1-5, 216, 322-323.
 THACKERAY (W. M.) : 171.
 THECKER (Thomas) : 76.
 THÉMISTOCLE : 94.
 THÉRÈSE (Sainte) : 148.
 THÉSÉR : 132 n. 5.
 THÉVENOT, bibliothécaire : 111 n. 1.
 THOMAS D'AQUIN : 148, 229, 352 et
 n. 6, 353 n. 2, 354 n. 1, 356.
 THONIS : 275 n. 2.
 THYESTHÉ : 244.
 TILLOTSON (J.) : 228 n. 1.
 TITIVUS : 195.
 TOM (Little) (Voir Thomas BROWNE,
 petit-fils de l'écrivain.
 TONSON (Jacob) : 94.
 TOPSELL (Rev. Edward) : 188 n. 2.
 TOWNSEND (Famille) : 27.
 TRESHAM (Francis) : 27, 122 n. 1.
 TRIVILIANUS (N.) : 14.
 TULLOCH (John) : 356.
 TURNÈRE (Adrien) : 216.
 TYCHO-BRAHÉ : 200, 204.

U

URQUHART (Thomas) : 290 et n. 2.

V

VAUGHAN (Henry) : 119 et n. 3, 349,
 351 et n. 1.
 VELASQUEZ : 348.
 VESALE (Andrea) : 233.
 VESLING (J.) : voir VESLINGIUS.
 VESLINGIUS (J.) : 14, 15.
 VINGHON (J.) : 208 n. 3.
 VINCI (Léonard de) : 245.
 VIRGILE : 79, 238, 265 n. 6, 276 n. 2,
 290 n. 2.
 VIRGILE, évêque : 137 n. 4.
 VOITURE (Vincent) : 238.
 VORSTIUS (A.) : 17.
 VULCAIN : 258, 272 n. 1.
 VOSSIUS (Isaac) : 83 et n. 2.
 VULTEIUS : 53.

W

WALAEUS (J.) : 17.
 WALKER (Hugh) : 343-344.
 WALPOLE (Horace) : 346.
 WALTON (Izaac) : 33 n. 1, 349.
 WARRACK (Grace) : 104 n. 1.
 W. D. auteur d'un article dans
 l'*Athenæum*, 102 n. 1.
 WELLESLEY (Francis) : 27.
 WHIBLEY (Charles) : 60 n. 2, 342-343.
 WHICHCOTE (Benjamin) : 359, 366.
 WHITE (Thomas) : 288 et n. 2.
 WHITEFOOT (John) : 5 n. 2, 25, 26,
 27, 37 n. 4, 57, 63 n. 1, 67, 90, 94,
 100 et n. 1, 101 et n. 2, 295.
 WHITMAN (Walt) : 345 n. 7.
 WHYTE (Alexander) : 11 n. 1, 23 n. 1,
 277 n. 1, 321-322, 372.
 WIER (Jean) : 208.
 WILKIN (Simon) : VIII, IX, 4 n. 2,
 8 n. 3, 19 n. 1, 32 n. 3, 36 n. 5,
 43, 66 n. 3, 72 n. 4, 73 n. 5, 79,
 100 n. 1, 112 n. 1, 128, 136 n. 3,
 178 n. 4, 207 n. 6, 208 n. 2, 213
 n. 2, 221, 290 n. 2, 293, 295, 311
 et n. 2, 315 et n. 2, 379, 384 n. 1,
 393.
 WILLIAM OF WIKHAM : 5.
 WILLIAMS (Charles) : 4 n. 2, 7 n. 2,
 21 n. 1, 28 n. 5, 33 n. 1, 96 n. 1.
 WILLIAMSON (Sir Jos.) : 87.
 WILLOUGHBY (Francis) : 64 n. 2.
 WOOD (Anthony) : 26 n. 6, 70, 286.
 WOODHOUSE (Philip) : 178.
 WOODHOUSELEE (Lord) : 184.
 WOODWARD : 220.
 WORDSWORTH (William) : 101, n. 1.

WOTTON (Henry) : 79.

WOTTON (William) : 79 et n. 1.

WREN (Christopher) : 206 n. 1.

WRIGHT (Thomas) : 21 n. 1.

X

XIPHILINUS (J.) : 195.

Y

YORK (Duc d') : 76.

YORK (Duchesse d') : 33 n. 1, 51.

Z

ZÉNON : 230.

ZWINGLI : 132 n. 5.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.	VII
-----------------------	-----

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE

CHAPITRE PREMIER

Jeunesse et années d'études (1605-1634)

I. Les origines, la famille.	3
II. Winchester School et Pembroke College.	5
III. Départ pour le Continent : Montpellier.	9
IV. Padoue	14
V. Leyde	16

CHAPITRE II

Période d'activité littéraire (1635-1658)

I. Retour en Angleterre. Influence sur l'esprit de Browne de son séjour à l'étranger.	19
II. Halifax. Composition de <i>Religio Medici</i> . « Ma vie miracle de trente ans »	21
III. Installation à Norwich. Mariage : Dorothy Mileham.	25
IV. Publication de <i>Religio Medici</i> et des <i>Erreurs vulgaires</i>	27
V. <i>Hydriotaphia</i> et <i>The Garden of Cyrus</i> . Joies et douleurs domestiques.	31

CHAPITRE III

Browne et les événements politiques

I. La cause royale. Attitude de Browne à la Restauration.	35
II. Prétendue indifférence de Browne aux affaires publiques.	38
III. Rétablissement du culte anglican à Norwich.	40

CHAPITRE IV

Browne et ses fils

I. Voyage du jeune Thomas en France.	43
II. Recommandations paternelles	46
III. Edward Browne. Ses études, sa vie à Norwich et à Londres. Voyage en France	47
IV. Thomas s'engage dans la flotte : marin et humaniste Sa disparition.	51
V. Edward docteur en médecine. Installation à Londres. . . .	55

CHAPITRE V

Un procès de sorcellerie

I. Déposition de Browne dans le procès de Bury St. Edmunds.	57
II. Portée de son intervention.	59

CHAPITRE VI

Browne et son entourage

I. Sentiments de Browne sur la famille et l'amitié. Son obligance	61
II. Amis et correspondants : quelques noms.	65
III. Les occultistes : Arthur Dee, William Lilly, John Aubrey .	68

CHAPITRE VII

**Vieillesse et dernières années
(1665-1682)**

I. Série de calamités	71
II. Charles II à Norwich. Browne est fait chevalier.	76
III. Visite d'Evelyn à Browne.	77
IV. Un petit prodige. L'enfant guéri des écrouelles.	78
V. Brillante carrière d'Edward à Londres : part de Browne dans ses succès	80
VI. « Little Tom » vient vivre chez ses grands-parents. Nou- velles épreuves. Betty se marie.	84
VII. <i>A Letter to a Friend</i> et <i>Christian Morals</i> . Activité intellec- tuelle de Browne : son vif intérêt pour la politique . . .	88
VIII. Comment naquit le mémoire « On the Ostrich ».	91
IX. Derniers propos et derniers moments	94
X. Vicissitudes des restes de Browne.	95

CHAPITRE VIII

Regard d'ensemble sur l'homme et sur sa vie

I. Inévitable insuffisance d'une biographie de Browne.	99
II. Essai d'esquisse morale et intellectuelle.	100
III. <i>Anima plena modulatione</i>	105

DEUXIÈME PARTIE

LA PENSÉE

CHAPITRE PREMIER

Le croyant et le philosophe

I. Une légende : l'athéisme de Browne.	111
II. Autre légende : le Browne sceptique.	113
III. Sympathies romanisantes de Browne : leur nature, leurs limites et leur source.	118
IV. « Dieu d'Abraham et de Jacob, non des savants ».	120
V. Le goût du mystère	123
VI. Sincérité et profondeur du sentiment religieux chez Browne.	126

CHAPITRE II

Le croyant et le philosophe (suite)

I. La mort et l'immortalité.	131
II. L'enfer	138
III. Le Diable et son œuvre.	140
IV. Les esprits angéliques	145

CHAPITRE III

Le moraliste

I. Christianisme et diversité.	147
II. <i>Plenitudo legis dilectio</i> : le prochain, les amis et les peuples.	148
III. L'esprit de tolérance chez Browne.	151
IV. Une bête-noire : <i>the many-headed multitude</i>	153
V. Browne et l'amour.	155
VI. Browne stoïque	160
VII. Ni ascète ni mystique.	162
VIII. <i>Omnia vanitas</i>	165

CHAPITRE IV

L'humoriste

I. Le sourire léger de Browne.	169
II. Vanité de définir l'humour.	170
III. Humour de savant.	172
IV. Ironie ou candeur.	175
V. Jeux de mots, facéties et puérilités.	176
VI. Allusions scabreuses.	178
VII. Browne pasticheur de Rabelais et poète galant.	181
VIII. Place de Browne parmi les humoristes.	183

CHAPITRE V

Le savant et l'érudit

I. Vagabondage scientifique de Browne.	185
II. Objet théologique de la science.	189
III. La méthode expérimentale.	190
IV. Bavardage et érudition.	193
V. Crédulité.	200
VI. Science et surnaturel.	207
VII. Le bon sens du médecin.	212
VIII. Mépris des livres : rhétorique ou réalité ?	216
IX. Browne et la science moderne.	219

CHAPITRE VI

Les sources

I. Sources du croyant.	225
II. Sources du philosophe.	228
III. Sources du moraliste.	230
IV. Sources du savant.	232
V. Sources du lettré.	236
VI. Filiation composite et unité foncière de la pensée brownienne.	239

TROISIÈME PARTIE

L'ART

CHAPITRE PREMIER

Les formes et les couleurs

I. Amour du rare et du grotesque.	243
II. Browne en face de la nature.	245

CHAPITRE II

Composition et style

I. « A sauts et à gambades »	249
II. L'imagination « métaphysique » : pointes, rébus et jongleries.	254

CHAPITRE III

La langue et la musique

I. <i>Sesquipedalia verba</i>	261
II. « De la musique avant toute chose »	265
III. Essai de version française du fragment sur les rêves.	271
IV. Les petits vers d'un grand prosateur.	277
V. Le problème de l'inspiration esthétique chez Browne.	279

QUATRIÈME PARTIE

LES CRITIQUES

CHAPITRE PREMIER

XVII^e et XVIII^e siècles

I. Sir Kenelm Digby et ses <i>Observations</i>	285
II. Un défenseur fougueux de l'orthodoxie : Alexander Ross. <i>Medicus Medicatus</i> et <i>Arcana Microcosmi</i>	290
III. A <i>Calm Ventilation of Pseudodoxia</i> , par le Dr. John Robinson, ...	293
IV. Les <i>Annotations</i> de Thomas Keck. Levin Nicol von Moltke. Guy Patin	294
V. Première étude d'ensemble : Samuel Johnson	295

CHAPITRE II

Les Romantiques

I. S. T. Coleridge	301
II. William Hazlitt	306
III. Thomas de Quincey	308
IV. Robert Southey	311
V. Charles Lamb.	312

CHAPITRE III

**La critique moderne
(1858-1927)**

I. Joseph Milsand	315
II. Leslie Stephen	317
III. Walter Pater	319
IV. Alexander Whyte.	321
V. Joseph Texte	322
VI. Edmund Gosse.	323
VII. P. E. More	337
VIII. Wilhelm Schonack	338
IX. George Saintsbury	339
X. Charles Whibley	342
XI. Hugh Walker	343
XII. Lafcadio Hearn	344
XIII. Stuart Robertson	345
XIV. Lytton Strachey	346
XV. Basil Anderton.	348
XVI. Robert Sencourt	350
XVII. William P. Dunn	354
XVIII. Norton R. Tempest	368
CONCLUSION	371
APPENDICE : Examen critique des divergences entre le texte des édi- tions frauduleuses de <i>Religio Medici</i> (1642) et le texte de la 1 ^{re} édition autorisée (1643) au point de vue de l'évolu- tion possible de la pensée de Browne	379
BIBLIOGRAPHIE	395
INDEX DES NOMS DE PERSONNES	403

Vu le 10 juillet 1930 :

LE DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS,
H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer :

LE RECTEUR DE L'ACADÉMIE
DE PARIS,
S. CHARLÉTY

ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR G. LANGLOIS A
CHATEAUROUX INDRE
LE 10 FÉVRIER 1931

